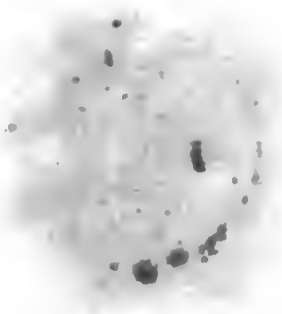
BIBLIOTECA NAZ.
XXV*
B
48
NAPOLI
15



LA CLEF DES LANGUES

OU

OBSERVATIONS

SUR

L'ORIGINE ET LA FORMATION DES PRINCIPALES LANGUES QU'ON PARLE ET QU'ON ÉCRIT EN EUROPE.

PAR M. L'ABBÉ CHARLES DENINA,

ANCIEN PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE ITALIENNE ET DE LANGUE GRECQUE EN L'UNIVERSITÉ DE TURIN, MEMBRE ORDINAIRE DES ACADÉMIES DES SCIENCES ET BELLES LETTRES DE BERLIN ET DE TURIN; MEMBRE EXTERNE DE CELLES DE PADOUE, DE NAPLES, DE LA CI-DEVANT ÉLECTORALE D'ERFURT, DE L'ANCIENNE ACADÉMIE DE FLORENCE, DE LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE SIENNE, ETC. ETC. CONSEILLER DE SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE ET CHANOINE HONORAIRE DE VARSOVIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

TOME SECOND.

A BERLIN MDCCCIV.

CHEZ METTRA LIBRAIRE DU ROI, ALLÉE DES TILLEULS, UMLANG, RUE DES FRÈRES, ET QUIEN, RUE DES CHASSEURS.

Si canimus silvas, silvae sint CAESARE dignae.

A

SON AUGUSTE MAJESTÉ

NAPOLEON

EMPEREUR DES FRANÇOIS.

SIRE,

L'ouvrage que je mets aux pieds de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *n'auroit point paru ſous Ses yeux, ſi l'on ne ſavoit point que c'eſt le propre des génies ſupérieurs de faire les plus grandes choſes, et de ne pas dédaig-*

ner les plus petites. Cela me fait espérer que VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *honorera encore d'un regard ce volume après avoir gracieuſement accueilli le premier; et voudra me permettre de ſaiſir l'occaſion qui ſe preſente de rendre hommage au*

plus grand heros, au plus heureux et plus puiſſant monarque que l'hiſtoire de quarante ſiècles puiſſe nous préſenter, heros d'autant plus admirable, qu'il eſt au-deſſus des foibleſſes dont les plus renommés de ses semblables n'ont pas été exempts.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

SIRE

à Berlin le 12 *de Septembre* 1804

le très-humble, très-obéiſſant et très-devoué ſerviteur et ſujet

CHARLES DENINA.

AUX LECTEURS.

Les noms étant les ſignes des choſes, il en réſulte qu'en cherchant l'origine des uns on touche néceſſairement à celle des autres; et un ouvrage étymologique devient en conſéquent une ſorte d'encyclopédie. Auſſi les vingt livres de Saint Iſidore évêque de Séville, ſous le titre d'origines et étymologies, forment véritablement un ouvrage encyclopédique, et à cet égard ſes étymologies, ainſi que celles des auteurs latins qui l'avoient procédé, quelque fauſſes et abſurdes qu'elles puiſſent être, ne laiſſent pas d'être inſtructives. Mais c'eſt ſurtout avec l'hiſtoire, et la géographie que la ſcience étymologique eſt liée par un double rapport; car elles s'entr'aident mutuellement et ſervent l'une à l'autre d'introduction. L'étymologiſte ne marchera jamais d'un pas bien ſûr dans ſes re-

cherches ſans le ſecours de l'hiſtoire; et l'hiſtorien ne jettera quelque jour ſur les ſiècles obſcurs qu'avec cette profonde connoiſſance des langues qui conſtitue la ſcience étymologique *). Auſſi le ſavant Mr. Pinkerton dans ſa docte diſſertation ſur les Scythes et les Goths paroiſſant d'abord contraire au gout dominant pour les étymologies, finit par convenir que le langage eſt le guide le plus ſûr dans les recherches ſur les origines des nations. Faiſant ici abſtraction des grandes révolutions inconnues de notre globe, l'hiſtoire ancienne, malgré les fables dont elle eſt mêlée, nous prouve ſuffiſamment que le genre humain s'eſt propagé de l'Orient à l'Occident, et que par conſéquent c'eſt de l'Aſie que ſont venues dans le continent de l'Europe les premières colonies et plus certainement encore la culture et la civiliſation. Ce fait inconteſtable rend raiſon du rapport que l'on trouve des langues orientales, perſane, caldéenne ou indienne, avec les langues du nord-oueſt de l'Europe. Tout

l'enſemble des nombreux monuments qui nous reſtent, et des traditions, que les Grecs et les Romains nous ont transmiſes, quoique peu conſtatées dans les détails, ne laiſſe pourtant pas lieu à douter que des peuples demi-ſauvages partant du continent de l'Europe et à-peu-près du centre de l'ancien continent, ſoit en franchiſſant les Alpes, ſoit en paſſant le golphe Adriatique, ſe ſont jettés dans la péninſule qui fut enſuite appelée *Italie;* tandis que d'autres peuples, ſortis auſſi originairement du fond de l'Aſie, ont abordé non-ſeulement les îles et les peninſules de la Mer noire et de la Méditerranée, mais toutes les côtes méridionales de l'Europe; et tant les uns que les autres y ont porté le gros fond du langage de leur ancienne patrie primitive.

L'hiſtoire des Juifs plus ancienne et plus ſûre que toutes celles de l'antiquité payenne, ne nous apprend pas que ce peuple ſe ſoit répandu dans l'Europe avant le ſiècle d'Alexandre, ni même avant celui des Scipions; d'où l'on conclut que

leur langue n'a point directement contribué à la formation de la langue celtique, ni de la latine. Mais comme d'un coté leurs livres nous aſſurent que ce peuple avoit des rélations continuelles avec les Phéniciens, et que d'ailleurs la langue phénicienne et la judaïque étoient deux dialectes de la caldéenne, on en conclut avec aſſez de probabilité que beaucoup de mots hebreux ont pu ſe mêler avec les anciens idiomes européens, avec le Celtique et l'Étrusque et enſuite avec le Latin. C'eſt ce que les étymologiſtes qui font venir tant de mots hebreux dans nos langues, ſemblent n'avoir pas aſſez relevé; car au reſte on auroit de la peine à citer quatre mots que nos langues aient tirés directement de l'hebreux; pas même en parlant le langage eccléſiaſtique et religieux, quoique notre religion ſoit venue de la Judée. Je ne ſaurois effectivement citer d'autres noms d'origine juive que ceux d'*Abbé*, de *Rabin*, et *Sabato*, dont le François a fait *Samedi*. Tous les autres que nous liſons dans l'hiſtoire

juive, tels que *Synedrio, Synagoge,* et les titres même de la plus part des leurs livres, paſſés dans nos langues, ſont grecs.

Les conquêtes des Romains dans l'Europe occidentale et les moyens qu'ils employèrent pour introduire dans les pays conquis leur propre langue (qui peu de tems auparavant étoit borné à un petit diſtrict de la peninſule) nous font comprendre ſans peine qu'elle a dû remplacer l'ancienne langue des Celtes et des Celtiberiens. Inſtruits outre celà par tant de traits de poëtes et d'hiſtoriens latins, que les Cantabres anciens habitans de la Navarre et de la Biscaye, n'ont jamais ſubi totalement le joug des conquérans des Gaules et de l'Espagne, nous ſavons pourquoi leur langue n'a rien de commun avec la françoiſe ni avec l'espagnole. C'eſt ainſi que l'hiſtoire des émigrations primitives, des conquêtes, des colonies ſucceſſives nous conduit à l'origine des langues.

D'un autre côté la connoiſſance approfondie des mêmes langues, l'analyſe, l'étymologie des mots, ſert infiniment à dé-

brouiller le cahos de l'antiquité et l'hiſtoire des nations, et nous donne ſouvent des notions diſtinctes, juſtes, et préciſes de leurs moeurs, de leurs uſages, de la forme particulière, et même de l'esprit de leur gouvernement. La langue grecque, la latine et l'ancienne teutonique ou gothique, dont nous avons parlé dans le précédent volume, nous en offrent un grand nombre; et les modernes, dont nous allons parler, n'en fourniront pas moins. La françoiſe particulièrement nous prouvera qu'une foule de termes ſont venus de la chaſſe, de la vie agricole, de la guerre et de l'esprit de galanterie dominant dans les tems qu'on nomme moyen age. Un coup d'oeil que nous jetterons ſur les titres des dignités et des charges généralement d'uſage dans nos langues modernes, en nous indiquant la valeur propre du mot radical nous fera connoître ou nous rappellera leur inſtitution, leur deſtination primitive.

Au reſte l'objet de l'ouvrage étant de faciliter la connoiſſance de cinq langues

principales qu'on parle et qu'on écrit en Europe et dans l'Amérique, j'ai cru le rendre plus utile ſi après avoir montré de quelle maniére nos langues ſont nées et ſe ſont formées, je préſentois au lecteur l'analyſe de quelques fragmens tirés des auteurs claſſiques dans chacune d'elles. En s'arrêtant à détailler la formation des nombres, des tems et des perſonnes on ſe ſeroit engagé à compoſer trois ou quatre grammaires différentes.

Le choix de ces morceaux étoit indifférent pourvu qu'on les tirât d'auteurs eſtimés purs et corrects dans leur propre langue et qu'ils nous offriſſent des noms et des inflexions utiles à remarquer. Il étoit ſurtout convenable à notre objet d'obſerver la marche qu'ont faite nos langues, leurs variations, leurs progrès, et de les ramener chacune à ſon origine. Cela nous prouvera en même tems que l'épurement et la perfection des langues eſt l'effet de l'extrême corruption des mots qu'elles ont reçus d'une langue antérieure; et que la richeſſe et la préciſion leur vient du rapprochement de la langue mère.

Les fragmens d'ouvrages Anglois ſeront en plus grand nombre que les Italiens, les François et les Espagnols, cette langue étant plus que les autres melée de différens langages ou idiomes. L'analyſe qu'on en donne ſervira à trouver l'étymologie d'une foule de noms communs à la plûpart des autres langues. C'eſt d'ailleurs la langue qui après la françoiſe eſt à préſent la plus en vogue chez les autres nations. Cette ſuite de fragmens anglois ſera terminée par le caractère de Céſar qui depuis dix-huit ſiècles n'a jamais été rappelé plus à propos que dans ce moment.

*) Les termes de χειροτονια, par exemple de pſephisme de petalisme d'oſtracisme, ne nous montrent ils pas quatre manière différente de donner la voix à un decrèt, à une loix, à une arrêté, en étendant les bras, en jettant un caillou dans une corbe, en écrivant un mot ſur une feuille, ou dans la coque d'un huitre. La plus part des noms en phyſique, en morale, en politique, en arts liberaux ou mecanique par la ſeule traduction littérale nous donne une idée auſſi claire de la choſe que la définition la plus exacte.

La langue latine et ſes filles ſont bien loin d'offrir les mêmes avantages, que dans les noms pris tout entier du grec. Cependant combien de termes d'expreſſions, ou de phraſes, qui d'abord ne ſemblent n'indiquer

quer qu'en gros et très ſuperficiellement un objet, nous apprennent bien autre choſe lorsqu'on les conſidere dans leur racine. Le nom *hoſtis*, qui de l'aveu de Ciceron eſt originairement le même nom que *hospes*, nous fait aſſez comprendre que chez les Romains, comme dans tous les pays et de tout tems, les étrangers et ſurtout les plus voiſins, ſont tantôt nos hôtes tantôt nos ennemis.

La nom *exercitus* ne nous donne qu'une idée generale d'une troupe de gens armés; mais ſi nous en cherchons l'étymologie, nous trouvons que l'eſprit primitif des armées romaines devoit être celui de la defenſive; parceque le nom vient du verbe *arceo*, qui ſignifie éloignér, écarter, repouſſer. Les noms latins des magiſtrats tant militaires que civils ne nous diſent pas auſſi clairement que les Grecs, quelle en étoit la nature ou l'origine; mais on en pouroit citer pluſieurs dont les racines nous laiſſent entrevoir quel étoit l'objet primitif de leur inſtitution et de leurs fonctions particulieres. Combien de termes, de phraſes, de proverbes, dans la langue françoiſe nous retracent les progrès de la civiliſation, les uſages dominants dans le moyen âge, l'eſprit d'une partie de la nation tourné à l'économie rurale, de autre partie à la guerre, à la chaſſe, à la cour! et que d'erreurs s'étoient gliſſés dans les ouvrages géographiques ſur la poſition d'anciennes villes, de la Gaule ſurtout faute des connoiſſances étymologiques. D'Anville en a corrigé un grand nombre, et il en auroit peut-être rectifiés d'avantage, s'il avoit encore mieux approfond les cauſes de la corruption ou altération des langues.

TABLE DES ARTICLES.

TROISIÈME PARTIE.

ART. I. *Origine des quatre langues vivantes de l'Europe méridionale* . . . . p. 1.
ART. II. *Première source de la diverſité de la langue italienne* . . . . . p. 5.
ART. III. *Formation des noms. Origine des articles* . . . . . p. 8.
ART. IV. *Formation ſingulière des pronoms* p. 14.
ART. V. *Origine des verbes auxiliaires* p. 16.
ART. VI. *Formation des adverbes des langues modernes* . . . . . p. 23.
ART. VII. *Différence remarquable de l'accent Italien, du François et de l'Eſpagnol dans la derivation des mots du Latin* . p. 29.
ART. VIII. *Obſervations ſur les Dialectes* p. 30.
ART. IX. *Réflexions ſur la ſupériorité de certains dialectes* . . . . . p. 38.
ART. X. *Comment et pourquoi le dialecte Florentin eſt devenu la langue commune et littéraire de toute l'Italie* . . . . p. 42.
ART. XI. *Conformité du dialecte toscan, et de l'idiome italien. Différence des autres dialectes* . . . . . p. 49.
ART. XII. *De la langue des Iles de la Méditerranée* . . . . . p. 52.
ART. XIII. *D'un langage intermédiaire entre la langue italienne, la françoiſe et l'eſpagnole* . . . . . p. 56.
ART. XIV. *Origine de la langue françoiſe* p. 65.
ART. XV. *Trois cauſes principales de la diffé-*

férence des langues Italienne et Françoiſe . . . . . p. 74.
ART. XVI. *Formation des noms François; leur différence des Italiens.* . . . . . p. 79.
ART. XVII. *Remarque eſſentielle ſur la ſuppreſſion du S dans la formation des mots françois* . . . . . p. 85.
ART. XVIII. *Origine commune des articles et des pronoms françois et italiens* . . p. 88.
ART. XIX. *Comment les deux langues ont remplacé les adverbes latins* . . . . p. 90.
ART. XX. *Formation et inflexion des verbes* p. 96.
ART. XXI. *Des mots que le François a pris de l'Allemand* . . . . . p. 102.
ART. XXII. *Digreſſion ſur les termes relatifs à la chevalerie et au Blaſon* . . . p. 104.
ART. XXIII. *Des cauſes morales qui diſtinguent la langue françoiſe de l'italienne* . p. 107.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

ART. I. *Origine de la langue Espagnole* p. 115.
ART. II. *Rapport de cette langue avec l'italienne et la françoiſe* . . . . . p. 119.
ART. III. *Des dialectes espagnols, et particulièrement du Basque, celui de la Biscaie* p. 133
ART. IV. *Rapport du Portugais avec l'Espagnol* . . . . . p. 140.
ART. V. *Autres rapports des langues espagnole et portugaiſe avec l'italienne et la françoiſe* . . . . . p. 148.
ART. VI. *Remarque ſur les adverbes espagnols, et portugais* . . . . . p. 154.

ART. VII. *De l'influence réciproque qu'ont eue les langues méridionales dans leur formation* . . . . . p. 156.
ART. VIII. *Des mots que la langue angloise a pris de la françoise* . . . . . p. 164.
ART. IX. *De ce que l'Anglois a pris de l'Espagnol et de l'Italien* . . . . . p. 174.
ART. X. *Continuation de l'art. précédent sur l'influence de la langue françoise sur l'angloise* . . . . . p. 180.
ART. XI. *Différentes sources de la richesse des langues italienne, et espagnole* . p. 186.
ART. XII. *Sur la richesse particulière de la langue angloise* . . . . . p. 192.
ART. XIII. *De la précision de la langue françoise* . . . . . p. 195.
ART. XIV. *Les autres langues sont elles capables de la même précision?* . . p. 200.
ART. XV. *Digression sur les synonymes françois, italiens, espagnols, et anglois* . . p. 204.
ART. XVI. *Des noms diminutifs et augmentatifs. D'où vient que la langue françoise en a peu et l'angloise point?* . . . p. 209.
ART. XVII. *Origine d'une richesse particulière de la langue françoise* . . . . p. 214.
ART. XVIII. *Du langage poétique italien et espagnol comparé au françois* . . p. 218.
ART. XIX. *Comment les langues filles de la latine manquent de mots composés de deux noms* . . . . . p. 230.
ART. XX. *Sur la formation des mots tirés du Latin, communs à diverses langues vivantes* . . . . . p. 232.

SECTION SECONDE.

CONTENANT L'ANALYSE ÉTYMOLOGIQUE DE QUELQUES FRAGMENS ITALIENS, FRANÇOIS, ESPAGNOLS, PORTUGAIS ET ANGLOIS.

ART. XXI. *Fragmens italiens . . . p. 237.*
Fragment I. tiré d'un ouvrage intitulé Teſoretto de Brunetto Latini . . . p. 238.
Fragment II. de la chronique de Ricordano Malespini; chapitre copié mot à mot par Jean Villani, lib. VI. Cap. 74. V. Muratori Rer. Ital. ſcript. T. VIII . . p. 240.
Fragment III. tiré du premier chant du poëme de Dante . . . . . p. 242.
Fragment IV. Chant V. Réponſe de Francesca de Rimini à la demande de Dante . . . . . p. 244.
Fragment V. tiré du Chant X . . p. 248.
Fragment VI. Discours qu'Oderiſi peintre en miniature fait au poëte dans le ch. XI. du Purgatoire . . . . . p. 250.
Fragment VII. du Ch. XVII. du Paradis où le poëte ſe fait prédire l'exil par Cacciaguida. . . . . p. 254.
Fragment VIII. tiré de l'hiſtoire de Giovanni Villani. lib. IX. chap. 134 . . . p. 256.
Fragment IX. Autre ſonnet de Pétrarque qui eſt le 71. de la première partie . p. 260.
Fragment X. Autre ſonnet du même p. 262.
Fragment XI. Ch. IX du même poëte. p. 264.
Fragment XII. La nouvelle IX. du Decameron de Boccace . . . . . p. 274.
Fragment XIII. tiré d'une lettre du même Boccace à Meſſer Cino da Piſtoia p. 278

Fragment XIV. ſonnet de Giuſto de' Conti: p. 79 de l'édition de Verone MDCCL p. 280.
Fragment XV. tiré du poëme de l'Arioſte Chant II. Stance 5. . . . . p. 282.
Fragment XVI. Ch. I. St. 34. du méme p. 284.
Fragment. XVII. Chant XVIII. St. 278. du méme . . . . . p. 286.
Fragment XVIII. ſix ſtances du VII chant de la Jéruſalemme delivrée du Taſſe p. 288.
ART. XXII. *Fragmens tirés d'ouvrages françois . . . . . p. 293.*
Fragment I. tiré du roman de la Roſe, ouvrage du treizième ſiècle . . . p. 294.
Fragment II. du méme Roman . . p. 296.
Fragment III. extrait du premier livre des chroniques de Saint Denys . . p. 298.
Fragment IV. tiré d'une pièce de Villon intitulée „Les regrets de la belle Heaulmiere ja parvenue à vieilleſſe" édit. de 1723 . . . . . p. 302.
Fragment V. tiré d'un Roman de Raoul le Fevre du ſiècle XV . . . . . p. 304.
Fragment VI. extrait de la préface de Clement Marot aux oeuvres de Villon p. 306.
Fragment VII. Huictain du méme Marot adreſſé au Roi François I. au ſujet de Villon . . . . . p. 508.
Fragment VIII. du ſecond livre Ch. VI. des memoires de Philippe de Comines p. 310.
Fragment IX. tiré du ſecond livre des eſſays de Montaigne Ch. IV . . . . . p. 314.
ART. XXIII. *Reflexions ſur les changemens qui ſe ſont faits dans la langue françoiſe depuis deux ſiècles . . . . . p. 316.*

Analyse étymologique des 20 premiers vers du premier chant de la Henriade de Voltaire . . . . . p. 220.
ART. XXIV. *Observations préliminaires sur les fragmens d'auteurs espagnols qui vont suivre* . . . . . p. 326.
Fragment I. Vingt quatre vers de la traduction de l'art poëtique d'Horace par Vincent Espinel. . . . . . p. 328.
Fragment II. Discours de Colocolo à ses Araucans dans le second chant du poëme d'Ercilla . . . . . p. 332.
Fragment III. Les quatre premières strophes d'une chanson de Lope de Vega qui a pour titre „El triunfo de Amor.“ p. 336.
Fragment IV. Sonnet de Camoens. p. 340.
Fragment V. Six stances du chant IX de la Lusiade du même poëte . . . . p. 342.
Fragment VI. Extrait de l'épitre dédicatoire que Fra Louis de Leon a mise à la tête de ses oeuvres poétiques et que M. Masdeu a rapporté dans le premier volume de son recueil de poésies de vingt deux auteurs espagnols imprimé à 1786 p. 348.
ART. XXV. *Coup d'oeil sur les variations qu'a éprouvées la langue angloise depuis la conquête des Normans, suivi de quelques fragmens de divers auteurs.* . . p. 350.
Fragment I. tiré de Chaucer. . . p. 356.
Fragment II. tiré de la scène IV du troisième acte de la tragédie de Macbeth de Shakespeare . . . . . p. 360.
Fragment III. de la même scène IV p. 362.

Fragment IV. Traduction angloiſe du pſaume XCVII, comparée à la traduction allemande de Luther . . . . . p. 366.
Fragment V. pſaume XCVIII. . . p. 368.
Fragment VI. tiré de l'hiſtoire du règne de Henry VII, roi d'Angleterre par Bacon de Verulame, pag. 76. *de l'édit in fol. de* 1622 . . . . . p. 370.
Fragment VII. Milton's Paradiſe Loſt chant V . . . . . p. 374.
Fragment VIII. intitulé de l'eſſay on Man de Pope . . . . . p. 378.
Fragment IX. Les premiers dix vers d'une imitation, traduction ou parodie de la 3me ſatyre de Juvenal par Samuel Johnſon. Quamvis digreſſu veteris confuſus amici p. 384.
Fragment X. Caractère de Céſar extrait de la vie de Ciceron par Middleton p. 386.
Fragment XI. Caractère de l'empereur Charles quint par Robertſon . . . . p. 392.
Additions et Corrections . . . . . p. 396.

LA CLEF DES LANGUES,

OU

RECHERCHES ET OBSERVATIONS SUR L'ORIGINE, LA FORMATION ET LE GÉNIE DES LANGUES.

TROISIÈME PARTIE.

ARTICLE I.

Origine des quatre langues vivantes de l'Europe méridionale.

1) On ne dispute pas à la langue italienne le titre de fille ainée de la latine, mais c'eſt bien moins pour être née avant la françoiſe et l'eſpagnole, que parcequ'elle reſſemble beaucoup plus que celles-ci à la mère commune. Il eſt même certain qu'on a des monumens en langue françoiſe, antérieurs à ceux que l'on peut produire en langue italienne. Et puisque ces trois idiomes ſont nés inconteſtablement de la corruption du Latin, il eſt à ſuppoſer que cette corruption a eu lieu plus facilement et plutôt dans les pays plus éloignés du ſiège de la langue mère, et qu'elle y a été plus grande que dans les contrées voiſines. Cependant elle a été bien moins l'effet d'une plus grande diſtance du berceau et du ſiège de la langue mère, que de la différence du climat, du ſol, de l'air

des pays, ou d'une habitude de prononciation contractée par des circonſtances peu connues. Effectivement nous trouverons une foule de mots latins qui ont éprouvé plus de changement dans quelques provinces d'Italie, qu'en Espagne, et en Portugal. Mais puisque la langue italienne a été parfaitement formée, réglée, et portée à ſon plus haut dégré de perfection, et même hautement illuſtrée, longtems avant la françoiſe et l'espagnole, c'eſt par elle que nous croyons devoir débuter en traitant de l'origine de ces trois ou quatre langues. Nous commencerons néanmoins par obſerver qu'elles ſe ſont formées de la même maniére, et ſont également l'effet des mêmes cauſes que l'on peut réduire à ces trois. La premiére eſt la prononciation inexacte et défectueuſe des mots latins; la ſeconde un mêlange plus ou moins conſidérable de mots étrangers, grecs ou barbares, comprenant ſous le nom de barbares les langues des peuples, qui n'avoient point de livres dans leurs idiomes en leur propre langue. La troiſième qui cependant eſt en grande partie une ſuite néceſſaire des deux precédentes, eſt l'emploi des mots, dans un ſens différent de celui que leur avoient donné les bons écrivains, dans le tems que la langue étoit floriſſante. C'eſt pourquoi l'on dit avec raiſon que nos langues ſont nées non pas proprement de la langue latine, mais de la baſſe latinité. Il faut pourtant ajouter, que ces mots ſont employés dans le ſens, qu'ils prirent dans les tems poſtérieurs ou dans le diſcours familier et le langage du bas peuple. Et lorsque l'on dit que les

langues modernes, ſont nées de la baſſe latinité, on doit entendre non ſeulement le langage vulgaire du cinquième ou ſixiéme ſiècle; mais auſſi celui du bas peuple du ſiècle de Ciceron et de Céſar. La claſſe inférieure des habitans de Rome et de ſes faubourgs, la foule des esclaves, des étrangers, des gens de la campagne qui ne liſoient point, et qui n'approchoient guere du lieu où les magiſtrats haranguoient, et moins encore des tribunaux où plaidoient les Craſſus, les Hortenſius, les Ciceron, prononçoient les mots tels qu'ils les avoient pû retenir, après les avoir entendu proférer à des perſonnes de tout rang, de toute qualité, parlant latin.

2) Loin de Rome les peuples qui étoient forcés d'apprendre et de parler la langue de leurs maitres, répétoient les mots et les phraſes comme elles avoient frappé leurs oreilles, et comme leurs organes étoient diſpoſés à les articuler. Dans la Gaule Narbonoiſe ou Méridionale et en Espagne dans le ſiècle de Trajan, de Pline, et de Tacite, les perſonnes polies écrivoient le Latin auſſi bien que les Romains, mais les peuples ne pouvoient pas le parler plus correctement que celui de Rome et d'Italie. Il étoit même inévitable qu'ils défiguraſſent les mots plus étrangement que ne faiſoient les habitans de l'Italie. Les Italiens, les Gaulois ciſalpins et tranſalpins, les Hiſpaniens, les Luſitaniens, ont dû par conſéquent altérer la langue romaine d'une manière différente; les uns en articulant mal les commencemens des mots; les autres en ſupprimant les ſyllabes intermédiaires; d'au-

tres enfin, en tronquant les terminaiſons. C'étoit l'effet d'une diſpoſition organique, d'un inſtinct, d'un penchant naturel à articuler plutôt telle lettre que telle autre, et une réſiſtance inexplicable à proférer telle ou telle union d'élémens de la parole, et à omettre certains ſons. Il étoit d'ailleurs trop naturel que chaque peuple ſoumis à la domination Romaine, conſervât ſon accent et quelque reſte de ſon ancien langage.

3) Les barbares qui ont envahi les provinces de l'empire romain, ont certainement contribué à la corruption de la langue qu'on y parloit, mais cette invaſion ayant eu lieu tant en Italie que dans les Gaules et l'Espagne, l'effet qu'elle produiſit à l'égard des langues généralement encore dominantes, fut le même. Et cette quatrième cauſe de la corruption de la langue ancienne et de la naiſſance des modernes, eſt auſſi commune à toutes également. Nous aurons même aſſés lieu de remarquer qu'il s'eſt introduit plus de mots Gothiques et Teutoniques dans l'Italien, que dans le François, dans l'Espagnol, et le Portugais. Ce qu'elles ont de commun et qui les sépare également de la latine, c'eſt l'introduction, et l'uſage des articles pour les noms et des auxiliaires dans les verbes.

4) Toutes ces langues au reſte ſont de leur fond tellement formées de la Latine, qu'on pourroit compoſer non ſeulement de petits discours mais des ouvrages volumineux, ſans employer un ſeul mot qui n'eût pas ſa racine dans le Latin.

ARTICLE II.

Première ſource de la diverſité de la langue italienne.

5) Il nous eſt impoſſible d'avoir une juſte idée de la différence du ſon que les habitans de Rome et du Latium donnoient aux voyelles initiales et finales, longues ou breves, comme nous l'avons des ſyllabes intermédiaires. Cette différence exiſte pourtant; et il eſt très certain que l'*a* de *pater* rendoit un ſon différent de celui de *mater*, que *canus (chenû)* n'avoit pas le même ſon que *cano* je chante; que *fero*, je ſeme, l'avoit différent dans *fero tard;* que *legis*, tu lis, *leges* tu liras, different d'expreſſion de *legis* (de la loi), et de *leges*, les loix. Lorsque dans la décadence de la langue latine on négligea ce que nous appellons proſodie; et que l'on eut de la peine a diſtinguer les ſyllabes breves des longues, on ſe vit forcé d'abandonner les mots qui par l'inexactitude de la prononciation, alloient se confondre avec d'autres compoſés des mêmes lettres, mais d'expreſſion différente, et on leur en ſubſtitua d'autres transportés d'ailleurs ou tirés de la même racine, et formés d'un participe ou apuyés d'une propoſition qui leur donnoit de la conſiſtance. Cela étoit encore plus néceſſaire lorsque la ſuppreſſion des voyelles initiales étoit ſuivie de celle des conſonnes finales, et de l'altération d'autres élémens.

6) La ſuppreſſion des conſonnes finales devoit d'autant plus facilement avoir lieu, que les

peuples de l'Italie, même ceux des environs du Latium, tels que les Ombriens, les Sabins et les Étrusques, n'avoient pas dans leur langage ces *m*, ces *s*, et ces *r* finales. On le voit par les Tables Eugubines, précieux monument des antiquités italiques, qui a exercé l'esprit et la plume de presque tous les savans italiens, et de beaucoup d'étrangers. Les fragmens d'Ennius et de quelques autres poëtes latins nous prouvent également, que dès leur temps le *m* et le *s* finals étoient souvent supprimés. On se rapelle facilement le vers: *Egregie cordatus homo Cato Elius sextus;* et tous ceux qui ont la moindre instruction grammaticale connoissent l'élision de l'*m* lorsqu'il rencontre une voyelle à la tête du mot suivant. Le *t* final ne se faisoit guéres sentir dans la bouche du peuple, comme nous allons le voir dans les verbes.

7) L'*R* qui est la lettre la plus ferme prit une voyelle pour se soutenir; et lorsqu'elle ne pouvoit pas s'en accompagner sans produire une équivoque, le mot fut abandonné et remplacé par un autre. C'est pour cela que les noms *vir*, et *vis*, que *mos*, *moris*, *crus*, *cruris*, *fur*, *furis*, *os*, *oris*, n'ont pu rester à la langue italienne; quoique quelques uns soient restés à la Françoise, d'autres à l'Espagnole; et que les derivés soient restés à toutes également, l'accent vulgaire Italien n'ayant pas changé les consonnes ni les voyelles autant que l'ont fait le Gaulois, et l'Espagnol; il en changea cependant quelques sens; et presque généralement il changea en *i* l'*e* suivi d'une voyelle, et changea en *e* l'*i* suivi d'une consonne,

et c'eſt ici, après la ſuppreſſion des conſonnes finales, un des points principaux où l'Italien, et même le Latin vulgaire s'écartent du latin noble et poli. *Deus meus*, eſt par là devenu *Dio mio;* et *reus*, devint *rio*. Cela ſe fit par dégrés à meſure que l'*e* devenoit aigù, et s'approchoit de l'*i;* car l'on trouve encore dans les écrits du 13me ſiécle *Deo* pour *Dio*, et *eo* pour *io* fait d'*ego* par la ſuppreſſion du *G*. En revange l'*i* ſuivi d'une conſonne; ſe changea en *e* comme dans *vergine, temo, vedo*, fait de *viridis, virgo, timeo*, et *video*, comme dans cent autres tant noms que verbes; ainſi du diminutif *penicillus* on fit *penello*, de *piſtillus peſtello*, de *mirtus mortelo*.

8) L'*O* eſt reſté conſtamment dans les mots latins devenus italiens; à peine dans quelques noms a-t-il été changé en *u*, comme dans *tutto* fait de *totus*. Au contraire il fut ſubſtitué a l'*u* dans une infinité de poſitions. Mais il eſt à obſerver que l'Italien dans la prononciation diſtingue deux *o*, qu'on nomme l'un o ouvert, qui répond au ſon d'*au* françois, l'autre o fermé comme celui *ſecondo*, de *condotto, prodotto, ridotto*, et tous ceux qui ont été ſubſtitués a l'*u*, et dans certains cas où il eſt difficile de décider du ſon que l'*o* avoit dans la bouche des Romains, comme dans le nom même de *Roma*, d'*hora, ratione, mola*, où l'on ne peut pas dire abſolument ſi dans ces mots l'*o* prenoit le ſon de l'*au* françois ou de l'*ou*, ni ſi dans les finales de *dicto, facto, recto*, cet *o* étoit bien ouvert, ou fermé et approchant de l'*ou*.

Ce qui eſt certain, c'eſt que ces deux ſons pouvoient ſe prendre l'un pour l'autre et ſe confondre; et que l'*u* des ſyllabes finales *um, us,* et *ut,* a dû, au moins pour longtems conſerver le ſon approchant de l'*u* Italien; c'eſt a dire de l'*ou* françois, et que devenant long de quantité il prenoit le caractêre de diphtongue (ſup. P. 1. §. 13. 14).

ARTICLE III.

Formation des noms. Origine des articles.

9) Il eſt ici a propos de remarquer que les Savans allemands Mrs. Adelung, Engel et autres, n'ont pas eu raiſon de dire que les noms italiens ont été pris des ablatifs latins, comme *libro, dotto, bono, filio.* C'eſt indifféremment de tous les cas qu'on les a formés, ſupprimant tantôt l'*m* tantôt l'*s* et quelques fois le *t;* et ſi dans les noms qui en latin terminoient le nominatif en *o,* et formoient les autres cas par productiou en *onis, oni, onem,* comme *oratio, orationis, ſermo, ſermonis,* on a pris plutôt l'ablatif que le nominatif, cela a été en partie pour éviter de confondre ces noms avec d'autres noms, tant apellatifs que propres, comme *oratio* avec *Horatio, Statio, Magio;* ou enfin prenant ce qu'on trouvoit plus commode et plus facile à articuler et à diſtinguer, ſans même ajouter une voyelle à la fin du mot, ſuivant que l'inſtinct, la raiſon, le gout le ſuggéroient.

Outre cela, on peut très bien avoir pris les accuſatifs *orationem, ſermonem,* en ſupprimant le *M* comme on a fait généralement. Car au reſte l'on voit que de *corpus, tempus, caput, cor,* on a fait *corpo, tempo, capo, cuore,* et non pas *corpore, tempore, capite, corde;* et on a pu faire également *ſenſo, frutto,* et même *facile, breve, umile,* du nominatif, *ſenſus, fructus,* ou de l'accuſatif *facilem, brevem, humilem.* Pour les pluriers on n'alla pas chercher les ablatifs, mais on s'en tint tout uniment au nominatif, et l'on à dit *muſe, tavole, frutti, boni, ſoavi, dolci,* ſans chercher *muſas, tabulas,* et bien moins *fructibus, ſuavibus, dulcibus.*

10) Le vulgaire Italien n'a gueres ſupprimé les voyelles breves intermédiaires ni finales, comme nous verrons qu'ont fait l'Espagnol, et le Gaulois transalpin et ne change que fort rarement les breves en longues. Il eſt vrai que l'accent florentin ſupprima des ſyllabes entières dans quelques noms et quelques verbes, par contraction, faiſant de *bibere, bere,* de *dicere, dire,* de *facere fare,* de *colligere corre,* et *tollere torre;* mais cela n'a été ni commun aux autres dialectes, ni même général chez tous les Toscans. Nous verrons que l'accent italien ne ſupprima pas non plus les conſonnes intermédiaires, qu'il les doubla plutôt, ou il changea la voyelle en conſonne, faiſant *leggere, reggere,* du *legere,* et *regere; veggo, vengo, tengo,* de *video, venio, teneo;* ainſi *debbo* de *debeo.* Mais il changea très communement le *b,* et le *p,* en

d, comme l'on voit dans *favola, tavola, avere, dovere, ricevere, povero;* je dis qu'il changea plutôt les ſyllabes entieres que les ſeules conſonnes; ce qu'il fit plutôt en imitant les provençaux, qu'en ſe tenant immédiatement aux latins. Le *D*, et le *T*, n'ont pas ſouvent été ſubſtitués l'un a l'autre, ſi ce n'eſt lorsque le *t*, étoit ſuivi d'un *r*, comme dans *padre, madre, ladro* et *padrone;* et cela même n'a pas été général, puiſqu'il n'a pas changé le *t* dans *centro, contrario, dentro.*

11) Il eſt bien vrai que ce *t*, et quelques fois le *d* précedant une voyelle, ou pour mieux dire un *i* ſuivi d'une autre voyelle, comme dans *prandium, medium, praetium, ſcientia, prudentia,* les ſyllabes *di*, ou *ti*, ſe changèrent en *z*, et formèrent *pranzo, mezzo, prezzo, ſcienza, prudenza.* D'un autre côté loin de ſupprimer l'*i*, ou de le remplacer par une conſonne, il ſubſtitua cette voyelle à la conſonne *L*, lorsqu'elle ſuivoit un *b*, un *p*, un *c;* ou bien il l'ajouta, l'inſéra pour adoucir le mot. Il fit ainſi de *planum, piano,* de *plenum, pieno,* de *clarus, chiaro, ſlamma, ſiamma,* (ſup. 1. 30).

12) Quelquesfois les conſonnes ont été changées en d'autres d'une claſſe différente, comme le *t*, en *c*, le *p*, en *g*, mais cela a été dans des poſitions particulieres, lorsqu'on changea auſſi la ſyllabe plutôt que la ſeule conſonne; ou peut être après avoir ſupprimé quelques voyelles, on donna un autre tour aux conſonnes qui par cette ſuppreſſion ſe trouvoient adoſſées. C'eſt de là que vient une foule de noms italiens, termi-

nés en *eglio, oglio, ecchio, occhio,* dont voici la formation. Le mot *ſpeculum,* perdant l'*u* bref intermédiaire, devint *ſpeclo;* alors le *cl* fut, comme partout ailleurs, changé en *chi,* et même en *gli,* et forma *ſpechio, ſpeglio,* miroir; de *foeniculus* on a fait *finochio,* et dans la haute Italie, de même qu'au de là des Alpes, on fit *fenoglio, fenouil.* De *vetulus* diminutif de *vetus,* on a commencé ſurement par faire *vetlo.* Ce mot par la marche ordinaire devoit changer le *L* en *i;* mais le *ti* formant de *vetlo vetio,* alloit le confondre avec *vezio* ou *vezzo,* formé de *vitio.* L'inſtinct fit changer le *tlo* en *clo,* et le *clo* naturellement en *chio,* ou en *glio* et *vetulus* devint *vecchio,* et *veglio.*

13) C'eſt de la même manière que *ſcopulus* a été changé en *ſcoglio.* Je m'étonne que *Muratori* ait trouvé de la difficulté à admettre cette étymologie, parceque, dit-il, le *p* ne ſe change pas en *g.* Il eſt vrai que le changement n'eſt pas ordinaire, comme l'eſt celui de *p,* en *b,* ou en *v;* mais la même raiſon qui fit changer le *t,* de *vetulus,* et l'*r* de *medius dies,* en *meridies, meriggio,* fit auſſi changea le *p* de *ſcoplo* en *g,* et on mouilla l'*l,* pour que *ſcoplo* devenant *ſcopio,* comme il devoit faire, n'allât pas faire une équivoque avec d'autres noms, ou verbes; comme il auroit fait avec *ſcopio,* ou *ſcoppio,* je créve. Le même changement du *p,* en *ch* ne s'eſt il pas fait dans *ſpuma,* dont l'Italien a fait *ſchiuma,* le Piémontois *ſcuma,* le François *écume?* Et le Napolitain de *plus* au lieu de *più* ne dit-il pas *chiù?*

Voilà manifeſtement l'origine du verbe *chiedere, demander,* tiré de *peto, petis, petere.* L'accent commun Italien de *peto* devoit faire *piedo* qui par conſéquent dans la ſeconde et troiſième perſonne devenoit *piedi* et *piede.* Un inſtinct raiſonnable pour éviter l'équivoque, et voulant faire uſage des verbes ſi néceſſaires de changer le *pi,* en *chi,* et de *petere,* on fit *chiedere,* que les Toscans ont pris des Calabrois ou des Napolitains.

14) Les cas obliques des noms latins, et le premier du pluriel, lors même qu'il n'avoit pas une ſyllabe de plus, avoit un temps de plus; *animae* et *muſae,* l'ablatif *anima, muſa,* n'ont pas une ſyllabe de plus que *anima* et *muſa;* mais leur dernière ſyllabe équivaloit en quantité aux deux premières (ſup. Part. I, Art. 3); cet *ae* traîné dans le mot *dominae, de la dame,* ou *les dames,* diſtinguoit ce mot de *domine,* vocatif de *dominus,* ſeigneur; ainſi le génitif de *ſenſus,* et ſon nominatif pluriel étoient prononcés différemment que le nominatif. Lorsque ces nuances disparurent, que l'*a* bref, l'*e* ſimple ne ſe diſtinguèrent plus de l'*a* long, ni de la diphtongue *ae;* que l'*us* bref et l'*us* long ne firent plus qu'un *o* prononcé comme *ou,* et que les nominatifs *dominus, filius,* et les accuſatifs devenant *domino* et *filio,* ſe confondirent avec le datif et l'ablatif, il fallut qu'un barbarisme corrigeât le ſolécisme. Moyennant les prépoſitions *de, ab, ad,* et les pronom *ille, illa, illum,* qu'un pléonasme avoit introduit dans la baſſe latinité, on tâcha de diſtinguer

les cas, de donner un ſens précis, autant qu'on pouvoit, à la phraſe, et d'aſſurer l'expreſſion. J'apelle barbarisme et pléonasme l'emploi des prépoſitions à contre ſens et l'uſage inutile et ſuperflu du pronom démonſtratif, que l'on remarque dans les documens du moyen âge, où l'on voit *illa* et *illo* à tout bout de phraſe. Cette aſſociation du pronom *ille* avec le ſubſtantif avoit des exemples dans les écrits des meilleurs auteurs, même dans ceux de Cicéron; mais elle devint dans la ſuite exceſſivement fréquente; et c'eſt de là que ſont venus les articles italiens, *il, la, lo; del, della, allo, alla, dallo;* et *li, degli, agli, dagli,* ainſi que le françois *le, du, au,* comme nous le verrons en ſon lieu. Si les Goths, les Lombards et les autres Allemands ont concouru à introduire les articles, ce n'eſt qu'en parlant mal le latin, et non pas en introduiſant leurs propres articles, qui n'ont rien de commun avec ceux des langues méridionales; car *der, die, das, den,* n'ont pas produit *il, la, lo,* ni *le* et *les.*

15) La facilité de ſupprimer les voyelles breves ſur-tout initiales, le changement général de l'*um* et de l'*us* final en *o*, de l'*es* pluriel en *i* entrainèrent la perte d'une foule de mots latins, auxquels on en ſubſtitua d'autres tirés du même mot qu'il abandonnoit ou d'un autre par translation; ou bien on le remplaça par un nom étranger que les Goths, les Lombards, les Sarazins fourniſſoient. Quelquefois on retint le mot propre en changeant la ſyllabe breve en longue.

Ne pouvant retenir *canus, chenu,* qui de-

venant inévitablement *cano* ſe confondit avec le verbe, *cano, canis,* je chante; et de l'autre côté ce verbe pouvant ſe prendre pour l'ablatif de *canus*, on les abandonna tous deux, et de l'un on forma *canuto*, et de l'autre on adopta le dérivé fréquentatif, tiré du ſupin *cantum*.

ARTICLE IV,

Formation ſinguliere des pronoms.

16) Nous avons vu ailleurs comment du pronom *ego*, l'Italien a fait *io* et *i* tout ſeul. Le pluriel *nos* n'a pas moins ſouffert de changement; puiſqu'il devint non ſeulement *noi*, mais *ne* et *ci* dans les cas obliques; comme le pluriel de *tu* et *te* fait au datif et à l'accuſative *vi* et *ve*. L'emploi du pronom latin *ille, illa, illud* devenu néceſſairement l'article *il, la, lo;* néceſſita la formation de nouveaux mots pour ſervir de pronoms, et ce fut par un autre pléonasme qu'on les forma. On avoit ſans néceſſité accompagné les noms de ce pronom *ille;* mais ce fut une meſure indiſpenſable d'accompagner cet *il, la, lo*, d'un autre mot qui le fît redevenir pronom, et on y joignit le pronom relatif *qui* et *quae*, et au lieu d'*ille*, et *illa*, et *illi, illae*, on s'accoûtuma à dire *quille, quae illa, qui illi;* des quels par le changement ci-deſſus remarqué de l'*i* en *e*, dérivent *quello, quella, quelli, quelle*. Ce pronom ſervit à déſigner tant les choſes que les perſonnes; cependant pour déſigner ſpécialement

la perſonne déjà nommée, on forma de plus un autre pronom ſingulièrement compoſé de trois pronoms amoncelés, pris de différentes inflexions, *quod* ou *hoc*, *ille* et *huic*; car il eſt certain que le pronom perſonnel *colui, colei*, eſt compoſé de *quod*, changé en *co*; ou d'*hoc*, *oc* renverſé; d'*ille*, dont il ne reſtoit que l'*l* par l'éliſion de l'*il* avec *co*; et *ui* ne peut-être tiré que du datif *huic*. Pour diſtinguer le féminin du maſculin, on changea l'*u* en *e*, et l'on fit *colei* pour dire *celle-ci*. On ne ſauroit dire affirmativement ſi c'eſt le François qui prit *celui* de l'Italien *colui*; ou ſi l'Italien a été formé à l'imitation du François. Ce que l'on peut aſſurer c'eſt que *celui* que le François avoit ſubſtitué au latin *iſte*, pouvoit être tiré de *coteſtui* fait pareillement de *co*, d'*iſte* et d'*huic*, et non pas que *coteſtui* ſoit derivé de *cetui*. *Coſtui*, au reſte, vient par *ſyncope* de *coteſtui*.

17) Cependant cette formation du pronom *quello, quelli*, n'empêcha point qu'on ne retint en partie *ille, illi, illos*, qui prirent dans les deux langues une forme un peu différente. *Ille* devint *ello*, dans l'Italien *elli, egli, alla*, et même *ei* et *e'* au nominatif et *li, gli, le*, aux cas obliques, en françois *il, elle, ils, elles*, et *les*; de plus pour certain cas il employèrent les génitif *illorum*, tranché en *loro* et *leur*.

L'article *hic, haec, hoc*, ainſi qu'une foule d'autres monoſyllabes, n'ont pu être conſervés hormis que dans les compoſés par extrait, comme nous venons de le dire. Mais puisque le

Latin du bon ſiècle avoit appuyé quelquefois le *hoc*, de la particule *ce;* cet *hocce* répété avec célérité deviut *hocce, oce,* et enfin *ciò,* et le François ne conſerva que la finale *ce.* Le relatif *qui, quae, quod,* eſt reſté radicalement à toutes les filles de la langue latine; mais avec les ſeules terminaiſons *qui cui* et *que,* l'Italien ne fit que changer le *qu* en *ch,* quoiqu'il eût retenu le *que* dans la compoſition de *quello*, et *chi* à la place de *quis* interrogatif. A cet égard, pour le dire en paſſant, cette langue manque de la préciſion qu'a la françoiſe. Les deux langues au reſte ſe ſervent du pronom *qualis,* accompagné d'un article, à la place de *qui, quae, quod;* ſans laiſſer pourtant de l'employer dans le même ſens qu'il à dans le le latin. D'ailleurs l'Italien très-conſéquent dans ſa manière d'appuyer les conſonnes finales d'une voyelle, et même d'une ſyllabe *) lorsqu'il ne les ſupprimoit pas, avoit formé de *quem* le pronom *chente,* mais on l'abandonna dans la ſuite comme inutile, ou peut-être comme équivoque, lorsqu'on entendit le nom numéral françois *quinte,* qui rendit aux oreilles italiennes le même mot de *chente.*

ARTICLE V.

Origine des verbes auxiliaires.

18) C'eſt à la même cauſe, c'eſt-à-dire à la ſuppreſſion des conſonnes finales, qu'il faut attribuer

*) Comme d'*amen* le Florentin fit *amenne.*

tribuer l'origine des verbes auxiliaires. Le peuple italien ayant généralement laiſſé tomber les conſonnes finales, y ſubſtitua une voyelle. Il changea l'*us* en *o*; l'*as*, l'*es* et l'*is*, qui terminoient la ſeconde perſonne du ſingulier, il les changea conſtamment en *i*. Ainſi de *amas, amat, taces, tacet, audis, audit, amabas, audiebas, audiebat*, l'italien a fait: *ami, ama, taci, tace, odi, ode;* puis *amavi, amava; tacevi, taceva; udivi, udiva.* La terminaiſon en *mus* de la première perſonne du plurier s'eſt pareillement changée en *mo; ſumus, amamus, amabamus, audiebamus*, en *ſiamo, amiamo, amavamo, udivamo.* On avoit long-temps conſervé la ſyllabe, telle qu'elle eſt dans la langue-mère; on diſoit, *avemo, vedemo, udimo:* ces mots ſont encore en uſage, et Pétrarque s'en eſt ſervi quelquefois. Mais à la longue on ſe laiſſa entraîner par le plus grand nombre des verbes terminés en *are*, qui les formoient en *iamo*. De cette première perſonne du plurier de l'indicatif préſent, de *tacemus, videmus, legimus, audimus, ſentimus*, on a fait *tacciamo, vediamo, leggiamo, udiamo, ſentiamo*, qu'on a pris du ſubjonctif *videamus, audiamus*. Dans la troiſième du plurier, laquelle en latin ſe termine toujours par *nt*, l'Italien a conſtamment retranché le *t*, ou il l'a changé en *o, ſunt, erunt, habebant, amant, amabant, tacebant; ſono, avevano, amano, amavano.* L'on peut cependant ſupprimer cet *o* final; l'on peut dire *ſon, eran*, comme l'on dit auſſi *abbiam,*

farem, au lieu d'*abbiamo, faremo*, mais c'eſt-là plutôt une licence qu'une règle.

19) La plupart des littérateurs des ſeizième et dix-ſeptième ſiècles ont cru que c'étoient les Barbares, les Goths, les Vandales, les Lombards, et autres peuples du Nord, entrés et établis dans les provinces méridionales, qui ont introduit ces verbes. Dernièrement le très-ſavant et célèbre M. Adelung, a ſoutenu cette opinion, et a même tâché d'en faire un mérite à la nation allemande, comme ſi par là elle eût rendu un ſervice à la langue italienne, en lui fourniſſant un moyen de perfection qui lui manquoit, et qui étoit propre aux langues ſeptentrionales. Cependant il eſt très-certain que du temps de Cicéron et de Céſar, et même de Plaute, les Romains ſe ſervoient de ces verbes; car on trouve dans Plaute *(Perſae, act. 2, ſcèn. 2.) ſatis jam* DICTUM HABEO, pour *ſatis jam dixi.* Dans Céſar *(de bello gall. lib. VII)* on lit: *idque ſe jam prope* EFFECTUM HABERE, au lieu d'*effeciſſe*, avoir fait, effectué. Cicéron, en écrivant à ſon fils: *(Ep. ad Quinct. fratr. lib. 3)* lui dit: „*Quod me hortaris, ut abſolvam, jam habeo abſolutum,*“ au lieu de *jam abſolvi.* Dans la cinquième oraiſon contre Verrès, on lit: „*edictum naſcitur, ut omnes decumas ad aquam* DEPORTATAS HABERENT.“ Cornelius Nepos *(in Eumene, cap. II.)*: „*Cujus in pernicie ſpem* HABUISSENT POSITAM;“ et un très-grand nombre d'expreſſions ſemblables ſe trouvent dans Térence, dans Varron, dans Tite-Live, dans Pline. V. Vorſtii *de Latinitate falſo ſuſpecta, cap. 7.*

20) A l'égard du verbe ſubſtantif, *ſum, es, eſt,* auſſi commun dans les langues modernes que *habere,* il y a entre autres exemples un vers d'Ovide, auſſi déciſif que piquant. Il dit en parlant des femmes:

„*Quae dant, quaeque negant, gaudent tamen* ESSE ROGATAE.“

Il faut avouer cependant, que quelquefois ces tours de phraſe que je viens de citer: „*effectum — abſolutum, — deportatas, — collocatas, — habere,*“ pouvoient avoir un ſens un peu différent de „*effeciſſe, — abſolviſſe, — deportaſſe.*“ Cicéron dit dans l'oraiſon *pro lege Manilia:* „*pecunias habent collocatas.*“ Cela veut dire: „*ils ont de l'argent placé ſur tel „fond.*“ Il dit ailleurs: „*nihil praeter auditum „habeo,*“ c'eſt-à-dire, „*je ne le ſais que „par ouï-dire;*“ ce qui n'a pas exactement le même ſens que „*ils ont placé, ou ils placè-„rent de l'argent,*“ ou, „*je ne l'ai qu'ouï dire.*“ Mais le peuple ne ſaiſiſſoit pas ces nuances, et il employoit cette phraſe au lieu d'un ſeul mot. Cela devint enſuite indiſpenſable, lorsque l'inexactitude de la prononciation fit perdre les conſonnes finales dans les conjugaiſons. Voici ce qui a rendu néceſſaire les deux verbes auxiliaires dans les deux premières conjugaiſons, qui, formant la claſſe la plus nombreuſe, ont ſervi de règle aux autres. L'imparfait de l'indicatif par la ſuppreſſion des finales, et par le changement de quelques voyelles ſe confondoit avec le futur; et le futur avec l'imparfait *amabo, amabis, videbo, videbis,* alloit ſe confondre

avec *amâvo, amavi, vedevo, vedevi,* qui ſont ſortis d'*amabam, amabas,* et *videbam, videbas,* de l'imparfait. Pour que ces modes et ces tems ne ſe confondiſſent pas avec le futur *amabo, videbo,* il fallut ſubſtituer à ce dernier une autre inflexion, un autre mode; et ſoit qu'on ait transporté à l'indicatif le futur du ſubjonctif, et fait *amaro, videro, legero, veniro,* de *amavero, vedero, legero,* ou qu'ajoutant *ho, hai, ha,* aux infinititifs tronqués d'*amare, videre, leggère,* on ait fait *amar-ò, veder-ò, legger-ò,* on a par là remplacé le futur latin. Mais lorsqu'on eut beſoin dans le diſcours de ces futurs ſubjonctifs, il a fallu en former d'autres pour remplacer ceux qu'on avoit employés ailleurs; et on eut recours aux verbes auxiliaires. C'eſt ainſi qu'au lieu de *quum,* ou *quando amavero, videro, legero, audiero, venero,* on a dit: *quando avrò amato, avrò veduto, avrò letto, avrò udito, ſarò venuto.*

21) Il reſtoit deux temps dans le ſubjonctif et un dans l'infinitif, qu'il falloit ſuppléer de même, parce que l'inflexion latine qui les formoit, avoit été perdue ou employée ailleurs; et cette perte étoit la ſuite d'un défaut de la langue latine, moins parfaite à cet égard, comme à bien d'autres, que ne l'étoit la langue grecque. Tout barbares, tout ignorans qu'étoient les peuples, lorsqu'ils ont créé une nouvelle langue des débris d'une autre antérieure, ils ont montré une prévoyance qui doit étonner les littérateurs, les philoſophes même des ſiécles les plus éclairés. Nous venons de voir

comment ils ont évité les équivoques dans les noms et les adverbes; nous le voyons dans l'inflexion des verbes, où on peut obſerver que la langue italienne et ſes ſoeurs, toutes filles de la latine, ont corrigé quelques défauts eſſentiels de la langue-mère, et compenſé les pertes qu'elles ont faites. La modification de l'imparfait et du plusqueparfait ſubjonctif étoit défectueuſe dans le latin: *amarem, viderem, audirem* avoient dans le latin deux ſignifications; car ils ſignifioient également *amerei, vederei,* j'aimerois, je verrois, et j'aimaſſe, je viſſe, *amaſſi, vedeſſi;* par exemple, ſi *amarem patrem, amarem et filium,* ſi *viderem templum, viderem et turrim;* „ſi j'aimois le père, j'aimerois auſſi le fils; ſi „je voyois le temple, je verrois auſſi la tour;" où ces mêmes mots *amarem, viderem,* ſignifient une fois *j'aimois* ou *j'aimaſſe,* et l'autrefois *j'aimerois,* Il en étoit de même du plusqueparfait; par exemple: „*ſi unus ex fratribus* „*meis id feciſſet, feciſſet et alter:*" ſi un de mes frères eût fait cela, l'autre l'auroit fait auſſi. A cet égard le peuple Italien, en altérant la langue latine, l'améliora, et en corrigea les défauts, quoique conſacrés par l'uſage de ſes écrivains, en transférant à l'imparfait, pour le compléter et lui donner plus de préciſion, le temps plusqueparfait. Mais remarquons encore la manière dont s'eſt formé ce double imparfait ſubjonctif. Si d'*amarem, amares, amaret,* on n'eût fait que ſupprimer l'*m,* l'*s,* le *t,* comme dans les autres temps, on auroit confondu les trois perſonnes du défini avec l'infinitif *amare, ve-*

dere, leggere, udire. On ajouta à la première perſonne un *i,* qui ſemble avoir la valeur d'*io, ego;* à la ſeconde on ajouta le *ti,* qui vient du pronom *tu,* et on laiſſa ſubſiſter l'*s,* parce que ſans cela ces mots du plurier, *amareſte, vedereſte,* en ſupprimant l'*s,* alloient ſe confondre avec le futur *amarete, vederete.* Pour éviter l'équivoque dans la première du plurier, qui d'*amaremus, videremus,* devoit faire naturellement *amaremo, vederemo, leggeremo,* lesquels étoient fixés au futur indicatif, on appuya davantage ſur le *m,* on le rendit double, et l'on fit *vederemmo, leggeremmo,* ce qui d'ailleurs répondoit mieux aux *amaremus, videremus* de l'imparfait ſubjonctif latin, où le *re* eſt long, au lieu que *leggeremo, vederemo,* viennent d'*amaverimus, viderimus, legerimus,* où les deux premières ſyllabes de cette terminaiſon *erimus,* étoient également brèves. Pluſieurs autres peuples d'Italie et même de Toscane, qui n'ont pas la même aptitude que les Florentins à faire ſentir les doubles conſonnes, diſtinguant le *vederemo, leggeremo,* de *vederemmo, leggeremmo* de l'imparfait ſubjonctif, ont tourné ce dernier d'une autre manière en diſant, *amareſſimo, avereſſimo; vedereſſimo; udireſſimo;* et cette inflexion, quoique improuvée par les grammairiens, eſt plus commune que l'autre dans le langage ordinaire.

ARTICLE VI.

Formation des adverbes des trois langues modernes.

22) Les adverbes tant italiens qu'espagnols et françois qui ſemblent au premier abord très-différens des latins auxquels ils répondent, ſont pourtant tous d'origine latine; mais ce ſont deux ou trois mots entaſſés, après avoir été défigurés par une prononciation vicieuſe. La même difficulté ou l'inexactitude de la prononciation qui fit ajouter les articles aux noms, et qui introduiſit les verbes auxiliaires dans les conjugaiſons, fit abandonner les adverbes latins, et les remplaça par d'autres de nouvelle création, mais toujours tirés de la langue latine. En voici une douzaine des plus uſités dans le latin, que l'italien n'a pas pu retenir: *at, ſed, quidem, autem, ita, tamen, ideo, imo, nam, enim, nunc, tunc, tum,* ſans en citer d'autres.

23) Ces mots eſtropiés devenoient équivoques, ou n'avoient plus de ſens. Ceux qui avoient une certaine conſiſtance, comme les prépoſitions *circum, intra, ſubter, ſupra,* ſe ſont ſoutenus. Il y avoit deux mots qu'on écrivoit peut-être de la même manière, et qui ſe prononçoient diverſement ſelon leur différente ſignification; par exemple *cum* prépoſition et adverbe. En tant que prépoſition, *cum* a changé deux de ſes trois lettres, l'*u* en *o* et l'*m* en *n*. Ce *cum,* dans le ſens d'adverbe, devoit auſſi ſe changer également en *com;* et alors il

ſe confondoit avec *come*, qui ſortoit de *quomodo*. Il a donc fallu former ou employer un autre mot. Dans cette phraſe, par exemple, *come egli ciò vide*, comme il vit cela, ce *come* ſoit dans le ſens de *quando*, tant en italien qu'en françois. Mais le plus uſité et celui que l'on trouve ſi ſouvent dans les auteurs du quatorzième et du ſeizième ſiècles, eſt le *concioſſiacoſachè*, ou *conciofoſſecoſachè*, mot fabriqué de quatre autres mots pour remplacer un ſeul monoſyllabe, *cum* ou *quum*.

24) L'ignorance d'un peuple compoſé de pluſieurs nations différentes, qui parloient dans pluſieurs provinces un même langage, s'étant jointe au mauvais goût de quelques perſonnes lettrées, qui ſe piquoient d'un ſtyle noble et élevé, ou qui avoient un penchant naturel à l'emphaſe, il s'enſuivit que le peuple qui écoutoit les plaideurs et les déclamateurs, prenoit ces phraſes, les éſtropioit et en formoit des mots, qui d'abord monſtrueux dans leur première formation, furent enſuite accueillis et employés, enfin uſités communément. Voici comment s'eſt formé le *concioſſiacoſachè*, dont les meilleurs auteurs italiens, ſurtout des quatorzième et ſeizième ſiècles, ſe ſont ſervis. *Cum* ou *quum hocce ſit cauſa quae* (ou *quod*); ainſi *cum hocce fuiſſet cauſa quae*, devint *conciofoſſecoſache*. Nous avons vu ailleurs que le pronom *ciò* qui repond au *ce* françois, s'eſt fait par un renverſement de *hocce*. On ſait que dans le vieux françois on diſoit auſſi, *comme ce ſoit choſe que*, qui eſt complètement le *concioſſia-*

cosachè italien. Les nuances qui distinguoient les cas et les personnes, étant disparues et la prosodie perdue, ces *qui, quae, quod, quem, quam, quas, quibus,* ont tous également été changés en *che;* les articles et les prépositions *a, di, da,* en marquèrent le cas. De même *quae* et *quod* dans plusieurs adverbes formés en partie de ce pronom relatif, sont également devenus *che.* Car outre le *concioſſiacosachè,* on a dans l'italien *perchè, perocchè, perciochè, acciochè,* formés de *per quae,* ou de *per quod, per hoc quod, per hocce quod, ad hocce quod.* Ce *però* ne diffère de *perciò,* qu'autant que le *hoc* diffère de *hocce,* qui est le même mot un peu traîné ou appuyé du *ce* que l'on trouve dans Térence et d'autres auteurs latins. Les adverbes latins dérivés presque tous de noms adjectifs, comme dans les autres langues, avoient leurs terminaisons en *e* long ou en *iter* bref, *docte, recte, optime, breviter, faciliter, leviter.* La prosodie étant perdue, ces *docte, optime, recte,* se confondoient avec les vocatifs; et en retranchant le *r,* comme il s'est fait aussi dans les terminaisons des verbes, (ce qui fit perdre les passifs) cet *ite* donnoit un sens très-vague au mot de *brevite, facilite, levite.* On les remplaça par un mot composé pareillement d'un adjectif et d'un substantif, qui s'y trouvent quelque fois à contre-sens, ou forment un pléonasme; outre que c'est presque toujours par figure qu'ils sont ainsi employés. Ce substantif dont je parle est *mens, mentis,* esprit. Dans le latin il se trouve quelquefois

à la ſuite d'un adjectif, qui deſignoit l'état, la modification de *mens* dans le ſens primitif et propre: „*Irruit furiatâ mente Coroebus:*“ Corébe ſe jeta avec l'eſprit ou l'ame en fureur, „*mente furiatâ;*“ ainſi l'on diſoit très-bien *bonâ mente, doctâ mente,* et même *ſanâ mente.* Mais ces expreſſions étant devenues peu-à-peu communes, l'on ne fit plus attention ſi l'épithète convenoit avec *mente,* pourvu qu'il eût la force qu'on vouloit donner à cet adverbe: l'on fit *ſpiritualmente, aſſennatamente, unanimamente,* comme *materialmente, longamente, brevemente,* quoique ces premières dictions ſoient des eſpèces de pléonasmes *(ſpirito, ſenno, anima* étant à-peu-près ſynonymes de *mente)* et que *materialmente* et les autres ſoient contradictoires, *materia* et *mente,* (esprit), ayant un ſens oppoſé l'un à l'autre. Mais un long et fréquent uſage de ces mots ainſi compoſés a fait oublier le ſens du ſubſtantif *mente,* et on le prit pour une prolongation d'un ſimple adjectif, et non pas un compoſé d'un ſubſtantif joint à un adjectif. Nous verrons ailleurs, que les adverbes françois en *ment,* ſont auſſi nombreux que les italiens, et on ne s'aviſe pas même de leur origine, parceque le mot de *mente* n'eſt pas reſté à cette langue.

25) Les adverbes qu'on pourroit appeller pronominaux et qui répondent aux latins *hic, illic, illuc, illac, quo* et *qua,* ſuivant la marche des pronoms, ſe ſont formés d'une manière un peu différente dans les trois langues. L'Italien les forma en transportant au pronom démon-

ſtratif le pronom relatif, *qui, quae, quod,* comme nous venons de le voir dans *quello,* et *quelli.* De *qui hic,* il fit *qui;* de *qua hac,* il fit *qua,* le françois s'en eſt tenu au ſeul *hic,* dont l'italien avoit fait également *hici,* et *ci;* de la même manière que de *hocce* il a fait *ciò.* Mais l'Italien ſupprimant la ſyllabe initiale, retint le *ci* qui lui ſert auſſi de pronom perſonner, aux cas obliques de *nos,* nous *). Y retint cependant la ſignification de *hic,* adverbe pronominal, au lieu de *qui;* non pas portant dans tous les cas; mais ſeulement lorsqu'il a un ſens relatif. Car on ne diroit pas *io ſono ci,* ni *io vengo ci,* pour dire je ſuis ici, ou je viens ici; mais l'on dit *io ſonò qui, io vengo qui,* ou *qua, e* ci *reſter ò, e* ci *farò quello che* ci *ſarà da fare.* L'on voit que ce *ci* répond au françois *y,* et le *qui,* à *ici;* mais l'*y* françois tient lieu d'*ibi,* ſoit en indiquant le lieu dans lequel on eſt, ou celui dont on parle. L'Italien dit *ci,* pour nommer le lieu où eſt celui qui parle, et il dit *vi,* lorsqu'il ſe rapporte au lieu dont ou parle. Ainſi l'on dit: *io ſono venuto quà (p. e. à Roma) e qui mi fermerò finchè* ci *ſaranno coſe da oſſervare. Voi reſterete in Napoli finchè vi potrete frequentare i letterati; per amor dei quali vi ſiete andato.*

*) On a fort abuſé de ce *Ci* en le faiſant ſervir de pronom à la troiſième perſonne. Rien n'eſt plus commun que d'entendre, *ci diede, ci fece, ci diſſe,* au lieu de *gli diede, gli fece, le diſſe, lor diſſe.*

Le françois ne peut dire que je ſuis venu *ici* *). Vous êtes à Naples, et vous y reſterez tant que vous y pourrez fréquenter les ſavans, pour l'amour des quels vous y êtes allé. Dans une de ces phraſes, cet *y* répréſente l'*hic*, et l'*huc* latin, et dans l'autre il tient lieu d'*ibi* latin, et de l'italien *ivi*, et *vi*. Les adverbes *illic*, *illuc*, *illac*, en conſervant la radicale *l* ſont reſtés aux trois langues, également; mais le françois ne retint que *là*. L'Italien dit auſſi *lì*; et ces deux mots quoique uſités par le vulgaire indistinctement, déſignent pourtant des lieux inégalement éloignés. Car *lì* déſigne un lieu tout proche, *là* un lieu plus éloigné.

26) De la même manière que d'*hic* joint à *qui*, l'Italien a fait *qui*, et de *qui ille*, il a fait *quello*, il forma de *qui* et *hinc*, et de *qui* et *inde*, les adverbes *quinci*, et *quindi*, lesquels ne diſent pas plus que les latins *hinc*, et *inde*. Une translation de nom en néceſſite ordinairement un autre; préciſément comme un abus en amene des autres. Le *qui*, et *qua*, étant transportés à l'*hic*, *huc*; et *hac*, il falloit les remplacer par d'autres mots; et l'on prit pour cela l'adverbe local *ubi*, dont l'Italien fit *ove*, et *dove*; et le françois *où*, qu'on employe indifférement pour déſigner le *ſtatus in loco*, et *motus ad locum*, ainſi l'on dit, *où êtes vous*, et *où allez vous*; et *par où eſt-il venu*; *dove ſiete*, *dove andate*, *per dove è egli venuto?*

*) *Solécisme* inévitable dès que l'*u* de *huc* eut pris le ſon d'un *i* comme il fait en différents pays d'Allemagne.

ARTICLE VII.

Différence remarquable de l'accent Italien, du François et de l'Espagnol dans la dérivation des mots du Latin.

27) Il eſt auſſi à propos de remarquer que l'Italien dit également *dove*, et *ove*, pour *où*, comme il dit *onde* et *donde*; *indi* et *quindi*, *entro* et *dentro* c'eſt une ſuite du penchant qu'il a particulièrement à commencer les mots par une conſonne, plutôt que par une voyelle; et de la facilité qu'ont toutes les langues, en ſe formant d'ajouter le monoſyllabe primitif *to*, *ta*, *te*, dont nous avons vu que ſont ſortis les articles, ſurtout s'il commence par une voyelle, parcequ'alors ſi le nom commence par une voyelle, celle de l'article s'élide, et ne forme qu'un ſeul mot. Bien des noms grecs, latins, italiens, ſe ſont formés par cette jonction d'un *t*, au mot ſuivant *). *Or* il eſt très-certain que l'organe articule plus facilement *dove*, que *ove*. Le peuple qui forma les langues ignorant le vrai nom d'*avena* et entendant *l'avena*, l'*arena*, s'accoutuma à détacher l'*a* du nom qu'il laiſſa à l'article et l'on a fait la *vena*, la *rena*, la *badia*, la *badeſſa* au lieu de l'*avena*, l'*arena*, l'*abadia*, l'*abadeſſa*. Ailleurs la facilité extrême de ſuppri-

*) En parlant de l'importance du *t*, et du *d*, et des articles grecs, et germaniques *to*, *te*, *tes*, *der*, *die*, *das*, j'étois tenté de citer le nom grec TALASSA, mer, et le latin TESTIS, témoin; que je crois avoir été formés l'un de *τ*, *ἁλς*, *ἁλος*, *du ſel*, l'autre de *το iſt*, ou *t eſt*, *cela eſt*.

mer la voyelle initiale d'un nom précedé de l'article *lo*, et *la*, eſt évidente, et c'eſt ainſi qu'il forma à nom de *Natolie* d'Ανατολη, *Oriens*, la *Magna*, pour Allemagne; que d'*episcopus*, il fit *Vescovo*, d'*Heremita*, *Romito*.

28) Cette ſuppreſſion n'a lieu dans la langue françoiſe que dans quelques noms comme dans celui de Guienne qui devoit être l'*Aguienne* tiré d'*Aquitania*. Car au reſte, le François, tout au contraire de l'Italien, au lieu de ſupprimer les voyelles initiales, en ajoute à des mots qui n'en ont pas dans le latin et dans l'allemand; comme l'on voit dans *escole*, *eſtole*, *étude*, *éperon*, (ſup. P. 1, Art. V. 52). Au ſurplus ce que je dis ici de la langue italienne peut appartenir également à la françoiſe et à l'eſpagnole ainſi qu'à tous leurs dialectes; ſur leſquels il ne ſeroit pas inutile de jeter un coup d'oeil.

ARTICLE VIII.

Obſervations ſur les Dialectes.

29) Les dialectes ou langages particuliers de différentes provinces d'un vaſte pays, ne ſont pas fils de la langue à laquelle ils appartiennent, mais plutôt ſes frères; puisqu'ils exiſtoient avant que la langue dont on pourroit les ſuppoſer ſortis, fût formée elle-même; et ils ſont nés du même langage dont ſe forma celui, qui enſuite devint langue principale et dominante dans le pays.

Les peuples de l'Asie mineure, et les Grecs, ont formé leur idiome des monosyllabes des peuples Scythiques et des Tartares habitans du Caucase et des bords de la mer Caspienne. Cette belle et harmonieuse langue que nous admirons encore dans les écrits d'Homère, d'Hérodote et de tant d'autres poëtes, historiens, orateurs et philosophes, est fille de ce même ancien langage oriental d'où sont sorties les langues esclavonne et teutonique; et des langues grecque, esclavonne et teutonique est née, la latine. La différence frappante que l'on trouve dans ces idiomes, vient principalement de la manière différente avec laquelle les anciens habitans de l'Italie prononçoient les mots qui leur étoient venus de la Grèce, des îles de la Mer noire et du golfe Adriatique, ou d'un pays moitié grec moitié illyrien, tel qu'étoit tout le continent compris à présent sous le nom de Turquie européenne et de Dalmatie.

30) Avant que se soit établi l'idiome qu'on appela grec, différens peuples de la Grèce, de l'Asie mineure, ou Natolie, parloient différens langages dont le fond étoit le même, mais qui différoient par des nuances plus ou moins grandes et marquantes. Le langage des Athéniens fut ensuite adopté par les autres Grecs, parce qu'Athènes et son district appelé l'Attique, à ayant une certaine époque produit des écrivains plus agréables et plus intéressans que ceux des autres contrées, les écrivains qui vinrent après, jugerent à propos d'en imiter le style. Par-là le dialecte attique est devenu la langue

générale de tous les Grecs policés et inſtruits, et ſurtout de ceux qui ſe mêloient d'écrire.

31) Je ne chercherai pas ici comment les langues orientales du temps de Cyrus, du temps d'Alexandre ou de celui de Mahomet, ſe ſont formées et diviſées en différens dialectes. Cela auroit pour nous, trop peu d'intérêt. Il ſuffit de nous rappeller que l'Hébreu étoit un dialecte de l'idiome caldéen, ou aſſirien, et que lui-même ſe diviſoit en pluſieurs autres, particulièrement en judaïque et ſamaritain; et que le Perſan devoit être un dialecte de l'idiome indien.

Pour la langue latine, on ſait bien qu'elle ne fut jamais diviſée en différens dialectes; quoiqu'il ſoit très-probable que dans les premiers ſiècles de Rome les trois peuples qui partagoient le Latium, avec les Romains les Volsques, les Herniciens, les Eques parlaſſent un langage différent les uns des autres; mais dès que ces peuples n'en firent qu'un ſeul, la langue qu'on parloit à Rome, devenue capitale inconteſtable de tout le pays latin, régna ſeule, et il n'y eut plus d'autre langue latine que la romaine, laquelle encore ne fut formée qu'après la réunion des peuples en un ſeul. Elle ſe répandit enſuite rapidement dans toute l'Italie, dans tout le ſud-oueſt de l'Europe, et dans l'Afrique, mais elle ne put ſe diviſer en dialectes, parceque tous ceux qui l'apprenoient ſuivoient autant qu'ils pouvoient l'inflexion des mots et les tours de phraſes qu'ils entendoient des Romains; et jamais il ne fut queſtion de dialectes latins. Mais dès que cette langue, après être devenue com-

commune à une grande partie de l'ancien monde, ſe corrompit, tant à Rome et dans les pays voiſins, que dans les provinces éloignées, il en ſortit une foule de langages qui pouvoient s'appeler des dialectes comme ceux des Grecs, mais qui n'eurent ce nom que long-temps après lorsque quelques-uns d'eux ayant prévalu ſur les autres, devinrent des idiomes communs à des nations nombreuſes.

32) Il eſt vrai que lorsqu'on appeloit romaine ou romance la langue latine corrompue, on auroit pu appeler dialecte provençal, languedocien, gascon, picard et pariſien les langues particulières des habitans de la Provence, du Languedoc, de la Gascogne, de la Picardie et de l'Isle de France. Mais ce mot n'étoit point uſité, ou plutôt étoit inconnu dans le ſens où nous le prenons. Cependant lorsque la langue latine ſe fut corrompue et qu'elle devint ce qu'en Italie on appelle langue vulgaire et en France langue romaine ou romance, il ſe forma dans toute l'Europe une foule de langages, différens dans les formes, mais dont le fond étoit le même; et ces langages étoient tous des dialectes de cette langue romaine ou vulgaire. Quelques-uns de ces dialectes ſont devenus des idiomes parfaits et des langues générales de trois grandes nations, l'italienne, la françoiſe et l'eſpagnole.

33) On convint enſuite d'appeler dialectes les langues que parlent des peuples qui ſont membres d'une grande nation, mais qui forment des états indépendans les uns des autres. Ainſi

les différens langages de la nation espagnole avant le ſiécle de Charles-Quint auroient pu s'appeler dialectes; mais depuis que tous ces petits royaumes ont été réunis en un ſeul; le langage des Andaloux, des Murciens, des Catalans, et même des Valenciens et des Aragonois, ne peut plus s'appeler que patois, dès qu'il s'éloigne du dialecte caſtillan devenu l'idiome général de toute la nation eſpagnole *).

34) D'après l'idée qu'on attache aujourd'hui à ce mot, il n'y a plus de dialectes qu'en Italie et en Allemagne. En Italie, dans le quinzième ſiécle, on en comptoit quatorze qui auroient encore pu ſe ſubdiviſer en quarante ou cinquante et beaucoup plus encore, lorsque dans la Romagne, dans la Toscane, et en Lombardie on pouvoit compter pluſieurs républiques ou principautés indépendantes. Nous pouvons à préſent en diſtinguer cinq ou ſix principaux, qui ſont le Napolitain, le Romain, le Toscan, le Vénitien, le Bas- et le Haut-Lombard; comprenant ſous le nom de Bas-Lombard celui que l'on parle depuis Bologne et Ferrare jusqu'à Milan, et ſous le nom de Haut-Lombard le Piémontois.

35) Il eſt naturel que les langages des peuples qui ſe trouvent plus près du ſiége de la langue-mère, s'approchent davantage de celui qui en eſt auſſi ſorti, et qui eſt devenu dominant. Cependant, c'eſt moins par le voiſinage que par d'autres rapports également phyſiques

*) Le Basque que l'on parle dans la Biscaye, n'eſt pas un dialecte espagnol, ayant un fond totalement différent.

que les langues diffèrent plus ou moins entr'elles, et s'éloignent ou s'approchent de la langue-mere. Car le Bolonois diffère du Romain et du Toscan presque plus que le Piémontois; et le Gênois qui n'eſt ſéparé du Latium que par la Toscane, eſt plus différent des idiomes romain et toscan que ne l'eſt le Portugais, avec lequel au reſte il a beaucoup de rapport. Mais en général il eſt ſûr que le langage des provinces plus voiſines de Rome, ſiége de la langue latine, tient beaucoup plus du fond maternel que tous les autres. Il ſeroit par conſéquent naturel que le langage des villes qui ſont entre Rome et Naples, et de celles qui ſe trouvent entre Rome et Ravenne euſſent formé la langue italienne des débris de la latine; puisque tout ces pays, outre qu'ils ne ſont pas à une plus grande diſtance de Rome que Florence, capitale de la Toscane, ſont auſſi ſur un ſol de qualité plus approchante de celle du pays latin que ne l'étoit le diſtrict ou l'état florentin dans le tems que la langue italienne ſe forma, de ſorte que les mots latins devoient éprouver moins d'altération ſur les rives du Garigliano, et du Tibre qu'ils n'en éprouvoient dans les vallées de l'*Arno* et les ravines du torrent *Mugello*. Mais ce n'eſt pas de la ſeule reſſemblance des filles avec la mère que vient l'univerſalité d'une langue, ou la ſupériorité d'un dialecte ſur les autres. Différentes cauſes concourent à les former, à les enrichir et à étendre leur domination, ſi je puis m'exprimer ainſi. La langue provençale et la languédocienne étoient auſſi bien, et par plus

de raiſon que la pariſienne et la picarde filles, de la latine, et ſous quelque rapport de la celtique; cependant c'eſt la pariſienne qui prévalut et qui domine. Le langage des Calabrois tient plus de prés que le Vénitien à la langue grecque, et à la latine dont ſont nées plus ou moins immédiatement toutes ces langues, ou ces dialectes. Néanmoins la Venitienne eſt plus généralement répandue en Italie que ne l'avoient jamais été le langage de Tarente, de Bari, ou de Mantoue, dont les dialectes, tout ainſi que les grands idiomes naiſſants ſe formèrent de la même manière, prenant les mots d'un idiome antérieur, et changeant ceux-ci d'une façon ceux-là d'une autre, ſuivant la diſpoſition de leurs organes ou l'habitude contractée d'articuler les élémens de la parole c'eſt à dire les lettres, puis en ſuppléant les mots qu'ils perdoient par des translations d'autres mots, que quelques rapports accidentels leur ſuggérèrent. Les langues s'enrichiſſent enſuite à meſure que dans les pays, où on les parle le progrès des arts, de la civiliſation, du commerce, oblige les habitans de certaines claſſes, d'adopter ou de créer des noms.

36) Les dialectes n'ont pas ſuivi d'autre marche que celle qu'ont faite les langues en général, ſoit en changeant le matériel, ſoit en changeant l'intellectuel, c'eſt-à-dire la ſignification des mots qu'elles ont reçus d'une langue antérieure. Il faudroit copier la moitié d'un vocabulaire, et la charger de notes ſans nombre pour expliquer comment et pourquoi tel et tel mot qui devroit ſignifier telle ou telle choſe,

en ſignifie une autre, ou faire un immenſe commentaire au Traité des tropes de du Marſais. Car tous les mots qui ſemblent dire autre choſe que ce qu'ils devroient, c'eſt par quelque rapport qu'ils ont avec l'objet, ou l'action que le mot ſignifie proprement. Le langage métaphyſique eſt tout compoſé de tels termes chez tous les peuples du monde, et ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que le mot qui a été ſubſtitué à celui qu'avoit une langue antérieure, dont les autres ſont ſorties, a auſſi du rapport avec celui qu'on a abandonné. Toutes les nations ont également formé et enrichi leur langue par ce moyen, et ont remplacé les mots qu'elles avoient perdus du fond de la langue mère, ou qu'elles n'avoient pas encore acquis autrement. Par le même moyen les dialectes italiens ſont également riches; quelques-uns peut-être plus que n'eſt celui qui eſt devenu l'idiome de toute la nation.

37) Auſſi les Napolitains et les Vénitiens prétendent-ils parler un langage qui ne manque d'aucune ſorte de termes pour quelque genre de discours que ce ſoit, et pour traiter toutes ſortes de ſujets. Le Bolonois, quoiqu'il ne ſoit plus le langage qu'on parloit du temps du Dante, eſt certainement auſſi riche qu'il a jamais été. La ſeule traduction du roman comique de Bertoldo Bertoldino et Cacaſenno ſuffiroit pour le prouver, puiſqu'il préſente abondamment des mots, des phraſes, des proverbes capables d'exprimer tous les ſentimens, toute la philoſophie morale et phyſique et tous les objets que la

nature préſente. J'en pourrois dire autant du piémontois, quoiqu'on n'ait dans ce dialecte aucun ouvrage aſſez conſidérable qui puiſſe montrer de quoi il eſt capable, comme on en a dans le napolitain, le vénitien, et le bolonois. D'où vient donc que toutes ces nations qui parlent et qui peuvent écrire dans leurs langages, écrivent et parlent ordinairement dans une langue différente de leurs dialectes presqu'autant, et plus même, que les langues eſpagnole et françoiſe le ſont de l'italienne commune; et pourquoi trois parties de l'Italie, toutes plus conſidérables que ne l'eſt la Toscane, et incomparablement plus que n'étoit le ſeul état de Florence, pour traiter la morale, la religion, les affaires publiques et ſérieuſes de quelque nature qu'elles ſoient, ont elles adopté le dialecte florentin? car il nous faut avouer, que cette langue commune à toute l'Italie littéraire, religieuſe et politique, eſt le dialecte florentin, non pas celui du bas peuple, mais celui que parloient les gens de condition dans le ſiècle de Pétrarque et de Bocace. Je vais tâcher de répondre à cette demande ſi naturelle et ſi raiſonnable.

ARTICLE IX.

Réflexions ſur la ſupériorité de certains dialectes.

38) Trois cauſes concourent ordinairement à donner à un dialecte la préférence ſur les autres du même pays ou de la même nation: 1. Une

certaine ſupériorité d'eſprit du peuple qui le parle. 2. La puiſſance ou la conſidération politique de ce même peuple. 3. La poſition géographique du pays. Ces trois cauſes, ou du moins deux décidément, ont contribué à faire du dialecte attique la langue commune des Grecs, du dialecte romain la langue latine, du toscan la langue italienne, du caſtillan et du parifien la langue caſtillane et la françoiſe, enfin du ſaxon la langue allemande. Je ne dirai pas que les Athéniens fuſſent abſolument plus ſpirituels que les autres Grecs, parce que les Rhodiens, les Siciliens, comptés alors pour peuple grec, les Corinthiens, les Spartiates ne le cédoient peut-être pas aux Athéniens pour l'eſprit naturel. Homère n'étoit pas Athénien et Ariſtote étoit du côté tout oppoſé à la patrie d'Homére Toutes les villes du pays de langue grecque en s'étendant depuis Sardes capitale de la Natolie jusqu'à Theſſalonique ou Salonichi, qui eſt une frontière de la Thrace, ont produit des génies ſupérieurs, et tous les dialectes qu'on a parlés dans ces pays pouvoient ſe regarder comme des idiomes parfaits. Car que manquoit-il au langage d'Hérodote et d'Hippocrate, qui ont écrit dans le dialecte ionique? Cependant on convient généralement que les Athéniens étoient encore plus ſpirituels que les autres Grecs; et ils devoient cela à la qualité de leur ſol, à l'air du pays. L'huile, le miel, le vin, les grains et toutes les productions de l'Attique étoient favorables aux qualités ſpirituelles. Auſſi dès que la Grèce fut policée l'Attique lui a donné plus

d'auteurs de tous genres, qu'aucune autre contrée, et ce qui importe le plus, c'étoit cette classe d'auteurs qu'on lit et qu'on entend plus communément. Athènes n'étoit pas à la vérité aussi puissante du temps de Périclès que Sparte le fut du temps d'Agésilas et de Lysandre, et que la Macédoine l'a été depuis; mais elle fut toujours plus fréquentée des autres grecs, et plus peuplée que ne le furent jamais ni Sparte ni la capitale de la Macédoine.

39) Athènes donna quelque temps la loi à une grande partie de la Grece, tandis que quatre ou cinq auteurs célèbres qui y étoient nés, ou qui s'y étoient établis, attiroient dans ses murs tous ceux des Grecs qui aspiroient à quelque sorte de renommée par leurs talens. Admirant les discours, les écrits des poëtes, des historiens, des orateurs athéniens, ils tâchèrent ensuite d'en imiter le langage préférablement à celui de leur propre pays, surtout en écrivant des ouvrages qu'on souhaitoit être lus de tous les Grecs; puis qu'on savoit bien que les autres Grecs s'étoient tous accoutumés au langage des Athéniens, qui, au surplus, par la position même de l'Attique, avoient plus de ressemblance avec celui des autres peuples au milieu desqnels ils se trouvoient. Ainsi le langage des Macédoniens, des Corinthiens, des Thébains d'un côté, celui des Rhodiens, des peuples de l'Asie mineure et des îles adjacentes, de l'autre, devoient avoir plus de points de rapport avec celui de l'Attique, que ne pouvoient en avoir ceux de la Thessalie et de la grande Grèce, ou de la

Sicile, pour que les curieux allâſſent entendre des discours à Rhodes, à Smyrne et à Halicarnaſſe.

40) Nous ne ſavons pas quels étoient les dialectes latins avant que tout le pays fût réuni en un ſeul état ſous la domination de Rome; mais il eſt bien à préſumer que les quatre peuples qui formoient quatre états indépendans, euſſent quelque diverſité d'expreſſions. Par cela ſeul il devoit y avoir des nuances qui diſtinguoient le langage des Romains de celui des Volsques, et le langage de ces derniers de celui des Herniques et des Eques. Cette diverſité d'ortographe qu'on trouve encore dans quelques fragmens de livres et dans des monumens de l'ancienne Italie, conſerve encore les traces de la rudeſſe et de l'irrégularité d'inflexion, et des ſingularités de l'accent ou de la prononciation des différens peuples Latins. Mais on devoit bien s'attendre que celui des Romains prévaudroit par de plus fortes raiſons encore que celles qui firent prévaloir le dialecte attique ſur les autres grecs, et le florentin, l'aretin ſur le piſan, le ſiennois, le lucquois, comme nous allons le voir. Ce n'eſt pourtant pas que les habitans de la partie du Latium où étoit Rome, euſſent plus de talent que les autres pour les arts et les ſciences, et pour la littérature qui forme et perfectionne les langues. On auroit plutôt raiſon de croire que les Volsques et les Herniques, qui étoient au ſud-eſt de Rome, en euſſent davantage; puisque tous les plus grands génies qui ont illuſtré le littérature latine, Cicéron, Horace. Ovide, (ſans parler de ceux qui

étoient de la Gaule ciſalpine) étoient ou du pays des Volsques ou près de ſes frontières. Mais Rome étant devenue la capitale dominante de tout le pays, c'étoit ſon dialecte qui devoit l'emporter ſur les autres, quand même ceux-ci auroient eu des avantages intrinſéques et réels. Rome au reſte ſe trouvoit au centre des pays qui conſtituèrent le premier fond de ſa prépondérance ſur l'ancienne Italie. Son cercle tenoit immédiatement au pays des Sabins et à celui des Etrusques, qui furent les premiers peuples non latins qui adoptèrent la langue latine, et concoururent à la propager. Ces deux nations italiennes durent avoir plus de facilité à apprendre le langage des Romains, qu'elles n'en auroient eu pour celui d'Antium et de Sueſſa Pometia.

ARTICLE X.

Comment et pourquoi le dialecte Florentin eſt devenu la langue commune et littéraire de toute l'Italie.

41) Le dialecte romain, devenu l'idiome de tout le Latium, enſuite de toute l'Italie et de l'Europe occidentale, tomba en décrépitude, et de ſon corps corrompu et pourri nâquirent une foule de langages différens.

En Italie dans le ſiècle de Charles-Quint on en comptoit autant qu'il y avoit de villes, et autant qu'il y avoit de diverſité d'airs dans

les différentes contrées de la péninſule; mais que l'on peut réduire à ſix plus diſtingués et plus marquans.

42) Quoique les Italiens ayent aſſez généralement la réputation de peuple ſpirituel, les Toscans jouiſſent encore plus particulièrement de cette réputation, et parmi eux les Florentins, l'ont méritée encore plus que les autres. Je comprends ſous le nom de Florentins les habitans de cette partie de la Toscane qui compoſoit l'état de la république de Florence vers l'an 1350. Les Florentins eurent plus que les autres Toscans, du goût pour la littérature, et une habitude plus commune d'écrire, de tenir régiſtre, et de conſerver des ſouvenirs. Cela étoit ſi marqué que les Siennois leur rivaux le relevèrent comme une preuve d'ambition et de vanité *); mais d'autre côté le ſoin qu'ils eurent de mettre et conſerver par écrit tant de détails de leurs affaires publiques et particulières, prouve un eſprit d'ordre et d'exactitude que n'avoient peut-être pas ſi communément les autres Italiens. C'eſt ſans doute par cet eſprit d'exactitude qu'ils mirent plus de préciſion dans la formation des mots, dans la déclinaiſon des noms, dans la conjugaiſon des verbes, dans leur langage, ſoit qu'ils s'en tinſſent à l'ortographe latine, ſoit qu'ils s'en écartaſſent. Il s'enſuivit de là que leurs écrits étoient lus, compris et goûtés des autres Italiens, plus facilement que ceux des Lombards, des Vénitiens,

*) V. Gigli dans ſon Dizionario Caterinano.

des Napolitains ne l'étoient réciproquement les uns des autres. Car il eſt évident que les terminaiſons du langage florentin, telles qu'on les a dans les quatre ou cinq auteurs du 14e ſiècle, diſtinguent mieux, dans les noms et dans les verbes, le ſingulier du pluriel, le maſculin du féminin, et une perſonne de l'autre. Il a ſurpaſſé même a cet égard le ſiennois, qui à quelques autres égards auroit l'avantage. Mais après tout, ces différences entre les dialectes florentin, ſiennois et lucquois, et celui des autres villes de la Toscane, ne ſont pas fort conſidérables. En général les Toscans, ſucceſſeurs des anciens Etrusques, ſemblent avoir eu de tout temps une tendance organique à finir les mots par des voyelles, ſurtout par l'*u*, qui très-facilement prenoit le ſon de l'*o* fermé des modernes Italiens. Par là, en ſupprimant l'*m*, l'*s*, le *t* final du latin, en retenant la voyelle précédente, le mot ſe trouve plus approchant du latin, qui étoit encore fort en uſage, quoique barbariſé. Ces mots étoient mieux formés, d'autant plus qu'en ne ſupprimant point les *e* intermédiaires, ils conſervoient auſſi beaucoup plus de conformité tant avec lès mots encore latins, qu'avec les mots vulgaires des autres pays, de la Romagne, de tout l'Etat eccléſiaſtique, du Napolitain, et même du Lombard. Dans quelle autre contrée d'Italie, avant même que la langue fût fixée, ne devoit-on pas comprendre plus facilement *faceſſe*, *diceſſe*, que *ſſiſs*, *dſiſs* du Bolonois?

43) La conſidération qu'acquit la nation flo-

rentine vers 1500 fut encore une des cauſes que ſon dialecte ſe répandit plus que les autres dans toute l'Italie. Il eſt vrai que le Vénitien paſſoit pour plus doux et plus agréable, et d'un autre côté la puiſſance vénitienne étoit alors ſans comparaiſon ſupérieure à celle de Florence et de toute la Toscane unie. Mais outre que la poſition de celle-ci, étoit plus favorable les Florentins et les autres Toscans, qui ſe fréquentoient les autres villes d'Italie et ſurtout Rome, répandoient leur langage, ſans ſe donner aucune peine de le faire apprendre aux étrangers. Ainſi Rome qui auroit eu aſſez de droit et de facilité de donner aux autres nations italiennes ſon dialecte, s'accoutuma aiſément elle-même à ſe conformer au florentin, qui par d'autres raiſons particulières, et que l'on peut dire accidentelles, gagna de l'aſcendant à l'époque que Rome ſe relevoit de l'état de dépopulation où le grand ſchisme d'Occident l'avoit réduite. Avant cette époque l'accent romain approchoit beaucoup plus du napolitain que du toscan, comme on le voit dans un fragment très-remarquable de Louis Monaldeſchi, contemporain de Pétrarque *).

44) Mais ce qui a decidé l'aſcendant que devoit prendre le dialecte toscan, particulièrement le florentin, ce fut le mérite étonnant des ouvrages de trois auteurs qu'on regarda comme Florentins, quoiqu'un ſeul des trois fût né à Florence. Ces ouvrages ſont le poëme de Dante,

*) Muratori Rer. Ital. T. XII. pag. 525.

le recueil des poéſies de Pétrarque, et le Décameron de Boccace. Le premier intéreſſoit par ſon ſujet politique, religieux et ſatyrique en même temps. Le ſecond, moins intéreſſant pour le ſujet, quoique l'amour intéreſſe aſſez généralement, comme le dit Pétrarque lui-même, charmoit pour l'expreſſion d'un ſentiment tendre avec un ſtyle et des mots ſi bien choiſis que toutes les ames ſenſibles en firent leurs délices. Boccace, le troiſième de ces auteurs, par ſes contes ſi variés, ſi bien imaginés, et au reſte ſi libres, ne pouvoit que trouver beaucoup de lecteurs dans toute l'Italie, ſurtout dans un ſiècle corrompu tel que l'étoit celui qui ſuivit le XIV, ſur la fin duquel Boccace avoit compoſé et publié ce fameux ouvrage. L'imprimerie introduite en Italie vers la fin du ſiècle précédent, avoit répandu par toutes les provinces le Décameron de Boccace ainſi que les poéſies de Dante et de Pétrarque. Il n'y avoit point de livres auſſi agréables ni auſſi intéreſſans, et ces ouvrages étoient lus avidement par tous ceux qui avoient reçu quelque ſorte d'inſtruction, tant hommes que femmes. La galanterie étant aſſez générale, et la religion qui eſt le fond du poëme du Dante, étant abſolument la dominante, le ſtyle de ces trois auteurs avoit auſſi quelque choſe de plus régulier que tout ce que l'on pouvoit avoir d'écrit en langue vulgaire ſoit à Naples, à Rome, à Veniſe, ſoit dans les villes de la Haute-Italie. Jaques Sannazzar, originaire de la Lumelline, mais né et élevé à Naples, dès qu'il ſe décida d'écrire en langue vul-

gaire, forma ſon ſtyle ſur celui de Pétrarque et de Boccace. Quelques beaux-eſprits qui ſe trouvoient à la cour d'Urbin, d'autres qui vivoient à celle des marquis de Ferrare, enſuite à celle de Mantoue, ou aux armées qui faiſoient la guerre en Piémont, ſe mirent à écrire en langue vulgaire, ce qui n'avoit guère été d'uſage dans le ſiècle précédent, et tâchèrent d'imiter la conſtruction, l'inflexion des noms et des verbes qu'ils trouvoient conformes à trois ou quatre autres écrivains florentins du même ſiècle que Boccace. Bembo, qui étoit un des ornemens les plus diſtingués de la cour brillante d'Urbin, fit plus. Non ſeulement il imita le ſtyle de Pétrarque et de Boccace en écrivant en langue vulgaire en poéſie, et en proſe; mais il en tira des règles générales pour tous ceux qui voudroient écrire dans la même langue. Le livre qu'il donna ſous le titre trop vague de *Proſe*, peut être regardé comme la première grammaire de la langue italienne; quoique un peu avant lui un littérateur du Frioul nommé François Fortunio, eût déjà donné un ouvrage ſur le même ſujet.

45) Il ſe fit alors un changement général dans l'uſage de la langue vulgaire, et le dialecte Florentin fut adopté pour la langue littéraire de toute la nation italienne. Le bas peuple conſerva ſon patois dans toutes les provinces d'Italie, mais tous ceux qui ſe mêloient d'écrire, ceux qui voyageoient, ou qui recevoient chez eux des étrangers, ceux enfin qui devoient parler en public, parloient et écrivoient la même

langue à quelque variété près. Depuis les bords de la Mer méditerranée jusqu'à la Mer adriatique, et depuis le Phare de Meſſine jusques aux Alpes, le langage des plus célèbres Florentins, tels que Machiavel et Guichardin, eſt abſolument le même que celui du comte Baldaſſar Caſtiglione Mantouan, ou de Mathieu Bandello de Caſtelnuovo, Tortonois, leurs contemporains. Le ſtyle du comte de San-Martino de Virle, ſoit en proſe ou en vers, n'eſt pas différent de celui de Bernardin Rota et de Sannazar, et ne différe pas de celui de Bembo et de Fortunio. Mais ce qui nous prouve inconteſtablement que la langue d'uſage, commune à tous les écrivains et aux perſonnes de marque dans toute l'Italie, étoit totalement la même, c'eſt de voir que les deux auteurs que je viens de nommer, Caſtiglione et Bandello, proteſtoient qu'ils écrivoient en langue lombarde, et non pas en langue florentine ou toscane; et néanmoins leur langue n'eſt nullement différente de celle qu'on trouve dans les ouvrages des Toscans et des Florentins de leur temps, tels que Machiavel, Caſa, et le Berni.

46) Auſſi le Cortigiano *del Caſtiglione*, malgré que l'auteur l'ait voulu donner comme écrit en langue lombarde, a été cité par les rédacteurs du fameux dictionnaire de la Crusca, par préférence à des ouvrages d'auteurs florentins contemporains de Caſtiglione. Les nouvelles de Bandello auroient pû l'être avec plus de raiſon encore. Car dans quatre volumes aſſez conſidérables il n'y a pas quatre mots, pas un ſeul tour de phraſe qui ne ſe trouve dans les écrits

que

que les académiciens de la Crusca ont cités et donnés pour modèles. Le ſtyle de cet écrivain eſt auſſi bon italien que celui de Boccace, et très conforme au véritable génie de la langue italienne, quand même on devroit le juger d'après les écrivains florentins du 14e ſiècle.

ARTICLE XI.

Conformité du dialecte toscan, et de l'idiome italien. Différence des autres dialectes.

47) Cependant lorsque Caſtiglione et Bandello déclaroient qu'ils écrivoient en langue Lombarde, ils vouloient dire qu'ils écrivoient comme l'on parloit dans la bonne ſociété des villes de Lombardie et de Romagne, à la cour de Mantoue, à celles de Ferrare, et d'Urbin et dans les tribunaux ou cours de juſtice de Bologne et de la Romagne. C'étoit là préciſément la langue que Dante appeloit langue *commune*, lingua *aulica*, *curiale*, *cortegiana*, c'eſt-à-dire la langue ſoit des cours des princes, ou des cours de juſtice. Il l'apeloit auſſi langue *cardinale*, mot qui ne ſignifioit que *fondamentale;* parce qu'elle eſt fondée ſur la langue latine. C'étoit en effet la langue que parloient à Bologne les Profeſſeurs de l'univerſité entre eux et avec les nombreux étudians, qui venoient de toutes les provinces de l'Italie et de tous les pays de l'Europe; et celle que parloient les Prélats et les Podeſtats, et leurs Auditeurs, Aſſeſſeurs et Secrétaires, ordinairement

étrangers venus d'autres villes d'Italie. Les étudians étoient des jeunes gens qui avoient déjà reçu quelque inſtruction dans leur pays natal et ſavoient tous aſſez de Latin, pour connoître que tous leurs différens langages Italiens en étoient ſortis; et ils ſentoient que pour les rendre plus intelligibles, il falloit les rapprocher de la langue qui tenoit de plus près à l'origine commune. Or cette langue étoit celle qu'on parloit à Rome, à Viterbe, à Perouſe, à Gubbio et dans toutes les villes de la Toscane, qui confinent ou touchent de près au pays latin. En ſe rapprochant ainſi de l'idiome central de l'Italie, les dialectes les plus éloignés ſe rapprochoient entr'eux réciproquement, les uns en donnant plus d'étendue aux mots qui avoient été trop retranchés ou trop reſſerrés, les autres en reſſerrant ceux qui dans leurs pays, comme à Naples par exemple, avoient été trop groſſis, trop gonflés.

48) Le Napolitain, le Vénitien et le Piémontois, qui ſont à trois extrémités oppoſées de la Péninſule, diffèrent le plus de l'Italien du centre, qui eſt le Toscan, l'un par les initiales, les autres par les finales. Le Napolitain ſupprime l'*i* initial ſurtout de la prépoſition *in* que le François change en *en;* mais il renforce la conſonne ſuivante, et il ſemble la doubler, au lieu que le Piémontois la ſimplifie et l'affoiblit en changeant l'*i* en *e* muet. Le Napolitain alonge plutôt les mots toscans ou romains qu'il ne les abrège; en quoi il reſſemble à l'Espagnol. Son organe le porte à donner plus de largeur aux

voyelles; au lieu que le Lombard et le Piémontois les reſſerrent. Il change l'*o* et l'*u* en *a*, l'*i* en *e*: il dit *areteco*, au lieu d'*eretico*; il dit *affizio*, *artica*, au lieu d'*offizio*, *ortica*; tandis que le Piémontois dit *uffizi*, *urtia*. Il dit *accidere* au lieu d'*occidere* et *uccidere*. Il dit *omene* au lieu d'*uomini*, *hommes*. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que le Sicilien, qui au reſte ne diffère pas beaucoup du Napolitain, change l'*e* final italien en *i* et s'éloigne du Napolitain, du Romain, du Toscan; il ſe rapproche du Milanois, où l'*e* des pluriels féminins ſe change en *i*. Car à Milan on dit *i donn*, *i port*, *i feneſtri*, au lieu de *le donne*, *le porte*, *le fineſtre*. Le Vénitien au contraire abrège et radoucit les mots, et ne redouble pas plus les conſonnes intermédiaires que ne ſont le Lombard et le Piémontois. Ce dialecteeſt à l'oreille des autres Italiens ce que le Pariſien étoit à celle de *Brunetto Latini*, qui le trouvoit plus *délectable* que celui de Florence ſa patrie. Le Piémontois raccourcit auſſi les mots comme fait le françois, mais un peu moins. Il reſſerre les voyelles; il change ſouvent l'*a* en *e*, l'*o* en *u*: et l'*u* qui lui eſt commun avec le françois, n'a pas le ſon qu'il a dans la bouche des Romains dans celle des Napolitains, des Toscans, des Siciliens, des Sardes, où il ſe rapproche de l'*o*, que nos grammairiens et Lexicographes appellent *o* fermé et qui reſſemble à l'*ou* françois. L'on ſait qu'en prononçant l'*a* l'organe de la parole s'étend un peu plus qu'en prononçant l'*o*; et qu'en prononçant l'*o* et l'*ou*, il ſe reſſerre moins qu'en prononçant l'*u*

françois. Cette différence de prononciation eſt certainement l'effet de la différence du climat, ou de l'air reſpiré, dans ces différens pays.

ARTICLE XII.

De la langue des Iles de la Méditerranée.

49) Le fond du langage des trois grandes îles de la Méditerranée, la Sicile, la Sardaigne et la Corſe, eſt tout auſſi bien latin que celui des dialectes des contrées d'Italie les plus proches de la campagne de Rome où eſt née la langue latine, et de la Toscane, où s'eſt formée la langue commune d'Italie. Mais la forme s'en éloigne à meſure de la diſtance qui ſe trouve entre Rome, Florence, Palerme, Cagliari et Baſtia. En dix ſtrophes d'une chanſon fameuſe d'un poëte Sicilien *), il n'y a pas trois mots qui ne ſoient venus du Latin, ainſi que le ſont les mots toscans qui y répondent. Mais ces mots ont beaucoup plus changé de forme qu'ils n'ont fait dans la Toscane et la Romagne, d'autant plus qu'une partie des mots ſiciliens et napolitains ont été pris de ſeconde main, y ayant été portés par les Provençaux, les Arragonois des XIII, XIV, et XV ſiècles, et même dans les ſuivans par les Caſtillans depuis le règne de Charles-Quint. La même choſe doit être arrivée au langage Sarde, qui après le premier fond venu du latin, reçut du Génois et de l'Aragonois de

*) D. Giuſeppe Tempi ſopra la Neceſſità.

nouveaux mots également latins d'origine, mais qui avoient déjà pris un autre tour dans l'accent ligurien et espagnol. La différence qui ſe trouve entre ces trois dialectes n'a d'autre cauſe que celle des idiomes italien, françois, espagnol et portugais, c'eſt-à-dire, une diſpoſition organique, une facilité ou difficulté qu'ont les hommes d'un tel pays, ſous tel ou tel climat, d'articuler certaines ſyllabes. En quoi il eſt curieux d'obſerver que des nations fort éloignées l'une de l'autre, articulent facilement certaines ſyllabes, que d'autres nations voiſines articulent avec peine. La langue françoiſe qui a changé ſi étrangement tant de ſyllabes latines, comme nous l'avons vu, eſt cependant la ſeule qui a retenu les deux conſonnes adoſſées l'une à l'autre, comme on le voit dans „blanc, cla„meur, clef. plaiſir, plan, plante, plein," tandis que les autres langues, la Toscane même qui au reſte approche ſi fort de la latine, n'ont pu ſoutenir la jonction de ces conſonnes.

50) D'un autre côté, deux idiomes voiſins, et qui ſemblent avoir été abſolument les mêmes, varient extrêmement dans la prononciation et dans l'ortographe de bien des mots qui leur ſont communs. Le Sarde, par exemple, qui devroit être et qui eſt en grande partie le même langage que le Sicilien, s'en écarte ſouvent plus qu'il ne s'éloigne du Lombard. La transpoſition de la lettre *r*, très-rare dans les autres dialectes italiens, eſt aſſez fréquente dans le Sarde, qui, par exemple, au lieu de *verme* dit *brème*, au lieu de *vergogna*, *bregugna*, et change plus

que le Sicilien l'*l* et l'*n* en *r*, comme le françois provençal a changé l'*n* en *l*, en faiſant *d'anima, alma*, puis *ame*. Le Sicilien et le Sarde ont retenu l'*u* latin, que l'Italien, l'Espagnol, et le Napolitain ont changé en *o*. L'*o* ouvert qui eſt intermédiaire entre l'*o* et l'*u* romain, prononcé *ou*, paroît ne s'être guères accommodé des organes napolitain, ſicilien et ſarde. Il eſt vrai que le Toscan donne un double ſon à l'*o*, dont celui qu'on appelle *o* ouvert, prend le ſon qu'ont l'*au* en François, et l'*o* que le François a formé de cet *au*, comme *or* d'*aurum*, *oreille* d'*auricula*.

51) Je ne parle point du langage maltois parcequ'il n'eſt pas un dialecte d'origine latine, mais plutôt Arabe ou Moresque; quoique depuis près de trois ſiècles, que l'ordre de Saint Jean y réſide, il y ait toujours eu à Malte beaucoup d'Italiens, d'Espagnols et de François parlant tous des idiomes ſortis du Latin.

Tout au contraire la langue des Corſes eſt celle qui par double et triple raiſon s'approche le plus du dialecte toscan, et par conſéquent de la langue commune d'Italie *). Le climat de cette île, le ſol même tient plus que celui de la Sicile et de la Sardaigne de la qualité du ſol étrusque, quoique ſes montagnes ſoient plus ſauvages plus alpeſtres que celles de l'Apenin. Il y a eu outre cela en Corſe plus que dans les

*) Muratori et d'autres ſavans italiens ſont d'avis que les Corſes ont été les premiers à écrire des actes publics en langue vulgaire. V. Muratori diſſert 33. Cambiagi iſtoria del regno di Corſica, T. 1, pag. 82.

autres îles de la Méditerranée des familles Toscanes qui s'y ſont établies ſoit dans le tems que le langage italien ſe forma, ſoit dans les tems poſtérieurs. Encore aujourd'hui peut être comme dans les derniers ſiècles, les campagnards Toscans et les payſans Luquois ſurtout, vont plus facilement chercher de l'ouvrage et travailler en Corſe qu'en Sardaigne, ou en Sicile. Les Génois qui ont poſſédé longtems cette île n'y ont pas beaucoup propagé leur dialecte, ſoit parceque les Corſes le trouvoient trop différent du Florentin, et du Piſan auquel ils étoient accoutumés, ſurtout depuis que l'on y connut les ouvrages des auteurs florentins le Dante, Pétrarque et Boccace et de quelques autres écrivains florentins du ſiècle XIV; ſoit par l'averſion qu'ils avoient et la haine qu'ils portoient aux Génois, dont ils étoient devenus ſujets à quelque titre et de quelque manière que ce fût. Ce qui eſt ſûr c'eſt que l'on a entendu en Italie, et on a lu, des ſermons et des livres d'auteurs corſes, en bien meilleure langue, c'eſt-à-dire dans un idiome plus approchant de celui des auteurs Toscans les plus eſtimés. et les plus claſſiques, que ne le ſont ceux des prédicateurs, des écrivains ſardes ou ſiciliens. En général la langue des ces trois îles adjacentes à l'Italie diffère moins de celle de la Toscane, et de la Romagne que celle des habitans des Alpes, qui ſépare la péninſule du grand continent de l'Europe.

ARTICLE XIII.

D'un langage intermédiaire entre la langue italienne, la françoiſe et l'eſpagnole.

52) On s'eſt ſouvent disputé ſur l'excellence tant des dialectes que des langues. Il eſt naturel qu'on trouve celle que l'on ſait le mieux, plus expreſſive, plus douce, plus parfaite que les autres. Ce n'eſt que ſur la prééminence de la langue grecque que tous les ſavans tombent d'accord: ſur toutes les autres on a des raiſons pour accorder à telle ou telle un dégré de perfection égale ou ſupérieure aux autres, comme on a des raiſons égales de leur reprocher des imperfections et des défauts. Auſſi un auteur aſſez renommé dans l'hiſtoire de la littérature italienne, contemporain et compatriote du Dante, et de Boccace en reprochoit également à tous les dialectes Italiens ou Toscans *). Je n'entrerai pas dans cette diſpute; mais je ne crois pas inutile de jetter un regard ſur le langage des peuples habitans des Alpes et des Pirénées. La reſſemblance qu'on y obſerve depuis le Golphe de Veniſe jusqu'aux bouches du Var; depuis la Dalmatie jusqu'à la Provence; et nous pouvons même dire jusqu'aux bouches de la Garonne, et aux frontières de la Navarre, eſt ſurprenante. Cela conſtate d'abord un événement hiſtorique qui eſt la propagation de la langue latine, dans des pays où l'on a de la peine à imaginer com-

*) Passavanti dans l'ouvrage intitulé Specchio della vera penitenza.

ment des Romains ſont allés s'établir ou faire ſeulement quelque court ſéjour; et prouvè en même tems l'influence phyſique de l'air ſur la formation du langage. Car à quoi attribuer cette reſſemblance du langage des payſans bergamasques, des habitans des vallées du Piémont, non ſeulement de celles qu'occupent encore les Vaudois, mais de celles du Po; de la Vraita au deſſus de Saluces qui coule entre les frontières de la Provence, et du Piémont dans les Alpes maritimes au pied desquelles eſt Nice; puis dans les montagnes de l'Auvergne dans les Sévennes, enfin dans la haute Caſtille et la Navarre et jusqu'à l'embouchure du Tage. Car il y a plus de rapport entre le langage des Griſons et des Vaudois, et le Gascon que n'en a le Bolonois avec le Toscan que l'on parle aux frontières de la légation de Bologne. Et ce qui nous ſeroit facile de montrer c'eſt que le fonds de tous ces langages eſt auſſi latin que l'eſt celui du plus pur Toscan; et qu'il n'y a pas plus de mots d'origine allemande dans les patois bergamasque, piémontois, ou vaudois, qu'il n'y en a dans les ouvrages du Dante, de Pétrarque, de Boccace, dans le Taſſe ou l'Arioſte. La différence de ces idiomes, langages ou dialectes, conſiſte dans la forme diverſe qu'ont pris les mots ſortant d'une langue antérieure, ou dans la différence du ſens qu'ont acquis accidentellement les noms qu'on a adoptés.

53) Or en conſidérant le langage des peuples dont je parle, il eſt impoſſible de ne pas remarquer qu'une même diſpoſition organique en

recevant les mots qui vinrent de Rome, de Perouſe, de Viterbe de Florence, ou plus directement d'Ancone, de Rimini ou de Ravenne, les a altérés de la même manière dans les Alpes juliennes, chez les Griſons, dans les Alpes cottiennes, chez les Vaudois, dans les Alpes maritimes, dans le Cévennes dans le Gévaudan et jusque dans le Béarn, la Navarre, et la haute Caſtille. Auſſi voyons nous le même changement de voyelles en diphtongues dans le patois griſon et dans le Piémontois, la même altération qu'ont éprouvé les langues aſiatique et grecque, en ſe propageant dans la Dacie et la Germanie, pays plus apres et agreſtes et certainement moins policés, que n'étoient la Perſe et la Grèce, comme les Alpes étoient et ſont plus agreſtes, plus ſauvages, que n'eſt l'Apenin; et la Rhétie moins avancée dans la culture des arts que l'Italie méridionale.

54) L'accent des Griſons change comme le Languedocien non ſeulement l'*a* en *o* mais l'*n* en *r*. D'*anima* dont les troubadours, on fait *alma* et *arma* le Griſon fait *orma*. Les articles dans ce langage ſe rapprochent totalement de l'Espagnol. Le nom pluriel Italien le *ſtelle* eſt dans l'Engadine les éſtraites comme dans l'Espagnol. Le *ct* latin y prend l'expreſſion du *ci* et l'adjectif *ſanctus* devient *ſoinchi;* la première partie de ce mot reſſemble au françois; la finale à l'Espagnol qui de *ſanctus* a fait *ſancho*. Il ſupprime ailleurs comme le Portugais l'*r* intermédiaire; il dit *nos ſegner* pour *noſtro ſignore*, notre ſeigneur. Le verbe *monſtrare* montrer eſt ici *monſare*.

55) L'accent Piémontois change ſouvent l'*a*, en *ai*, ſurtout dans les premiéres ſyllabes il dit *faire*, et *fait*, pour *fare*, et *fatto*, de *area*, latin dont le Toscan fait *aja*, le Francois *aire*, le Piémontois fait *aira*; mais lorsque l'*a*, eſt final le Piémontois le conſerve dans tous les cas ſoit noms, ſoit verbes. Il dit *muſa*, *poeta*, *favola*, *faula*. Il dit *ama*, *amava*, *andava*, *torna*, *tornava*. C'eſt en quoi il retient le plus de l'accent commun italien. Mais il ſupprime comme le François l'*e* final, lors même que cet *e*, eſt ſubſtitué à l'*o*, ou à l'*um* et l'*us* latins. Il fait *temp* de *tempus*, *curt* de *curtus*, *court*, il dit *facilment*, *finalment*, *torment*, mais il retient le *t*, dans la prononciation. Il retient auſſi l'*e*, ſuivi de l'*m*, ou autre conſonne dans une foule de mots latins et italiens où le François le change en *a*. C'eſt par là qu'il a conſervé beaucoup de mots latins que le François a dû abandonner comme *ſemper*, toujours. L'*o* italien dans beaucoup de mots eſt très-ſouvent changé en eu comme en françois car on dit *feu foco*, et *luogo*, *peuſs* au lieu de *poſſo*, *neuv*, au *lieu* de *nove*; mais il conſerve cette voyelle dans toutes les avant-dernières ſyllabes ſuivies d'un *r*, et dit *calour*, *favour*, *humour*, lorsque le François dit *chaleur*, *faveur*, *humeur*: en quoi il reſſemble au François méridional. En général il reſſemble plus au François écrit qu'au François parlé; mais il s'en approche totalement par l'*e*, muet que les autres Italiens ont tant de peine à prononcer. Il retient les conſonnes comme le François excepté le *c* précédent l'*a*, ou l'*o*,

ou l'*u*. C'eſt en quoi ſon accent eſt remarquable et tient le milieu entre l'Italien et le François. Il ne dit pas *chiaro*, ni *clair*, *chiamare*, ni *clameur*, mais il dit *fé ciar*, et crancé. Dans le haut Piémont qui touche au Dauphiné on change conſtamment le *ca* en *cia*, tandis que le François le change en *ch*. Du nom *capra* dont le François a fait *chèvre*, le Piémontois par méthatèſe a fait *crava*, mais dans les dérivés de ce nom les montagnards des deux côtés des Alpes out changé les uns en *cia*, les autres en *ca*, ont dit en Piémontois *ciabra*, et *ciabſiſà*, pour ce bruit, ces cris qui reſſemblent à celui des chèvres; et le nom de *Ciabran*, ne veut dire qu'un gardien de chèvres.

56) Le Piémontois commence volontiers les mots par *s*, comme les autres Italiens, lors même qu'il eſt ſuivi d'une conſonne, comme *ſpiegare*, *ſpruzzare*, *ſpremere*, *ſbalordire*, *ſconturbare*, *ſvergognare*, tandis que dans tous ces mots le François a dû s'appuyer de l'*e*, et enſuite ſupprimer l'*s*, comme nous allons le voir. Je n'oſerois cependant décider ſi c'eſt le *cia* dont le François a fait *cha*, et *che*, prononcé *ſcia* et *ſce*; ou ſi le piémontois par ſa prononciation particulière change le *ch* en *ci* ou *tſchi*. Car le mot *ciadeuvra* a plus probablement ſuivi que précédé *chef d'oeuvre*. Ce qu'il importe d'obſerver dès qu'on s'attache à connoître les différents langages, c'eſt que *cia* Piémontois eſt la même ſyllabe matériellement, que le *ch* françois, et celui-ci la même choſe que le *cia*. Remarquons cependant que dans l'articulation

des doubles conſonnes le Piémontois ſuit la marche de l'Italien et non pas du François. Car il change généralement, l'*i* en *l*, précédé des conſonnes *B, C, P.*

57) Ce langage ou dialecte eſt à tous égards l'intermédiaire de la langue italienne et de la françoiſe; mais ſur pluſieurs points il l'eſt auſſi des langues du nord, et de celles du midi. D'abord tous les mots que les deux langues, et l'eſpagnole également, ont ſubſtitué aux latins qu'ils n'ont pas retenus, dont nous donnerons dans la ſuite un catalogue, ſont tirés du Latin. Une foule d'autres mots Piémontois nous offre la racine de pluſieurs noms paſſés de l'Allemand au Provençal, et au Languedocien et quelques uns à l'Eſpagnol, de la plus-part desquels on chercheroit en vain les traces dans d'autres idiomes. Quelques uns de ces mots peuvent être venus du Grec; du vieux Latin, de l'Etrusque même, et s'être perpétués dans la haute Lombardie, au pié des Alpes, et avoir disparu dans les Appenins: d'autres venant du Nord, des bords de la mer Baltique prirent racine ſur les bords du Pô, avant que de ſe propager ſur celles du Rhône; nous en trouverons quelques uns. Cette claſſe de mots qui conſervent la première forme dans le langage piémontois et qui l'ont perdue dans le Provençal, puis dans le François ſe trouve toute ſans exception dans le Piémontois, qui de plus en a retenu du Latin un grand nombre que les autres idiomes ont abandonnés. *Borne* par exemple, cette pierre on monticule qu'on éléve pour marquer les limites d'une pièce de

terre, dérive ſuivant les étimologiſtes françois de *boynos*, Βουνος, grec dont par corruption on fit *borne;* il eſt encore dans le langage des payſans piémontois, *boyna*. Le François ſoit par la ſeule prononciation, ſoit en prenant dans les écritures un *i*, un *y*, ou une *n*, pour une *r*, de *boines*, ou *boyne*, fit tantôt *bonne*, tantôt *borne*. Cette obſervation nous porteroit à croire que *ſoin*, *beſoin*, *beſogne*, et le verbe italien *biſognare*, pourroient bien dériver de la même manière de l'Allemand *ſorgen*, et *beſorgen*.

58) Qnelques centaines de noms dont on a de la peine à tracer l'origine, ſoit qu'on la cherche dans le Latin, dans le Grec, ou dans le Celtique et Germanique, et qui ſont de grand uſage et indiſpenſables, tant dans l'Italien que dans le François, et pluſieurs autres qui ſont paſſés d'uſage dans les deux grands idiomes, ſe trouvent encore dans le Piémontois; tels ſont *bottone*, *but*. *bouter*, *buter;* et cent autres, outre ceux que l'on ne trouvera pas hors de propos ſi je les rapporte dans un verbe.

59) *Baron*, tas, monceau, d'un ancien mot *bar*, qui répond au latin *ferculum*, quelque choſe que l'on porte. *Boeſe*, non mûr, mauvais, pur allemand; *bric* montagne, lieu élevé, eſt *brick* en vieux allemand. *Broc*, méchant cheval, eſt pris figurément d'un ancien mot *brock* celtique ou germanique qui répond a *ſtraccio* ou *tocco*, italien, choſe de peu de valeur. *Croc* qui eſt auſſi reſté au François, eſt ſans doute un mot Gaulois, auſſi bien que Piémontois. *Croccia*, dans le ſens de béquille, eſt tout Piémontois,

et vient de *Kriücke.* Le françois l'a conſervé dans croche, le bâton paſtoral des évêques.

60) On dit *doucia coſa* pour *jolie* choſe, et *doucia ſoumna,* jolie femme, ainſi *doucie coſe,* jolies choſes. Ce *doucia,* eſt fort différent de *douſſa, dous,* fait de *dulcis* latin, dont le françois a fait auſſi *doux* et *douce.* Ce mot vient de *tucht* et *tuchtig* qui a une ſignification analogue à celle de *beau, bon, vaillant. Giari,* ſouris; je ne ſais ce que le françois *Jary* a dû ſignifier, mais c'eſt vraiment le même mot. *Greuia,* coque, en italien *guſcio.*

61) J'ai remarqué ailleurs que *Benna* qui ſe dit en Piémont pour petite hutte de berger, eſt un mot celtique ſignifiant une cabane roulante, comme il y en a encore en pluſieurs pays. *Brope,* qui en Piémontois ſignifie échalas, eſt reſté à l'Anglois dans le même ſens, et paroit tiré de la même racine d'où eſt ſorti le mot latin *vepres. Bran,* en latin, *furfur,* en italien, *cruſca,* en françois, *ſon,* eſt Anglois, Languedocien et Piémontois, et ne peut qu'être Celtique. *Sbrolè,* verbe compoſé d'*ex* et *brollum,* mot très-ancien, ſignifiant *bois,* veut dire en Piémont arracher les feuilles des arbres, particulièrement des meuriers. *Verna, aune,* en latin *alnus,* dans le bas Breton, et dans d'autres dialectes *erl* et *werl,* ſignifient la même plante, le même arbre. *Cabaſſa,* groſſe corbeille. Court de Gebelin le donne pour mot Celtique, et le traduit *panier;* de là *cabaſſin,* celui qui ſe ſert de la *cabaſſe,* le porteſaix. *Fris,* ou *friſa,* petit morceau, a la même origine et à peu près la même

ſignification que *fragmentum*. Les Lombards diſent *briſa* dans le même ſens. Il y a apparence qu'ils viennent également de *brechen*, d'où le françois a fait *briſer*. *Scapita* qui ſe dit dans le haut Piémont pour *cabanne* vient de *ſchaff*, en bas Allemand *ſchap*, et *hute*, prononcé *hite*. *Seber*, *cruche*, en Italien, *tino*, *ſecchione*, ne peut venir que de *zuber* allemand, comme *cruche* vient de *Krug*. Le Piémontois appelle métaphoriquement *ſeber*, un homme ſtupide, un *ſot*, comme le François l'appelle *cruche*. Beaucoup de mots, que tant l'Italien que le François ont pris ſoit de l'Allemand, ſoit du Gothique ou retenu du Celtique, ont conſervé dans le Piémontois la lettre initiale *w* ou *v*, que les deux idiomes ont changé en *gu* et le françois en ſimple *g*, lorsqu'ils précédent l'*a*. Le haut Piémontois dit *wnïre* au lieu de *guari* et *guère*, *vardè* au lieu de *guardare*, *garder*; *vaïté* au lieu de *guatare*, *guéter*, *guadagnare*.

62) Le Piémontois a pluſieurs verbes et adverbes, pris du latin, différents de ceux que le Toscan et l'Italien commun ont pris de la même ſource. Ce qui prouve encore que ce dialecte n'eſt pas un Italien, mais un Latin corrompu, comme le ſont les autres langues du midi. On dit, *es tu liber? es tu magiſter?* et ce là n'eſt pas fait de *ſei tu libero? ſei tu maeſtro?* mais tout pur Latin. *Leſes-tu couſt o coul liber* n'eſt pas imité de *leggi tu queſto o quel libro*, mais bien de *legis tu qu'iſt*, et *qu'ille liber*. On voit encore ici que le Lombard n'a pas pris les noms de l'ablatif, mais du nominatif latin. *Serni* fait

de

de *cernere*, *ſecernere* latin, choiſir, ſéparer, auſſi *ſernail*, qui en Toscan ſeroit *cernaglio*, ne vient pas de *crivello*, ni de *criblum*, crible, mais du verbe *cernere* ou *ſecernere;* parce que c'eſt un inſtrument avec lequel on ſépare le bled de la pouſſière ou de l'yvraie; *frumentum ſecernit à lolio. Sternir* la *piaſſa*, paver la place, n'eſt pas pris de l'italién qui dit *laſtricare* ou *ſelciare* la *piazza*, la *via*, la *ſtrada*, la *loggia*, il *portico;* mais du verbe *ſternere* coucher une choſe ſur la terre, ſur la pouſſière, ſur le ſol.

ARTICLE XIV.

Origine de la langue Françoiſe.

63) Il y a plus de deux ſiècles que des littérateurs françois ont commencé à ſe disputer ſur l'origine de leur langue; Joachim Perion, entr'autres, et Henri Etienne ont prétendu prouver qu'elle étoit née de la Grecque. Dans les premiers années du règne de Louis XIV, l'auteur de la *nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, ſans pouſſer la choſe ſi loin, vouloit au moins montrer que la langue françoiſe avoit tiré de la grecque une grande partie de ſes mots. Vers le milieu du ſiècle dernier on changea de theſe; et au lieu de faire naitre le François du Grec, on voulut ſoutenir que le François ne devoit rien à aucun idiome, mais qu'il eſt indigène de ſon propre pays; ou tout au plus, enrichi par les Francs, qui ont formé

avec les Gaulois une même nation. C'eſt ce que l'Evêque La Ravaillère a prétendu prouver, par ſes mémoires inſérés dans le XXIV tome de l'académie des inſcriptions, et belles lettres. Court de Gebelin vouloit de plus dériver du Celte non ſeulement la langue françoiſe, mais le Grec même et le Latin. J'oſe dire que tant les uns que les autres ſe ſont étrangement abuſés. Ceux qui étoient pour l'origine grecque ſemblent n'avoir pas fait attention ou s'être diſſimulés, que tous ces mots qu'ils font venir du Grec, n'ont pas été pris, de cet idiome mais très ſûrement du Latin qui les avoit adoptés. La langue françoiſe eſt née tout auſſi bien que l'italienne de la corruption de la latine, et de quelque mélange de mots Teutoniques ou Celtiques, les uns conſervés par le bas peuple, tandis que les perſonnes civiliſées tâchoient de les oublier, pour ne parler que latin; les autres pris poſtérieurement des Wiſigoths, des Bourguignons et des Francs, nations Germaniques indubitablement. Ce que l'on prétend avoir été pris du Grec, et qui eſt véritablement Grec d'origine, eſt venu dans le François de même que dans l'italien par le Latin; à l'exception d'un trés petit nombre de mots que nous aurons ſoin de noter, avec ceux que l'on a dernièrement adoptés dans la langue ſcientifique. Le fond de la langue françoiſe, eſt tellement Latin qu'on y pourroit auſſi bien que dans l'italienne, compoſer de longs ouvrages ſans qu'il y eût ſur cent pages trois ou quatre mots, qui ne fuſſent point tirés du latin; et malgré l'abandon de pluſieurs

centaines de noms et de verbes, que l'Italien et l'Espagnol ont pris du Latin et que le François n'a pas conſervés, on trouvera dans ce dernier moins de mots qui ne ſoient pas d'origine latine, que l'on n'en trouveroit dans le premier. Je prends, par exemple, la *Jéruſalem délivrée* du Taſſe et la Henriade de Voltaire, et dans deux ſtances de la première je remarque cinq mots qui ne ſemblent pas venus du Latin ; et dans trente deux vers de la Henriade je n'en vois que deux ſeuls.

La même choſe m'arrive ſi je prends une ſcène d'une tragédie de Racine, de l'*Athalie* p. e., et une de la Mérope du marquis Maffei. Je prends encore une trentaine de vers de l'élégant poëme de l'*Homme des champs* de l'abbé Delille, et une quarantaine d'autres de la *Coltivazione* de *Luigi Alamanni* ; et ſi dans Delille je trouve trois mots non Latins, j'en trouve cinq dans *Alamanni*.

64) Je me ſuis donné la peine d'examiner ſoigneuſement le recueil des mots françois, que l'auteur du *Jardin des racines grecques* a mis à la ſuite de cet ouvrage. J'en ai compté plus de deux mille et ſur ce nombre je n'en trouve pas vingt, pas même dix, qui ſoient venus directement du Grec au François. La pluſpart ſont à la verité d'origine grecque, mais les uns étoient déjà paſſés du Grec au Latin inconteſtablement tels qu'*Académie, Allégorie, Ambroſie, Anachorete, Antropophages, Harmonie, Heure, Baptême, Bible, Blâme, Blasphème, Boeuf, Beurre, Caque,* (Cadus, *tonneau,*) *Catalogue, Catégorie, Centre, Châtaigne, Ceriſier, Chaire,* (de

Cathedra,) *Chalumeau* de *Calamus*, *Ciboire*, *Coupe*, et *Cuve*, *Diable*, *Diacre*, *Diamant*, *Epitre*, *Maiſtre*, *Mère*, *Père*, *Marbre*, *Pompe*, et trois cents autres, dont il ſera fait mention dans les articles ſuivans. Pluſieurs autres de ces mots dont nous parlons ici, n'ont jamais été Grecs, mais bien aſſûrément Latins, quoiqu'ils aient auſſi quelque reſſemblance élémentaire avec les Grecs. Tels ſont *argent*, *bailly*, *bailler*, *car*, (*enim*) *bras*, *caroſſe*, *caſe*, *chaſuble*, *chartier*, *chauſſe*, *cléf*, *engin*, (d'*ingenium*), *mais*, *manger*, avec *rap*, *écume*, *élire*, *fumer*, *fuir*, *feuille*, *féte*, *ferme*, *front*. Nombre d'autres noms françois qu'on prétend tirés du Grec, le ſont plutôt du Teuton, ou du Celtique, et ne ſont pas plus François, qu'Italiens ou Espagnols. Ils ne viennent pas du Grec dans leur origine comme *bourg*, *chemin*, *caſtillon*, *galop*, *guet*, *lieue*, *eſcarmouche*, *éperon*, *harnois*, et quelques centaines d'autres qu'on trouvera rapportés dans une liſte particulière, joints à quelques autres noms que la langue françoiſe ainſi que l'italienne, l'eſpagnole, et la portugaiſe, ou empruntés tant des idiomes méridionaux que de ceux du Nord; ſurtout de l'Arabe, comme *Alambic*, *Almanach*, *Ambaſſadeur*, *Magazin*, et pluſieurs autres. Il faut convenir cependant que quelques uns de ces mots, dans leur origine étoient Grecs et étoient paſſés anciennement dans la langue Gothique, et Teutonique; mais toujours ce n'eſt pas du Grec que les François les ont pris, mais d'autres idiomes anciens, ou modernes. Quelques uns qui originairement étoient

auſſi Grecs ou Latins, ont été pris directement de l'Italien commun, ou de quelques uns de ſes dialectes *), comme *Boutique*, de *Bottega, (Apotheca,) esquiver* de *ſchifare, éviter, écouter*, de *ſcoute, ascoltare*.

65) Auſſi la plupart de ceux qui ne ſont pas paſſés par le latin comme *bouteille, bande, bourg, brodequin;* ne ſont pas actuellement plus François qu'Italiens, et ont par conſéquent une origine commune. Peu importe qu'ils ſoient plutôt paſſés d'Italie en France, que de France en Italie. *Bouteille*, p. e. eſt vraiſemblablement un nom plus ancien dans la langue françoiſe que dans l'Italienne; mais ſi ce mot tire ſon origine de *βουττις* comme on le dit, l'Italien en a fait *botte*, avant que le François en ait dérivé *bouteille*.

66) Voici ceux que je crois vraiment parvenus du Grec au Francois, ſans paſſer par le Latin ni par l'Italien, indépendamment des termes techniques; et dont on ne ſera pas faché d'entrevoir l'étymologie. *Brouter, echalas, gronder, haui, jaillir, marmaille, mine, oſier, plâtre, tas*, et *entaſſer, tuer* **).

*) Les mots qui ont été dernièrement empruntés du Grec par différens auteurs françois, et particulièrement par des membres de l'inſtitut National, ſervent à enrichir la langue de termes Tecniques; mais n'ont pas contribué à la former.

**) *Brouter* pris de *βρουκειν*, ou de *βρυττειν*. *Echalas* vient très probablement de *χαραξ*, mot porté en Provence par les colonies grecques. L'accent gaulois y ajouta au commencement l'E, comme à tant d'autres noms, et changea l'*r*, en *l*; les Picards prononcent encore *echa-*

67) Ce n'eſt pas avec plus de raiſon que d'autres littérateurs françois ont prétendu, que leur langue étoit née de la Celtique. Si la langue françoiſe s'étoit formée ſur l'ancien idiome des Celtes, le langage françois des ſiècles X, XI, et XII, devroit en offrir des traces, plus que l'on n'en trouve dans les écrits des ſiècles poſtérieurs. Cependant nous voyons dans le Roman de la Roſe les phraſes, la conſtruction tout a fait ſemblables à la langue italienne, et tirées par conſéquent de la baſſe latinité; mêmes articles, mêmes pronoms, mêmes noms, pour le fond, que ſont ceux de l'Italien, de l'Eſpagnol et du François moderne, et ſurtout le même emploi des verbes auxiliaires; et ſi l'on s'obſtine à prétendre que ces verbes auxiliaires, ces articles et ces noms dans leur origine ſont Celtiques, ne faudra-t-il pas en conclure que c'eſt la langue latine plutôt que la françoiſe qui eſt née de la celtique? Ces articles et ces verbes nous ſont venus certainement du Latin. Nous les trouvons tous dans les plus anciens monuments qu'on puiſſe produire de la

ras. Gronder de γρυζειν. *Hauy* ſignifie ſec ou tranſi de froid; ce mot a vieilli, mais il vivra longtems comme nom propre dans celui du citoyen HAUI, très célèbre phyſicien et chimiſte. *Jaillir*, de ἁλλειν. *Marmaille*, μαζμαχις, du dialecte éolique pour μυζμιχις. *Mine, (demiſeſtier)* de μισιμνος. *Oſier*, d'οισυα, ou d'οισος. *Salix, ſaule. Plâtre*, eſt par un trope aſſez fréquent tiré de Πλαστος, *fictilis*, et de Πλασσειν, *fingere*, former. *Tas*, et *entaſſer*, ne peut guères être formé que de ειν et ταττειν, placer, mettre enſemble. *Tuer*, θυειν, *mactare, immolare*,

langue françoiſe; tels que le Serment de Louis le Germanique, puis la traduction des dialogues de St Grégroire le grand, celle du premier livre des Rois, toutes deux faites, à ce que l'on croit, dans le X ſiècle. Et pour s'en tenir à des ouvrages fort connus du XIII ſiècle, tels que le Roman de la Roſe, celui de *Brut*, la bible de Guyot, nous y trouvons une foule de mots qu'on avoit retenus du Latin, ou de l'Italien, et qu'on abandonna dans la ſuite. Nous y liſons par exemple *tollurent*, pris du Latin *tulerunt*, ou de l'Italien *tolſero; greigneur* fait de *grandior*, plus grand, *emble*, certainement tiré d'*ambulat*, il marche; *ſe part*, préciſément dans la même ſens que l'Italien dit *ſi parte*. On y trouve *cive* fait de *cepa*, *ciboule; vis* pris de l'italien *viſo*, *viſage*. Il *n'avoit pas meſtier*, tout comme l'Italien dit *non avea meſtieri*, pour *il n'avoit pas beſoin; me remembre*, que le François avoit tiré de *rememorat* et qu'après l'avoir donné à l'Italien, il abandonna, lui ſubſtituant *je me reſſouviens*. On y trouve *faconde*, pris de *facondia*, qu'on remplaça par ſon ſynonyme *éloquence*. Dans le livre nommé, *la Bible de Guiot*, ouvrage auſſi fameux que le Roman de la Roſe, les mots tirés du Latin qui dans la ſuite paſſèrent d'uſage, ſont encore en plus grand nombre, et plus ſemblables aux mots italiens que ceux de Guillaume de Machaut, et de Jean de Meun, l'un probablement auteur, l'autre très ſûrement continuateur du Roman de la Roſe. On y voit *lor* pour *leur; pot*, pour peut; comme en Italien on diſoit *ò pote* enſuite *puo*.

On y lit *moult mue,* pour *multum mutat,* comme en Italien *molto muta,* il *change beaucoup,* on y lit deçut tiré de *decepit,* il *trompa; occient,* pris d'*occidunt, uccidono,* tuent. *Cil* qui eſt *cel* ou *cial* du vulgaire piémontois pour *quello*; *inganierent, ingannarono,* mis pour *attrapèrent, trompèrent.*

68) Enfin dans les écrits qui nous ſont reſtés et qu'on a publiés du XIII ſiècle ou du XIV, il y a auſſi peu de mots non latins qu'on en trouve dans le François moderne. L'hiſtoire du roi Louis IX par Villeharduin nous fournit encore de plus nombreux exemples.

69) Le ſtyle des écrivains françois de ce tems là eſt, au reſte, bien loin de reſſembler à celui du ſiècle de Louis XIV auſſi parfaitement que celui de Pétrarque, de Dante même et de Boccace, et de leurs contemporains Villani, Creſcenzi et Paſſavanti, reſſemble à celui de Galilée, de Giannone, d'Alfieri, de Monti, de Viſconti; mais pour le fond eſſentiel, il étoit déjà aſſez formé.

70) Les mots que nous offrent les écrits dont j'ai parlé, et qui ſont évidemment Allemands et très-probablement Celtiques, ſont auſſi bien paſſés dans l'Italien que dans le François; et peuvent véritablement être comptés parmi les mots qui prouvent l'identité du Teutonique, et du Celtique; et je dois ajouter que les écrits, où nous les trouvons ſemblent indiquer que le bas peuple conſervoit encore beaucoup de ſon ancien langage, tandis que les perſonnes civiliſées tâchoient de n'employer que les mots pris

du Latin, bon ou mauvais. Voici ce qu'on lit dans la traduction des dialogues de Saint Grégoire: *Exilaris cui tu conus convertit,* fut envoyé de ſon *ſanior,* qu'il *portaſt, à l'homme Deu dous veſſelez pleins de vin ki del pople ſont appellés Flaiſches. Veſſelez* eſt le latin *Lagenas,* et *Flaiſches* eſt inconteſtablement le plurier de allemand *Flaſch,* dont l'Italien a fait *fiasco,* et le François *flacon,* ne pouvant retenir le nom *flaiſch,* ſans le confondre avec *flèche, freccia,* latin *ſagitta.*

71) Parmi pluſieurs milliers de mots que Court de Gebelin nous donne pour celtiques on auroit bien de la peine à en compter une vingtaine dont on put conſtater, l'origine qu'il leur aſſigne et on la trouve très manifeſtement dans le Latin, que lui même n'a pu méconnoître. Il dit que Dieu, eſt en Latin *Deus,* et quel beſoin d'en chercher l'étymologie dans un primitif ſuppoſé Celtique ſignifiant lumière. N'eſt-il pas plus vraiſemblable que le bas Breton, et le Gallois où l'on croit trouver les débris de la langue celtique, aient tiré le nom *dè,* de *dies,* comme l'Italien, le François en ont tiré *di,* faiſant *lundi, mardi, mecredi;* et on s'en eſt ſervi auſſi pour nommer la *lumière,* comme on dit en tant de villes en Italie, l'*è dì,* pour dire ce qu'on diroit en Latin *lucet.* Il dit que *ſeigneur* eſt le latin *ſenior.* A quoi bon donc vouloir tirer ce nom d'un primitif *hen,* ſuppoſé auſſi Celtique? Il dérive l'adjectif *iſolé,* d'un prétendu mot Celtique *ſol,* dont il dérive le Latin *ſolus.* Et comment pouvoit-il *ignorer,* que ce nom, ainſi que le verbe *iſoler,* vient du Latin *inſula,* dont l'Italien a fait *iſola,* et de la *iſolare?*

Cependant la langue françoiſe, même écrite, différe plus de l'Italienne que celle-ci ne différe de la Latine; et ſi elle n'eſt que parlée, elles s'éloignent tellement l'une et de l'autre, qu'un Italien qui n'y ſeroit pas accoutumé, ſachant même le Latin, ne comprendroit pas deux mots ſur dix, ſur vingt phraſes qu'il entendroit prononcer; tandis qu'un François médiocrement verſé dans le Latin ſans avoir appris du tout l'Italien, comprendroit facilement la pluſpart des expreſſions italiennes.

ARTICLE XV.

Trois cauſes principales de la différence des langues Italienne et Françoiſe.

72) Lorsque les langues modernes du midi de l'Europe ſe formérent, ce que l'on peut fixer au douzième ſiècle, abandonnant comme trop informe et trop obſcure ce qui s'étoit fait dans les ſiècles précedens, les débris de la langue latine étoient auſſi généralement épars dans les Gaules que dans l'Italie; et ce ne fut pas moins eu France qu'en Lombardie, en Romagne, en Toscane, ou dans le royaume de Naples et en Sicile, que de ces débris ſe forma une langue vulgaire. Les mots reſtés du vieux langage celtique ou portés dernièrement dans les Gaules par les nations du Nord, n'étoient pas en plus grand nombre dans le nouveau langage françois qu'ils ne l'étoient dans l'Italien. Mais l'organe gaulois et françois altéra ces mots différemment

que l'Italien et fit ces changemens de lettres élémentaires, communs a tout langage qui paſſe de pays à pays, de peuple à peuple. Outre que nous avons obſervé dans la première partie de l'ouvrage, des voyelles ſimples changées en diphtongues comme de l'*a*, en *ai*, de l'*e*, ou de l'*i*, en *oi*; d'*amo*, faiſant *aime*, de *facere fare*, ou *faire*, de *me*, *te*, *ſe*, *moi*, *toi*, *ſoi*, de *fides*, *foi*; il adopta encore et s'appropria les mots latins, d'une manière différente que n'a fait l'Italien. Il retint comme nous l'avons dit, ou ne changea que légérement les ſyllabes initiales tant conſonnes que voyelles, et il changea ou ſupprima généralement les finales.

73) Il changea premièrement en beaucoup de mots les voyelles latines et italiennes en diphtongues; et c'eſt là, ſi non la première au moins une des cauſes de la différence que nous trouvons entre l'Italien et le François. L'*a* initial dans l'organe gaulois prit le ſon d'*ai*; d'*amo* il fit *aime*, de *facere* ou de *fare*, *faire*, de *padre*, *paire*, d'*aqua*, *aigua*, *aiva*, *aive*; *eva* enfin *eau*. Cet *ai* en différentes poſitions ou en différents mots devint un *e* ſeul, ſurtout dans la terminaiſon de l'infinitif des verbes de la première conjugaiſon, et dans toutes les pénultièmes formées en *ar*, ainſi *aimare*, d'*amaro*, *amer*, de *viridarium*, *vergier*. L'*e* Italien celui ſurtout qui venoit de l'*i* Latin, fut changé en *oi*, de *fede*, il fit *foi*, de *feria*, ou *fiera*, *foire*, de *pira*, ou *pera*, *poire*.

74) Il changea l'*i* en *e* dans presque tous les cas, où ce changement s'eſt auſſi fait dans la

langue italienne, comme dans *virides, verd,* de *virga, verge,* d'*illa, elle;* mais il adoucit ſouvent la ſyllabe, en ajoutant un *i* à l'*e* comme dans vierge fait de *virgine,* ou de *vergine.* Il changea l'*o* latin, et italién presque toujours en *eu* excepté avant l'*n,* des pénultiemes, comme dans *oraiſon, ſermon, fiction* et dans les mots où l'*r* précedoit une autre conſonne, comme dans *porte, fort, tort.* Hors de ces cas l'*o,* eſt conſtamment changé en *eu; favore,* eſt *faveur, cor, cuore; coeur, foco, feu, loco, lieu, poco, peu; deus, dio,* il fit *dieu.* Il change ſouvent l'*u* latin en *oi,* de *unio, unionis,* il fit *oignon,* de *fuſio, fuſione, foiſon.* Il retint l'*y* dans presque tous les mots qu'il prit directement du latin, et à peine quelque fois ſuivit-il l'ortographe italienne en le changeant en *i,* lorsqu'il ne l'avoit pas changé en diphtongue. Comme dans *poire,* de *pyrum.*

75) La prononciation gauloiſe ne changea pas les conſonnes d'une manière différente que n'a fait l'italienne et que l'ont fait toutes les langues, qui eſt de changer le *b,* et le *p,* en *v,* le *d,* en *t.* Elle changea auſſi en *i,* le *v* latin dans les finales faiſant *bref,* de *breve,* d'*ovo, oeuf,* de *novo* ou *nove, neuf.* Elle transporta quelques fois les conſonnes d'un organe à un autre ſubſtituant le *c* au *t,* le *t* au *c,* car elle fit *tabatière,* de *tabac, fer-blantier,* de *fer-blanc;* mais ceci n'eſt ni bien fréquent ni bien important; la ſubſtitution du *c* au *t* latin dans les cas où l'Italien changea le *t* en *z,* eſt plus digne d'obſervation. Car c'eſt par là que le François de *vitium*

fit *vice*, de *fictitius, fictice*, de *tertia, terce*. Il eſt vrai que dans nombre de noms latins ce *ti* étoit auſſi remplace par *ci*. Car on trouve *ocium* et *otium, negocium* et *negotium*. Mais voici en quoi le François s'écarte le plus eſſentiellement du Latin, et de l'Italien.

76) Il a ſupprimé dans les mots poliſyllabes les voyelles brèves; celles qu'il a conſervées ou repriſes depuis ſa premiére formation, au lieu de reſter brèvés ſont prononcées longues comme dans *facile, difficile, méthode, ſynode*. C'eſt par cette ſuppreſſion que *fabula* devint *fable, tabula, table, titulus, titre, epiſtola, epitre;* et c'eſt auſſi par une ſuite de pareilles ſuppreſſions que d'*episcopas*, on fit *évéque*, de *presbyter, prêtre*, de *fabrica, forge;* que même de *tabula*, on fit *tola*. D'un autre coté le François s'eſt tenu plus proche du Latin, en conſervant tant les doubles conſonnes que les ſimples voyelles au commencement des mots, tandis que l'Italien les a ſouvent abandonnées. Parmi quelques milliers de noms que le François a pris du Latin, on auroit de la peine à en citer quatre dont il ait ſupprimé la voyelle initiale. Cela n'eſt guères arrivé que lorsque que l'article *le* et *la*, ou le pronom féminin *ma*, s'uniſſant au nom avoit faite negliger, l'*a* ou l'*e*, comme dans l'*Aquitaine*, dont on fit la Guienne, dans *mea amica*, dont on avoit fait *ma mie;* et ce n'eſt pas autrement que l'*ellera* italien, devint *lierre*. Quelques autres mots, où le François préſente la même altération, c'eſt-à-dire, la ſuppreſſion de la voyelle initiale et le changement d'une con-

ſonne en voyelle, ſont véritablement ceux qu'il emprunta directement de l'Italien tiré d'obliques. Au reſte les noms, les verbes, les adverbes, ſoit latins, ſoit teutons, commençant par *bl, pl, cl, gl, fl,* dont l'Italien, a fait *biaſimo, chiaro, ghiaccio, fiamma, fiume, piuma*, comme nous l'avons vu, ſont reſtés *bláme, clair, glace, flamme, fleuve, plume.* Cette obſervation nous étonne d'abord; parcequ'il paroit peu naturel qu'une langue qui a tant altéré et corrompu les mots latins, leur ait ici conſervé les lettres radicales que l'Italien même a très ſouvent altérées. Mais c'eſt préciſément par la difficulté que l'organe des Gaulois rencontroit à articuler les mots latins, que cette langue conſerva ſi fermement l'initiale des mots; tandis qu'elle perdit les finales. Le peuple tâchant avec ſoin et avec peine de prononcer les mots qu'il aprenoit, articuloit les premières lettres; mais on diroit que l'haleine lui manquoit dans les ſuivantes pour les proférer entierement. Le peuple italien au contraire, naturellement fait pour prononcer les mots que lui même avoit créés, s'en ſervoit pour ainſi dire en maître ou les traitoit négligemment; d'ailleurs il ſe trouvoit auſſi facilement porté par la ſoupleſſe particulière de ſon organe à paſſer plus vite, aux dernières ſyllabes, ſans s'arrêter aux premières.

ARTICLE XVI.

Formation des noms François; leur différence des Italiens.

77) Nous avons déjà obſervé que la langue vulgaire des Romains, dont eſt née la langue italienne, en laiſſant tomber les conſonnes finales, eut de la peine à retenir les mots latins, trop courts ou trop brefs en proſodie, comme *avis*, *equus*, *herus*, *mos*, *mus*, *os*, *oris*, *puer*, *vir*, *vis*. A plus forte raiſon ces mots n'ont-ils pu reſter au François, qui en a perdu une bien plus grande quantité. Mais l'Italien quelquefois, le François très-ſouvent, ont pris le diminutif au lieu du ſubſtantif principal, par la même raiſon qu'ils ont retenu les dérivés. L'Italien par exemple, n'ayant pas retenu le nom *avis* oiſeau, ni *auris* oreille, ni *vetus* vieux, parcequ'*ave* et *avi*, *aure* et *auri*, *vetu* devenoient équivoques, leur a ſubſtitué les diminutifs, et il en a fait *augello*, puis *uccello*; d'*auricula* et de *vetulus* il a fait *orecchia*; *vecchio* comme de *ſpeculum* il a fait *ſpecchio*, d'*oculus*, *foeniculus*, *occhio*, *finochio*. On a de la peine à comprendre, comment cet *ecchio* et *occhio*, s'eſt changé en *oeil* en *ouil*. Cependant il n'eſt pas douteux, que *vieil*, *oeil*, *fenouil*, *oreille* ne viennent de *vetulus*, d'*oculus*, *foeniculum*. d'*auricula*, et nous allons voir comment cela s'eſt fait. Ces mots ſortis de l'*ulus* latin ſont en petit nombre, en comparaiſon de ceux qui ſont ſortis du di-

minutif italien *ello*, et c'eſt là une claſſe nombreuſe de noms poſitifs françois pris du diminutif latin etformés par le changement d'*el* en *eau;* car outre ceux que j'ai cités, on en a beaucoup d'autres, dont l'Italien pouvoit ſe paſſer, mais qui devinrent indiſpenſables au François, parce que le primitif, en perdant l'*o* final, devenoit équivoque. Ainſi, quoique l'Italien diſe auſſi bien *ramo, rivo,* que *ramuſcello* et *ruſcello,* le François ne dit que *rameau, ruiſſeau.* L'Italien dit encore, au moins dans quelques occaſions, *cultro*, *manto*, *raſtro*, quoiqu'il diſe ordinairement *coltello*, *mantello*, *raſtrello;* mais dans le françois les primitifs, *coûtre, mante, râtre*, tels qu'il les auroit prononcés, pouvoient dire toute autre choſe ou rien. *Acus*, dont l'Italien a fait *ago*, auroit fait en François *aigue*, qui auroit ſignifié également *aqua* et *acus;* on adopta le diminutif, et on fit *aiguille. Fuſus*, et *fuſo* devenant *fuſe* puis *fus*, comme *domnus*, *donno* devint *don*, *ſervus*, ſerf, *unus*, un, il devenoit le même mot que le verbe, *je fus.* On s'entint donc au diminutif *fuſello*, et on fit *fuſeau. Piſcis* et *peſce* italien auroit fait *pois*, équivoque de *pois*, *piſus*, et presque auſſi de *poids, peſo, pondus;* il fallut prendre l'augmentatif italien *peſcione*, et faire *poiſſon.* Ainſi d'*hirundo* on fit *hirondelle* du diminutif *hirondinula, hirondella.* L'italien qui a conſervé les ſyllabes brèves finales, a retenu *rondine*, et retient dans un ſens proprement diminutif *rondinella*, petite hirondelle.

78) Et voilà une des cauſes de la diviſion entre les

les deux ſoeurs, et de l'éloignement de l'une et de l'autre de leur mère commune. Mais lorsqu'au changement des ſyllabes finales ſe joint le changement de l'initielle, la discordance eſt extrême. Par exemple, comment reconnoître le nom *avis* dans *oiſeau*, ſi l'on ne réfléchit point que d'*avis*, *aviculus*, *avicellus* l'italien a fait *augello*, que l'*au* latin dans les mots les plus uſités s'eſt changé en un ſimple *o* dans le François; que l'*o*, ſimple voyelle, s'eſt ſouvent changé en diphthongue *oi*, comme nous le voyons dans *voix* fait de *vox;* que le *g* latin et italien, ainſi que bien d'autres conſonnes, a été très ſouvent ſupprimé ou changé en *y* par les Gaulois, comme on le voit dans *payen* de *paganus*, *payer* de *pagare* italien, *Mayence* de *Magontia;* et ce *g* avant l'*e* ſe prononce en François à-peu-près comme le *z* ou *x*, ou l'*s* italien; et voilà comme *avis*, *avicellus*, *augello*, ou *oſello* (comme quelques Italiens diſent au lieu d'*augello* et d'*uccello*) eſt devenu *oiſeau*, ſoit en changeant l'*au* en *o* et le *g* en *i*, ſoit en conſervant l'*i* d'*avicellus;* ſoit enfin par raiſon d'euphonie, ou pour éviter quelque équivoque. Ces terminaiſons en *elli*, devenues très-fréquentes dans la décadence de la langue latine, avoient commencé à prendre vogue du temps de Céſar et de Cicéron, lorsque par mignardiſe on renchériſſoit ſur les diminutifs communs, en diſant *ocelli* au lieu d'*oculi; catelli*, (*quaſi catulelli*) au lieu de *catuli*.

79) On ne peut pas dire que ce ſoit d'*occhio*, de *vecchio*, de *finocchio* que le François a formé

oeil, vieil, fenouil; mais c'eſt que l'organe romain et étrusque, qui a changé la conſonne *l*, intermédiaire et radicale en *i*, et qui a fait *chiamare, chieſa, piano, pieno*, de *clamare, eccleſia, plano, pleno*, l'a auſſi changée dans les diminutifs terminés en *ulus*, en *ula*, en *ulum*. En ſupprimant la voyelle brève il fit d'abord *oclo, ſpeclo, ſcoplo, fenuclo, vetlo* ou *veclo;* puis il changea l'*l* en *i*, et l'appuyant d'un *h*, il en a fait *occhio, ſpecchio, vecchio*. Le François au contraire a conſtamment retenu l'*l* intermédiaire des mots latins, et en la mouillant par le moyen d'un *i* ou en changeant en *i* le *c* ſuivi d'une autre conſonne, comme d'*octo* il fit *huit*, de *nocte nuit*, il a fait *oeil* d'*oclo*, *fenouil* de *feniclo*, *écueil* de *ſcoplo*, *vieil* de *vetlo*. Dans ces deux derniers noms il changea quelqu'autre conſonne, comme l'a fait l'Italien dans *ſcoglio* et *vecchio*, où le *p* de *ſcopulum* et le *c* de *vetulus* ſont changés en *g* et en *c*.

80) La marche ou la formation de ces mots s'eſt faite avec plus de règle, plus d'analogie qu'on ne devroit ſuppoſer dans un peuple ignorant. Car l'on ſait bien que c'eſt le peuple ignorant qui crée les langages, et que les gens inſtruits les façonnent, les épurent et les policent. De cette foule de mots que l'Italien a formés en *ello* et *elli*, et que le François a transformés généralement en *eau* et *eaux*, il y en a qui viennent du Latin *illum, illud*, ou *illos;* que l'Italien a changés en *ello, elli, egli*. D'*iſte, iſta*, en ajoutant *qui* ou *que*, il a fait *quello,*

quelli, *queſto*, *queſti*, comme nous l'avons dit: de même il a fait *capelli*, qui vient de *capilli*. Or le François paroît avoir ſaiſi la nuance de l'*i* et de l'*e* plus ou moins ouvert ou ſerré dans la prononciation italienne, et il a rendu l'*el* venu de l'*il* non par *eau* et *eaux*, comme l'*ello*, d'*avicello*, *vitello*, mais par *eu* et *eux*; et d'*illi* a fait *eux*, de *hic illi iceulx* puis *ceux*; de *capilli*, *cheveulx* puis *cheveux*.

Par une ſuite de la difficulté de ſoutenir les noms diſſyllabes, dont l'accent gaulois avoit retranché l'*o* final italien, une foule de mots françois ſortis du Latin et de l'Italien, ont acquis plus de corps qu'ils n'en avoient dans la langue mère: *viſus*, *uſus*, *viſo*, *uſo*, qui ſeroient devenus *vis* et *us*; en prenant la terminaiſon *age*, devinrent *viſage* et *uſage*. L'Italien a une quantité de noms formés de cette addition finale *agio*, comme *oltraggio*, *paſſaggio*, *avantaggio*, *villaggio*, *viaggio*. Quoiqu'il ne ſoit pas bien aiſé de décider, ſi ces terminaiſons en *agio* et en *age* ſont paſſés de l'Italien au François, ou du François à l'Italien, néanmoins il eſt probable, que cet *age* vient d'*aticum*, terminaiſon latine, qu'on voit dans *ſylvaticum*, *viaticum*, et que ce ſont les Provençaux qui ont premièrement tourné *aticum* en *agio* et *age*.

81) La différente manière d'épeler et de prononcer l'*i*, a prodigieuſement changé la forme des mots, et a produit une foule de noms terminés en *ge* qui, au premier abord, diffèrent du mot primitif, et qui ſont pourtant les mêmes

et ont le même ſens. Nous avons dit ailleurs (P. I, §. 28.) et il ne ſera pas inutile de le répéter ici, que de *comeatus* latin, l'Italien a fait *comiato*. Le François commença par prononcer *com-jat, con-jait*, puis *con-jé;* enſuite il a changé l'*j* en *g*, puiſqu'avant l'*e* ces deux lettres ſe prononçoient de même, et il fit *congé*. De *cambium* l'Italien a fait *cambio*. Le François en fit *chamb-je*, puis *change;* car l'*m* en formant une ſyllabe avec la voyelle précédente, prend le ſon de l'*n*, comme on le voit dans *nom, nomen*, qu'on prononce *non*, dans *om, on*, d'*homo*. De *rubio* eſpagnol, formé de *rubeus*, on a fait *rou-je, rouge*. Ainſi de *ſimia*, on fit *ſin-je* et *ſinge*. De *ſapiens*, l'Italien et l'Eſpagnol avoient fait *ſavio* et *ſabio;* ce *b* étant ſupprimé comme en tant d'autres cas, il en ſortit *ſa-je*, puis *ſage*. De *pipione* et de *ſturione*, on fit *pigeon, eſturgeon*. L'*e* intermédiaire n'eſt ici que pour mouiller le *g*, et lui donner préciſément l'expreſſion de *gi*. Cette obſervation nous montre et prouve l'origine de cette finale en *age*, ſi fréquente dans les noms françois, et qui du François eſt paſſée à l'Italien: car c'eſt d'*avantage, voyage, courage*, (Ménage ni aucun étymologiſte françois n'a relevé, ni même touché ce point ſi important.) que viennent le *ſaggio, coraggio, viaggio*, et ainſi *ſelvaggio, cangiare, congedo*, quoiqu'on ait retenu *ſavio, cangiare, comiato, ſalvatico*. On trouve pareillement *rogio* au lieu de *roſſo*.

82) Fort ſouvent le François n'ayant pas retenu le primitif latin, tels que *miſer, piger*, il a

tiré l'équivalent des dérivés. Il a ſubſtitué *miſérable* à *miſer*, et a tiré *pareſſeux* du mot latin barbare *pigritioſus*.

ARTICLE XVII.

Remarque eſſentielle ſur la ſuppreſſion de l'S dans la formation des mots françois.

83) Cependant à la ſuite des progrès que firent les lettres et les arts, la langue françoiſe s'enrichit et ſe perfectionna. Les mots que l'on acquit des autres langues, retinrent plus des élémens qu'ils avoient dans l'idiome d'où on les avoit tirés. Cependant on ne reçut pas plus les noms allemands, qu'on n'avoit pas adopté auparavant, au lieu qu'on en reprit beaucoup de latins dérivés de ſubſtantifs, qu'on avoit fort défigurés, parceque la fréquentation des Italiens l'étude, l'exercice, les accoutumèrent à prononcer les mots à-peu-près comme les prononçoient les autres nations civiliſées et lettrées, et plus conformément à l'expreſſion que devoit leur donner le peuple latin. C'eſt ainſi qu'après avoir fait *eſprit* de *ſpiritus*, *étroit* de *ſtrictus*, on a repris l'adjectif *ſpirituel*, *ſtrict*, puis *ſtrictement*. De *ſpecies* on avoit fait *eſpèces*, et même *épices;* mais on a repris l'adjectif *ſpécial* et le verbe *ſpécifier*, ainſi que *ſpécification*. De *ſchola* de *ſtudium* après avoir fait *école* et *étude*, on prit les dérivés *ſcholaſtiques* et *ſtudieux*. C'eſt de là que vient le peu de conformité qui ſe trouve entre les ſubſtan-

tifs françois et leurs abſtraits ou dérivés. D'*eccleſia* le Gaulois a fait *égliſe;* mais pour dire un homme d'égliſe, ou une choſe relative à l'*égliſe*, il a repris l'adjectif de la racine primitive, dont il a fait *eccléſiaſtique*. Du mot grec et latin *episcopus*, la langue vulgaire des Gaulois avoit fait *évéque;* mais on a repris le nom d'*épiſcopal*. De *cathedra*, on avoit fait *chaire*, mais on a repris l'adjectif *cathédrale*, pour indiquer une égliſe où il y a une *chaire* d'*évéque*. De *vero* on a fait *vrai*, et cependant on dit *vérité*, *véritable*, *vérification* etc. A cet égard, l'avantage de la langue italienne ſur la françoiſe eſt très-conſidérable.

84) De cette manière le François qui, dans le moyen âge avoit étrangement eſtropié les mots latins, et formé ſon propre langage vulgaire qu'on appeloit romance, trouva dans la ſuite le moyen de l'enrichir, de le perfectionner, et de lui donner cette préciſion qui fait, du moins dans les livres, ſon mérite principal. Car, après avoir fait *égout*, d'*aquaeductus*, il a repris le mot primitif, et a fait *aqueduc*. Après avoir fait *oeuvre*, *ouvrer*, *ouvrage* d'*opera*, il a repris l'Italien *opérer*, *opération:* et celui d'*opéra* dans un ſens particulier. Il avoit fait de *ſuperficie ſurface*, il a repris *ſuperficie*, *ſuperficiel:* après avoir fait *préjugé* de *praejudicium* ou de *praejudicatum*, il emploie *préjudice* dans un autre ſens: *pâtre* et *paſteur*, *prêcheur* et *prédicateur;* *venger*, *revenge* et *revendiquer*.

85) N'omettons pas d'obſerver à ce propos

que la langue françoiſe, telle qu'on l'écrit et la parle aujourd'hui, a beaucoup de mots, où ſe trouvent deux conſonnes *ct, lt, ſc, ſp, ſt,* comme dans *altération, doctrine, multitude, teſtament,* et un nombre infini d'autres, tous venus du latin. Mais ces mots ont été introduits par des gens de lettres, après que le corps de la langue eut été formé par le peuple ignorant; et ce ſont les gens de lettres, qui ont écarté une foule de mots, venus également du latin, mais qui, défigurés comme ils étoient, devenoient équivoques. Ce ſont eux qui ont fait abandonner le *vout, vultus,* et retenu *viſage;* qui ont ſubſtitué *vallée,* mot tiré de *vallata,* à celui de *vaulx;* celui de *docte* au vieux *duit.*

86) Il nous reſte encore à faire quelques remarques ſur le *t.* Lorsque cette conſonne précède dans le latin la voyelle *i,* et que celle-ci eſt ſuivie d'une autre, comme dans *vitium. ſervitium, mollities, pigritia,* l'Italien, tant Romain que Toscan, a changé ce *t* en *z.* Après avoir conſervé l'ortographe latine pendant quatre ou cinq ſiècles, il a changé ce *ti* en *z,* et il écrit avec cette conſonne *novizio, ſervizio, vizio.* Le François a ſubſtitué à ce *ti* le *c,* mais lorsque le *z* italien eſt un peu plus rude, comme dans *mollezza, triſtezza,* de *mollities, triſtitia,* il l'a remplacé par une double *s,* comme dans *molleſſe, triſteſſe, foibleſſe, pareſſe* et autres en quoi il ſuit à-peu-près la prononciation du peuple lombard et du piémontois, qui a toutes les peines du monde á diſtinguer le *z,* de l'*s.*

ARTICLE XVIII.

Origine commune des articles et des pronoms françois et italiens.

87) Ce que nous venons de dire de ces changemens de voyelles, et de la transformation des diphthongues par les conſonnes changées en voyelles, nous explique l'origine des articles de la langue françoiſe et leur différence des articles italiens, et nous fait voir comment ſe ſont formés les verbes, et ſe ſont introduits les verbes auxiliaires.

88) Les articles de la langue françoiſe ainſi que ceux de l'Italienne ne ſont nés que de l'uſage barbare des pronoms latins, *ille, illa, illi, illae,* et des prépoſitions *de* et *ad,* qu'on employoit ſans néceſſité en diſant: *ille liber, illa tabula, de illo libro, de illa tabula;* ainſi *ad illos libros, ad illas tabulas.* L'italien en a retenu tantôt la première, tantôt la ſeconde ſyllabe, ſoit du nominatif ſoit de l'ablatif, et en a fait *il, la, lo, j, li, gli,* et *le* au pluriel. Mais voici comment ſe ſont formés dans la langue françoiſe les articles du génitif, du datif, de l'ablatif, tant du ſingulier que du pluriel. De l'article *al* et *allo* italien, par le changement de l'*l* en *u,* il a fait *au, al Re, au Roi;* de l'article *del, dello, dal, dallo,* il auroit dû faire *deau,* et *dau,* ou *do:* mais il l'a raſſerré, et en a fait *du,* qui répond également au *del* et au *dal* de l'Italien. Le *des* génitif pluriel eſt fait par contractiou de *de-les;* et *aux* par le chan-

gement susdit de l'*al* en *au;* on a changé l'*s* en *z* et *x;* ou plutôt on a supprimé l'*e* muet. et substitué l'*x* a l'*s*, ou le *z* comme en beaucoup de noms. D'*a-les* on a fait *aux*, comme on a fait *maux* de *males*, pluriel barbare de *malus malum*, et *animaux* d'*animales*, et en beaucoup d'autres mots de pareille terminaison. Car *a-les*, dans la prononciation devenoit *als*, et cet *als* devoit devenir *aux*, comme *fals*, *faux*. A l'*s* on substitua l'*x*, comme ailleurs on substitua le *z*.

89) Les pronoms françois sont, ainsi que les italiens, composés de deux pronoms latins, joints ensemble par abus, dans la décadence de la langue: mais au lieu que l'Italien a fait *quello*, de *qui ille*, le François a fait *celui* de *hic ille;* car le vieux françois disoit: *icelui*, formé de *hic ille* et *huic;* comme *cetui* l'étoit de *hic iste huic*. Le pronom *même*, qui remplace le latin *idem*, est une contraction de *medesimo* italien; et ce *medesimo* vient de *met-ipsissimus*. Encore, à propos de ce prodigieux pronom de *met-ipsissimus*, de cinq syllabes, réduit à une et demi (car je compte l'*e* muet pour une demi-syllabe) nous observerons que la difficulté qu'eut l'organe gaulois à soutenir les syllabes brèves, a fait perdre à la langue françoise tous les superlatifs réguliers au lieu que l'italienne a retenu tant les réguliers que les irréguliers; car il dit *più grande* et *grandissimo*, et ne laisse pas de dire *maggiore* et *massimo*. Il dit *buono* et *bonissimo*, et il dit également *ottimo*. Le François a dû suppléer ce manque de superla-

tifs par la particule *ter*, changée en *très*, et dire *trois fois bon, trois fois grand, très-bon, très-grand*, c'eſt-à-dire, *bon, grand* au troiſième et plus haut dégré.

ARTICLE XIX.

Comment les deux langues ont remplacé les adverbes latins.

90) C'eſt encore par l'effet d'une prononciation défectueuſe, que le François a dû abandonner les adverbes latins plus généralement encore que n'a fait l'Italien. Dans l'état où la langue vulgaire étoit tombée, il eſt difficile d'imaginer comment *adhuc* et *etiam* auroient pu ſe ſoutenir. Et comment la langue françoiſe auroit-elle pu conſerver ces adverbes monoſyllabes *ut, nam. ſed, cur?* Comment auroit-elle pu tourner cet *enim*, ce *ſtatim*, ces *nunc, tunc, vix*, que l'Italien même n'a pu retenir? Il a donc fallu en créer d'autres mots, en joignant deux ou trois enſemble. Pour remplacer l'adverbe monoſyllabe *ut*, on diſoit *ad finem quod*, d'où eſt venu l'*afin que*. Pour remplacer *nam*, ou *enim*, on employa trois autres mots *per, hocce, quod*, et on a fait *parce que*, et de *pro quid, pourquoi*. Enſuite on prit *quare* dans le ſens de *quia*, et on en *car*. Et pour remplacer les trois courts adverbes, *nunc, mox, modo*, auxquels l'Italien a ſubſtitué un ſeul ſubſtantif, *hora*. Le François a employé trois et même quatre mots latins, une prépoſition, deux

pronoms et un nom ſubſtantif; car tout cela entre dans la compoſition du mot *à cette heure*, qui vient de *ad hanc iſtam horam*. *Tout à l'heure* n'eſt pas moins un aſſemblage barbare de mots latins. Le long adverbe *maintenant*, venu ſans doute de *manu tenente*, n'a été recu, que pour tenir lieu du monoſyllabe *nunc*. Et quel eſt ce mot *beaucoup*, formé de *bellus*, ou *bellum*, et d'un ſubſtantif *coup*, pour dire *multum*, qui dans les bouches gauloiſes étoit devenu *moult*, *mout*, et *mou*? *Valde* qui, dans la prononciation gauloiſe, devenoit *vaud*, dut également être abandonné. Et pourquoi, au lieu de *citò*, *primò*, *ſecundò*, *rarò*, a-t-il fallu fabriquer ces longs mots *promptement*, *premièrement*, *ſecondement*, *rarement*, de *prima* ou de *primaria mente*, de *prompta mente*? Par nulle autre raiſon, ſi ce n'eſt que ces mots, étant mal prononcés, devenoient inſignifians ou équivoques. *Semper*, qui eſt reſté dans l'Italien *ſempre*, et que le François n'a pu retenir, non plus qu'*ognora*, que l'Italien a fait de *omni hora*, a dû être remplacé par trois ou quatre mots latins, dont deux furent à la longue ſupprimés par une ellipſe, les autres tronqués ou raccourcis. Cat il eſt très-certain que l'adverbe *toujours* vient de *in toto tempore diurno*, ou de *in totis horis diurnis*. Mais c'eſt ainſi qu'au lieu de ces adverbes polyſyllabes qui venoient des adjectifs par abſtraction, comme *aliter*, *breviter*, *faciliter*, on employa des mots compoſés *altramente*, *brevemente*, *facilmente* en Italien, et de là *autrement*, *brièvement*, *facilement*.

91) En François comme en Italien beaucoup de noms adjectifs tiennent lieu d'adverbes ſans l'accompagnement de ce *mente,* toutes les fois que la phraſe peut s'entendre facilement. Ainſi l'on dit *parlez clair, liſez haut, frappez fort, ne venez pas tard;* comme l'on dit en Italien, *parlate chiaro, leggete alto, etc.* au lieu de *parlate chiaramente, leggete altamente.* La difficulté de diſtinguer, dans de pareilles expreſſions, l'adverbe de l'adjectif n'eſt pas plus grande que ne l'étoit pour les Latins celle de diſtinguer *docte, recte, laborioſe,* vocatifs, de *docte, recte, laborioſe,* adverbes, ſoit en entendant parler, ſoit en liſant des écrits. Car on ſait bien que les anciens latins ni les littérateurs modernes qui ſe piquent d'écrire purement, n'orthographient pas avec un accent les adverbes, *docte, recte,* ni *raro, fero, ſubito.* Mais les adverbes latins qui n'étoient pas dérivés d'un adjectif, ont été pour la plupart remplacés diverſement dans les langues françoiſe et italienne, par la raiſon générale d'une prononciation plus défectueuſe, c'eſt-à-dire plus diverſe de celle du peuple romain, que n'étoit l'Italienne. Le François adopta dans la forme que leur avoit donné l'italien, les adverbes que ſon accent ne défiguroit pas exceſſivement. Il en ſoutint quelques uns en leur donnant plus de corps, par l'union d'un ou de deux autres mots dont l'Italien a ſu ſe paſſer. *Nunc,* et *tunc,* n'ayant pu ſe ſoutenir dès qu'on laiſſa perdre le *c* final, et que l'accent qui diſtinguoit l'*u,* de l'*o,* disparut de ſorte que *nun,* et *non, tun,* et *ton,* rendoient à l'oreille le

même ſon, le même mot, le François auſſi bien que l'Italien ſubſtitua à *tunc*, *allora*, et *alors* compoſé *ad illam horam*. L'Italien remplace le *nunc* par un ſeul mot, *hora*, *ora*, ſupprimant peu à peu, *iſta hora*, ou *ad iſtam*, pour *ad iſtam horam*, dont le François forma à cette heure. Tant l'un que l'autre idiome ont remplacé les adverbes *etiam*, et *adhuc* par un mot de leur création moyennant une ellipſe ce mot eſt *ancora*, encore formé d'*hanc horam*, formation aſſez raiſonnable pour réparer l'abandon inévitable d'*adhuc*, mais la converſion eſt aſſez ſingulière lorsque *hane*, *horam*, *ancora*, encore repreſente l'*etiam*, et le *quoque* latins. L'Italien ne pouvant ſoutenir ſtatim ſans le confondre avec le génitif *ſtati*, lui ſubſtitua *ſubito* tout pur latin. Le François tira de *ſubitaneus* l'adverbe *ſoudain; raptim*, reſte à l'Italien au moins en poëſie, dans *ratto*, et l'on tira l'expreſſion latine *preſto eſſe*, être prêt de l'adverbe *preſto*, tandis que le françois de l'adjectif *vegetus*, tira l'adverbe *vite*.

92) L'adverbe affirmatif qui paroit proprement manquer à la langue latine, eſt aſſez différent dans les deux langues, quoiqu'également tiré de mots latins. Le *ſi* italien eſt pris de *ſic;* le *oui* françois paroit l'avoir été directement de *hicce* ou du Provençal et Languedocien *hoc*, par l'accent pariſien et picard, qui change l'*o*, en *ui* comme dans *octo*, *nocte*, dont il fit *huit* et *nuit*. Mais ſi *oui*, vient de *oil;* comme il n'eſt pas improbable, alors ce mot ſeroit compoſé par contraction de *hoc illud*, comme *ice-*

tui, et *icelui*, l'ont été de *hic iſte huic*, et *hic ille huic*. *Inſieme* italien et enſemble françois ſortent probablement de *Simul* d'une manière auſſi extraordinaire; que l'eſt la dérivaton de *ſimul* du Grec ἅμα qui eſt cependant inconteſtable. *Semel* eſt remplacé par *une ſeule fois una ſola fiata*, ou *una ſola volta*. Ce mot de *fiata*, ainſi que *fois*, eſt d'origine incertaine; mais *volta* vient du verbe *volvere* certainement, dont derive *voltare*, tourner.

93) *Parvum*, et *paucum* ſont deux noms différents qui ont pourtant de l'analogie, *parvus* ſe rapporte à la qualité, *paucus* à la quantité. Les deux langues ont remplacé l'adverbé *parum*, par *paucum* dont l'une fit *poco*, l'autre *peu*.

94) *Nimis* d'origine obſcure dans le latin et qui dans la langue vulgaire devenoit *nimi*, équivoque e *ni*, *mi*, *ni mihi*, *niſi mihi*, fut remplacé par *troppo* d'origine également incertaine.

95) *Vix* plus que tout autre adverbe devoit être abandonné; les deux idiomes l'ont remplacé de la même manière par *a pena*, *à peine*.

96) Je ne ſaurois imaginer de quelle autre manière l'accent françois auroit pu ſe ſervir de l'adverbe *forſitan*, qu'en ſupprimant l'*i* bref intermédiaire; et ce *forſt*, mot allemand ſignifiant *forêt:* d'ou viennent deux noms différent *foreſtire* italien, et *forétier* francois. L'Italien par une ſyncope aſſez facile en tira *forſe*, que ſa prononciation et l'ortographe diſtinguoient très bien de *forza*, et *forze* tirés de *fortia; fortaſſe* ſe rapprochoit trop du ſubjonctif, *forzaſſe*. Le François lui ſubſtitua *peut-être*, mot compoſé

de deux verbes. *Saltem* quelqne ſens qu'il pût avoir de ſeulement, ou du moins, ne pouvoit paſſer aux filles de la langue latine; parceque perdant l'*m* final il alloit ſe confondre avec *ſalti, ſauts,* et *ſaltus foréts.*

97) Les prépoſitions françoiſes ſont toutes ainſi que les italiennes, tirées du Latin, mais tournées un peu différemment. L'*in,* lorsqu'il n'étoit pas particule négative, s'eſt changé en *en.* On dit *en ciel* et *en terre,* au lieu d'*in cielo e in terra: embraſſer, entendre, envelopper,* au lieu d'*imbracciare, intendre, inviluppare.* Il eſt vrai que l'Italien, après avoir donné quelques uns de ſes verbes au François, les a repris dans la ſuite; et ſuivant la prononciation, au lieu de l'ortographe françoiſe, et ſon propre penchant il a changé dans la premiére deux conſonnes, qui ſe rencontrent après la ſeconde: et il a fait *Arrigo* de *Henri,* comme il a fait *abbracciare, avviluppare.* Par le même changement de l'*i* en *e,* d'*inter, intra,* le François a fait *entre,* au lieu que l'Italien, en ſupprimant, comme il a fait dans une infinité de mots, la première ſyllabe, a fait *tra; trà noi, trà due, entre nous, entre deux.* Il a retenu le *de* tout pur latin, dont l'italien a fait *di* et *da,* quelquefois *do,* dans quelques compoſés, comme *domani* et *domandare.* Mais l'Italien a conſervé moyennant l'altération uſitée auſſi dans les compoſés latins, la prépoſition *cum,* changeant *um* en *on.* Le François a dû rejeter cette prépoſition, par la même raiſon qu'avoit le Latin de dire *nobiscum* au lieu *cum nobis,* parce que

cum nobis rappeloit trop facilement un nom obſcène. *Avec*, anciennement *avecque*, qui remplace le *cum* latin, eſt-il formé de *habetque*, ou d'*abeque*, ou d'autres mots? ſur l'origine de cette prépoſition on ne trouve rien de ſatisfaiſant. *Per* latin eſt changé en *par*, ſoit qu'il reſte ſimple, où qu'il entre dans la compoſition des verbes ou des noms, *par moi, par vous, parfait, pardonner;* mais le *pro* latin, que l'Italien abandonna, en lui ſubſtituant le *per*, excepté dans la compoſition des verbes, le Francois en transporta l'*r*, et en fit *pour*. *Sur* et *ſus*, ſont trés-évidemment venus de *ſuper* et *ſubtus*, par contraction.

ARTICLE XX.

Formation et inflexion des verbes.

98) Les verbes françois ſe ſont formés, comme ceux de la langue italienne, après que l'ignorance des Romains et des étrangers, dont Rome regorgeoit ſous les empereurs, leur eût fait négliger la proſodie et les terminaiſons des mots. Il eſt trés-certain, que les verbes auxiliaires ſont ſortis du ſein de la latinité, auſſi bien que les articles, et qn'on ne les a pas plus empruntés des peuples ſeptentrionaux que des Grecs; et nous l'avons prouvé en parlant de l'origine de la langue italienne. La langue françoiſe les a formés en général de la méme manière, c'eſt-à-dire, en transportant le futur du ſubjonctif à l'indicatif, le plusqueparfait à l'imparfait, corrigeant à cet

cet égard un défaut de la langue latine, dans laquelle par exemple *haberem, amarem, legerem,* devoient ſignifier tantôt *j'aurois, j'aimerois, je lirois;* tantôt *j'euſſe, j'aimaſſe, je luſſe.* Nous devons encore obſerver ici la différence énorme, que peut apporter dans ces langues la ſeule négligence de la prononciation. Premièrement les verbes; tels que *ſum es, eſt, eſſe,* et *habeo, habere,* par leur uſage fréquent ont dû ſe conſerver, quelque difficulté que les peuples devenus ignorans et barbares ayent eue à les articuler. Caton, Cicéron, Varron, Quintilien, qui probablement ne ſe ſont pas doutés que *ego* ſe changeroit dans la première ſyllabe de *je-cur,* de *je-cit,* et deviendroit *je,* auroient-ils jamais pu s'imaginer que du verbe *habeo* on feroit un ſimple *ho* en Italien, un ſimple *he* en Eſpagnol, et une diphtongue *ai* en François. Que *habui* ſeroit réduit à *eus?* Cela eſt pourtant arrivé. Et quelle différence entre *eût* et *aveſſe,* quoique l'un et l'autre viennent d'*habuiſſet!* Qu'eſt-il reſté dans *pût,* qui reſſemble à *poteſſe,* quoique tous deux ſortent de *potuiſſet?*

99) Il eſt curieux de voir, comment le François, qui n'a pu conſerver le verbe *ſto, ſtas, ſtare,* que l'Italien a retenu, en a employé une partie pour compléter le verbe ſubſtantif *être;* car il eſt certain que *j'étois,* pour *ego eram,* n'eſt que l'imparfait de *ego ſtabam,* et qu'*étions* vient de *ſtabamus.*

100) Au reſte, ſi l'Italien n'a pu retenir les verbes qu'une prononciation défectueuſe ren-

doit équivoques; le François a dû les abandonner à plus forte raiſon; ſoit parce que ſon accent eſt plus éloigné du Latin, ſoit parce que par la même raiſon il n'a pu les emprunter de l'Italien.

101) De toute la liſte des verbes déponens, qui ſont plus de cinquante, ſans y comprendre les compoſés, qui en doublent et triplent le nombre, l'Italien a retenu à peine trois ou quatre de ceux, qui peuvent facilement ſe régler ſur le mode des verbes actifs et des neutres. Mais ceux qui étoient les plus uſités dans le latin, comme *loquor, vtor, fruor, vereor, fungor, fateor, reor, queror,* ont tous été abandonnés; et cela pour nulle autre raiſon, ſi ce n'eſt qu'en ſupprimant l'*r* final, ces mots n'avoient plus un ſens précis. *Loquor* ſe confondoit avec *loco, lieu; reor* avec *reo, coupable; queror, je me plains,* faute de proſodie, ſe confondoit avec *quaero, je cherche.* D'autres plus grandes équivoques s'en ſeroient ſuivies peut-être, ſi on ſe fût aviſé d'ajouter un *o,* à *loquor, fatëor, orior, gradior, vereor.* La première ſyllabe de la plupart de ces verbes étant brève; il étoit difficile au peuple même de Rome de la retenir; et cela devenoit impoſſible aux Gaulois. Mais *nascor,* infinitif *nasci,* dont la première eſt longue, étant reſté à l'Italien, qui en a fait *nascer* et *nascere* et dont le François a fait *je nais,* et *naître,* comme d'*eſſere* il a fait *être,* changent l'*e* et l'*s* en *t.*

102) Quelques autres verbes françois, ſortis auſſi des verbes déponens latins, tels que *paître, mourir, ſuivre, uſer,* avoient été formés

par l'Italien, des verbes actifs et communs, lorsqu'on a pu ajouter un *re* à l'infinitif et retrancher l'*r* final du même infinitif, ſans en altérer la ſignification. Ainſi de *pascor, pasci,* il en a fait *pascere.* Le François, à qui l'*sc* étoit inſoutenable, en a fait *paître,* comme de *nascere* il a fait *naître,* et comme d'*eſſere* il a fait *être.* De *ſequor, ſequi,* l'Italien fait *ſeguo* et *ſeguire,* en changeant le *q* en *g,* et conſervant l'*u* intermédiaire, qui diſtinguoit *io ſeguo,* de *io ſego,* du verbe italien *ſegare, ſcier.* De *ſeguire,* le François a fait *ſuivre,* ainſi que de *proſequi* ou de *proſeguire* italien, il a fait *pourſuivre* par des transpoſitions et des changements de lettres, aſſez fréquens dans cette langue. L'Italien de *pati* avoit fait *patire;* le François l'a ſuivi, et a fait *patir, compatir,* mais il ne put pas ſuivre toutes les inflexions de l'Italien *patisco, pativa, patirò.*

103) Les quatre langues principales ſorties de la latine, ſavoir l'italienne, l'eſpagnole, la françoiſe et la portugaiſe, ont généralement conſervé l'*r* caractériſtique de l'infinitif latin. Je dis les quatre langnes principales, parce que le Lombard, et le Vénitien n'ont pas conſervé cet *r,* comme le Suédois n'a pas conſervé l'*en,* caractériſtique de l'infinitif allemand et du grec. Mais le François diffère beaucoup de l'Italien, en ce que celui-ci termine les verbes exactement comme les Latins, à l'exception des déponens, en *are, ere, ire.* Le François d'*are* a fait *er,* des verbes en *ire* il a fait *ir, ſentir, finir.* Dans les verbes terminés en *ere,* tant

de la ſeconde que de la troiſième conjugaiſon, comme *videre, legere, tacere, fingere,* il en a déſiguré la terminaiſon, de ſorte que la plupart ſont à peine reconnoiſſables.

104) Cependant il y en a nne claſſe qui s'eſt formée aſſez régulièrement. Car tous les verbes qui ont le *g* dans la pénultième ſyllabe ont pris le *d* à ſa place, et ont ſupprimé comme dans une infinité d'autres mots, la ſyllabe ou l'*e* bref; ainſi de *fingere* on a fait *feindre,* de *pingere, peindre;* de *plangere plaindre,* de *ſpegnere* italien, *éteindre;* de *ſtringere, reſtringere, étreindre, reſtreindre;* d'*infringere, enfreindre*; et il n'eſt pas improbable que *craindre* ſoit formé de *tremere,* par le changement du *t* en *c,* qui n'eſt pas rare. Aucun des verbes ni des adverbes que la langue françoiſe n'a pu retenir de la latine, n'a été remplacé que par d'autres mots latins, et non point par des mots prétendus celtiques.

105) La langue françoiſe emploie conſtamment les pronoms dans les conjugaiſons des verbes; et c'eſt parce que ſes terminaiſons en *e* muet au ſingulier, la ſuppreſſion de l'*nt* du pluriel, et la facilité de confondre la ſeconde perſonne du pluriel avec les participes, l'ont forcée à cette pratique, qui eſt devenue une règle. L'Italien, qui diſtingue les perſonnes par des terminaiſons propres, *amo, ami, ama; vedo, vedi, vede,* n'a pas eu plus beſoin que le Latin, de marquer ſes perſonnes, en y ajoutant les pronoms; *je, tu, il,* comme le François eſt obligé de le faire; ſans quoi la première perſonne ſe

confondroit ſouvent avec la ſeconde et avec la troiſième dans le diſcours. Le François a auſſi formé les paſſés définis ſur les latins, à-peu-près comme l'Italien; mais il paroît que l'une et l'autre langue ſe ſont un peu écartées du mode général qu'elles ont ſuivi, en reſſerrant les mots ſur la fin.

106) Dans l'inflexion des verbes il a ſupprimé quelques conſonnes intermédiaires, comme a fait l'Italien. D'*amavi* l'Italien a fait *amai*, (le François a de même fait *aimai*) ſupprimant le *v* pour éviter l'équivoque avec la ſeconde perſonne de l'imparfait. Ainſi le François a *mangeai* comme *mangiai*, *trouvai* comme *trovai*. *Amaſti* s'eſt fait par une contraction uſitée même dans la langue-mère, au lieu d'*amaviſti:* mais il a négligé *amavit*, *portavit*, dont il auroit dû faire *amò*, *portò*, en quoi l'on diroit que ce temps lui a été fourni par une prononciation françoiſe, qui d'*au* fait *o*. Au contraire, le François qui par cette raiſon auroit dû faire *aimaut*, comme le Portugais a fait *amou*, n'a fait que tronquer la dernière ſyllabe *vit*, et a fait *aima*, *porte*. *J'aimois* je *portois*, j'*étois*, de l'imparfait, ſont certainement éloignés d'*amabam*, *portabam*, *ſtabam;* car l'*ois* ne retient rien d'*abam*, *ebam*, *ibam* latins, ni de l'*ava*, *eva*, *iva* italien. Mais nous venons d'obſerver que le François renverſa l'*ia* latin et italien en *oi*, comme de *via*, il fit *voie*, ainſi de *ſia*, il fit *ſoit*. Ajoutons à cela que l'Italien, au lieu de *vedeva*, *leggeva*, *udiva*, dit *vedea*, *udia*, et même *vedia*, *legia*, et nous trouverons alors comment de *porta-*

bam, ſentibam, le François a fait *je portois, je ſentois*; et ainſi des autres beaucoup plus défigurés *je voyois, je liſois, j'écoutois,* pour *videbam, legebam, auscultabam,*

107) La reſſemblance des terminaiſons dans les inflexions des verbes a obligé la langue françoiſe à employer les pronoms *je, vous, ils,* dans une infinité de cas, où ni l'Italien, ni le Latin ne les emploient point. Car quoique dans l'écriture on diſtingue *liſois, liſoit, liſoient,* en parlant toutes ces terminaiſons ſe confondent: Il fut par conſéquent indiſpenſable d'ajouter les pronoms et de dire: *je lis, tu lis, il lit*; *je fais, tu fais, il fait*; *je liſois, tu liſois, il (elle) liſoit, ils (ou elles) liſoient,* tandis que l'Italien dans *leggo, leggi, legge, leggeva, leggevano* n'avoit pas beſoin de ce ſecours, pour diſtinguer les perſonnes ni le nombre dans les conjugaiſons, puisque les terminaiſons différentes diſtinguent aſſez les perſonnes et les nombres.

ARTICLE XXI.

Des mots que le François a pris de l'Allemand.

108) En général, la langue francoiſe n'a pas pris beaucoup de l'allemande: quoique l'ancienne langue teutonique ne ſoit pas différente de la celtique ou ancienne gauloiſe, il ſeroit facile de démontrer que l'italienne en a adopté un plus grand nombre. Quoiqu'il en ſoit, il importe d'obſerver que le François ſoit qu'il ait reçu les

mots allemands, directement de l'Allemagne, ſoit qu'il les ait pris de ſeconde main de l'Italie ſeptentrionale, où les Lombards les avoient introduits; il les a changés de la même manière, qu'il a transformé les mots latins ou italiens. Il a ſupprimé ou changé en diphthongues les voyelles ſuivies d'un *l*, et il a dans la ſuite ſupprimé cet *l*: il a fait de *Bedell, bedeau;* de *Fidelm, fideau;* de *Herold, hérault*; de *Walther, Gautier.* Il a changé l'*e* ou l'*i* en *ois*; de *Harniſch* il a fait *harnois*, comme de *piſus*, il a fait *pois* et de *fides, foi.* Il a ajouté ou ſubſtitué l'*e* a l'*s* initial, comme l'on verra dans *étoffe, émail*, tirés de *Stoff*, *Schmelz:* de *Schencke*, ou *Mund-Schenck*, il fit *échanſon*, de *ſtaunen*, *étonner.*

109) Cette difficulté de ſoutenir les doubles conſonnes, et ſurtout l'*s* ſuivi d'une autre conſonne, eſt peut-être la cauſe principale que le Francois n'a pas adopté autant de mots allemands, qu'en a adopté le Toscan: par exemple *ſchiatta*, *ſchermo*, *ſcherzo*, *ſchifo*, *ſcaffa*, *ſmacco*, *ſmaltire*, *ſmilzo*, *ſtivale*, *ſpanna*, *ſtanga*; et lorsqu'il a tâché de les retenir, on a ſoutenu cet *s* à l'aide d'un *e*, comme dans *eſtaffette*, *escrime*, dans *Escaut*, de *Schelda.* Le double *w* que la langue latine n'avoit pas, et que ſes filles n'ont pas non plus, a pris l'expreſſion qu'a le *g* ſuivi de l'*a*, ou de l'*o*. L'Italien fait précéder d'un *u* les autres voyelles, il dit *Gualtieri, guardare, guatare, guarnire, guadagno*, et s'approche auſſi davantage de l'expreſſion que le bas-Allemand et l'Anglois

donnent au double *w*. Mais le François a ſupprimé l'*u*, lorsqu'il n'étoit pas néceſſaire à ſa prononciation: il a abandonné cet *u* dans *garnir*, *garder*, *Gautier*: au lieu qu'il l'a retenu dans *guer*, ou *gueres*, *guéter*; mais dans la prononciation, il s'eſt éloigné plus que l'Italien de l'expreſſion de ce *w*. Les mots compoſés, et tous ceux qui n'avoient point de rapport avec ceux qu'on avoit pris du Latin, on les a retenus, mais eſtropiés. De *Guſseiſen* il a fait *gueuſe*, de *Feld* et *Stuhl*, *fauteuil*; de *Schachtel*, *chatouille*.

ARTICLE XXII.

Digreſſion ſur les termes relatifs à la guerre, à la chevalerie et au Blaſon.

110) Ce ſont ſurtout les termes relatifs à la guerre et à la chevalerie, que la langue françoiſe de même que l'italienne a pris de la germanique, ou retenus de la celtique. Tels ſont d'abord les mots *guerre*, *trève*, *bataille*, *escarmouche*, *troupe*, *escadron*, *garde*, *garniſon*, *guérite*. Les noms des armes les plus en usage avant l'invention de la poudre, comme *hallebarde*, *dague*, *dard*, pluſieurs termes d'architecture militaire, comme *boulevard*, *baſtion*, fait de *wer*, ou *gewer*, et de *hüte*, ſont empruntés de l'Allemand. Le manège et tous les exercices qu'on appelle en Italien *arti cavalereſche*, ayant beaucoup de rapport à l'art de la guerre et à l'hiſtoire romanesque de la chevalerie, ont

pour la plupart des noms teutoniques ou celtiques; *Elmo* italien et le françois *heaulme*, qui a vieilli, casque et bouclier ne sont pas venu du Latin, non plus que *Carquois* et *Turcasso* *).

111) Ainsi une foule de termes concernant le cheval et l'équitation, sont gothiques ou celtiques. Le François comme l'Italien a retenu le nom latin de cheval et n'a pas eu besoin d'adopter le nom *Pferd, Fert, Ferd* de l'Allemand; il ne pouvoit pas même s'en servir, parce que ce *Fert* et *Ferd*, dans le langage qu'on avoit déjà formé du latin rappelloient toute autre objet; mais le François pour nommer un méchant cheval, gros ou petit, emprunta de l'Allemand le nom de *Rosse* et de *Roussin;* comme l'Italien *Rozza, Ronzone* et *Ronzino;* et probablement pour distinguer un bel et bon cheval on prit aussi d'une langue étrangère le nom de *Palafreno* et *Palefroy*, synonyme de *Destriere* qui est très-probablement latin. On sait d'ailleurs que le nom de *Maréchal* est allemand et celtique.

112) Le nom *Bride* est celtique. *Etrier* n'est pas aussi évidemment pris de l'Allemand, comme l'est l'italien *staffa;* mais le François ne tira pas moins de ce mot *staffa* le nom d'*estaffier* pour désigner le valet qui se tient à

*) Dans le *catalogue raisonné* qui formera la principale partie du volume suivant, on trouvera l'étymologie de la plupart des noms qu'on cite dans cet article; et beaucoup d'autres qu'il seroit ennuyeux d'inférer ici.

l'étrier, à la *ſtaffa*, de ſon maître. J'ai dit ailleurs que le mot *galopper* vient originairement de *laup* et *lop*, qui dans le prétérit ou le participe prend pour augment initial la particule *ge* ou *ga*; et c'eſt de là qu'eſt venu le verbe *galop* et *galopper*.

Eſcrime, ou l'art de ſe défendre en ſe battant, eſt tout-pur allemand; l'*eſtocade*, dérivant de *Stock*, l'eſt également. Le François n'a pas formé de deux mots allemands le nom *usbergo*, il ne l'a pris ni de *Panzer*, ni de *panziera*, qui eſt une partie de l'*usbergo* de l'armure deſtinée à couvrir *(bergen)* le ventre *(pancia)* mais il appelle cela *cotte d'armes*; et ce nom *cotte* vient du Celtique.

113) On rapporte avec raiſon au temps de la chevalerie et a celui des Croisades, qui eſt à-peu-près le même, l'introduction des armoiries, *armi gentilizie*, qu'on nomma en gréco-latin *ſtemmata*, ou en pur latin, mais figurément, *inſignia*. Le mot *Blaſon* que les Italiens, excepté les Piémontois, n'ont pas adopté, et le nom *araldo* et *ſcienza araldica* ſont allemands. L'talien et le François ont donné une figure matérielle un peu différente au mot *Herold*, chacun ſuivant ſa prononciation particulière, et en ont fait un uſage un peu différent, mais pourtant analogue. D'abord ils ont pris le mot dans son sens propre qu'on pourroit traduire par *meſſager militaire*, répondant au latin *Fecalis*, et même à *praeco, praeconis*, qu'en Italien on dit *banditore*. Mais l'Allemand moderne et commun, ainſi que l'Italien, en ont

dérivé l'adjectif *Heraldica* et en Italien *Araldica*, pour nommer une espèce de ſcience qui rend raiſon des emblêmes, ou des figures, des armoiries ou *armi gentilizie*. Le François nomme cela *blaſonerie* et *blaſon*, mot qu'on ſuppoſe tiré de *blaſen*, qui ſignifie *ſonner de la trompette*, ou de tel autre inſtrument à vent, parce que, dit-on, les hérauts en allant s'acquitter de leur commiſſion, s'annonçoient en ſonnant de la trompette. Cela eſt tiré un peu de loin, quoique les hérauts aient donné le nom à cette ſcience. Ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que l'Italien, du moins le Toſcan, n'a pas adopté le mot de *Blaſon* qui en Lombardie, du moins en Piémont, fut introduit bien avant que la langue françoiſe ſoit devenue langue univerſelle. Mais le Toſcan, ou l'Italien méridional, de *blaſen* faiſant *biaſen* ou *biaſon*, altéroit totalement la nature du mot. Le François faiſant d'*héraldique*, *héraudique* défigura le mot d'une autre façon et ne l'employa plus.

ARTICLE XXIII.

Des cauſes morales qui diſtinguent la langue françoiſe de l'italienne.

114) Par tout ce que nous venons de dire, on voit de quelle manière s'eſt formé le gros corps de la langue françoiſe; et il eſt aſſez prouvé qu'elle ne s'écarte de la langue latine, ſa mère, que par une diverſité réelle, quoiqu'im-

perceptible, dans l'organe de la parole, ou peut-être de l'ouie; et que c'eſt par une différente manière de ſaiſir et de rendre, en parlant, les mots latins, que la langue francoiſe diffère de l'italienne. C'eſt là, une cauſe phyſique et matérielle de cette différence. Des cauſes morales ou intellectuelles y ont peu contribué. J'appelle ainſi les cauſes de la ſignification qu'on donne à des mots, différente de celle qu'ils ont dans les autres langues dont ils ont été pris, ou qu'ils avoient dans leur origine, ſoit ancienne ou moderne. Nous verrons auſſi ce qui fit paroître la langue francoiſe, même trois ſiècles avant le fameux règne de Louis XIV, plus agréable que la langue italienne.

115) Les grammairiens appellent métonymie et métaphore un trope ou une figure de diſcours, par laquelle on donne à un mot une ſignification différente de celle qu'il avoit naturellement. C'eſt là une ſource abondante de mots, dont toute langue peut s'enrichir; et c'eſt auſſi une des cauſes de la différence des langues, comme nous l'avons remarqué dans la premiere partie de cet ouvrage. Les mots de cette claſſe ont leur origine dans le caractère de la nation, et rappellent ſouvent ſes anciennes moeurs, ſes uſages, les coutumes et la nature du pays, (ſup. P. I, Art. VIII). Le nom de *bas* par exemple nous prouve que le vêtement des jambes faiſoit partie de ce qu'on appelloit *brayes* ou *culottes*, et on diſoit *bas de chauſſes*, pour *caligas inferiores*, comme on dit encore le *haut de chauſſes*. On apelle *cor-*

donnier, le faiſeur de ſouliers, parce qu'on tiroit ordinairement de Cordoue la peau dont on les faiſoit. L'Italien, qui appelle *calzolajo* l'homme qui fait les ſouliers, marque que les ſouliers en Italie dans le moyen âge, étoient des eſpéces de bottes, qui chauſſoient non ſeulement le pied mais la jambe; car jamais ce qu'on appelle *(ſoulier,)* qui ne chauſſe que le pied, ne fut appelé *caliga.* V. *ſcarpa* dans le VII Art.

116) Une foule de mots très-uſités dans cet idiome nous donne ſujet de croire qu'il s'eſt plutôt formé dans les campagnes que dans les grandes villes. Sans compter les proverbes qui ſe reſſentent de la vie champêtre. comme *couper l'herbe* ſous les pieds, *mordre* à la grape dans la vigne du voiſin; examinons par exemple le verbe *tâcher,* qui dans le diſcours ordinaire remplace le Latin *curare* et *dare operam,* et l'Italien *procurare.* Ce verbe dérive du nom *Taſch* allemand, tout ſimplement cela veut dire *intaſcare,* mettre dans la *Taſca,* remplir la *Taſche,* c'eſt ce que faiſoient les enfans et les valets des payſans et des fermiers qu'on envoyoit cueillir les chataignes, les nois, les fèves et autres fruits dans les champs ou les bois. Ainſi remplir ſa *tâche,* vint à ſignifier, s'acquitter de ſon devoir ou de ſa charge, faire ſon ouvrage, et répond préciſément à *opus perficere.* Le verbe *paillarder,* qui répond au bas latin *fornicare,* ne prouve-t-il pas qu'il eſt pris de *paille,* et de ce monceau de *paille* dans lequel les payſans cultivateurs ou les fermiers pratiquoient des hutes, et que c'étoit-la, ou derrière ces mon-

ceaux de paille, qu'avoient lieu les rendez-vous clandeſtins.

117) Une grande partie des mots, et ſurtout des expreſſions proverbiales de la langue françoiſe, ainſi que de la latine, viennent de la vie ruſtique des Gaulois, au lieu que celles des Italiens prouvent plutôt qu'ils étoient artiſtes, artiſans ou marchands. Le mot de *labor* et *laborare*, n'avoit qu'un rapport indirect aux travaux de la campagne. En italien *lavorare* ſignifie *operari*. En Piémontois, en François, *labourer* ne ſe dit guère que pour ce qui répond au latin *arare*, quoique *labour* et *labeur* ſe diſent auſſi pour *travail* et *ouvrage*.

118) On dit que la langue françoiſe eſt pure, modeſte et timide. Il eſt difficile de comprendre en quoi conſiſte la pureté d'une langue, priſe en général, ſi on entend par là que cette langue n'a rien d'étranger. Car n'eſt-il pas clair que la langue françoiſe s'eſt formée des débris de langues antérieures et étrangères au pays, et compoſée de mots qui, avant d'être françois, étoient latins, italiens, espagnols, allemands? Mais on peut bien dire, que le langage de telle et telle perſonne, qui parle François, et le ſtyle de tel auteur qui l'écrit, eſt pur, lorsqu'il n'emploie que des mots, des phraſes et des locutions, qui ſont reçues, adoptées et autoriſées par l'uſage, par des ſociétés littéraires et d'autres écrivains eſtimés, et qu'il rejette les mots et les expreſſions, que la bonne ſociété, ou comme on diſoit autrefois *la cour* et les bons auteurs, ont abandonnés, rejetés ou

réprouvés. Et pourquoi cette langue ſe diroit-elle plus modeſte et plus réſervée? Eſt-ce qu'on n'y a pas les noms auſſi propres que les ont les autres idiomes, pour indiquer des choſes ou des actions qu'on n'oſe pas nommer en bonne compagnie? S'il faut parler clair, l'*Ode à Priape* de Piron, et tant d'autres chanſons licentieuſes, ne ſont-elles pas en bon langage françois? Si les honnêtes gens et les écrivains judicieux ne ſe ſervent pas de ces *vilains mots*, ni d'expreſſions groſſières, ils ſont ce que les perſonnes polies, les bons auteurs des autres nations ont toujours fait, c'eſt-à-dire de garder la bienſéance, de ne parler, ni faire parler les perſonnages que l'on introduit dans quelque ouvrage que ce ſoit, que d'une manière convenable au ſujet que l'on traite et aux perſonnes que l'on fait parler. Ne lit-on pas dans les offices de Cicéron, que „*dare operam libe-*„*ris, honeſte fit; verbo dicitur non honeſte?*“ Le jugement que porte Horace ſur le langage de Plaute, ne prouve-t-il pas que ce ſont les progrès de la civiliſation qui chez toutes les nations ont épuré et poli le langage, comme les moeurs, quoique les moeurs en même tems qu'elles ſe policent, ſe corrompent. Peut-on prouver plus authentiquement que les auteurs latins s'impoſoient la même loi que les françois? Horace parloit-il moins Latin dans ſes ſatyres ou dans ſes odes à *Canidia*, que dans les épîtres et les odes adreſſées à *Auguſte*, à ſes beaux-fils, à ſon favori *Mécène?* C'eſt le ſtyle qui eſt différent, non pas la langue, qui

eſt la même. Ce maître du goût n'a-t-il pas dit, qu'il ne faut pas qu'un héros parle le langage d'un valet? Il ne ſuppoſoit pourtant pas que les nourrices et les valets parlâſſent moins latin que les dames et les héros?

119) Les bons auteurs françois ont écarté de leurs écrits ſérieux les mots qui pouvoient rappeler des idées déſagréables, des choſes ſales et dégoutantes. C'eſt ce que les bons auteurs de toutes les nations ont fait de tout temps. Les plus célébres Italiens du ſiècle de Léon X n'ont-ils pas donné la même règle, non ſeulement aux écrivains, mais à tous ceux qui veulent bien parler dans la ſociété? On n'a qu'a ſe rappeler ce que le comte *Balthaſar Caſtiglione* dit dans ſon CORTIGIANO, et *Jean della Caſa* dans ſon GALATEO. Celui-ci blame *Dante* de s'être ſervi du mot *lucerna*, parce que ce mot rappelle l'idée, l'odeur déſagréable de l'*huile des lampes*. Il faut l'avouer cependant, qu'une certaine bienſéance de ſtyle, et ſi l'on veut *pureté de langue*, eſt plus particulière à la langue françoiſe qu'à la latine et à l'italienne. Cela vient de ce que la langue françoiſe atteignit ſa perfection dans un temps et dans une ville extrêmement policée, où François I, avoit attiré tous les arts, et que ſes ſucceſſeurs attirerent tant de nobleſſe à la cour. Sous Louis XIV on s'accorda ſans peine à rejeter une partie des mots et des phraſes, que le peuple groſſier et ignorant des ſiècles paſſés avoit formés en eſtropiant le Latin, et en y mêlant des mots teutoniques, que les Francs, les Bourguignons, les Goths y avoient

avoient apportés avec quelques reſtes de vieux Gaulois ou Celtique, que les écrivains du temps précédent avoient adoptés. On abandonna autant que l'on put les mots venus du Latin et de l'Italien, qui devenoient équivoques. On ne retint que ceux qui étoient plus doux, plus coulans et parfois énergiques et ſonores, mais ſurtout ceux qui étoient plus communément uſités et plus généralement compris. Les ſociétés des villes de province imitèrent la capitale et la cour, autant qu'il leur fut poſſible. Les auteurs françois, de quelque province qu'ils fuſſent natifs, ne vivoient et n'écrivoient guères qu'à Paris; et comme ils vouloient ſurtout plaire à la cour, ils avoient ſoin de ne ſe ſervir que de termes agréables, et des conſtructions les plus faciles à ſaiſir. Les orateurs, tant ſacrés que profanes, avoient le même but et le même ſoin; et il eſt vrai que les prédicateurs de la cour, même avant que leurs ſermons ayent été publiés par la voie de l'impreſſion, ont contribué beaucoup plus que les auteurs dramatiques, à purger le langage et à en fixer la ſyntaxe. Le dominicain Coëffeteaux, et avant lui le jéſuite Lingendes, enſuite Fléchier, et Boſſuet, ont certainement plus contribué à la perfection de la langue, que Corneille et Racine, et même plus que Boileau. Dans le même temps que deux ou trois orateurs, deux ou trois poëtes et quelques écrivains d'un rare génie, contribuérent par leurs diſcours, leurs pièces de théâtre, et quelques ouvrages qui réuniſſoient l'agrément et l'intérêt du ſujet qu'ils traitoient,

comme fit Pascal dans ſes Lettres provinciales, et accoutumèrent le public à un certain choix de mots et d'expreſſions; quelques littérateurs, formés par l'uſage du grand monde, autant que par les études faites au collége et dans leur cabinet (et dont ſe forma enſuite une autre ſociété littéraire, qn'on nomma Académie) furent deſtinés à rédiger dans un grand recueil, les mots et les tours de phraſes que l'uſage avoit conſervés.

120) C'eſt par là que la langue acquit cette pureté et cette préciſion, qui en font le mérite principal. Elle s'eſt alors débaraſſée, d'une quantité de mots qui lui étoient non ſeulement inutiles mais incomodes par le double ſens qu'ils préſentoient ou qu'on trouvoit durs deſagréables, barbares; ce fut là le travail de *Vaugelas*, et des premiers aſſociés de l'académie françoiſe ſous le miniſtère du cardinal de Richelieu. Et c'eſt auſſi ce qui en même tems dut apauvrir cette belle langue.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION I.

ARTICLE I.

Origine de la langue Espagnole.

121) Les ſavans Espagnols ne ſont pas plus d'accord ſur l'origine de leur langue, que les Italiens ne l'ont été ſur celle de l'italienne, ou les François de la françoiſe. Quelques uns ſoutiennent que l'idiome caſtillan eſt formé des langues latine et gothique, de l'Arabe; avec quelques reſtes de Grec, de Celtique, et même de Phénicien. Quant au Celtique, comme il eſt difficile de le ſéparer du Teutonique ou Gothique, il n'eſt plus beſoin d'en parler. Les mots phéniciens ſont auſſi très-incertains. A l'égard du Grec, *Bernard Adrète,* dans ſon ouvrage fort érudit *Dell'origine e principio della lingua caſtellana,* imprimé à Rome en 1606, donna une liſte des mots espagnols, qu'il croit pris du Grec, indépendamment, ſans doute, de ceux qui de cet idiome étoient paſſés au Latin. Quelques noms ſemblent véritablement venir du Grec, et n'avoir pas été naturaliſés dans le pays latin, autant que l'on peut en juger par les livres qui nous reſtent. Mais ces mots ſont en très-petit nombre, et ſe trouvent auſſi dans l'Italien, comme *zio, oncle,* en Espagnol *tio,* qui probablement vient

de Θειος qui ſe trouve dans le même ſens, ainſi que Θεια pour *tante* *). *Pierre d'Alcala, François Guadix* et le célébre *Covaruvias* ont remarqué une grande quantité de mots arabes. Cependant ils conviennent tous que leur langue eſt tout auſſi bien ſortie du Latin, que la langue italienne, et la françoiſe.

122) Elle peut prétendre à une auſſi haute antiquité d'origine que celles-ci, ſoit qu'on veuille la faire descendre de la celtique ou qu'on ſe contente de lui donner pour ſeule mère la latine. Il eſt bien ſûr que les Hiſpaniens avant que les Romains portâſſent leurs armes ſur l'*Ebre* et le *Tage*, parloient une langue peu différente de celle que parloient les Gaulois et qu'après que les Romains étendirent leurs conquêtes vers l'occident, l'Eſpagne leur fut ſoumiſe de gré ou de force bien avant que Céſar eut conquis les Gaules. Ainſi la langue des conquérans et maîtres fut introduite et établie en Eſpagne, ſous ſes premiers ſucceſſeurs, et à peine un ſiècle s'étoit-il écoulé depuis la mort de Cicéron et de Céſar, et un demi-ſiècle depuis celle de Tite-Live et de Virgile, que les auteurs nés en Espagne étoient eſtimés autant ou plus même que les Romains et qu'aucun de leurs contemporains nés en Italie. Je dirai que, quoique la préférence qu'on donnoit à Sénéque ſur Cicéron, à Lucain ſur Virgile fût injuſte; elle prouve toujours le génie naturel

*) V. Scapula Lexicon Graeco-Lat. pag. 626. epitome, pag. 263.

des Eſpagnols, puisqu'ils ſe ſont ſi hautement diſtingués dans un pays où la culture des lettres étoit portée au plus haut degré, et de l'autre côté cela ne laiſſe pas lieu de douter, que la langue romaine ne fût dès le temps d'Auguſte la langue dominante en Eſpagne, ſurtout dans les premières claſſes des habitans, qui ne tardèrent pas à la rendre commune, même au bas peuple. Auſſi Horace nous apprend-il en termes bien clairs, que ses ouvrages ainſi que ceux de tous les bons auteurs latins avoient grand cours en Eſpagne et que dès avant les beaux jours de la littérature latine, elle y étoit cultivée avec succès plus même que dans la Gaule méridionale, où d'ailleurs les études étoient aſſez floriſſantes. *Me peritus discet Iber, Rhodanique potor.* Ode 20. lib. 2. Quelque ſens que l'on donne à cet épithète de *peritus,* qu'on le faſſe ſignifier en général inſtruit, exercé, formé, expérimenté, ou qu'on le prenne dans la ſignification particulière d'expert, exercé dans l'étude du latin, cela prouve toujours que les Eſpagnols étoient déja verſés et fort avancés, dans le latin. Perſonne n'ignore que ſous Veſpaſien le meilleur maitre de rhétorique et un des poëtes les plus en vogue étoient Eſpagnols. Mais qu'importe que les Espagnols ayent adopté vulgairement la langue latine avant ou après les Gaulois? Dans les quatrième et cinquième ſiècles de l'Ere chrétienne, cette langue étoit commune à toute l'Europe occidentale, à l'exception de la Navarre et peut-être d'une partie de la baſſe Bretagne.

123) La langue appellée romaine, *Romane* ou *Romance*, ſous lequel nom on entendoit la langue latine vulgaire, ſe forma en Eſpagne plutôt que dans les Gaules. Les François mêmes ſont d'avis que la langue provençale, ſoeur ainée ſans doute de la pariſienne eſt née à la cour des comtes de Barcellone, maîtres d'une grande partie de la Provence; et le marquis de Saint Palaye ne fait aucun difficulté de comprendre ſous le nom de langue catalane, celle des Gaſcons et des Provenceaux, des Limouſins, des Auvergnats et des Dauphinois. *Acad. des inſcript. et belles lettres*, T. XXIV, p. 681. Certainement les plus vieux documens, les pièces les plus anciennes qu'on conſerve écrites en langue vulgaire françoiſe, approchent beaucoup plus du langage catalan que du françois pariſien et reſſemble beaucoup au langage des Vaudois que nous venons de rappeler, plus qu'aucun autre dialecte italien ou françois. Le langage catalan qui ſe fondit dans l'Aragonois et le Caſtillan, eſt au Provençal ce que le Piémontois eſt au Dauphinois; et quoique le nom de Provençal ait prévalu en parlant des premiers poëtes en langue vulgaire et que Toulouſe, Perpignan et Montpellier, ſoient plus renommés, dans l'hiſtoire de la poéſie vulgaire. on peut encore douter, ſi c'eſt plutôt en Provence ou en Catalogne qu'ont fleuri les premiers Troubadours. Mais enfin en conſidérant les monumens qui nous ſont reſtés en langue catalane, et ceux que nous avons en langue provençale et languedocienne, on a bien de la peine à dé-

cider du quel des deux côtés des Pyrénées ils ont été écrits.

ARTICLE II.

Rapport de cette langue avec l'italienne et la françoiſe.

124) Pour ſe convaincre que la langue caſtillane eſt tout auſſi bien que l'italienne et la françoiſe ſortie de la latine, on n'a qu'à prendre une dixaine de ſtrophes d'un poëte eſpagnol, ou quelques pages d'un proſateur des plus eſtimés pour la pûreté de ſon ſtyle, et en l'analyſant, on trouvera encore un plus petit nombre de mots étrangers à la langue latine, qu'on n'en trouveroit dans un pareil nombre de ſtances et de pages dans le Taſſe et dans Bocace. Dans vingt ſtances de l'*Arancana* d'*Erzitta* par exemple, dans le *Siglo d'or* de *Lope de Vega*, dans tout le prologue du fameux roman de *Don-Quichotte* par *Cervantes*, nous ne trouverons pas trois mots qui ne ſoient latins ou italiens.

125) J'ai fait la même épreuve avec le même réſultat ſur d'autres poëtes et ſur pluſieurs livres en proſe. Il eſt vrai que la moitié des mots eſpagnols ſont, au premier abord peu reconnoiſſables, même à ceux qui ſavent le latin; parce que les uns ont ſubi un changement matériel par la ſuppreſſion ou le changement de quelques lettres: dans beaucoup d'autres, le changement peut ſe dire intellectuel, parce qu'on a donné à un mot une ſignification différente de celle qu'il avoit dans la langue latine. L'Espagnol adopta les articles

et les auxiliaires, par la même raiſon que l'Italien les introduiſit et que le François les reçut. (V. ci-deſſus P. III, Art. I, et II.) Mais comme le François prit ſa première forme dans l'Italie ſeptentrionale, et au pied des Alpes ſurtout, l'Espagnol ſuivit le Gaulois ou le Romance méridional, le Provençal et le Languedocien, et commença à ſe former ſur les deux côtés des Pyrénées. Il prit des noms latins l'accuſatif du pluriel, ainſi qu'a fait le François, au lieu du nominatif; mais pour le ſingulier il retint, comme l'Italien, les terminaiſons en *a* et en *o*. Mais il abandonna l'*e* final daus tous les noms que l'Italien a formés de l'ablatif latin. Il dit *acion, ocaſion, ſermon, corredor, Ciceron, Platon, ſennor;* mais cela dans les mots polyſyllabes. Il retint, comme le François, l'*s* dans les trois perſonnes des verbes, que l'Italien n'a pas retenu; il ne ſubſtitua point une voyelle aux conſonnes, qu'il abandonna, comme a fait l'Italien, mais il ne retint pas le *t* de la 3me du pluriel, comme a fait le François. Il dit *las buenas almas aman lo ben. Los libros ſon utiles,* au lieu que l'Italien dit *le buone anime amano il bene, i libri ſono utili:* les bonnes ames *aiment* le bien, les livres *ſont* utiles. Il a conſtamment et uniformément abandonné l'*e* final des infinitifs, de ces verbes que l'Italien, du moins le Toscan, a retenu, et que le François retint ſouvent, abandonna quelquefois, et que dans quelques cas il renverſa ou changea.

126) L'Espagnol n'a pas éprouvé la même difficulté que le François à retenir les voyelles brè-

ves dans le corps des mots; puisque dans une infinité de cas il a retenu des pénultièmes brèves ainsi qu'a fait l'Italien, et même celles d'une classe qui ne sont pas dans le Latin. Car non seulement il retient les superlatifs réguliers *issimo*, mais il joint aussi le pronom à la fin des verbes, *vendolo, vendoselo,* comme l'Italien dit *vedendolo, vedendoselo; en le voyant, en se le voyant; daimelo. datemelo, donnez le moi.* Il resserra cependant les mots, en supprimant les brèves comme a fait le François.

127) De *homo, homine,* dont le François a fait *homme,* l'Espagnol fait *hombre;* de *femina* au lieu de *femme,* il fait *hembra.* En supprimant la syllabe brève la il appuya d'un *br* la suivante, comme l'on voit dans *lumbre* fait de *lumine,* de *legumine, legumbre.* Il change volontiers l'*n* et *l* en *r;* de *culmine* il fait *combre;* de *multitudine,* de *servitudine,* il a fait *muchumbre, servitumbre;* de *consuetudine, costumbre;* de *nomine, nombre.* Le Francois a fait d'*amaritudine,* de *consuetudine,* d'*incudine, amertume, coûtume, enclume.* L'Espagnol, autant que le François, a supprimé les brèves intermédiaires des mots latins; et il l'a fait de plusieurs manières, tantôt en substituant un *b*, ou un *br,* comme dans les noms que l'on vient de citer; tantôt par une transposition de lettres, comme dans *milagro,* formé de *miraculo, peligro* de *periculo, tierno* de *tenero.* Quelquefois en supprimant la voyelle *i*, il diminue encore la consonne qui l'accompagne, changeant l'*m* en *n:* de *semita* il a fait *senta,* (d'où le François et

l'italien ont enſuite fait *ſentier, ſentiere:)* en quoi il paroit avoir ſuivi la marche du François, s'il ne l'a pas précédé. Nous avons vu, combien de mots ont changé de forme par la manière ſingulière de les répéter. (V. P. I, Art. V. §. 50 etc.)

128) Tout au contraire de l'Italien, qui a retranché tant de voyelles initiales, comme l'on a vu ci-deſſus, l'Espagnol a ſouvent ajouté un *a* à des mots qui dans les autres langues commencent par une conſonne: Il dit *alli* pour l'italien *li, illic aqui* au lieu de *qui, hic; aquelo, aqueſto,* pour l'italien *quello* et *queſto: aça* pour *ça* françois, ou *qua* italien, *adonde* au lieu de *donde,* de même que au lieu de *zucar ſucre,* il dit *azucar.* Cette prépoſition *c,* qui dans l'Italien et le François marque le datif, dans l'Espagnol accompagne également le nominatif et l'accuſatif. Il a conſtamment appuyé d'un *e* tous les mots qui commencent par un *s* ſuivi d'une conſonne, comme *ſcuolà; ſtrada, ſtudio*, dont il fit *escuela, eſtrada, eſtudio.*

129) Quelques voyelles latines ſont reſtées à la langue espagnole plus conſtamment qu'à la langue italienne. L'*u* que l'Italien a ordinairement changé en *o*, dans une infinité de mots eſt reſté à l'Espagnol tel qu'il eſt dans le Latin, comme *curſo, diſcurſo, curto, conducta,* au lieu que l'Italien a fait *corſo*, *diſcorſo, corto, condotta:* mais l'*o,* que le François a ſi ſouvent changé dans la diphtongue *eu*, l'Espagnol l'a changé en *ue,* ſoit qu'il ait renverſé la diphton-

gue *eu* du françois, ou que celui-ci ait renverſé l'*ue* espagnol. L'on doit pourtant obſerver que dans les vieux ouvrages françois on trouve auſſi fort ſouvent *ue* pour *eu*, comme *cuer*, pour *coeur*. Il a même cet *ue* dans une quantité de noms, où le François a retenu l'*o* ainſi que l'Italien, comme dans *corde*, *corps*, *porte*, *forze*, dont l'Espagnol a fait *cuerda*, *cuerpo*, *puerta*, *fuerza*: il a fait *cuento* de l'Italien *conto*; *duenno*, *duenna*, prononcez *duegno*, *duegna*, de *donno*, *donna*, *dominus*, *domina*; ainſi *rispueſta*, *luego*, *vuelta*, *nuevo*, *ſuelo*, et mille autres. Par une pareille ſingularité, effet ſans doute, d'un penchant organique, nous verrons que de deux voyelles, où le François a ſupprimé la première, l'Espagnol a ſupprimé la ſeconde. Le françois a fait *ſon* et *ſa*, de *ſuus*, *ſua*; *tuus*, *tua*, l'espagnol *ſu* et *tu*. Il dit *ſu madre*, *tu padre*, au lieu de *ſa mère*, et *ton père*.

Cette langue par ît avoir éprouvé une répugnance inſurmontable, pour articuler deux conſonnes adoſſées l'une à l'autre dans les mots latins. Elle a même décompoſé celles qui dans l'origine étoient doubles; et c'eſt l'obſervation la plus importante pour ceux qui veulent apprendre l'Espagnol, et qui ſavent le Latin et l'Italien, ou ſeulement le François.

130) L'union de *CT*, ſi fréquente dans la langue latine, comme *actum*, *dictum*, *factum*, *lectum*, *pectus*, *nocte*, *octo*, eſt diſſoute dans l'Espagnol, et ſe change en *ch*; et ce *ch* ſe prononce comme le *ci*, *ce*, *ciò* de l'Italien, et comme le *tſch* de l'Allemand et de l'Eſclavon: ainſi *dictum*

et *pectus, octo, nocte,* en Espagnol deviennent *dicho, pecho, ocho, ncche,* qu'on prononce et comme un Italien prononceroit *dicio, pecio, ocio, noce.*

Le digamme éolique, ou l'*f* latin, qui repond au *ph*, φ grec, ſe diſſout d'une manière différente dans l'Espagnol; et de ces deux lettres *ph* parce repréſentées dans la langue grecque, il n'eſt reſté que l'*h*, lequel encore ne ſe fait point ſentir dans la prononciation. Ainſi de *ferro* il a fait *hierro:* de *formoſus, hermoſo;* de *ferire*, *herire;* de *folium, foglia,* il fait *hoja*, tous mots qne l'Espagnol ne prononce que *iero, ermoſo*, *erire* etc.; de *filio*, il a fait *hijo,* prononcé *ikho.*

131) Cette langue change *g*, en *y:* de *gema* elle a fait *yema;* de *jacere, yazer.* Cependant, en général le *j* eſt reſté dans l'écriture, mais dans la prononciation il devint un χ grec ou *ch* italieu; *juſto* dans la prononciation devient *chuſto.*

Le changemeut de *p* en *b* n'eſt pas extraordinaire; on le ſent en Allemagne à tout moment, ainſi on n'eſt pas ſurpris de lire *obisbo,* pour *episcopo; abrir* pour *aprire* ouvrir; *ſabio* pour *ſapiens.*

132) L'*x* latin, conſonne double tenant lieu de *cs* ou *gs,* que le François a retenu tout entier, et que l'Italien a changé en double *s*, quelquefois en *s* tout ſimple, s'eſt diſſout dans la langue espagnole. Au lieu de retenir l'*s,* comme ont fait tous les dialectes italiens, on a retenu le *g,* auquel fut ſouvent ſubſtitué le *j.* Ainſi au lieu de *ſabulari* dont l'Italien

a fait *favellare*, l'Espagnol a fait *hablar*, prononcé *ablar*; au lieu d'*exemplum*, *proximum*, *exercitium*, l'Espagnol dit: *ekemplo*, *prokimo*, *ekercizio*: *introduxit* devient *introdujo*; *Alexandre*, *Alejandro*.

133) On y trouve très-rarement une double conſonne, dans un mot régulièrement orthographié. Il eſt, à cet égard, très-différent de l'Italien et du Grec. Si cette langue a quelque rapport avec la grecqne, c'eſt plutôt avec les dialectes éolique et ionique, dans lesquels les contractions ſont très-rares, qu'avec l'attique, où ces dernières ſont très-fréquentes, et où le double *t* l'eſt encore plus.

L'*h* initiel latin, que l'italien a retenu jusqu'au ſiècle dernier dans l'ortographe ſeulement, et qne le François retient encore, dans l'Espagnol s'eſt changé en *y*; et on a fait *yerba* et *yedra*, de *herba* et *hedera*.

134) Si l'on cherche dans les dialectes italiens quélque rapport avec l'idiome espagnol, c'eſt dans le napolitain, et quelquefois dans le ligurien et le piémontois, qu'on le trouve. Le romain et le toscan, qui ſont devenus la langue littéraire de l'Italie, ont un caractère différent.

135) Dans l'inflexion des verbes l'Espagnol n'a ſuivi l'Italien et le François qu'en partie. Comme il n'a pas le même penchant organique à la contraction des mots, qu'a eu le Toscan, et d'une manière différente le Picard; et que, d'un autre côté, il ne ſupportoit pas facilement les ſyllabes brèves intermédiaires, il

forma les paſſés et les futurs d'une façon particulière, aſſez conforme pourtant à ce qu'il fit dans la formation des noms: par exemple de *teneo* latin, il fait *tengo* comme l'Italien; mais au futur au lieu de *tenerò*, ou *terrò*, il fait *tendrè*, (ſup. P. III, Art. V).

136) Il tira, tantôt du préſent indicatif, tantôt de l'autre mode, le paſſé défini, qu'il forma conſtamment en *o*; en quoi il ſe conforme à l'Italien qui dit *amò*, *andò*, à la troiſième perſonne; mais en Italien cela ne s'eſt fait que dans les verbes de la première conjugaiſon en *are*, au lieu que l'Espagnol l'a fait dans toutes. L'Italien de *tenuit*, *fecit*, *audivit*, a fait *tenne*, *fece*, *udì*, le François *tint*, *fit*, *ouit*: l'Espagnol a fait *tuvò*, *hizo*, *oio*. Dans la terminaiſon de la première perſonne, qui eſt en *ai*, ſouvent dans les prétérits et conſtamment dans la premiére du futur, l'Espagnol a ſuivi la prononciation et non pas l'ortographe françoiſe, car il ſubſtitue l'*e* à l'*o* italien et à l'*ai* françois. Il dit *hé*, *ſé*, pour *habeo*, *ſcio*, *j'ai*, *je ſuis*; *viendré*, *je viendrai*; *haré*, *je ferai*.

137) Par une propenſion que je ne puis appeler qu'organique, l'Espagnol aime plutôt à alonger les mots qu'à les reſſerrer par contraction, et ajoute encore une ou pluſieurs ſyllabes au mot originaire latin, là où le Toscan a ſupprimé une ou deux lettres. Le participe *acceſo* d'*accendere*, eſt en Espagnol *encendido*; *gradimento*, eſt *aggradecimiento*; *pare*, *paresce*.

138) C'eſt par ce même penchant à traîner et

groſſir les mots, qu'il a fait de *capo, cabeza,* la *tête*; de *natura, naturaleza, nature. Cor, cordis,* eſt en Espagnol *coracon*; *vero, vrai* eſt *verdadero,* formé du ſubſtantif abſtrait *veritas*; il dit *verdaderamente,* au lieu de *vrumente.* De *ſapio,* l'Italien a formé *ſaviezza,* le François *ſageſſe,* l'Espagnol a formé *ſabiduria.* Au lieu de *beauté, beau,* et de l'Italien *bello, bellezza, beltà,* il a pris *formoſus, formoſitas,* dont il a fait *hermoſo,* et *hermoſura.* Pour *findere, fendre,* d'où vient *fente* et l'italien *feſſura,* l'Espagnol a fait *hendedura.* Au lieu de *ſenſus,* en italien, *ſeuſo, ſens,* l'Espagnol dit *ſentido.*

139) Il a alongé la pénultième des infinitifs qui en latin eſt brève, au lieu de la ſerrer par contraction, comme a fait le François et quelquefois l'Italien. De *dicere,* de *facere,* il a fait *dezir, hazèr,* de *petere, pedir*; *quaerere, querir*; *acquerir* d'*acquirere.* Par cette facilité de ſoutenir les mots, et ce penchant à les alonger il a retenu beaucoup de ceux que les deux autres langues, ſes ſoeurs, ont laiſſé perdre, particulièrement les diſſyllabes, dont la première eſt brève en latin. Par exemple il appelle *ave,* l'*oiſeau,* il fit *miedo* de *metus, morar* de *morari,* dont l'Italien et le François ont fait *demorari,* de la baſſe latinité.

140) La langue espagnole diffère auſſi de l'italienne et de la françoiſe, par le ſens qu'elle a attaché a une foule de mots, qui dans le Latin, dans l'Italien, et ſouvent dans le François, en ont un tout autre. De *quaerere* il a fait *quérir*; et ce *quérir* ſignifie *vouloir. Vuelver* de

volvere remplace le *verbe* latin *redire, reverti, retourner*; *vuelvo a casa, je retourne à la maison. Salir* qui en Italien signifie *monter*, ne signifie que *sortir*, et répond au latin *exire.* Tout le monde sait que le mot *sac* se trouve dans toutes les langues. Mais combien de choses différentes ne signifient-ils pas, ce mot de *sac* et ses dérivés? De *sac* on a fait en Italien et en François, *insaccare, ensacher*; *saccheggiare piller*, parce qu'on met dans un *sac* ce qu'on pille. *Saquear* a la même signification et le même régime: mais *sacar* en espagnol dit précisément le contraire de ce qu'il devroit dire, car au lieu de signifier *mettre dedans*, il signifie *tirer dehors.* Il y a des mots espagnols, qui quoique latins d'origine, ont pris leur signification actuelle de l'usage particulier des choses que ces mots signifient, Ils nomment *ventana* la fenêtre, parceque la chaleur du climat fait chercher les fenêtres plutôt pour prendre l'air et le vent frais, que recevoir la lumière. On appelle *sombrero* le chapeau, parce qu'on a plus besoin de se garder des rayons du soleil que de la pluie et du froid. *Tienda, tente*, se dit pour *boutique*, parceque souvent les boutiques n'étoient que des baraques, des *tentes.*

140) La langue espagnole dans le dernièr siècle a pris beaucoup de mots de la francoise, non pas pourtant de ceux que l'on prétend être restés de la langue celtique, mais de ceux que le Francois a pris du Latin ou de l'Italien, et cela dans les temps que les deux langues se formèrent, dans les siècles barbares par la corruption

ruption de la langue latine. Car il eſt évident que l'Espagnol ne les a pas apris par des livres et des écrits quelconques, mais de la bouche, et de la voix: auſſi n'a-t-il point ſuivi l'orthographe, mais la prononciation. Il ſe tint méme en partie à l'Italien, parce que le Languedocien et le Provençal, ſes voiſins, tiennent beaucoup plus que le Picard, le Champenois et le Normand, de la prononciation italienne. Le François par exemple fait *autre*, d'*alter*, ou *altro*; il écrit *autre*, et il prononce *otre*; l'Espagnol dit et écrit *otro*. De *falx*, ou de l'ablatif *falce*, le François a fait *faulx*, puis *faux*; l'Espagnol en a fait *hoz*. De *calcio* italien, que le François exprime à préſent par *coup-de-pied*, le Provençal avoit fair *caulx*, puisque le Piémontois dit encore *caufs*; l'Espagnol a fait *coz*. Le mot de *forjar* dérivé de *fabricare* eſt paſſé d'abord du François à l'Espagnol, enſuite il eſt revenu de l'Espagnol au François, qui de *faber* avoit fait *faure*; puis de *forjar*, il fit *forger*. C'eſt ainſi qu'en reſſerrant dans une ſimple lettre la diphtongue françoiſe, il a raccourci pluſieurs mots latins et italiens, tandis qu'il en a alongé beaucoup d'autres. Le François à ſon tour a pris de l'Espagnol quelques mots que celui-ci avoit formés du latin, comme *achever*, qui vient d'*acabare*; *chère*, fait de *cara*, *viſage*, *allécher*, tiré d'*allectus*, participe paſſif d'*allicere*.

141) Au reſte, il faut convenir que cette langue eſt plus réguliére, plus ſonore, plus douce même, que les deux autres, et par conſéquent que toutes les langues européennes, excepté la

grecque. Elle n'a ni la dureté que la latine préſentoit par l'union des conſonnes, ſurtout du *ct*, *pl*, et par le mugiſſement de l'*m* final, ni l'uniformité éternelle des terminaiſons italiennes, presque toujours en voyelles: elle n'a pas la terminaiſon nazale et lourde du François, qui tombe tonjours ſur la dernière ſyllabe, ou, ce qui revient au même, ſur la pénultième, puisque l'*e* final eſt ordinairement muet. En la parlant, l'Espagnol n'eſt point ſujet aux équivoques du François, où il y a ſi peu de mots qu'en les prononçant on ne puiſſe prendre pour deux, trois et jusqu'à cinq ou ſix autres mots très-différens, tels que *cent, cens, ſans, ſens* nom, et *ſens* et *ſent* verbes. Et *ſain, ſaint, ſein, ceiut, cinq, verd, vers, ver; vin, vain, vingt, vint* verbe. La ſeule équivoque en parlant qu'on trouve dans l'Espagnol vient de l'uſage arbitraire de l'*x*, du *g* et du *j*, qui peuvent un peu empêcher qu'on ne ſaiſiſſe auſſi promptement le ſens qu'a le mot, parce que ce *g* et ce *j* ne repréſentent pas naturellement l'*x* qu'ils remplacent, et la prononciation même de l'*x* qui prend l'expreſſion dn *k* aſpiré, doit arrêter un peu celui qui entend parler, s'il ne ſait la langue que par l'étude.

142) Les translations de noms par les quelles cet idiome eſt divers du Latin et de l'Italien ſont une ſuite de la prononciation particulière, qui n'a pu retenir les mots latins formés de telle ou telle combinaiſon d'élémens; ſurtout de conſonnes; et qui a donné au mot une forme, ou une expreſſion différente; comme nous

l'avons obſervé plus d'une fois. Un nom abandonné ou perdu fut remplacé par celui qui ſe préſentoit plus promtement, et on le prit; mais lorsqu'on eut beſoin de s'en ſervir dans le ſens primitif, ſe trouvant employé ailleurs, on lui en ſubſtitua un autre par une ſemblable translation, c'eſt pour cela qu'ayant pris le verbe *quaerere* pour ſignifier vouloir, déſirer on prit enſuite, *buscar* qui dans ſon origine devoit ſignifier ramaſſer des *buches*, du *bois* pour exprimer chercher. N'ayant point retenu le nom latin *vultus*, ni pris l'Italien *viſo*, et celui de *haz*, tiré de *facies*, ne ſonant pas agréablement dans une période; on prit pour le remplacer *roſtro*, qui proprement eſt le *bec de l'oiſeau;* ou, on ſe ſervit par ellipſe de l'adjectif *cara*, qu'on entendoit tous les jours accompagnant *facies*, *cara facies*, comme ailleurs on diſoit *carum caput*.

143) Mais c'eſt dans l'uſage des adverbes que ces tropes ont eu lieu le plus ſouvent; et presque toujours enſuite de quelque mot latin abandonné. L'organe eſpagnol, ou plus proprement le Caſtillan, ſe refuſant à l'articulation des doubles conſonnes *cl*, *pl*, les changea en *ll*, *mouillée:* de *clavis*, faiſant *llave*, de *plano* et *pleno*, *llano* et *lleno;* qu'on prononce *gliave*, *gliano*, *glieno*. L'adverbe monoſyllabe *plus* ne put être conſervé, non plus que pluſieurs autres monoſyllabes latins; on s'en tint à *magis*, qui avoit la même valeur, et on fit *mas*, dont on tira encore *demas*, et *ademas;* pour rendre les noms *reliqui*, *caeteri*, *plures* et *plurimi*. En même tems n'ayant pu retenir les adverbes

at, ſed, verum, il falloit les remplacer par quelque autre mot. L'Italien et le François avoient transporté le ſusdit adverbe comparatif *magis,* dont par ſyncopé ou par contraction l'italien fit *ma* et le François *mais.* L'Espagnol ayant déja transporté ce *magis,* à la place de *plus;* il remplaça le *ſed,* et l'*at,* par un mot formé de *per hoc,* dont l'Italien avoit fait *però.*

144) C'eſt ainſi que le gros corps de cet idiome eſt formé de mots latins; quoiqu'une aſſez grande partie ayent été pris dans une ſignification un peu différente de celle, qu'ils avoient dans les écrits des auteurs du ſiècle d'Auguſte. Il prit au reſte, des Goths et Wiſigoths à peu près tous ceux qu'en ont adoptés l'Italien, le François, et ſurtout les termes militaires, comme *guerre, treve, alabarde, darde, esperon, boulvar, brutir, esquadron, escarmouche.* Il en retint auſſi un fort grand nombre de la langue arabe; et c'eſt pour cela que la langue espagnole eſt plus riche que la françoiſe; et même que l'italienne. Car ayant pris du Latin et du Gothique presque tous les mots qu'a retenus l'Italien, il en reçut une foule de l'Arabe dont la plus grande partie n'eſt pas paſſée aux autres langues européennes, comme nous avons vu, tels qu'*almanach, almiral, algebre,* et *magaſin;* et quelques autres relatifs particulièrement au commerce, aux arts, et aux ſciences. Un autre changement non moins important eſt celui de l'*al,* non ſeulement en *au,* comme en François, mais en *o,* tout rond; d'*alter,* en François *autre,* l'Espagnol *otro,* fit de *ſaltus, ſoto.* Ajoutez à cela

le changement de la syllabe *ce* final en *z*, par lequel de *facies, face*, il fait *haz*, de *falx falcis*, il fait *hoz*.

ARTICLE III.

Des dialectes espagnols, et particulièrement du Basque, celui de la Biscaie.

145) Avant le règne de Charles-Quint sous lequel les treize royaumes qu'on comptoit autrefois n'en firent plus qu'un seul, on y pouvoit compter au moins autant de langages ou de dialectes qu'il y avoit d'états indépendans les uns des autres. Ces langages étoient sortis tous également du Latin avec plus ou moins de mélange de Celtique, de Gothique, ou d'Arabe, suivant les circonstances dans lesquelles ces provinces s'étoient trouvées, ou la différence de leur position géographique. Ainsi la langue catalane ressembloit et ressemble encore si fort à celle qu'on parle dans la France méridionale, et à la Ligurienne, que les François même la regardent comme soeur ainée de la Provençale et de la Languedocienne. La Castillane tant par le voisinage et par la qualité de l'air et du sol, que pour avoir eu des relations politiques avec la Gascogne et le Béarn singulièrement, ressemble infiniment au Gascon. Les provinces méridionales telle que la Murcie, la Grenade, l'Andalousie, ont conservé plus de mots arabes qne les deux Castilles, la Catalogne, et la Navarre. L'Aragonois qui ne peut guères différer du Va-

lencien, tient une ſorte de milieu entre le langage des provinces, placées aux extremités oppoſées de la Péninſule. Il s'amalgame plus facilement que les autres avec le Caſtillan; conſervant toutefois plus de rapport avec le Latin ou l'Italien, que n'en conſerva le Caſtillan. Ce qu'on remarque ſurtout au ſujet de la lettre *F* que le Caſtillan ſurtout changea peu-à-peu en une aſpiration fort légère, qui à la longue diſparut en parlant, et ne reſta que dans l'écriture.

146) Les écrivains cependant tant aragonois que valenciens, dès le tems de Charles-Quint ſe ſont presqu'en tout conformés au dialecte caſtillan, comme en Italie les Lombards ſe ſont conformés au Toscan. Quoique les Angenzola, Mendoza, Boscan, et autres poëtes du ſeizième ſiècle n'euſſent pas d'autre modèle à ſuivre que la Celeſtina de Giovanni Mena ou ſuivant d'autres de Rodrigue Cota, beaucoup moins conſiderée en Espagne que ne l'étoient en Italie les poëſies de Dante et de Pétrarque, et la proſe de Boccace.

147) Mais le dialecte qui ſe conſerve encore dans une des provinces de l'Espagne, très-différent non ſeulement de la langue commune espagnole, mais de toutes celles qu'on connoit en Europe, eſt le Basque. Quelques recherches qu'aient faites pluſieurs ſavans Espagnols, et les François (qui ont quelque titre pour regarder cette langue ſingulière, comme appartenant en partie à la France,) jamais on n'eſt parvenu à conſtater ſon origine. Il eſt vrai qu'on a de

la peine à y appereevoir quelque reſſemblance avec les langages des peuples qui entourent la Biscaie de trois côtés à l'Oſt, au Sud et au Nord; car à l'occident le pays touche à la mer. Il ſeroit naturel que dans ce pays l'ancienne langue celtique ſe fût conſervée, mieux que dans tout autre coin de la Péninſule; puisque l'on ſait que les Romains ont eu bien de la peine à le ſoumettre, et ne l'ont jamais poſſédé auſſi completement que les autres, que peu ou point de colonies y ont été conduites de l'Italie, ni des Gaules, ou de l'Espagne parfaitement ſoumiſes. On ſait auſſi que les rois de Caſtille ont toujours traité ce pays avec beaucoup d'égards, l'ont diſtingué par diverſes exemptions et lui ont conſervé différens privilèges; de ſorte que la langue caſtillane n'y a pas été beaucoup mêlée avec le langage propre du pays par ces foules d'employés, qu'on envoie de la capitale, ou des autres provinces pour gouverner, ou *travailler en finance* les provinces qu'on peut craindre diſpoſées à des révoltes, à des inſurrections. Nonobſtant cela, et malgré l'opinion conſtante que cette langue eſt unique, ſans rapport avec les autres connues, on y voit bien des traces qui la rapprochent des langues d'une origine commune; et ſi les mots qui nous laiſſent entrevoir ces traces, ne ſont pas venus du Celte, ou du Latin, ils ſont de ceux qui ſe trouvent dans tous les idiomes, et que la nature a formés même par les organes.

148) Tels ſont d'abord les noms de père et

de mère qu'en Biscaie on appelle *aita*, et *ama*. Or *Aita* eſt ainſi que *tata* le nom de pére en divers idiomes orientaux; et *Atta* avoit même cette ſignification dans le vieux Latin; *ama* eſt le même que *mama*, et *amme*, qui dans tout pays, déſignent la mère, la nourrice et toute femme qui tient lieu de mère.

149) L'*eau*, eſt en Biscaie *ura*, qui ne peut-être que l'*udor*, *dour*, *dur*, des anciennes langues orientales et occidentales ponr ſignifier *eau* *). Les Basques appellent le coeur *viſtza*, qui rapelle promptement le nom latin et italien *viscera*; l'*ame* eſt *arimea*. Comme pluſieurs langues d'*anima*, ont fait *arma*, celle des Cantabres a pu faire *arimea*. Ils diſent *edan*, pour *boire*, c'eſt qu'on ſe nourit en avalant quelque choſe de liquide tout comme en mangeant; et *edan* eſt le même mot que *eden*, *eten*, manger, et le *jan*, mot primitif de ſignification vague comme *ja*, *jo*, *jam*, par quelque translation de ſens veut dire *manger*. *Eguin* ne reſſemble pas davantage a *agen*, prononcé *agmen*, en changeant les voyelles, et *eguin*, *agene*, moins éloigné qu'*echo* espagnol n'eſt de *factum*, d'où il ſort certainement. Trois noms de couleur ne diffèrent pas beaucoup de ceux que nous avons dans nos langues, *balza*, qui ſignifie *noir*, pourroit-être tiré de *ſwarz*, par des transpoſitions et changements de lettres aſſez ordinaires, de *w* en *b*, de *r* en *l*. Le *bleu* eſt en Basque *azula*, com-

*) Le nom correspondant à rivière eſt *orequia*, compoſé des élémens radicaux d'*hudor*, et d'*aqua*, *aiqua*, *equia*.

me en Italien *azurro*. Le *verd* eſt *vaedia*, en ſupprimant l'*r*, comme bien d'autres idiomes le ſupprimen, en beaucoup de mots. Deux noms très eſſentiels *moi* et *toi*; quoiqu'ils ſe préſentent ſous une forme différente, ſont néanmoins les mêmes qu'on trouve dans toutes les autres langues du monde. Le Basque donnant très facilement l'expreſſion de *n* à *m*, au lieu de *mi* dit *ni*, et changeant comme ont fait les Germains le *t* en *z*, il dit *zu*, pour *tu*.

150) *Bera*, qui a tout le rapport poſſible avec *wer*, appuyant ſeulement la fin du mot par un *a*, probablement demi-muet, tient lieu du pronom *il* et *lui* françois; tandis que *wer* en allemand répond à *quis* latin, ou à *qui* françois. Cette translation de pronom n'eſt pas plus extraordinaire, que ne l'eſt la formation de *queſto* et *quello*, de *coſtui* et *colui* italiens, *ceſtui* et *icelui* françois, où *qui quae quod*, et *hic haec hoc*, entrent par un pléonasme fort ſingulier. La facilité de pareilles formations ou translations de noms chez un peuple idiot eſt incroyable, et pourtant véritable et réelle. Je ne ſaurois oublier un mot que j'ai trouvé dans le recueil de noms celtiques, que nous devons au grand Leibnitz (V. préf. et P. I, Art. II). C'eſt le mot *warta*, ſignifiant *nomen*, dans quelque langage du Nord. Il eſt aiſé de comprendre que des hommes ſimples et ignorans ayant par hazard entendu des gardes, des ſentinelles crier *wer da, war ta*, demandant *qui eſt là*, et ayant entendu répondre par exemple *Heinrich, Fritz, Hans*, auront cru que par ce mot *warta*, on deman-

doit le nom en criant *qui es tu, qui eſt là.* Le mot basque qui répond à *quis* latin interrogatif eſt *uor.* Que de ſens peut avoir ce monoſyllabe, fait peut-être par contraction de *no', now, nun,* et *ar, er, or,* pour faire une interrogation? *Grandis* latin, eſt en Basque *andia,* retranchant les conſonnes initiales, a l'articulation desquelles ſon organe paroit avoir de la répugnance. *Petit,* en Italien *picciolo,* en Piémontois *pechit,* ou *pecit,* et dans queiques cantons *cit,* eſt *chiquia,* espèce d'onomatopée qui déſigne un objet, de peu d'aparence, de peu de corps.

151) Les noms numéraux par lesquels principalement on prouve l'affinité des langues, ſont dans le Basque fort différens de ceux des autres langues anciennes et modernes où ils ſont presque tous venus du Grec primitif; un eſt *bat,* deux *bis,* trois *iru,* quâtre *ſaw,* cinq *boſt,* ſix *ſci,* ſept *zaspi,* huit *zorzi,* neuf *bederatzi,* dix *amar,* onze *amarca,* douze *amabi,* etc. vingt *oguei,* vingt un *ogueitabat,* trente *ogueitabat,* (c'eſt-à-dire vingt et dix), quarante *biogei,* (c'eſt-à-dire deux fois vingt), cent eſt *eun,* deux cent *biyeun,* mille eſt *millà.* Malgré la grande différence qui ſe préſente au premier coup d'oeil entre ces noms, on apperçoit pourtant au fond bien de la reſſemblance, dans la plupart. Le premier de ces noms *bat* eſt à la verité hors de tout rapport matériel avec *ειν, unus, ein* allemand, *one* anglois; mais le Basque n'eſt pas le ſeul langage qui a ſubſtitué le mot que le hazard ou le caprice ſuggéroit, à celui dont les autres peuples ſe ſervoient

pour dire *un*. Le Hongrois, comme nous avons vu, dit *egy bi*, ce qui eſt évidemment le *bis* latin qui ſignifie deux fois. *Iru* ne retient que l'*r*, de *tres*, τρεις, *drey*, trois; mais il a du rapport avec *harom* Hongrois, et paroit avoir la même origine. Je ne ſais d'où peuvent venir *lav* et *boſt*, quatre et cinq; mais *ſci*, eſt bien clairement *ſex*, *ſei* grec, latin, et italien. *Zaspi* ne diffère pas plus de *ſeptem*, que ne font *ſieben* allemand, *ſeven* Flamand et Anglois, qui tous ont une origine commune avec *hepta* grec et *ſeptem* Latin. *Orzi* qui reſſemble peu à *acto*, reſſemble beaucoup à *niolt* Hongrois *). Je ne ſaurois dire d'où on a tiré *bedoratzi*, neuf, mais je ſoupçonne qu'*amar* ait pu déſigner les cinq doigts des deux mains, comme les ſignes numéraux des Latins υ et χ, déſignoient les mains avec le pouce et le petit doigt étendus droit, et les trois autres pliés, couchés, formant la figure de υ, puis plaçant une main contre l'autre il formoient un double υ, et par là un χ. Les noms ſuivants ſont compoſés de la même manière que ceux des autres idiomes, ajoutant *un*, *deux*, *trois*, etc. à *dix*, *amarca* eſt onze, *amabi* douze, *amaira* treize. *Oguei* vingt eſt formé d'une manière un peu ſingulière comme *viginti*, l'a été chez les Latins. Vingt un, vingt trois, vingt qua-

*) Il eſt à propos de remarquer dans la formation de ces noms, que le Basque, comme toutes les langues les plus douces et polies inſère une conſonne entre les deux mots, dont elle compoſe un troiſième pour prévenir l'*hiatus*; et il inſère une voyelle pour adoucir la rudeſſe des conſonnes qui ſe rencontrent.

tre, ſont *ogueitabat, ogueitabi, ogueituri, ogueitamar. Beroguei*, deux fois vingt, *iruroguei*, trois fois vingt, ne ſont pas plus abſurdes pour dire trente et quarante et ſoixante, que ne le ſont en Francois *ſoixante*, et *dix quatre vingt dix*, et *ſix vingt* ponr dire *ſeptante, huitante, nonante, cent vingt.*

ARTICLE IV.

Rapport du Portugais avec l'Espagnol.

152) Le fond de la langue portugaiſe eſt autant ou plus latin encore, que celui des autres langues méridionales et même de l'italienne; perceque les peuples du Nord n'ont pas porté dans la Luſitanie autant de leurs mots, qu'ils en ont introduits en France et en Italie. ni les Maures n'y ont pas porté autant de mots arabes, qu'ils en ont laiſſé en Espagne. Il y reſte fort peu de mots de l'ancienne langue, qui devoit être la Celtique ou Celtibérienne. On eſt étonné de voir la langue vulgaire des Romains répandue, établie à une ſi grande diſtance, de Rome et du Latium. Il faut ſuppoſer que du temps de Viriatus, de Pompée et des premiers empereurs romains, de nombreuſes colonies ſont allées s'établir dans ce dernier coin de l'Europe, ou que des troupes non moins nombreuſes de Luſitains, après avoir été à Rome, ou avoir ſervi dans les armées romaines, ſont retournées dans leur pays, et y ont apporté le langage vulgaire qu'ils y avoient appris.

On pourroit donner une longue liſte de noms, de verbes, d'adverbes que le Portugais a retenus du Latin, et qui ne ſont reſtés ni à l'Italien, ni au François, ni à l'Espagnol. Mais contentons-nous d'obſerver qu'il y a moins de mots non latins dans quatre ſtances du Camoëns, que l'on n'en trouve dans le Taſſe. Je prends outre cela la traduction du premier chapitre de la Genèſe et l'averſion italienne de Diodati. J'y trouve trois mots ſur 31 verſets ou deux-cents lignes, qui ne ſemblent point venus du Latin, tels que *balena, caminare, tecare.* Dans ce même chapitre de la Genèſe, de la traduction portugaiſe très eſtimée, *in çima* pour *ſupra, deſſus; de baixo* pour *ſubtus, deſſous,* ſont auſſi italiens, car on dit *in cima* et *a baſſo* à peu-près dans le même ſens; et l'on ſait bien que c'eſt du Romain vulgaire, que ſe ſont formés les autres idiomes méridionaux. Le Portugais, ainſi que l'Espagnol et le François, eſt ſorti de la langue latine par la même marche qu'a faite l'Italien. Tous trois ont réparé les terminaiſons perdues des noms par des articles, et celles des verbes par des auxiliaires. A meſure que les nations qui parloient le Latin ſous les empereurs romains, ſe trouvoient éloignées du ſiège de l'Empire et de la langue que les Romains avoient propagée, la prononciation devoit être plus défectueuſe, et le langage qui en ſortoit, toujours plus différent de l'idiome jadis dominant. Cependant le plus ou moins de ſoupleſſe ou de roideur dans les organes, effet de l'air ou du climat, fit que telle

nation qui, en général, a le plus défiguré les mots latins, en a conſervé beaucoup d'autres presque totalement tels qu'elle les a reçus de la langue mère.

153) Le Portugais a retenu quelques voyelles, et ſurtout l'*o* que l'Espagnol a changé en *ue*. Car il dit *corda, fogo, logo, porto,* et non *cuerda, fuego, luego, puerto.*

154) Il a conſervé l'*i* latin en beaucoup de mots où d'autres langues l'ont changé en *e*. De *cineres,* en Italien *ceneri,* en François *cendres,* le Portugais a fait *cinzas;* et d'*hermano* espagnol il a fait *irmano.* De plus, il a changé en *i* la diphthongue latine *ae;* car d'*aetas, aetatis,* il a fait *idade,* d'*eccleſia* il a fait *igreia;* mais ſouvent il retient l'*e,* où l'Italien, le François, l'Espagnol ont ſubſtitué l'*i*. D'*ego,* qui devint *eo, io* en italien, *yo* en espagnol, *je* en françois, le Portugais a fait *eu.*

155) Si d'un côté, par contraction, ou par retranchement, il a raccourci beaucoup de mots latins ou italiens, comme l'on voit dans *ciuzas* fait de *cineres, rins* de *renes; povo* de *populus; comer* de *comedere; limpo* de *limpidus; ver* de *videre, vir* de *venire,* il a auſſi comme l'Espagnol, donné à des noms et à des verbes plus d'étendue ou de longueur, qu'ils n'en ont dans le Latin, en y inſérant ou y ajoutant une ou pluſieurs ſyllabes. Il dit auſſi *cabeza* pour *caput; verdadeiramente* pour *vere; offerecer,* pour *offerre, offrir; pertenencer* pour *pertinere, permanecer* pour *permanere.*

156) Beaucoup de noms latins, dont l'Italien

le François et l'Espagnol ont pris le diminutif, ſont de la même manière et en plus grand nombre, reſtés au Portugais. Non ſeulement il dit *orejas*, pour *aures*, mais auſſi *ovejas* pour *oves*, *ouailles* fait *oviculas*. Il ſupprime les conſonnes plus que n'ont fait l'Espagnol et le François: de *populus* le Portugais, au lieu de *pueblo*, a fait *povo*; les conſonnes ſont ſupprimées où il ſe peut, de même que les finales, particulièrement l'*l* et l'*n*.

157) Nous avons vu que l'Espagnol et le François ont ſupprimé les voyelles brèves intermédiaires, ſouvent la brève finale. Le Portugais retranche ordinairement la ſyllabe entière, c'eſt-à-dire la voyelle et la conſonne qui l'appuyoit, tant au milieu qu'à la fin. Des mots *aere*, *aria*, par exemple, il fait *ar*; de *polvere*, *pó*, de *perdere*, *legere*, *vedere* non ſeulement il fait *creer*, *leer*, *veer*, mais *crer*, *ler*, *ver*; et de *ponere*, *por*, de *poſuit*, *poz*. Il n'a nulle part ſubſtitué le *b* et le *d* aux voyelles perdues, comme l'ont fait l'Espagnol et le François, ainſi qu'on l'a vu dans *hombre*, *hembra*, dans *nombre*, *tendre*, *tiendrai* et autres noms et verbes tant espagnols que françois.

158) Au lieu de *lo* et *la*, de *dello*, *delo*, *dela*, *allo*, *alo*, il dit par exemple *o povo*, le peuple; *do pavo*, *ao povo*, *dao povo*; au lieu de *la chieſa*, *della chieſa*, il dit *a igreia*, *da igreia*, etc. On voit dans ces deux mots *povo* et *igreia*, certainement ſortis de *populus* et d'*eccleſia*, de quelle façon le Portugais a tourné les mots latins. Aux mots latins triſſyllabes dans

les cas obliques outre la voyelle finale, il supprime l'intermédiaire. De *colore*, il fait *cor*, et au plurier *cores*, il dit *dor* et *dores*, pour *dolore*, *dolores*. De *praedicare* il fit *pregar*. De *fabellare* et *fabulare*, dont l'Espagnol a fait *hablar*, le Portugais a fait *fallar*. Par une forte contraction et par métathèse, de *tenebras* il a fait *trevas*. Il suit la même marche en prenant les mots que l'Espagnol n'a pas pris du latin, de *ganado*, troupeau il fait *gado*.

159) Dans un seul mot il supprime souvent deux consonnes; de *credatis* il fait *creais;* de *cardinales*, *cardeaes*. D'autant plus facilement de *panes*, a-t-il fait *pães*, de *quales*, *quães;* de *tales*, *taes*.

160) Au lieu de changer le *ct* en *ch*, comme fait l'Espagnol, il substitue à la première consonne la voyelle *i*, et il dit: *feito*, *noite*, de *factum*, *nocte*, en quoi il se rapproche du François et du Piémontois, beaucoup plus que du Castillan. Il a retenu l'*F* que l'Espagnol a décomposée en se réduisant au seul *H*. Il supprime l'*ne* final dans tous les mots sortis du Latin qui finissent en *one*, et en françois en *on*, et il forme de cet *o* une espèce de diphthongue *accião*, *oratião*. Au lieu de *non*, il dit *nao*. Il fait cependant sentir l'*n*, qu'il n'écrit pas, et que souvent il change en *m*, car il écrit *hum*, *huma*, au lieu d'*un* et *una; bom* pour *bon*. Au lieu que l'Espagnol supprime quelques fois l'*r* comme dans *pelear*, fait de *preliari*, combattre, dans *quemar* fait de *cremare* brûler, le Portugais au contraire le met très-souvent à

la

la place de l'*l*, car il dit *nobre*, noble; *obrigatiào*, pour obligation. Ailleurs il ſubſtitue l'*l* a l'*r*, car il fait *roble*, de *robur*, *roboris*, en Italien *rovere*, chêne, *branco*, pour *blanc*, *brando* pour *blando*, *praia*, pour *plaga*, *plage*, et fait *froco*, de *flocus*, *flam*. *Eleia*, chez lui eſt *igreia*; *flauto*, Italien, dont le François a fait *flute*, eſt en Portugais *frauto*. Un pareil changement a lieu dans les mots que nos idiomes ont pris de l'Allemand. *Flaſche*, dont l'Italien a fait *fiasco*, et le François *flacon*, eſt *frasco* en Portugais. Il ſubſtitue dans les ſyllabes finales, *m* à *n*; ce qui altere prodigieuſement les noms, ſurtout s'il ajoute ou s'il change encore quelque autre élément. *Un*, François et Italien, eſt *humo*, en Portugais.

Il ſupprime également *n*, et *l*, *animales*, vieux françois pour *animalia*, *animaux* et *panes*, *pains*, ſont en Portugais *animàes* et *pàes*.

Il change en *s*, le *c* latin, lorsque ce *c*, eſt ſuivi d'une autre conſonne, c'eſt pour cela que *cycnus*, *cigne*, eſt changé en *cisne*.

161) Au reſte une foule de mots portugais, par leur formation, s'approchent beaucoup plus du François que de l'Espagnol et de l'Italien commun *Olho*, qui ſe prononce à-peu-près *oglio*, *velho* qui ſe prononce *veglio*, derivés d'*oculus* et de *vetulus*, ne différent pas plus d'*oeil* et de *vieil*, qu'*occhio*, *vecchio*, différent d'*ojo* et *vejo*. Mais cela ne vient que de ce que l'Espagnol, qui s'eſt poli et radouci par un plus long uſage, a par contraction changé *oglio* et *veglio* en *ojo* et *vejo*; comme il a fait *hijo* de *figlio*, et de

foglia, *oja*. Le Portugais conſerve l'*l* mouillé qu'il diſtingue par un *h*, laquelle lettre lui ſert auſſi à marquer l'*n* mouillé, à la place de l'*n* eſpagnol marqué par un accent long. Car *manhana*, *demain* ou *le matin*, ne ſe prononce pas d'une autre manière que *magnara*.

162) L'*a*, qui venant de l'Eſt à l'Oueſt, s'eſt changé en *ai*, et en *e*; en Portugais devient *ei*. Ainſi *lac*, *lactis*, *latte* italien, *laït* en Piémontois, *lait* en François, *lecho* en Eſpagnol, eſt *leit*, en Portugais, où *factum*, *faït*, *fait*, redevient *feit*, tel qu'il eſt a-peu-près dans la haute Italie. Car dans le département de la Sture on dit *feït*, et *feïta* au lieu de *faït* et *faïta*, pour *fatto*, *fatta*, du Toscan.

L'*e*, et l'*i* latin ou italien n'eſt pas changé en *i* auſſi ſouvent en Portugais qu'en Eſpagnol; et l'accent luſitanien n'a pas non plus changé en diphthongue *ue* l'*o* latin et italien. Il ne dit pas *fuego*, *luego*, *puerto*; mais *fogo*, *logo*, *porto*. Il change cependant dans bien des mots l'*o*, en *e*, et en *i*. Il dit *valeroſo*, *fermoſo*, pour *valoroſo*, et *formoſo*, où l'Eſpagnol conſerva l'*o*. Mais il change très ſouvent en *ou*, l'*al*, latin et italien, que le François et l'Eſpagnol changent en *au*, et en *o*. Ainſi *alter*, *autre*, *otro*, en Portugais eſt *outro*, comme de *coſa*, fait de *cauſe*, eſt *couſa*.

Les prétérits définis que l'Italien et l'Eſpagnol formèrent en *o*, le François en *a*, ſont en Portugais changés en *ou*. D'*amavit*, *ſanctificavit*, il fait *amou*, *ſantificou*, comme au lieu de *borda*, *tourna*, il dit *bordou*, *tornou*.

163) Mais la plus remarquable différence dans le changement des lettres élémentaires, que la langue espagnole et la portugaiſe nous préſentent, eſt celle des conſonnes tant ſimples que doubles. Le *b*, le *c*, le *d*, initiales précedant l'*a*, l'*o*, latin, ſont régulièrement reſtés telles dans l'une, et l'autre langue; mais le *b* remplace ſouvent l'*i*. Les deux idiomes ſuppriment auſſi le *d*, intermédiaire, de *credo*, de *fideles*, faiſant *creo*, et *fiel*, etc. Le *ct*, le *pl*, ſi fréquent dans les mots latins qui ont été transformés par la prononciation caſtillane en *l mouillée*, qui repréſente le *gli* Italien, par l'accent luſitanien ſont changés en *ch*, prononcés comme l'Italien prononce le *ce*, et le *ci*, dans *ciarle*, *ciance*, *cié*, etc. Ailleurs l'accent portugais change le *c*, ſuivi du *t*, en la voyelle *i*: de *octo* il fait *oito*, de *nocte*, *noite*, de *pectus*, *peito*, tandis que l'Espagnol fait *ocho*, *noche*, *leche*, *pecho*, comme nous venons de le voir. Le Portugais a conſervé l'*F* initiale latine que le Caſtillan change en *H*, et quelque fois en *y*; et il fait de cette demi conſonne *h*, un uſage différent de l'Espagnol. Il ſe ſert de l'*h*, pour mouiller la conſonne *l*, et met un *h*, à la place de *li*, ou *gli*, que l'Espagnol remplace par *j*. En bien d'autres mots le Portugais ſubſtitue *h* à *l*, et change en même tems le *p* en *c*, au lieu que l'Espagnol le change en *l*. De *llenus*, *pleïn*, qui en Espagnol eſt *lleno*, le Portugais fait *cheio*; de *plorare*, *pleurer*, en Espagnol *llorar*, il fait *chorar*. Il change *pipilare*, *piailler*, en *chiar*.

164) L'organe luſitain retint comme le ca-

ſillan les ſyllabes ſur la fin du mot, comme à fait le François; mais beaucoup moins porté a former ou articuler de longs mots que l'Eſpagnol; et s'il eſt comme celui-ci formé, augmenté de quelques noms latins, d'un autre côté il a ſupprimé en mille autres des ſyllabes entiéres, tant finales qu'intermédiaires. *Praedicare*, devint *pregar* et *predicator*, *pregador*, *générale* n'eſt que *gerale*, *populo*, n'eſt que *povo*, *pulvis* Latin, ou *pulvere*, eſt *po*, *ſolo* eſt *ſò*, *ſolamente*, *ſomente*.

ARTICLE V.

Autres rapports des langues eſpagnole et portugaiſe, avec l'italienne et la françoiſe.

165) L'organe portugais n'a pas moins de facilité que l'eſpagnol, pour articuler de longs mots; puiſque nous en trouvons de très longs ſubſtitués à des mots aſſez courts, italiens et françois, tels par exemple qu'*eſpreitador*, *espion*, *eſtalajadeiro*, *hotellier*. D'un autre côté les deux langues ont éprouvé la même difficulté à ſoutenir les ſyllabes brèves intermédiaires ou le même penchant à les ſupprimer; de *triticum*, froment elles font également *trigo*, *fiducia*, eſt *fucia*. Mais dans le Portugais cette ſuppreſſion eſt infiniment plus fréquente et plus forte; ſouvent accompagnée de quelqu'autre changement, comme dans *treva*, fait de *tenebra*. D'ailleurs le Portugais n'a point ſubſtitué le *b*, ni le *d*, à l'*e*, ou à l'*i*, qu'il ſupprimoit comme ont fait

l'Espagnol et le François. De *homo*, *hominis*, dont l'Espagnol fit *hombre*, le Portugais fait *homem*. Il n'a abandonné de *nomen*, que l'*n*, final en faiſant *nome*, comme l'Italien, ou plutôt il ſupprima l'*in* intermédiaire, de l'ablatif *nomine*, et de là *nombrar*, pour *nominare nommer*, au lieu que l'Espagnol en a fait *nombre: numera*, Latin et Italien a été conſervé en entier dans les deux idiomes et n'a pas été changé en *nombre*, comme dans le François; l'Espagnol ayant déjà fait *uombre*, de *nomen*, ne pouvoit changer *numerus* de la même façon. Quelques mots portugais où ſe trouve le *b*, remplaçant une voyelle brève du Latin ont été empruntés de l'Espagnol dans des tems poſtérienrs. Tel eſt le verbe *lembrar*, derivé de *memorari* latin, pris directement de l'Espagnol *membrar*. Au reſte le changement d'*m* en *l*, fort rare dans toutes les langues l'eſt d'autant plus dans la portugaiſe, qui en mille mots a ſupprimé cette conſonne *l*, et qui dans beaucoup d'autres le change en *r*, comme dans *branco*, *blanc; brando*, pris du Latin *blandus; prata*, argent, qui en Espagnol eſt *plata*, il le ſupprime quelque fois dans les mots latins, qu'il a retenus. Mais pour preuve du caprice, du hazard, tandis qu'on l'inſere dans un autre qui ne l'avoit pas, de *praelium*, au plurier *praelia*, l'Espagnol et le Portugais ont fait *pelea*, et de *praeliari*, *pelear*, de *ſarculus*, *ſarchio* Italien, ils ont fait *ſacho*.

166) Le Portugais infiniment plus que l'Espagnol ſupprime dans une infinité de mots l'*n*, l'inſere quelques fois où le Latin, l'Italien ni le

François ne l'ont pas; mais où l'Espagnol l'inféra auſſi; c'eſt probablement pour prévenir l'équivoque. Ayant de *menſa*, fait *meſa*, table, de *meſſaggero* italien et françois *meſſager*, tiré du Latin *mittere*, *miſſum*, ils ont fait *menſageiro*. De *figere* latin, ou de *ficcare* italien, ils ont fait *ſincar*, et *hincar*, ficher.

167) L'une et l'autre langue ont adopté une foule de noms arabes, les uns pour les ſubſtituer à des noms latins qu'elles avoient abandonnés, ou qu'elles retenoient avec peine, ou pour nommer des choſes dont on n'avoit point, ou l'on ne connoiſſoit point le nom latin; ou enfin pour avoir plus d'un mot pour nommer la même choſe.

Les noms espagnols et portugais qui commencent par *Al*, s'ils ne ſont pas évidemment tirés du Latin ou de l'Italien, comme *alagar*, *allargar*, *altercar*, *alternar*, ſont ſûrement pris de l'Arabe. La particule *al* étant un article qu'on ſéparoit rarement du nom, on la retenoit encore dans la formation des verbes dérivés du nom, puis dans d'autres noms tirés du verbe. La plus part de ces noms appartiennent à divers genres d'arts et de ſciences, que les Arabes cultivoient particulièrement; et plus qu'ils n'étoient cultivés par les Espagnols, lorsque les Arabes s'établirent en Espagne. Les uns ſe rapportent à l'hiſtoire naturelle, même à la botanique la plus vulgaire, puisqu'ils ſervent à nommer des plantes, des herbes très communes, et dont le nom latin n'étoit pas difficile à conſerver; tel par exemple que *lactuca*, *laitue*, que

le Portugais nomme *alface*, *algarrobe*, dont les Italiens, et les François ont *carruba*, et *caroube*.

168) Quelques uns de ces noms arabes ont été pris ſans l'article *al;* comme *membrillo, malus cydonius,* dont nous avons fait *coton; manzana* ſignifiant pomme, n'a point l'*al* et n'eſt pas moins Arabe. Pour l'ordinaire cependant cet article *al* eſt reſté comme dans *algaida,* monceau de ſable ou forêt, *almagro*, terre qui teint en rouge, dont on a fait *almagrar, peindre en rouge*, et bien cent autres. Le nom d'*alchimie*, et beaucoup d'autres concernant la chymie ſont reconnus comme étant d'origine arabe. Pluſieurs autres noms espagnols et portugais ſont des termes militaires, de marine et de commerce, tels qu'*alforez,* dont l'Italien a feit *Afiere, Almirante,* d'où vient *Amirail.* L'Espagnol et le Portugais nomment *Alfonge,* le ſabre.

169) On eſt étonné en examinant une deſcription, en langue espagnole ou portugaiſe, d'objets communs à tout le monde, de trouver quantité de noms tout a fait différents de tous les autres idiomes ſortis du Latin; noms dont il n'eſt pas facile d'indiquer l'origine. D'*ovis, brebis,* que l'Italien n'a retenu que dans le dérivé *ovile,* l'Espagnol et le Portugais comme le François en prenant le diminutif *ovicula*, ont fait *ouaille; oveja*, et *ovelha.* Mais au nom *pecus,* à *grexe,* à l'Italien *greggia,* ils ont ſubſtitué *ganado*, dont on ne trouve point l'étymologie; non plus que celle de *perro,* qui chez eux ſignifie *chien.* Ils appellent le *mouton, carnero,* ſans doute parcequ'on en tire de la *chair,*

carne; mais l'*agneau*, eſt *cordero;* nom d'origine auſſi obſcure que celle de *perro.* Mais on ſait que dans la prononciation espagnole *anno, annus,* devient *agno,* alors ce nom d'*agno,* ni celui d'*agnello,* n'étoient plus ſoutenables.

La terre argilleuſe mouillée dont ſe ſervent les potiers, ne ſe nomme ni *terre,* ni *lutum,* ni *cray,* ni *argilla,* mais *barro,* ſans qu'on ſache d'où l'on a emprunté ce nom s'il ne vient pas de l'Arabe; et on nomme *loza,* et *tolavera,* la fayence.

170) Les deux idiomes ayant de la peine à ſe ſervir du nom latin *lignum,* parceque leur prononciation le confondoit avec *linum, lin,* ils lui ſubſtituèrent *madera,* mot dérivé de l'ancien Celtique ou Germanique *mat,* qui ſignifie *l'arbre du vaiſſeau.* Ce mot eſt paſſé du genre à l'espèce ſi anciennement, il ſignifioit *bois,* ou de l'espèce au genre ſi du nom *mat* dit pour arbre de navire il a été emploié pour ſignifier *bois* en général, d'autant plus que *mata,* et *mato,* ſe trouve auſſi dans l'Espagnol ſignifiant *bois* et *forêt,* ſynonyme de *ſoto, ſaltus.* L'Espagnol appelle *plata,* le Portugais *prata,* l'argent. Il eſt probable qu'on pris ce nom de quelque *plat d'argent,* et qu'on l'a transporté à déſigner la matière dont ce *plat* étoit formé. L'Espagnol comme les autres idiomes européens a ſubſtitué le nom *blanco,* (en Portugais *branco*) au Latin *albus;* Le brun eſt *moreno,* nom pris de *mauro, Moro,* peuple africain. Mais d'où ont ils pris *pardo,* pour dire *gris?* D'où *amorillo,* pour dire *jaune,* ou *flavus,* d'où *narancio,* couleur d'orange.

171) Quelques uns de ces mots pris de l'Arabe et paſſés du Portugal et de l'Espagne en France, et en Italie nous prouvent qu'en Portugal, le luxe au moins un certain genre précéda celui des autres pays d'Europe, et que les Arabes avec les ſciences, et les arts y propagèrent la galanterie, et le libertinage. Le nom qui répond au Latin *leno*, pourroit montrer que les rendez-vous que ces entremetteurs menageoient avoient lieu dans des *alcôves;* cet endroit bien différent d'un *pailler*, eſt *alcoviteiro*, tiré d'*alcova*.

Le Portugais comme l'Espagnol a conſervé beaucoup de mots latins que non ſeulement le François, mais l'Italien auſſi ont abandonnés, comme *ave, oiſeau, miedo* de *metus;* crainte: *pedir* de *petere*, demander, *mijar* de *miugere*, *comer* de *comedere, manger; cedo*, de *cito*, mais tant l'un que l'autre ont donné ſouvent aux noms latins et aux Germaniques, une ſignification différente de celle qu'ils avoient dans la langue mère, ou dans les autres ſoeurs, ſi l'on peut les apeller ainſi. Nous avons vu que l'Espagnol ſe ſert du verbe *tenere*, à la place de *habere*, comme verbe auxiliaire, cela eſt encore plus ordinaire dans le Portugais, *tendo convocado*, ayant aſſemblé. *Quaerere*, dont l'Italien a fait *cherere*, (qui n'eſt d'uſage qu'en poëſie) le François *querir, chercher*, en Portugais comme en Espagnol remplace le verbe *velle*, ou *deſiderare*.

172) Pluſieurs autres mots latins paſſés au Portugais s'éloignent moins de la racine commune

que les Espagnols, et infiniment moins que les François. *Olhos, yeux,* conserve davantage les élémens d'*oculos,* que *ojos;* et même que *occhi* Italien. Malgré cela il est beaucoup plus facile de se méprendre, en lisant et croyant entendre le Portugais qu'en lisant l'Espagnol; parceque de la manière que celui-ci a changé les mots par la suppression si générale et si constante d'une entière syllabe intermédiaire, il les assimile à d'autres mots très usités dans les autres langues, où ils signifient toute autre chose. *Cor* fait de *color; dor* fait de *dolor, mor* de *major, majeur,* et *fallar, parler,* nous déroute beaucoup plus que *hablar,* tiré également de *fabulari* latin, ou *favellare* italien; *pregar* pour *predicare, prêcher,* est matériellement le même mot qui en Italien signifie prier. *Quere,* nous rapelle bien moins promptement *vult* que *vuole,* veut et *venendo,* ne cause pas l'équivoque que peut causer *vindo* en Italie, où par ce mot qui est le même que *guindolo,* on entend le *dévidoir.* Il faut bien avoir étudié la formation de cet idiome pour rapporter *huma,* à *une,* car ce nom seroit plus naturellement pris pour *humida.*

ARTICLE VI.

Remarque sur les adverbes espagnols, et portugais.

173) C'est encore en considérant les adverbes que l'on peut connoître la véritable origine des

langues. Nous avons vu, comment l'Italien et le François ont remplacé l'*enim* et le *nam: forſe* de *forſitan* et *fortaſſe*. Voici d'où l'Espagnol et le Portugais ont tiré celui qui remplace *forſitan* ou *fortaſſe;* de deux mots latins *quis ſcit,* ou *ſapit;* l'un *fait quiza,* l'autre d'*ad caſum,* a fait *acaſo,* tous deux moins forcés que le *peut-être, poteſt eſſe. Statim, illico, cito* ſont remplacés par *luego* et *logo,* venus du Latin *e loco,* qui a le même ſens à-peu-près. Le Portugais a même retenu *cito,* dont il a fait *cedo. Veſpere* eſt en Italien *ſera,* en François *ſoir,* venus de *ſerus* et *ſero;* l'Espagnol et le Portugais dit *tarde,* qui a un ſens analogue, mais un peu éloigné du latin. Ce mot eſt auſſi reſté dans l'Italien et le François, à-peu-près dans le même ſens, mais plus général; car *tardi* et *tard* ne ſe dit pas ſeulement de la fin du jour, mais dans le ſens latin de *ſero.* L'adverbe coujonctif *autem,* n'a guère pu être remplacé dans l'italien, que par *poi,* ou par *mais,* comme le traduiſent le François et l'Espagnol. Le Portugais le remplaça par *porem,* qui vient de *porro,* latin, ſynonyme en quelque ſens d'*autem.*

174) Les adverbes *quamquam, quamvis, etſi, etiamſi,* ont été remplacés par *quoique* et *bienque* en François, en Espagnol. Le Portugais remplace l'adverbe *tamen,* par *ainde,* le même mot qui en Espagnol veut dire en *avant. Tamen,* l'a été par des mots fort longs et l'Italien lui a ſubſtitué *cio non obſtante,* que le François rend avec les mêmes lettres *non obſtant cela;* et c'eſt par cette phraſe adver-

biale ſeule que le verbe *obſtare* a laiſſé des traces dans les deux langues. L'Italien dit *tutta via, tutta volta,* l'Espagnol *to da via*, comme le François toutefois; mot dont il eſt très-difficile de donner une étymologie ſatisfaiſante; parce-qu'on n'eſt pas bien d'accord ſur celle de *fois,* ni *de fiata;* l'Espagnol dit *ſin embargo,* qui répond parfaitement à *non obſtant,* mais tiré de toute autre origine; car littéralement *ſin embargo* veut dire, ſans empêchement. De *ſine* latin, l'Espagnol ne ſupprima que l'*e* final, le Portugais fit *ſem,* prononcé *ſen;* et de là ſont venus *ſans*, et *ſenza.*

Hactenus, que ni l'Italien ni le François n'ont retenu, eſt reſté à l'Espagnol dans *haſta,* et dans le Portugais *atè,* pris ſans doute de l'Espagnol *haſta,* où l'on voit le penchant du Portugais à ſupprimer comme fait le François, l'*s* intermédiaire lorsqu'il ſe trouve avant une autre conſonne.

ARTICLE VI.

De l'influence réciproque qu'ont eué les langues méridionales, dans leur formation.

175) La langue françoiſe, l'espagnole et la portugaiſe étant ſorties inconteſtablement d'Italie, il eſt fort naturel qu'elles aient reçu de l'Italienne la partie eſſentielle de leur fond; comme elles ſe ſont toutes formées des débris de la Latine, de la décadence, ou de la corruption de laquelle on commença à ſe ſentir à Rome auſſi bien qu'à Lyon, à Narbonne, à Séville, il eſt probable que la première forme des mots altérés,

ou corrompus qui compoſèrent les trois ou quatre langues (diſtinguant la portugaiſe de l'eſpagnole) eſt venue de l'Italien; nous avons déjà vu, que la ſuppreſſion de l'*m*, et de *s*, finals dans les noms, la diſtinction négligée, perdue des voyelles ſimples et des diphtongues, ont été générales chez les Italiens auſſitôt, et peut-être plutôt qu'en Provence, en Languedoc et en Catalogne, en Aragon et en Caſtille. D'ailleurs il eſt bien certain que ceux qui ont introduit la langue latine dans les Gaules, et en Eſpagne venoient de l'Italie, ſoit qu'ils en fuſſent natifs, ou qu'ils y fuſſent venus d'autres pays.

176) Dans les tems poſtérieurs à la chûte de l'empire, lorsque la langue vulgaire des peuples qui avoient appris la Romaine, prit une nouvelle forme, et que les nations ſe mêlèrent auſſi, les Gaulois, devenus François, et les Hispaniens devenus Catalans participant des qualités et retenant quelque nuance des langages Germaniques, portèrent en Italie quantité de mots, que leur organe avoit tirés des mots latins d'une maniére différente de celle qu'avoit emploiée l'Italien. Mais voici la marche qu'ont tenue les mots ſortis de la latine, en paſſant de l'une à l'autre de ſes filles. Celle qui avoit eu le plus de peine à retenir les mots qu'elle en avoit appris, a dû pour y ſuppléer, en tirer du même fond et en former d'autres nouveaux peu ou point uſités, lorsque l'idiome Latin fut parvenu à ſon plus haut dégré de perfection; leſquels mots étoient par conſéquent regardés comme barbares par les perſonnes qui les jugeoient d'après la connoiſſance de la bonne latinité.

177) Les Gaulois ayant éprouvé plus de difficulté que les Italiens à bien articuler et retenir, les noms latins, ont du néceſſairement les altérer davantage; ou les abandonner et remplacer par d'autres qu'ils formèrent ſuivant leur penchant paticulier; et ſouvent auſſi par une réflexion et connoiſſance du rapport qu'il y avoit entre le nom qu'ils abandonnoient, et celui qu'ils choiſiſſoient pour le remplacer. Ce mot une fois reçu, et mis en uſage repaſſa en Italie; où étant trouvé plus facile à prononcer, et nullement difficile a entendre, il y fut reçu et pour ainſi dire naturaliſé. Ainſi les mots qui étant d'origine latine ſe trouvent pourtant fort différents du mot latin, auquel ils ont été ſubſtitués; ſont très ſûrement paſſés du François, à l'Italien et non de l'Italien au François. Tel eſt le nom *parola*, tel le verbe *parlare*. Car quoique l'Italien ne ſemble pas avoir conſervé mieux que le François le nom *verbum*, et le verbe *loqui*, il avoit cependant au lieu de *verbum*, le mot *voce*, dans le ſens d*verbum*, et au lieu de *loqui* il avoit *favellare*, fait de *fabulari*. Il n'étoit pas de ſon génie de faire *paraula*, de *parabola*, pour en faire *parola*, et de *parola*, faire *parlare*. Mais il étoit conforme au caractére, au génie, à la marche du langage gaulois de faire *parabla*, et *paraula* de *parabola*, et de *paraula*, enſuite de *parola*, faire *parolar*, *parlar* et *parler*. Les mots une fois formés dans les Gaules, et de là portés en Italie, probablement du tems des rois Carlovingiens, y prirent vogue et ſans faire abandonner *favella*, *voce et*

favellar, ils furent *préférés*, comme plus ronds ou plus commodes à prononcer.

178) L'Italien n'avoit pas retenu dans son intégrité le verbe *audere;* et avoit facilement emprunté *ardire* des Goths ou des Lombards, ou d'autres Germains, tandis que les Gaulois d'*ausus*, avoient fait *oſare*, *oſer;* que l'Italien prit dans la suite et dont il se servit, tout de même, que d'*ardire*. L'Italien avoit conservé *sorcio*, comme le François avoit retenu *souris*. Le Toscan adopta néanmoins le nom *topo*, que le François avoit formé de *talpa*, et le transporta de l'animal ainsi nommé à désigner la *souris*, ou le *rat*. Le mouton qui rend le nom d'*ovis* Latin mais qui se dit ordinairement du mâle, puisque dans l'Italien il est synonyme d'*ariete*, est-il un mot né dans les Gaules ou dans l'ancienne Italie? *Ferrari*, et *Muratori*, ainsi que Ménage et Caseneuve l'ignorèrent; et je n'en saurois dire plus qu'eux, ni plus que les autres, et je passe à une autre classe de noms. Le mot *penſare*, *penſer*, a été formé en Provence ou en Toscane. Car ce n'est ni à Rome ni dans la Romagne, ni dans les provinces qui forment le Royaume de Naples, ou en Sicile, que ce nom a pu se former; parceque l'organe de ces pays ne resserre point par de telles contractions les mots latins comme le Toscan qui ayant fait *dire*, *fare*, de *dicere*, *facere*, a pu faire de *penſitare*, *penſare*. Cependant cela est plus commun et plus naturel à l'accent Gaulois: et il est à croire que de ces noms plusieurs sont revenus de Provence en Italie, plutôt que d'Italie en France.

179) Ce qu'on peut dire en général c'est

que tant les noms que les verbes, et les adverbes, où l'*e*, et l'*a*, remplacent l'*i* Latin, lorsque *ch*, ou le *z*, ſervent d'intermédiaire ſont revenus en Italie de la Provence, ou de la Catalogne par le commerce et les relations politiques qui ont exiſté depuis le dixième jusqu'au XV ſiècle, lorsque nos langues ſe ſont formées. Les mots dans les quels l'*i*, latin ſuivi de l'*n*, ou de l'*m*, eſt changé en *a*, ou en *e*, dans l'Italien, il eſt presque ſûr qu'ils ſont venus des Gaules en Italie, par conſéquant le verbe *ſembrare*, doit-être pris de *ſembler*, fait de *ſimilare*. Ainſi l'Italien qui de ce même verbe latin barbare avoit fait *ſomigliare*. prit ſous une autre forme et dans un ſens un peu différent le même verbe, dans lequel l'une et l'autre fois admettant le *b*, à la place de l'*i* bref de *ſimilis*, il change hors de ſa règle ordinaire l'*l*, en *r*.

180) Une autre obſervation non moins importante, regarde le changement des conſonnes adoſſées l'une à l'autre particulièrement le *cl*, et *ct*, qui ramena en Italie, et peut-être d'Espagne en France, pluſienrs mots qui en étoient ſortis ſous une autre forme. *Miſchiare*, et *méler*, dans leur première origine viennent de *miſcere;* de *miſcere* la baſſe latinité avoit fait *mixtulare*, et *misculare*, et l'Italien vulgaire *mescolare*. Le Provençal, le Catalan, le Languedocien, et le Caſtillan peut-être, ſupprimant d'abord l'*u* bref, avoient fait de *mescolare*, *meſclare*, et changeant le *cl*, ou *ch*, et le *cla*, en *chia*, l'Italien en fit *meſchiare*, ſans abandonner *mescolare*. De *mesclare* italien, ou *mesclar* espagnol, pronoçant

nonçant outre cela le *c*, comme *s*, le François fit *mesler*, puis *méler*. Dans d'autres mots l'Espagnol change le *c*, en *l*, et mouille la double *ll*, qu'il prononce comme l'Italien *gli*, et c'eſt par là que *oculus*, devenant *oclo*, puis *oglio*, devint *oeil*, que *ſcopulus*, devenant en Espagnol *escollo*, prononcé *escoglio*, devint en Italien *ſcoglio*, et en François *écueil*. De *mutilus*, ſupprimant l'*i*, l'Espagnol fit *moclo*, puis et changeant *cl*, en *ch*, ce *ch* paſſa par la France en Italie prit l'expreſſion du *z* dur ou double en devenant *mozzo*, et ainſi *mozzare* eſt le même mot que *mutilare*.

181) Le *z*, ou *ç*, dans la langue espagnole eſt ſouvent ſubſtitué au *di* Latin précédant une voyelle, comme dans l'Italien. Ainſi de *gaudium* elle a fait *gozzo*, qui contribua à former le mot Italien *gozzoviglia*, ſûrement dérivé de *gaudibilia*. L'Italien a auſſi emprunté de l'Espagnol le nom de *mozzo*, dans la ſignification de garçon. Les mots altérés par contractions ont été presque tous formés en France, ou en Espagne, et ſont revenus de là en Italie. Tel eſt *coſtume*, que le François tira de *conſuetudine*, comme d'*amaritudine*, d'*incudine*, fit il *amertume*, *enclume*; quelques autres ont fait un tour ſingulier. De *ſeparare*, le François fit naturellement *ſeverer*, *ſevrer*: qui eſt reſté particulièrement pour ſignifier la *ſéparation* de l'enfant des mamelles de la mère ou de la nourrice. L'Italien prit du François le nom adjectif, ou le participe *ſcevro*, ſignifiant *ſéparé*, délivré, exempt; lui donnant une ſignification plus générale, peu diverſe pourtant de *ſeparare*.

182) Le cardinal Bembo et pluſieurs autres écrivains du XVI ſiécle ont penſé, et ont écrit que la langue italienne a beaucoup emprunté de la langue françoiſe, particulièrement du dialecte provençal et presque tous les François qui ont écrit ſur l'origine et les progrès des deux langues, Henry Etienne ſurtout, prétendent qu'une quantité de noms ont été empruntés du François par les Italiens. Nous ne disconvenons pas qu'une quantité de mots inſérés dans le dictionaire de la Cruſca n'aient été formés en France, et adoptés par les Italiens. Mais ſi nous y regardons de près nous verrons que ce n'eſt guére que les poëtes, qui les adoptèrent, en uſant de la liberté qu'on leur a accordée de tout tems: et nous trouverons outre cela que la plupart de ces mots hormis que pour faciliter la meſure du vers et la rime, ſont du reſte ſuperflus, puisque la langue en avoit non ſeulement déquivalens, mais préciſément les mêmes mots tirés un peu diverſement de la même racine. Tels ſont, par exemple *orcglia*, et *orecchia*, *veglio*, et *vecchio*, *alſi*, et *altreſi*, *ſudicio*, et *ſozzo*, *favorire*, *favoreggiare*, dont il eſt poſſible que le ſecond ſoit pris de *favoriſer*, ſi celui-ci ne l'a pas été de l'Italien.

183) *Muratori*, qui en géneral n'eſt pas du tout partial pour la langue françoiſe, admet néanmoins que l'Italien a pris d'elle différens mots, mais il ſe trompe quelquefois ſur cet article, jugeant d'origine françoiſe des mots nés en Italie et non pas transportés de France. Il n'eſt pas vrai par èxemple, que l'Italien ait

changé l'*au* François, en *l*, dans les mots qui avoient l'*al*. C'eſt très conſtamment et très ſûrement le François qui a changé l'*al*, en *au*, ou ſupprimé l'*l*; après avoir changé l'*a* ſimple en diphthongue, comme dans *altro*, *altare*, changé par l'accent françois en *autre*, et en *autel*; et en mille autres mots. Je défierois le plus érudit étymologiſte à me citer deux mots bon Italien, où l'on puiſſe prouver qu'ils ſe ſont formés changeant l'*au*, ou l'*eau*, François en *al*, et *el*; tandis qu'on compteroit par milliers ceux qui ont changé en *au*, et *eau*, l'*al*, et l'*el* latin ou italien. *Alſi*, qui répond véritablement a auſſi, n'a pas été tiré de ce dernier, mais par ſyncope il eſt fait d'*alreſi*; et c'eſt probablemeut d'*alſi*, que le François a fait *auſſi*. Trois mots qu'il cite où l'on pouroit croire que l'*au* de quelques mots latins a été changé en *al*, et quelques autres mots ou l'on trouve *al*, au lieu d'*au* comme *galdium*, pour *gaudium*; ne tirent à aucune conſéquence. Cela eſt venu de ce que des écrivains ignorants et préſompteux ayant remarqué dans un ou deux mots françois *au*, à la place d'*al*, ont cru que l'*u*, dans des mots qu'ils avoient appris par ouie, et qu'ils n'avoient jamais eus ſous les yeux, ou qu'ils avoient vus ſans y faire attention, devoient être écrits en Italien par *l*, et non pas par *u*; ils écrivirent en conſéquence *galdium*, au lieu de *gaudium*, tout comme transportant en Italien les mots *faux*, *chaud*, ils ſavoient qu'on devoit écrire *falſo*, *caldo*, ainſi *falce*, et *calce*.

ARTICLE VIII.

Des mots que la langue angloiſe, a pris de la françoiſe.

184) „Nous autres Bretons, dit J. Harris, dans ſon Hermes *), dans notre tems nous avons été de grands emprunteurs, comme notre langage bigarré (multiforme) le prouve aſſez. Nos termes de belle littérature prouvent qu'elle eſt venue de la Grece. Nos termes de muſique et de peinture prouvent qu'elles ſont venues de l'Italie; nos phraſes de cuiſine et de guerre prouvent que nous avons appris ces arts des François. Nos phraſes concernant la navigation prouvent, qu'elle nous a été enſeignée par les Flamands et par les peuples de la baſſe Allemagne." Il y a dans cet aveu autant d'inexactitude que de ſincérité. Il eſt vrai que les termes de belle littérature en première origine viennent de la Grece; mais il n'eſt pas moins vrai que les Anglois les ont reçus directement du Latin, de l'Italien, et du François; et ce n'eſt pas ſeulement les termes de belle littérature, mais ceux de différentes ſciences, de la phyſique ſurtout, et de la médecine, qui leur ſont venus de la Grece. Et les termes de muſique et de peintnre, ne ſont pas les ſeuls, que les Anglois aient pris de l'Italien. Une foule d'autres concernant le commerce, et les arts mécaniques, ont auſſi été empruntés de l'Italien. Pour les termes de naviga-

*) Hermes or philoſophical inpuir etc. pag. 404.

tion, il eſt aſſez probable qu'on les ait eus des Flamands et d'autres peuples de la baſſe Allemagne, ou des Pays bas; mais indépendamment de cela, ce n'eſt pas préciſément les termes de navigation que les Anglois ont reçus des Flamands et de la baſſe Allemagne; mais c'eſt le gros fond de leur langue qui de la baſſe Saxe, et du Danemarc, (dont Harris ne fait ici aucune mention) eſt paſſé dans les îles Britaniques. Beaucoup de termes de commerce, et même de droit civil, en ont été empruntés. *Barrou*, par exemple eſt pris du bas Danois, ou du bas Allemand *borgen*. Mais ce que l'on remarque de moins juſte, ou moins exact dans ce paſſage de Mr Harris, c'eſt que les Anglois ont emprunté des François *les termes de cuiſine, et de guerre*. Il auroit bien pu dire qu'aprés les noms des objets les plus communs, comme ceux des élémens, des animaux domeſtiques, des parties du corps, des choſes indiſpenſables à la ſubſiſtance humaine, ajoutons encore ceux qui déſignent les facultés de l'ame, les opérations de l'esprit les actions naturelles de l'animal, enfin les mots qui forment eſſentiellement le fond de tout idiome, ſont en Anglois les mêmes que nous avons rapportés en parlant de la langue Gothique et Germanique, et qui ſont auſſi dans les idiomes Suédois, Danois, et Flamand. Mais les mots relatifs au progrès de la civiliſation, des arts, des ſciences, du commerce et du luxe, quoique dans leur première origine ils ſoient ſortis de la Grece ou de l'Italie, ont cependant été pris directement du François; et ſubſtitués à ceux qu'on avoit, ou qu'on

pouvoit avoir pris, ou conſervés des langues primitives ou antérieures, celtique, gothique, ou germanique, (V. ſup. P. II, Art. II et XVIII, §. 269 et 159), et employés commnnément tant par les poëtes que par les proſateurs. *Reaſon,* vient du Latin *ratio, rationis,* ſans doute, mais c'eſt ſûrement de *raiſon* françois que l'Anglois la tiré. La racine de *pleaſure,* eſt dans *placere;* mais ce n'eſt pas moins de *plaiſir,* qu'on a pris ce mot, comme on a pris *envy, doubt, pity, deſir, mercy;* non pas d'*invidia, dubium, pietas, deſiderium, mercede;* mais d'*envie, doute,* anciennement *doubte, pitié, déſir,* et *merci.*

185) L'habillement ſimple et de première néceſſité conſerve encore les noms qui ſont reſtés de l'ancien Celtique, ou venus de l'Anglo-Saxon, ou du Danois, tels que *Head, Cloth, Coat; Riding-coat, Gown, Breeches, Shoe.* Quelques uns de cette claſſe de mots ſont auſſi reſtés dans les langages du pays anciennement celtique, comme *braghe, brayes, gonna, gonne,* et *gonel;* mais les noms de toutes les parties ou les façons des vêtements, qui ſont une ſuite du commerce avec l'étranger, des arts, de la culture, nous les trouvons pris du François en tout, ou en partie; quand c'eſt un nom compoſé ou une courte phraſe. Un habit complet eſt en Anglois, *ſuit,* ou *ſuit of cloth,* la *veſte* eſt *waſt,* ou *vaſt coat.*

186) L'habillement des femmes naturellement plus variable, nous offre bien davantage dans la langue angloiſe des noms très ſûrement empruntés de la françoiſe, mais déjà par celle-

ci fort altérés, et tronqués pour le matériel; ou transportés pour l'intellectuel d'une choſe à une autre, et prenant une ſignification différente.

187) *Mantow*, eſt pris de *manteau;* non pas de celui que portent les hommes, mais de ce qui faiſoit partie de l'habillement des dames de la cour. *Ear-pendant*, eſt compoſé d'*ear, oreille*, et de *pendant*, pris de *pendant* d'*oreilles*. *Toilet*, eſt *toilette*.

188) *Comode*, pour *caiſſe*, ou armoire à mettre les habits, ou le linge, eſt tout net François dans ce ſens. *Furbelo*, ne peut-être que *falbala; bracelet* eſt clairement *braſſelet;* et quoique le nom de *ruban* ſoit originairement demi celtique ou tudesque venant de *band*, l'Anglois l'a pris du François et en a fait *ribbon*. Ainſi *cushion* eſt *couſſin, épingle, pin*, étant tiré d'*epingle*, comme *cuſhion* de *couſſin*. *Canvas*, mot d'origine Grecque, et Latine, en Italien, *canavaccio*, eſt dérivé de *canapa*, ſans doute; mais il vient directement de *canevas*, en ſupprimant l'*e* muet du milieu. *Muslin* eſt *mouſſeline*. *Fuſtian*, probablement dérivé de *fuſte, tige*, d'une plante d'où l'on tire le *coton*, eſt le même mot que *fûtaine*, mais emprunté du François avant que l'accent pariſien eût ſupprimé l'*s*, de *fuſtagno:* ainſi *pluſh*, eſt *peluche*, et non *pellucia*, Latin barbare. *Camlet*, eſt *camelot*, en ſupprimant toujours l'*e* muet dans l'écriture puisqu'on ne l'entendoit pas prononcer. Le nom de *rat*, gros ſouris, eſt de toutes les langues modernes, mais le nom de l'étoffe apellée *rateen*, eſt tout nettement le Fr. *ratine;*

l'*ee* Anglois repréſentant l'*i* long des autres idiomes. *Silk* en Anglo-Saxon *ſeol*, ne paroit pas venir de *ſoie*, mais il eſt moins que celui-ci différent du Latin *ſericum*, qui changeant facilement *e*, en *i*, et l'*r*, en *l*, et ſupprimant l'*i* breve intermédiaire, eſt devenu *ſilk*.

189) Quelques uns de ces noms d'*étoffe*, de *drap*, ou *toile*, étant pris d'nn nom de pays Oriental, comme *musline*, *mouſſeline*, *dimity*, l'un venant de *mouſſol*, ville de la Méſopotanie, l'autre de *Damiete*, en Syrie, *Callico*, toile de *cotton*, qui venoit de *Calicut*; pourroient être ſuppoſés plutôt formés et uſités en Angleterre qu'en France, puisque les Anglois ne font pas moins que les François le commerce dn Levant. Cependant ces noms étant antérieurs aux acquiſitions qu'ont fait les Anglois dans l'Aſie, comme ils ſont auſſi antérieurs aux progrès du commerce des François dans cette partie du monde, il eſt plus probable qu'en venant du Levant par Veniſe, ils ſe ſoient répandus dans le continent occidental avec les choſes qu'ils déſignoient, et que par la France, ou certainement par les Pays Bas qui avoient avec Veniſe un commerce régulier et continu, ils ſoient paſſés en Angletterre.

190) Pour tout objet, toute action qui ſe rapporte aux arts d'agrément, ou de luxe, à la littérature et aux ſciences, les noms dont l'Anglois ſe ſert à la place de ceux, qu'il pouvoit prendre de la langue germanique ſont pris du François. *Schriftſteller*, écrivain, *Verfaſſer*, auteur, *Dichter*, et *Gedichte*, poëte, et poëſie, *Geſchichte*, hiſtoire, *Mahler*, peintre, tous noms

germaniques ont cédé la place à *writer*, à *ſcriptor*, à *autor*, à *poet*, à *poetry*, à *hiſtory* et *hiſtorian*, à *painter*, qui ſont tous pris directement du François, et non pas du Latin, ou de l'Italien. Car *to paint*, et *painter*, ne viennent pas de *pingere*, ou de *pictor*, et bien moins de *dipingere* et *dipintore*; mais de *peindre*, et de *peintre*.

191) Parmi les termes d'arts mécaniques la langue angloiſe en a de fort bien compoſés de mots teutons, ou peut-être anciens celtiques, et ce ſont ceux qui ont rapport au règne minéral, dans lequel l'Angleterre peut ſe dire plus riche que la France. *Goldſmid*, eſt un nom plus propre et plus précis qu'*orfèvre*, parceque la forge, regarde plus proprement les métaux, et *to ſmid*; indique proprement l'opération eſſentielle de ce métier, tandis qu'*orfèvre*, *aurifaber*, pourroit ſignifier un fabriquant, un faiſeur d'or. Mais elle en a auſſi emprunté du François quelques uns, qui nous prouvent peut-être qu'en ces arts ou métiers on étoit moins avancé en Angleterre qu'en France. Une ſorte de *ſculpture*, devoit exiſter chez les Bretons dès les plus anciens tems, et ce nom ſe lit dans les écrits du XV ſiécle. L'Anglois nomme le ſculpteur, *ſtonescarver*, nom qui répond à l'Italien *tagliapietra*, métier inférieur à celui de ſculpteur, dans l'acception ordinaire; cela nous donne lieu de croire que les ouvrages de ce genre devoient être fort groſſiers.

192) Les anciens Bretons avoient ſans doute des maçons; cependant il y a apparence que

la conſtruction des logements étoit fort ruſtique, lorsque les Normans ſortis de la Gaule Belgique entrèrent dans l'île et s'emparèrent de la partie, à laquelle les Anglo-Saxons avoient donné le nom, et que ce furent les Normands, ou des ouvriers venus de France, qui introduiſirent une nouvele manière de bâtir. C'eſt pour cela que le nom de *maſon*, pris de *maçon*, devint Anglois à la place de *maurer*. Le mot *lime*, qui dans l'origine grecque et latine ſignifie *boue*, et qui en Anglois ſe dit pour *chaux*, *calx*, *calcis*, montre clairement que dans le moyen âge, les Anglois bâtiſſoient leurs maiſons avec de la boue, comme font encore les campagnards dans beaucoup de pays.

193) Les termes relatifs au culte religieux dans la langue angloiſe lui ſont venus directement du Latin; parceque ceux qui les ont portés en Angleterre étoient dss éccléſiaſtiques envoyés de Rome; (des artiſtes venus de la Lombardie, ou de la Toscane directement;) l'on appelle la chaire, *pulpit* comme en Italien: *divinity* ſoit dans la ſignification ordinaire de divinité, ſoit comme ſynonyme de théologie, paroit auſſi pris de l'Italien. Ces noms ont cependant pris pour la plûpart une teinte françoiſe, changeant quelques voyelles, tant au milieu qu'a la fin du mot. *Apoſtle*, eſt plus près d'*apôtre*, que d'*apoſtolo*; *prayer* eſt le pur mot prière prononcé à l'angloiſe; *preacher*, tiré de *prêcheur*, *chapter*, de *chapitre*, et non pas de *predicatore*, ni de *capitolo*.

194) Quelques noms de profeſſions libérales et que l'Anglois tira du François, ont été

ſingulièrement défigurés; d'autres ont été transportés d'un objet à un autre. Le procureur, eſt *attorney;* ainſi nommé ou parcequ'il eſt toujours en rond autour des juges, ou parcequ'il eſt *attorniato,* entouré de gens qui ont des procès à ſolliciter; du mot *chirurgien,* mal prononcé, l'Anglois a fait *ſurgeon,* mot très éloigné de *chirurgus* quoiqu'il en vienne certainement.

195) Le François à ſon tour doit avoir emprunté des Bretons beaucoup de noms, appartenant au manège, à l'entretien des chevaux; et pluſieurs termes de tactique ou militaires; les premiers parceque la Bretagne eſt plus que les Gaules un pays de chevaux; les autres à cauſe des longues guerres. Certainement pour ce qui regarde le manège, la cavalerie, la chaſſe, la langue angloiſe, loin d'avoir emprunté des mots de la françoiſe, lui en a plutôt prêtés pluſieurs; ſi ce ne ſont pas des noms reſtés dans l'une et dans l'autre de l'ancien idiome celtique; ce qui eſt aſſez probable. Mais enfin *mare,* dans la ſignification de cheval, eſt plutôt un nom Anglois que François. *Roſs,* eſt tiré de *horſe,* et non pas ce dernier du précédent. *Bridle,* dont l'Italien a fait *briglia,* le François *bride* paroit être totalement *breton;* puisqu'on n'en voit point la racine dans le Gothique ni dans le Teutoniqne. *Martingal,* qui eſt une eſpèce de bride, n'eſt pas paſſé du François à l'Anglois; mais vraiſemblablement de l'Anglois au François. Puisqu'il eſt compoſé de *mare en calle,* et ſignifie à-peu-près guide de cheval. Si *ſattel,* ne vient pas de *ſaddle* Anglois, ce nom-ci ne vient pas

non plus de *ſelle;* et il eſt plus probable que *étrier* ſoit tiré de *ſhrup,* que celui-ci d'*étrier.*

196) Mais quant aux termes de tactique ou de guerre, à l'exception de ceux que nous avons vu que l'Italien même, et le François prirent de l'Allemand, loin de les voir paſſer de l'Anglois au François, on les voit plutôt paſſer du François à l'Anglois. D'abord le nom de *ſoldier,* eſt pris de *ſoldar,* qu'on diſoit en François pour *Soldat, ſoldato. Officier, Général, Lieutenant-Général, Aide de camp, Colonel, Major, Adjudant,* ne changent pas une lettre au nom François d'où ils viennent. *Captaiu,* ne perd que l'*e* muet final, et l'*i* bref intermédiaire, comme ont fait toutes les langues de l'Europe occidentale; et l'*e* dans *enſign, enſeigne. Sergeant,* eſt *ſergent;* changeant le *g,* en *j,* comme fait le plat Allemand. *Quartiermeiſter,* eſt *Quartier maître,* anciennement *maiſtre;* l'Anglois qui prononce l'*a,* comme le François prononce l'*ai,* qui change la finale *re,* en *er,* de *magiſtre,* tiré du *magiſter,* fit *maſtre.* Les noms d'armes presqu'autant ceux qui viennent de l'Allemand, que ceux qui ont été formés antérieurement à l'invention de la poudre, ſont presque tous d'origine allemande, et ſont communs à toutes les langues; et ceux que l'on a formés depuis cette fameuſe invention, ſont en partie compoſés d'anciens mots bretons, ou teutoniques. Le *fuſil,* eſt *haiv,* ou *light, gun,* comme qui diroit *canon* manuel, ou *canon léger,* parceque le *canon,* eſt *great gun, groſse canne;* car gun, eſt un vrai ſynonyme de *roſeau,* et *Rohr,*

qui ſignifie premièrement *canne* en Toscan, et par translation *canne* artificielle, comme celle du *fuſil;* et de tout inſtrument long et vide en dedans.

197) Il n'y a que quatre noms déſignant dignité, office ou emploi civil que l'Anglois a retenus de l'ancienne langue du Nord-Oueſt de l'Europe *King, roi, queen,* reine tirés de *König,* et *Königinn,* et *earl,* qui répond à comte; Lord ſeigneur, de l'Anglo-Saxon *afford,* et peut-être en première origine de l'Etrusque *Larte; knight,* qui dit a-peu-près chevalier ou plutôt valet ou domeſtique noble, nom de la même origine que *Knecht* allemand et *knees,* ruſſe. *Aldermann,* mot à mot, *vieux homme* qui rend exactement le Latin *ſenator.* Tout le reſte de la *nomenclature,* politique et civile vient du François directement, quoique la racine du mot ſoit latine. *Emperour* ne vient pas d'*imperator,* mais d'empereur. *Duke, marquis, count, counteſs, ſquire, gouvernour, mayor, chancellour, chief of juſtice, lawyer,* qui répond à *legiſta;* et viennent directement du françois *law* n'eſt pas non plus pris de *lex,* ni de *lege;* mais de *loix* prononcé *loà,* puis *là* appuyant en *l,* du *w,* (ſup. P. II, Art. XIX. §. 205). Le nom *Gnade,* ſi uſité en Allemagne, n'eſt point paſſé en Angleterre. L'Anglois adopta celui de *grace,* en plus d'un ſens. Car il tient lieu du titre d'excellence en parlant à des perſonnes d'un rang diſtingué. Quelques mots diſtinctifs de la qualité des perſonnes ſont compoſés d'un mot François et d'un autre Allemand, tels que *gentlemen,* gentil-homme, et *gentlewoman,* dame, ou demoiſelle.

ARTICLE IX.

De ce que l'Anglois a pris de l'Espagnol et de l'Italien.

198) Les Anglois ont pris de la langue espagnole probablement pluſieurs noms que celle-ci avoit pris de l'Arabe, lesquels au reſte ſont auſſi paſſés par la Françoiſe. *Serge,* par exemple, en ſuppoſant que le mot vienne de l'Arabe *Xérica,* comme le penſent *Covarruvias,* et après lui Skinner, il eſt devenu *ſerge* en France avant que de paſſer en Angleterre. Le nom d'une pièce de monoie apellée *pantagon,* venu de l'Espagne ſans contredit, a été peut-être reçu en France auſſitôt, ou plutôt qu'en Angleterre. Il paroit outre cela que l'Espagnol a comuniqué à l'Anglois quelques mots qu'il avoit tirés du Latin à ſa façon. Tel eſt *mucho,* que l'Espagnol forma de *multum;* et qui eſt évidemment devenu *much* en Anglois. Il eſt vrai que les mots anglois qui reſſemblent aux Espagnols ont été pris probablement du Gascon, qui a une très grande affinité avec le Caſtillan. D'un autre côté quelques noms que la langue angloiſe ſemble avoir pris du Portugais, elle peut les avoir tirés des Aſturies, et de la Galice dont le langage eſt presque le même que le Portugais, et peut-être les Anglois ne fréquentoient ils pas moins les ports de l'Espagne que ceux du Portugal.

199) Les mots que les Bretons ont adoptés de l'Italien, indépendamment de ceux qui ſont

latins d'ancienne création; e qui ſont auſſi bien italiens que françois, concenent les arts en général, ainſi que certaines poſeſſions qui ont quelque fois donné lieu de trater les Italiens de baladins, et qui regardent ls ſpectacles ou les divertiſſement populaires; et c'eſt de là que pluſieurs écrivains françois ont pris ſujet de donner cette épithète aux Italiens. Il eſt vrai que les noms *charlatan*, et *nountebank*, ſont ſortis de l'Italien *ciarlatano*, et *montaimbanco*, et le nom *pantaloun*, le verb *to zanni*, pour dire contrefaire, ſinger quelqu'un, jouer la comédie, eſt paſſé de Veniſe à Londres ſoit en paſſant par l'Allemagne et les Pays Bas, ſoit par la France. On eſt étonné au ſurplus que les termes uſités dans la compoſition, et dans la repréſentation des pièces de théâtre ne ſoient pas Italiens, et que les uns oient François fort éſtropiés comme *enter*, au lieu d'*i entrant*, pour dire ils viennent ſur la ſcne; et *exeunt*, quand ils s'en retirent.

200) Il faut avouer que les marchands Italiens ont donné à la langue angloiſe des mots, dont quelques uns indiquent la *mesquinité*, ou la vétille ſi l'on ne veut pas dire ſubtilité. On trouve dans de vieux lexiques anglois le mot *tantomounta*, qui ne peut-être ſorti que de la bouche d'un marchand italien, qui calculant la ſomme qui lui revenoit, diſoit à *tanto monta, importa tanto*. Je ne trouve pourtant dans le livres anglois ni le nom Lombard. ni celui d*agio*, que les Italiens ont donné à la langue françoiſe.

201) Une aſſe longue ſuite de noms anglois commençant par *ſ, ſp, ſt,* qui ne le préſentent dans le François qu'avec un *e,* ou un *es,* initial paroit faire exception à ce que nous venons de donner pour règle générale, c'eſt-à-dire que les Anglois ont trés leurs mots du François et non du Latin ni de l'Italien. Voici quelques uns de ces mots. *To ſcald, ſcaldare, échaufer, to ſcale, to ſcape, echaper, ſcarce* Italien, *ſcarſo, ſcum, écume, ſpeed, hâte, diligence, promptitude, ſpicery; c picerie; to ſpend, ſpendere, ſpit, ſpiedo, brocho, ſpite, ſputo, ſalive, ſtrict, ſtretto, étroit, ſtrictus; ſtrug, attache, to ſtripe, rayer, ſtudy, ſtudio, ſuffâto, farci, hardy, ſtordito, étourdi.* Plusieurs de ces mots ſe trouvent encore dans le Piémontois comme *ſtupe, ſtriple, ſtringa, loet, écrin, ſcrinium, ſcopo, ſcopa.*

202) Il n'eſt pas improbable que beaucoup de ces mots aient été portés en Angleterre, par des eccléſiaſtiques ou des marchands italiens comme d'autres l'ont été par les Flamands, des Allemands, des Danois. Quelques uns peuvent auſſi être reſtés de l'ancien fond de la langue celtique, comme ils ſemblent être reſtés dans quelques dialectes françois et italiens. D'un autre côté ces mots peuvent très bien avoir été pris du François commun qui les avoit apuyés de l'*e,* comme nous avons vu; et cet *e,* s'évanouit, disparut en paſſant dans l'idiome anglois. C'eſt par la même raiſon que l'Anglois a retenu l'*al,* que le François changea en *au,* ou parceque dans le provenus du Sud-Oueſt Gascogne

cogne d'où il tira peut-être la plus grande partie des mots françois, après ceux que les Normands lui portèrent.

203) Mais voici en général de quelle façon l'Anglois tourna les mots qu'il prit du François. Il en forma quelques uns par contraction, lors même que ce mot étoit déja tiré du Latin par contraction, comme *maiſtre* fait de *magiſter*; car de *maiſtre*, il fit *miſter*, de *maitreſſe*, *miſtriſs*. L'*a*, ſimple et l'*ai* ſont en Anglois tantôt *a*, qu'on prononce *e*, tantôt *ea*, comme dans *reaſon*, *ſeaſon*, pris de *raiſon*, et de *ſaiſon*. Beaucoup de mots qui en François ont l'*e* ouvert, prennent en Anglois l'*a*, parceque cet *a* prend en Anglois le ſon de l'*e*. Ainſi ayant entendu dire à des réfugiés françois *péle méle*, en parlant peut-être de quelque place où ſe trouvoient différentes choſes aſſemblées au hazard, ou miſes en vente, on nomma ce quartier *péle méle*, en l'écrivant *pale male*. L'*é* accentué final que l'accent François rapproche de l'*i*, eſt conſtamment changé en *y*, qu'on prononce comme l'*i* final accentué de l'Italien, dans *coſi*, *ſenti*, *udi*, *ſoffri*; ainſi il fait *beauty*, *bounty*, *carity*, de *beauté*, *bonté*, *charité*. L'*y*, de même que l'*i*, s'articule par *aï*, ou ne fait qu'un ſon avec l'*a* qui le précéde. Anciennement beaucoup de ces noms qui à préſent finiſſent par *y*, ſe terminoient par *ie*, qui rendoit cependant le même ſon que l'*i*, long latin et l'*u* ſerré que l'Allemand écrit par *ue*, ou *ü*.

204) Il ſupprime facilement la voyelle, ou la ſyllabe initiale, et plus ſouvent dans les mots

qu'il a pris du François ou de l'Italien, en même tems qu'il en transporte plus ou moins la ſignification. D'*umbilico*, en François *nombril*, il fait *belly*, qui remplace le Latin *venter*, et l'Allemand *Bauch*, ou *Panz*. D'*emendare*, il ne retint que la ſyllabe intermédiaire *mend*, qu'il fait ſignifier *réparer*, *reſtaurer*, *reſtouper*. L'Anglois n'eut pas grand beſoin de prendre de l'Eſpagnol ni du Portugais, les mots que ceux-ci avoient pris du Latin, ou conſervés du Celto-Gothique. Ceux qui au premier coup d'oeil ſemblent avoir éte pris de l'Espagnol, comme les participes *returned*, *delivered*, qui changent l'*ato* latin en *ado* Espagnol en *ed*, ſont probablemenr venus du Gascon, langage peu différent du Caſtillan. Quelques verbes qui même à l'infinitif ſont en Anglois terminés en *ate*, comme *to deſolate*, *to recreate*, ont été pris du Latin de l'école, ou de l'égliſe. Car c'eſt dans les ouvrages de morale et de piété qu'on les trouve ordinairement. Il paroit cependant que l'Anglois imita l'Espagnol dans la formation des adjectifs en *ous*; car outre qu'il ne dit pas *fameux*, *odieux*, il en forma pluſieurs par une manière particulière de prolongation de mot. Il ſuivit auſſi d'autres égards l'Espagnol, ou il prit de lui quantité de mots d'origine latine, que ni le François ni même l'Italien n'ont pas retenus. *Deceived* eſt tiré de *decebido*, plutôt que du Latin *deceptus*. *Decay*, chûte, décadence, certainement ne vient ni du Latin, ni de l'Italien *decadere*, ni du François *déchoir*: mais de l'Espagnol *decaydo*.

205) Il forme en *al* les adjectifs que les autres avoient auparavant tirés d'un ſubſtantif. De *logos*, *phyſis*, *poëſis*, l'Italien et les autres idiomes ont fait, d'après la baſſe latinité, *logica*, *phyſica*, *poetica*, en rendant ſubſtantifs les adjectifs dérivés. Car ces noms ſont ſubſtantifs comme qnand on dit: *la logique de port-Royal; la phyſique de Décartes, ou de Rohaut; la poëtique de Marmontel;* et ils ſont adjectifs quand on dit, cauſe *phyſique*, conſéquence *logique*, langage ou ſtyle *poëtique*.

206) D'où vient que l'Anglois, porté d'ailleurs à *retrécir*, ou retrancher les mots, les a ici plutôt allongés et groſſis? C'eſt parcequ'il ne diſtingue pas les genres, que repréſentant par un ſeul *k*, les ſyllabes *ca*, et *co*, latines et italiennes et le *que* final françois, il ne pouvoit pas diſtinguer les adjectifs *logique*, *phyſique*, *poëtique*, des ſubſtantifs *Logik*, *Phyſik*, *Poëtik*, en conſéquence il forma les mots *logical*, *phyſical*, *poëtical*, comme les latins de *materia*, avoient fait *materialis*, de *maritus*, *maritalis*, ainſi *contubernalis*, etc. Il forme d'autres ſubſtantifs d'une manière ſingulière, et peu conforme à ſon génie dominant qui eſt de couper les mots plutôt que de les augmenter. De *rectus* Latin, *retto* Italien, dont le François fit *droit* en ajoutant le *d*, ou prenant le compoſé *directus*, l'Anglois a fait *righteous*, de *crédule*, il fit *credulous*, de *rapace*, *rapacious*; et ainſi beaucoup d'autres adjectifs. Il ſubſtitua généralement cet augment en *ous* à l'*eux* que le François avoit ſubſtitué à l'*oſus* Latin. Il en compoſa quelques uns d'un nom françois

et d'un autre Germanique, tels que *joyfull*, joyeux, *beautyful*, beau; d'autres il les forme avec la particule *ly*, tirée de *lich*, allemand, et il dit *surely*, pour *surement*.

207) Le penchant de l'organe breton eſt tout à fait oppoſé au gaulois ou au françois pour la terminaiſon des mots; car le François tombe, s'apeſantit ſur les finales, au lieu que l'Anglois y paſſe légerement deſſus. La *bataille*, eſt *battle*, la *bouteille*, eſt *bottle*, le *ſommeil*, eſt *ſoumel*, *travail*, eſt *travel*, apuyant toujours ſur la première et jamais ſur la dernière. L'accent anglois n'eſt pas plus diſpoſé à articuler les diphthongues *oeu*, et *eu*, et elles ne ſe prononcent pas ſans étude et ſans exercice; les terminaiſons en *eur*, et *oir* du François ſont *or*, *our*, comme l'*eux*, eſt *ous*. Ainſi l'Anglois dit *autor*, *favour*, au lieu d'*auteur*, et *faveur*, *parloir*, eſt *parlour*. Ailleurs cette ſyllabe françoiſe *eur*, ſe reſſerre en *er*, et de *prêcheur*, on fit *preacher*.

ARTICLE X.

Continuation du précédent ſur l'influence de la langue françoiſe ſur l'angloiſe.

208) Les noms qui déſignent *ville*, *village*, *maiſon*, *logement*, *chambre*, *rue*, *chemin*, *place*, ſont en Anglois les mêmes que dans la langue primitive gothique ou celtique, ou grecque, comme nous l'avons montré précédemment (Part. II, Art. XVII, §. 274. et ſeq.) en changeant pourtant les voyelles et les diphthongues, comme

de *Haus*, maiſon, faiſant *hous*, de *Haut*, peau, *hide*, de *gut*, *good*; et très régulièrement ſouvent ajoutant un *r*, ou un *t*, à la place de *s*, moyennant quoi il change *Eiſen*, en *iron*, et *Waſſer*, en *water*. La porta eſt *gate*, qui dans ſon origine devoit ſignifier *paſſage*. Muraille, eſt *wall*, Teuto-latin. *To build*, quelque différence qu'il préſente, eſt néanmoins le même verbe que *bauen*. Mais dèsqu'il eſt queſtion d'un lieu habitable qui indique quelque progrès d'architecture et de civiliſation, les noms ſont tirés du Latin, et de l'Italien, mais toujours plus directement du François, et ordinairement du Patois gascon qui tient plus de près à la langue italienne. Ainſi un palais, eſt *palace*, château n'eſt plus ni *ſlos*, ni *ſchloſs*, mais *caſtel*; *hôtel*, eſt *noblemanshouſe*, nom formé d'un mot françois, et de deux allemands. Le nom *chamber*, chambre, quoique dérivé de *kamar*, nom primitif Scythique, Gothique, Grec et Latin, eſt pris tout nettement du François. Dans la deſcription d'une maiſon il y a des termes ſinguliers, dont une partie eſt latine, l'autre barbare en quelque ſens; mais qui prouvent toujours combien de mots de toute espèce ſont entrés, dans la formation de la langue angloiſe telle qu'on la parle aujourd'hui. Je ne ſais quel rapport a le mot *ſtory*, avec ce qu'on nomme en François *étage*, en Allemand *Stockwerk*, et en Italien *piano*, ſi ce n'eſt qu'originairement *ſtory*, ſignifie *ſolajo*, *galetas*, *grénier*.

209) Mais voilà que l'Anglois nomme le ſecond étage de l'adjectif numéral françois et il dit

ſecond ſtory, qui ne déſigne que le ſecond étage il *ſecondo piano*, d'un édifice habitable, ce qui nous fait croire que c'eſt en imitant la conſtruction ou la batiſſe françoiſe, que les Anglois élevèrent les maiſons à pluſieurs étages. Le *cloſet*, qui en Anglois veut dire cabinet, vient de *clauſus*, participe de *claudere*, fermer; mais avant que d'être nom anglois il a été formé par l'*organe* françois qui de *clauſus*, fit *clos*, et le diminutif *cloſet* veut dire un petit coin de la maiſon qui eſt *clos*, fermé, *locus clauſus*.

210) Les objets qui ont rapport à la nourriture commune à toutes les nations Européennes, ont en Anglois le même nom qu'ils ont en Allemand, comme nous l'avons vu dans *Bread, Fleſch, Milk;* pain, viande, lait. Les noms ſignifiant vin, cuiſine, cave, ſont auſſi pris de l'ancienne langue germanique ou celtique, toujours en ſubſtituant l'*a* à l'*e;* l'*i*, ou l'*ea* a l'*ü* Allemand, ou à la diphthongue *oe*, et ſubſtituant le *c*, au *k*. Ainſi *Kuchen*, eſt *kitchen*, *Keller*, eſt *cellar*. Le boulanger eſt *Baker*, *Müller*, mûnier, eſt *Miller*, Mais dès qu'on parle de quelque ſorte de rafinement, de choſes qui ſuppoſent de l'amélioration, et des progrès dans la vie ſociale, enfin s'il eſt queſtion des objets qu'on peut dire de luxe, les noms ſont empruntés du François. Quelques uns qui ne le ſont pas, comme *buttery* pour garde manger, atteſtent encore la vie plus ſimple des anciens Bretons; dont le repas ordinaire devoit conſiſter en *beure;* puisque *buttery*, ne peut ſignifier que l'endroit ou l'on

gardoit le *beure*. Pluſieurs autres noms qui dans leur première origine étoient celtiques ou germaniques, ont été pris du François ſous une forme plus ou moins différente. *Yard*, eſt le même mot qne *gart* teutonique qui ſignifie également cour, baſſe cour et jardin. On reprit le mot *garden*, ſi non du François, probablement de l'Espagnol ou de l'Italien. Quoiqu'on eût le nom *Tiſch*, venu du Grec et du Gothique ſignifiant également table et aſſiette, on prit du François *table*, et non pas *Tafel* de l'Allemand. L'Anglois conſerva *cloth*, qui ſignifie drap, en général pour dire *nappe*; mais il prit *cover*, de *couvert*, pour ſignifier ce qu'en Italien on appelle *poſata*. Quoiqu'il eût *ſtool*, dérivé de *Stuhl*, et en premiere origine de *ſtylus*, ſup. ſſ.... pour dire chaiſe, et *ſteige*, il prit du François *chair*, dérivé de *cathedra*; et il en compoſa pluſieurs mots, à ſa façon; et il appelle *Arm-chair*, un fauteuil, ou chaiſe à bras.

Les deux tiers des noms qui indiquent ce qu'on ſert à la table des perſonnes de diſtinction, des gens aiſés, ſont François, quoiqu'on pût avoir des noms équivalens, venus de la baſſe Allemagne.

211) Il y en a qui étant premièrement ſortis de l'ancien Allemand, ont été adoptés avec quelque translation de ſens, par l'Italien, puis par le François d'où ils ſont paſſés à l'Anglois; tel eſt le nom *baſon*, baſſin *). Pour peu que

*) Le racine du mot eſt *bach*, ruiſſeau, ou petit vaiſſeau: l'Italien en fit le diminutif *bacino*, baſſin, parcequ'un baſſin, en latin *pelvis*, donne l'idée de l'eau, ou de ce qui en contient.

les mots Anglois aient du rapport à la littérature et aux arts libéraux, ils ſont généralement empruntés du François.

212) Quelque livre que je prenne ſoit proſe, ſoit poëſie, ſoit que l'auteur ait écrit du tems d'Eliſabeth, du tems de la reine Anne, ou ſous le règne de la maiſon d'Hannovre je ne puis que faire la même obſervation. Si le ſujet ſe rapporte à l'hiſtoire naturelle, à la vie paſtorale, à la vie ſimple et rurale, aux actions animales, les mots ſont celtiques, anglo-ſaxons ou danois. Mais dès que l'ouvrage que je lis traite de matières relatives à l'hiſtoire politique, militaire, eccléſiaſtique, littéraire, et aux progrès, quels qu'ils ſoient, de la civiliſation, des lettres et des arts, on y rencontre à chaque ligne des mots que les Gaulois ont pris du Latin, ou que les Francs et les Bourguignons ont porté dans les Gaules lors de leur invaſion. Le nom même de *Franc* ſignifiant libre, ſorti certainement de l'Allemagne, n'a pu être porté en Angleterre qu'en paſſant par la France. Et comme elle les reçut à deux ou trois époques éloignées, et par des voies différentes, elle tourna ces mots françois d'une façon différente. Ceux que l'on aprit par l'ouie ont changé de forme, lorsque dans la ſuite on les écrivit, en ſubſtituant une lettre à une autre; en les abrégeant toujours, ou ſupprimant les terminaiſons; c'eſt ce qui aſſimile ſouvent des mots très différens, et fait perdre la trace de leur origine. De *miauler*, onomatopée qui répond à italien *gnau*, l'Anglois a fait *mew*, prononcé *miou*; et il dit également *to mew*, pour *muer*,

tiré du Latin *mutare*, ſignifiant que le cerf perd les cornes, pour en recevoir de nouvelles. Les noms *paucus*, devenu *poco*, et *poc*, en Lombardie, *peu*, en François, eſt *few*, prononce *fiou*, en Anglois. *Intrare*, dont le François fit entrer, eſt en Anglois *to enter*, et le mot reſte le même dans toute la conjugaiſon; car *enter* ſe dit également pour l'infinitif *intrare*, avec l'article *to*, et pour l'indicatif dans toutes les perſonnes. Le verbe *incorporer* eſt, en Anglois *to incorporate; illuminer* eſt, *to illuminate; debiliter*, *to debilitate*.

213) Tout le monde ſait que les conjugaiſons des verbes anglois n'offrent que trois terminaiſons. La principale eſt celle du préſent indicatif qui eſt la même que celle de l'infinitif, et ſert auſſi à prèsque tous les tems et les modes, moyennant les verbes auxiliaires. Les deux participes terminés en *ed*, et en *ing; loved*, aimé, et *loving*, aimant, viennent, l'une du Gascon, ou du l'Espagnol, changeant ſeulement l'*ado* en *ed;* l'autre en *ing*, peut être également formé des langues d'origine latine, ou de la Germanique. Parmi les termes que l'Anglois emprunta du François il y en a, qui ont encore plus changé l'intellectuel que le matériel, et dont quelques uns préſentent un pléonasme ſingulier. Le nom *journey*, tiré de *diurnus*, et de *dies*, Latin, prend en Anglois la ſignification de voyage et il dit *the journey of a day*, „voyage d'un jour," expreſſion où le mot *dies*, jour, entre deux fois comme dans aujourd'hui, et *oggidì*. Car jour, comme l'on ſait, vient de *dies*, et *hui* d'*hodie*,

hoc die. Claim, ce nom ne peut venir que de *clamare*, pris du vieux François et ſignifie prétention; c'eſt que *to claim* a pris le ſens de *petere*, demander, et *the claimer*, veut dire le prétendant; parceque celui qui demande, prétend.

ARTICLE XI.

Différentes ſources de la richeſſe des langues italienne, et espagnole.

214) Il eſt très naturel, comme nous l'avons dit dans un article précédent, que chaque individu trouve plus belle, plus riche la langue qu'il poſſède le mieux; et que chaque idiome ait tous les mots néceſſaires pour nommer les choſes, indiquer les objets connus de la nation qui le parle. Abſtraction faite de leur origine plus ou moins noble ou ancienne, les mots ſont pour chaque peuple également purs, propres et expreſſifs. Il eſt vrai qu'une langue peut avoir plus de termes qu'une autre, pour déſigner les objets, ou pour en diſtinguer les nuances; et à cet égard il n'eſt point douteux que l'Italien et l'Espagnol ne ſurpaſſent le François de plus d'une maniére, et par deux raiſons différentes. 1) Parceque l'un et l'autre ont plus retenu du fond de la langue mère; 2) parcequ'ils ont plus de facilité d'augmenter par les mots qu'ils ont pris des langues étrangères ou barbares, puisque ces deux langues de tourner et retourner de différentes façons les mots qu'elles ont hérités tant du Latin, que d'autres idiomes. Elles ont par là non ſeu-

lement des ſynonymes proprement dits, mais un plus grand fond de termes pour exprimer les variétés des choſes, des perſonnes et des actions. J'apelle ſynonymes propres les noms tirés de la même racine, et formés un peu différemment, tels que ſont ceux que la langue italienne (pour parler d'abord de celle-ci) a repris du François à qui elle les avoit transmis, et ceux qu'un dialecte particulier qui les avoit originairement pris du Latin, a plus ou moins tronqués, et tournés un peu différemment comme *mozzo*, et *mutilo*, *ſudicio*, et *ſozzo*, *badia*, et *abazia*, *ereditare*, et *redare*, *inimico*, et *nemico*, *oſtaggio*, et *ſtatico*, *romito*, et *eremita*, *aggrandire*, et *ingrandire*; et une foule innombrable de mots qui ont tantôt retenu, tantôt abandonné la voyelle et ſurtout l'*e* initial ſuivi d'une *s*, et d'une autre conſonne; come, *ſperienza*, et *esperienza*, *ſpremere*, et *eſprimere*, *bevanda*, *bibita*, *beveraggio*, tous ſynonymes de *pozione*.

215) Pour ſynonymes proprement dits on peut également compter les noms d'origine différente, mais qui ne peuvent guère ſignifier que la même choſe, comme de forme *brutto*, *brutezza*, *laido*, et *laidezza*; *faccia*, *viſo*, *volto*, et *cera*; *oſare*, et *ardire*; *ſpettare*, *appartenere*; *ſuperbia*, et *orgoglio*, *ſucido*, et *ſporco*, *ſporcare*, et *imbrattare*; *finire*, et *terminare*; *imprimere*, *ſtampare*; ainſi *abbreviare*, et *compendiare*, *acciochè*, *affinchè*; *ſebene*, et *benchè*, *perciocchè*, *imperciocchè*, *perocchè*, *avegnachè*, *conciaſſiachè*, *tuttavia*, *tutta volta*, etc. Enfin il n'y a ni nom ni même pronom, ni verbe, ni adverbe, qui

n'ait en Italien un ou plusieurs synonymes parfaitement propres, et qui ne diffèrent les uns des autres que pour être plus ou moins usités. C'est précisément à cet égard que j'ai osé dire, et que j'ose le répéter bien affirmativement, que la richesse de la langue italienne est souvent plus embarassante qu'utile. Car il n'est guère possible de ne pas hésiter un moment, dans le choix du mot, lorsqu'il s'en présente trois qui peuvent être également employés, à signifier ce que l'on veut. Dois-je dire, par exemple, *come si nomina, come si appella, come si chiama, come si domanda quel tale,* lorsque je veux dire comment s'apelle cet homme là? Est-ce mieux dire, *domando perdono,* ou *chiedo;* ou encore *chieggo perdono?*

216) Je dois cependant ajouter à ce propos, que cette richesse, à laquelle les Italiens renonceront difficilement, et que les poëtes surtout auroient grand tort d'abandonner, n'empêcheroit pourtant pas que leur langue n'acquît la précision, qui paroît lui manquer, justement à cause de cette surabondance de synonymes. Le moyen d'y atteindre, pour le dire en passant, seroit dans le choix et l'usage des mots, de se tenir à ceux qui dans la langue latine, et dans la françoise, devenue aussi universelle que l'étoit dans les siècles passés, la latine, ont la même signification.

217) La langue espagnole est de son fond essentiel aussi riche, peut-être plus que l'italienne et certainement beaucoup plus que la françoise. Elle à conservé de la latine tout autant de fond

qu'en ont conſervé ſes deux ſoeurs; et pour compenſation de ceux que l'une et l'autre conſervent, elle en a retenu un bien plus grand nombre. Tels ſont *ave, miedo,* d'*avis,* et *metus; pedir,* de *petere; pregontar,* de *percuntari, feſtinar,* de *feſtinari,* qui tient lieu de l'Italien *affrettare,* hâter. La liſte de pareils noms latins que l'idiome caſtillan a retenus, rempliroit une grande partie de ce volume, ſans même y comprendre ceux qu'il n'employe pas dans le ſens qu'ils avoient dans le latin.

Le penchant très connu de l'organe celtibérien à proférer de longs mots et à les former par production, lui facilita l'adoption et la dérivation d'une foule de mots que l'Italien abandonna. De *carere,* être privé, il a fait *carecer;* de *contingere,* il fit *acoutencer,* dans la ſignification d'*accadere,* italien, ou du latin *accidere.*

218) Une ſeconde ſource de richeſſe pour la langue eſpagnole a été le fond conſidérable de noms, de termes que les Arabes ont portés en Eſpagne. Ces mots non ſeulement ont remplacé les noms latins qu'on avoit abandonnés, mais fourniſſent encore de quoi doubler le fond qu'elle conſerva, de la langue romaine. Auſſi dans beaucoup de ſujets cette langue a plus d'un nom pour déſigner la même choſe, l'un pris du latin l'autre de l'Arabe. Elle a de plus le même privilège qu'a l'Italienne de retenir, ou de ſupprimer la voyelle initiale, ſans rien changer à la ſignification du mot. Mais le génie de la langue caſtillane différe extrêmement, à cet égard, de celui de la toscane. Celle-ci ſupprime facilement et très ſouvent

la voyelle initiale, tandis que l'autre en ajoute où il n'eſt pas du tout néceſſaire, et où le mot latin ou arabe, qu'elle employe ne l'avoient point. Ainſi *alabanza*, louange ne dit pas plus que diroit *lobanza*, comme *aqueſto*, *aquello*, ne ſont que *queſto*, et *quello*, de l'Italien. Une foule de noms, ou de verbes espagnols commençant par *a*, ou par *al*, ne valent ni plus ni moins que ceux qui commencent par *b*, par *c*, par *f*.

219) Mais ce que perſonne n'ignore et qui n'eſt pourtant pas inutile à rapeller, c'eſt qu'en ôtant la particule *al* aux mots espagnols qui commencent par elle, on trouve le nom ſimple et propre de l'objet qu'ils indiquent. On trouve que *coran* ſignifie livre, et qu'*alcoran*, eſt mot a mot *le livre:* qu'*alfohoz*, n'eſt que *fohoz*, *antrum*, *caverna*. *Algayda*, n'eſt que *gayda*, monceau de ſable; *alcanfor* n'eſt que *cafor*, *canfre*. Il en eſt ainſi quelques centaines de noms que le dictionaire de l'académie de la langue espagnole nous préſente; parmi les quels il s'en trouve pluſieurs compoſés de l'article *al*, et d'un nom que les étymologiſtes espagnols croient plutôt pris du Latin que de l'Arabe; tel qu'*alfoli*, ou *alholi*, ſignifiant *grenier*, fait d'*al* et d'*horreum*. *Alfahar*, *potier*, et *poterie*, eſt compoſé d'*al*, et de *fahar*, qui peut très bien dériver de *facere*.

220) Nous devons obſerver qne la plupart des mots que l'Espagnol emprunta de l'Arabe ſe rapportent aux arts, et aux métiers de ſeconde néceſſité, ſurtout à la chymie, à la médecine, ou à des productions de pays étrangers et

orientaux; et que le langage ordinaire indispenſable à la vie ſociale primitive, n'offre que très peu de mots arabes; et que ceux même que l'Espagnol a donnés aux autres idiomes, ne venoient que du Latin, quelques uns de l'Allemand. De cette claſſe eſt le verbe italien *cudire*, et le vieux François *cuider*, l'un et l'autre ſont venus de *cuidar* Espagnol; et ce verbe ne peut-être fait, que de *cui datum*. *Achever*, en première origine d'*ad caput*, eſt tiré d'*acabar*. Au reſte nous aurons encore lieu de montrer qu'à peine une centième partie de l'idiome espagnol eſt étrangère à la langue latine; et que c'eſt de là que lui vient ſa richeſſe et l'abondance des ſynonymes, ſoit utiles, ſoit ſuperflus et embaraſſants, comme le ſont quelque fois les Italiens.

221) L'Espagnol a la liberté, à la verité peu importante, de changer l'*F*, en *H*; ou de retenir le premier; avantage qn'il tient de la réunion de l'Aragonois au Caſtillan; car l'accent aragonois ne changeoit pas d'*F*, en *H*, et ne change pas non plus le *t*, latin en *d*. C'eſt pour cela qu'on trouve dans les livres espagnols; *faba*, et *haba*; *féve*, *hado*, et *fato*, *fatum*, deſtinée; et pluſieurs autres commençant dans l'Italien par *f*.

L'idiome espagnol ſemblable à l'Italien, dérive auſſi les mots de plus d'une manière; les uns en les tronquant, les autres en les allongeant; comme l'Italien ſupprime ou conſerve à ſon gré les voyelles initiales et même les prépoſitions *ad*, dans les noms et les verbes compoſés. Mais l'Espagnol a un avantage particulier, à l'é-

l'égard de beaucoup de mots qu'il a pris de l'Arabe, pouvant abandonner ou retenir l'article *al*. Je ne ſais pourtant pas ſi a cet égard il ſe trouve dans le cas de l'Italien, et ſi cet avantage n'amene pas le même embarras que rencontre l'Italien. Mais nous allons dire bientôt que la langue eſpagnole pour atteindre à ce dégré de perfection qu'a la Françoiſe, et parvenir a la préciſion que l'on cherche ſeroit dans le cas de ſacrifier une partie de ſa richeſſe.

ARTICLE XII.

Sur la richeſſe particulière de la langue angloiſe.

222) L'écoſſois Hugues Blair auſſi eſtimé comme littérateur que comme prédicateur, convient avec Harris, mais avec plus d'impartialité, ſur la richeſſe et la bigarrure de la langue angloiſe. Elle en eſt redevable, dit-il, à la liberté qu'ont les écrivains non moins que les orateurs, d'adopter tous les mots étrangers qui s'offrent à leur imagination en écrivant ou en parlant dans les chambres du parlement, ſans égard à la différence que l'accent national met dans les mots, ſoit en en ſupprimant une partie, ſoit en les prenant dans un ſens divers; pourvu qu'il en retienne la racine et quelque analogie. C'eſt donc par une cauſe morale que cette langue eſt riche, au lieu que la richeſſe des langues italienne et eſpagnole vient principalement d'une cauſe phyſique qui

qui consiste dans la possibilité, dans la facilité de saisir, d'articuler les mots étrangers soit courts soit longs, et de les mouiller, les renforcer, les grossir à son gré.

223) Quoique dans les tems antérieurs à la conquête des Normands, les Anglois eussent une langue capable d'exprimer ce qu'on vouloit dire, on ne laissa pas d'adopter les mots que les conquérans avoient apportés dans l'île, et de les mêler à l'ancien langage. On s'accoutuma à s'en servir à la place de ceux que l'on avoit, sans pourtant s'astreindre à donner à ces nouveaux noms le sens propre et précis qu'ils avoient eu dans les idiomes dont on les prenoit. Blair dans l'ouvrage que je viens de citer, rapporte jusqu'à trente mots qui distinguent les variétés de ce qu'on nomme colère, auxquels il est vrai que le François n'en pourroit opposer que cinq ou six; mais au lieu qu'en Anglois, ces trente mots disent la même chose, les mots françois qui leur répondent, et qui pour la pluspart sont matériellement les mêmes, désignent quelque variété, quelque nnance particulière de cette affection, de ce sentiment qui appartient à l'iraſcible *). Car colère n'est pas rage; ani-

*) *Anger, wrath, passion, rage, fury, outrage, fierceness, sharpness, animosity, choler, resentment, heat, heart-burning; to fume, storm, inflame, be incensed; to vex, kindle, irritate, enrage, exasperate, provoke, fret; to be sullen, hasty, hot, rough, sour, peevish, etc.* D'après ce savant écrivain ces mots servant indifféremment à signifier *colere*, nous montrent en même tems la source des richesses de cette langue angloise, et nous font voir plus évidemmeut encore qu'elle n'est nullement plus ri-

mosité n'eſt pas furie, et quoique ces mots ſignifient en général ce que le Latin apelle *ira*,

che que l'espagnole et l'italienne, ni même que la françoiſe, pour le fond eſſentiel. Car les quatre cinquièmes de ces trente mots ſe trouvent dans l'Italien et le François, dans un ſens qui indique la même paſſion en général, mais avec des modifications différentes priſes du Latin. *Anger, angor*, eſt *angoſcia*, Italien et *angoiſſe*, François. *Paſſion* eſt le nom générique dont on ſe ſert auſſi dans la ſignification particulière de colère. Rage pur françois tiré de *rabies* latin, et *rabia* italien; *fury* de même *outrage* en François, en Italien *oltraggio*, répond proprement à *ingiuria*, injure; mais ce nom peut auſſi ſignifier colère, comme le prouvent ces termes *je ſuis excédé, je m'emporte;* puisqu'*outré* eſt ſynonyme d'exceſſif; *fiercenes*, eſt le mot italien *fierezza*, dérivé de *fiero*, *fier*, en Latin *ferus*. *Sturm*, *trape*, tempête, emportement, ſignifioit métaphoriquement colère, comme ces trois autres noms. *Sharpneſs*, littéralement veut dire *piquure, punctura* en Latin, et quand on dit en Italien *queſto mi punge*, et en Francois, *cela me pique;* ou *j'en ſuis piqué*, on déſigne auſſi quelque mouvement de colère. *Animoſité*, et *colere, reſſentiment*, ſont dans toutes les autres langues, venues de la baſſe latinité. *Heat*, et *heart burning*, mots teutoniques répondent par la même métonymie à *chaleur, cœur brulant*, qui indiquent figurément quelque ſorte de colere, de même qu'*inflamed, incenſed, infiammato*, et *acceſo*, enflamé, allumé. *To fume, fumer*, on dit en beaucoup de pays, *egſi fuma*, il fume, pour dire il eſt couroucé, il eſt faché, il eſt en colère. *To vex*, tiré de *vexure, vexer*, a bien du rapport avec tourmenter, c'eſt ſouvent mettre en colère quelqu'un. *Irritate*, eſt latin. *To fret*, ſoit qu'il vienne de *fremere*, dont le François a fait *fretiller*, comme le croit *Skinner*, ſoit qu'il ait été tiré du mot italien *fretta*, peut ſe prendre pour un espèce d'emportement; et c'eſt en ſtyle figuré, comme qui diroit débordement.

et ce que disent les noms italiens *ira, sdegno,* et *colera;* tant ceux-ci que tous les autres signifient quelque chose de plus ou de moins que colére. Aussi le même auteur se crut-il obligé d'avouer que la langue françoise surpasse de beaucoup l'angloise par ce qu'elle exprime les nuances délicates et fines de chaque objet.

C'est exactement lui accorder ce caractère de précision qu'elle prétend effectivement à bon droit. Mais voyons quand et comment elle acquit cet avantage, ce mérite particulier.

ARTICLE XIII.

De la précision de la langue françoise.

224) Tous les auteurs françois les plus estimés depuis Fénelon jusqu'au comte de Buffon, et à Mirabeau, se sont plaints de la pauvreté de leur langue; comme au tems de Cicéron on se plaignoit de la pauvreté de la latine. Mais il est arrivé à la langue françoise tout le contraire de ce qu'éprouva la latine.

Les écrivains qui vinrent après Cicéron et Sallustе, croyant peut-être suppléer aux défauts de leur langue et l'enrichir, contribuèrent à sa corruption, à sa ruine, au lieu que ceux qu'on accuse d'avoir apauvri la langue françoise, ont certainement contribué à sa perfection; et particulièrement à l'universalité qu'elle a acquise.

225) Il est vrai que la langue françoise étoit

à quelques égards plus riche, quand Amiot traduiſit les oeuvres de Plutarque et que Montaigne écrivit ſes fameux Eſſais. Alors elle avoit presque tous les mots qu'avoit et que retient encore la langue italienne. On ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de ſuivre auſſi la conſtruction italiene.

226) Cette liberté d'employer les mots en François fut reſtreinte par de bonnes raiſons. Quelques écrivains judicieux ayant obſervé que les lettres finales ne ſe prononçant point ou ſe prononçant de la même manière, les mots pouvoient très facilement ſe prendre l'un pour l'autre, s'aviſèrent ſagement de prévenir l'équivoque et la confuſion, en accompagnant toujours le verbe du nom ou du pronom qui le régit. De là vinrent *je, tu, nous, vous, il, elle;* qui ſe préſentent à tout moment dans les phraſes, où les autres langues ne les employent que rarement, parcequ'ils n'y ſont nullement néceſſaires. Ce diſtique de Catulle,

„*Odio et amo; quare id faciam fortaſſe requiris;*

„*Neſcio, ſed fieri ſentio, et excrùcior;*“

mis en Italien littéralement donne un ſens auſſi clair qu'il l'a en Latin; *odio ed amo, perché cio io faccia, forſe ricerchi e nol ſo, ma che ſia* il *ſento, e ne ſon tormentato;* pour rendre en françois ce diſtique, les huit verbes demandent quatre fois plus de pronoms exprimés que n'en demande l'Italien; car *hais,* et *aime pourquoi ce faſſe, peut être recherches, ne ſais, mais ſe ſdire ſens,* et *ſouffre,* ne diſent pas ce

que dit le Latin, ni ce que dit la traduction verbale italienne, qui pour prévenir l'équivoque n'a beſoin que deux fois ſur huit, d'exprimer le pronom; parceque, *odio, amo, ſento, ſoffro* ne peuvent être pris qu'à la première perſonne; *domandi*, ou *ricerchi*, ne peuvent être que la ſeconde perſonne dans ce paſſage: ſeulement pour rendre *faccia*, qui pouroit être la ſeconde et la troiſiéme perſonne auſſi bien que la première du tems préſent du ſubjonctif, il faut ici le pronom *io*, comme le François *je*, et c'eſt un des cas où l'Italien auſſi le cede au latin, qui diſtingue par les conſonnes finales *m, s, t*, les trois perſonnes.

La ſeconde cauſe de la préciſion, de la clarté de la langue françoiſe, eſt la règle établie par les grammairiens contemporains de Corneille et de Vaugelas, de faire précéder le verbe par le nominatif, et faire ſuivre les cas obliques. Cela n'étoit point néceſſaire aux langues grecque et latine; qui par les différentes terminaiſons des cas les diſtinguoient ordinairement les uns des autres. Je dis ordinairement; parcequ'il y en avoit qui ne ſe diſtinguoient que par l'enſemble de la phraſe dans les écrits, et quelques uns par la prononciation comme l'ablatif en *a*, du nominatif, (V. ſup. Part. I, §. 13.) car il eſt certain que l'*a*, de *muſa*, dans *dic mihi muſa virum*, ne rendoit pas le même ſon que celui de *lyra*, dans *Phoebus volentem proelia me loqui increpuit lyra*. L'Italien ne diſtingue pas plus l'ablatif de *muſa*, et *lyra*, de leur nominatif, que le François ne diſtingue *muſe* dans les dif-

férens cas du ſingulier. Les pluriers ne ſe diſtingueroient pas mieux ſans les articles; et ces articles ne diſtinguent pas toujours dans nos idiomes un cas de l'autre; puisque *lo, il,* et *le, la,* ſont ſans diſtinction nominatif et accuſatif comme *li,* et *les,* au pluriel. Les terminaiſons latines écartoient cette confuſion, excepté dans les verbes neutres. Il arrivoit donc aſſez ſouvent qu'on ne diſtinguoit pas à quel cas ſe rapportoient p. e. les livres, les hommes, les choſes, et que la locution étoit ſusceptible de deux ſens contraires. C'eſt pour cela que la langue françoiſe s'eſt aſtreinte à faire précéder conſtamment le verbe par le nominatif et faire ſuivre les autres cas; et ce n'eſt nullement par un motif de logique ou de métaphyſique. En bien des cas il eſt fort douteux ſi c'eſt un mot ou l'autre qui doit ſe préſenter à l'esprit *).

227) Auſſi l'Italien ne s'eſt pas aſtreint à cette règle et chaque écrivain ſuivant que le caprice ou l'harmonie de la proſe, la meſure du vers ou la néceſſité de la rime l'exigent ou le conſeillent, place l'accuſatif avant et le nominatif après le verbe. Ce qui laiſſe ſubſiſter l'ambiguité dans l'expreſſion, comme dans ce vers de Pétrarque.

La vita il fin, e il dì loda la ſera; où

*) Si on me demande où je vais, à quelqu'un où il va, ſi à l'égliſe, au chateau, au théatre, la réponſe exige plutôt l'accuſatif égliſe, chatean, théâtre, que le pronom *je ou il*; car ce nominatif ne peut pas manquer d'être ſous-entendu et n'a pas beſoin d'être exprimé; au lieu que les accuſatifs, égliſe, chateau, théatre, ſont de toute néceſſité, et ils doivent être énoncés les premiers.

le ſens ſeroit plus facilement ſaiſi en diſant: *Il ſine loda la vita*, et *la ſera loda il giorno*, et c'eſt ce que diroit le François. Mais voici dans la phraſe ci-après une exception à la règle générale de la conſtruction analytique dont le François ſe felicite. C'eſt une remarque très importante; parcequ'elle indique une imperfection de la langue italienne, dont la françoiſe eſt exempte. La *bergere*, qu'aime *Coridon*, eſt *belle*, et *jolie*. Le pronom *que* ne peut-être pris que comme accuſatif, au lieu que *qui* eſt décidement nominatif, s'il n'eſt précedé de l'article *de* ou *à*. Ainſi l'équivoque n'a pas lieu lorsque je dis *la bergere qu'aime Coridon, eſt belle et jolie;* mais il s'y trouve ſûrement ſi je dis en Italien *la paſtorella che ama Coridone, è bella e leggiadra*. Car on ne voit pas ſi la *paſtorella* aime, ou ſi elle eſt aimée. Le François en échange a moins de préciſion que l'Italien, dans l'uſage des pronoms démonſtratifs au cas oblique, lorsqu'il dit *lui* au datif, il dit *lui* également pour le masculin et le féminin; où l'Italien diſtingue parfaitement en diſant *lui*, et *lei*, comme *colui*, et *colei;* mais ce qui eſt plus eſſentiel en diſant *gli*, et *le*. „Le roi appella l'eſclave Caſſandre et lui ordonna d'aller trouver les autres eſclaves". Le nom Caſſandre comme tant d'autres venus du Grec et du Latin, pouvant ſe prendre pour nom d'homme et nom de femme, on ne voit pas dans ce récit ſi l'on parle d'un homme ou d'une femme; puiſque *lui*, et *les autres eſclaves*, ſont également masculins et féminins. Cette incertitude n'a pas lieu dans l'Italien;

Il re chiamò lo ſchiavo Caſſandro, et *gli comandò d'andare a trovare gli altri ſchiavi ſuoi compagni* etc. S'il ne parloit pas d'un homme esclave; il diroit *la ſua ſchiava Caſſandra*, et *le altre ſchiave ſue compagne*. Ce défaut de la langue françoiſe, commun en partie à la latine qui dit *illius*, et *illi*, dans les deux genres, a auſſi lieu dans beaucoup de noms appellatifs qui par la terminaiſon ſi générale de l'*e* muet tient également lieu de l'*a*, et de l'*o* Italien, ainſi que de l'*i*, et de l'*e*, dans les pluriers; comme il eſt évident dans les mêmes mots que je viens de citer, *esclaves*, et *fideles*, *compagnes*.

ARTICLE XIV.

Les autres langues ſont elles capables de la même préciſion?

228) On demande quelquefois ſi la langue italienne, et l'espagnole ſont ſusceptibles de la préciſion, dont ſe glorifie la langue françoiſe, et comment elles pourroient atteindre à ce dégré de perfection. Je crois d'abord que cela ſeroit plus facile à l'espagnole qu'á l'italienne. L'Espagne ayant un centre commun, une capitale, dont dépendent toutes les provinces que cette ſuperbe péninſule contient, une cour, et des académies, d'après les quelles ſe réglent tous ceux qui cherchent à bien parler et bien écrire, on pouroit facilement fixer l'uſage et le ſens des paroles; au lieu qu'en Italie dans des états indépendants les

uns des autres, où l'on eſt habitué à ſe ſervir de termes particuliers, lors même qu'on parle et qu'on prétend écrire dans l'idiome commun, fixé et réglé par l'académie de la Crusca, et non pas dans le dialecte particulier du pays, on s'accoutumeroit difficilement à ſe paſſer des expreſſions, des termes uſités, ſurtout lorsque d'ailleurs ils ont été reçus dans le vocabulaire qui ſert de règle, et qu'ils ont été pour ainſi dire *canoniſés*. Et quand même ceux qui gouvernent les différens états s'accorderoient à n'apeller que du même nom tel ou tel objet, à nommer finance ce qu'en France on nomme ainſi, et dire *domaine*, *douane*, *gabelles*, et *impots*, laiſſant à cotè la *ſcienza camerale*, les *appalti*, les *balzelli*, et tous ces termes qui ne ſont connus que dans certains cercles, cela ne ſuffiroit point pour mettre de l'uniformité dans les écrits des auteurs italiens. La plupart ſe refuſeroient à cette reſtriction, quoiqu'on n'eût pas beſoin de changer la *zecca*, en hôtel de la monnoye, non plus que *pulpito* en chaire, ni *foro* en barreau, parlant des orateurs ſacrés ou profanes, eccléſiaſtiques ou civils.

229) Les noms qui ſont venus de Rome moderne, ſe rapportant ordinairement, aux affaires qu'on traite dans cette capitale du monde chrétien, où la juriſprudence, ſoeur légitime et naturelle de l'èloquence du barreau, fleurit toujours, ont été adoptés et ſe ſont maintenus dans toutes les républiques et les principautés d'Italie non moins que dans le royaume de Naples, qui avoit des relations plus directes et plus

étroites avec la cour pontificale. C'eſt pourquoi le langage du barreau ni le théologique et moral, qui depuis la naiſſance des langues modernes ont été inſéparables, ne diffèrent point d'une province à l'autre; mais en traitant les matières les plus communes, et en n'employant que des mots très connus, une foule de ces mots peuvent-être pris en plus d'un ſens, où ils n'énoncent pas auſſi diſtinctement ce que l'on entend dire, quoiqu'en gros ils l'indiquent.

230) Comme ces noms en ont d'autres de la même ſignification, et qui ne peuvent être pris que dans un ſens déterminés parcequ'ils ſont reçus et uſités plus généralement, et ſe rapprochent davantage ſoit des mots latins, ſoit de ceux d'autres langues nées de la latine, il eſt très certain qu'en ſe ſervant de ces mots préférablement à ceux qui ne ſont pas ſi univerſellement pris dans le ſens qu'on entend, on s'exprime avec plus de clarté et de préciſion. Cela ne nous obligeroit pourtant pas à nous en priver; mais à ne nous en ſervir que dans les ouvrages, dont la lecture eſt réſervée à des perſonnes intelligentes, et inſtruites comme ſont les poëmes du grand genre, ou dans les diſcours d'apparat comme je l'ai déjà dit. Mais ce qui s'oppoſe le plus à la préciſion que l'on cherche, c'eſt l'emploi des mots qui proprement et univerſellement ſignifient plutôt une autre choſe que celle que nous voulons énoncer, quoique beaucoup de monde et quelques écrivains d'ailleurs éſtimables s'en ſoient ſervis. Le verbe *demander*, p. e. qui eſt venu par on ne ſait quelle rencontre, à

dire ce que disoit *petere, percunctari, quaerere,* se trouve usité dans la signification de *vocare,* apeller, nommer. Quel besoin a t'on de s'en servir dans ce sens, lorsqu'on est sûr que *come si chiama, come si nomina quel tale,* est, sans risque d'équivoque, entendu de tout le monde, tandis que si je dis, *come si demanda la tal cosa,* on peut douter si je dis, de quelle manière demande-t-on telle chose, ou bien „comment s'appelle t-elle? A quoi bon *avegnachè,* qui peut s'entendre également pour *parceque,* et pour *quoique,* lorsque *perciocché* n'offre point d'ambiguité, et què *quantunque* ou *abbenchè*, traduisent parfaitement le *quanquam,* le *quamvis,* l'*etsi,* du Latin? Au reste une minutie grammaticale ou orthographique qui contribueroit beaucoup à la clarté du style, seroit de distinguer par quelque signe le pronoms *che,* lorsqu'il est nominatif, de ce même *che,* lorsqu'il est au cas oblique, ou employé comme adverbe. Je sens bien les oppositions que peut rencontrer cette réforme, qui seroit très utile à la langue italienne, en lui procurant plus de clarté, plus de facilité, plus de précision. Les zélateurs, les amateurs de la langue nationale vont crier à la barbarie; ils diront que c'est corrompre la pureté native de la belle langue de Pétrarque et de Boccace; dont le caractère, le génie demande de n'être point surchargé d'accents sans nécessité. Cependant cette réforme ne seroit pas plus contraire au génie de la langue que ne l'a été l'ortographe que l'académie de la Crusca substitua à celle qu'on avoit trouvé dans les manuscripts du

ſiècle XIV, qu'on regardoit pourtant comme le bon ſiècle, le ſiècle d'or, de la langue toscane. Et qu'importe que ni les latins, ni les patriarches de la littérature italienne, Dante, Petrarque, Jean Boccace et Pierre Crescenzi, ou ſon traducteur, n'aient point fait usage d'apoſtrophes, ni d'accents. Pourquoi rejetterons nous ces moyens d'écarter les équivoques et de rendre les mots, les phraſes plus faciles à ſaiſir, et cela par un attachement ſervile et peu raiſonnable aux anciens uſages, ou peut-être pour laiſſer plus de ſimplicité au mécanisme de l'impreſſion? En ce cas la beauté des impreſſions perdroit-elle de ſon prix, ſi dans une page ſe trouvoient trois ou quatre accents aigus graves, ou circomflexes pour diſtinguer la valeur de ces *chc*, lorsqu'ils repréſentent le *qui*, Latin et François.

ARTICLE XV.

Digreſſion ſur les ſynonymes françois, italiens, espagnols, et anglois.

231) La plus grande partie des ſynonymes que l'abbé Girard et Beauzée ont rapportés dans leur excellent ouvrage ſur ce ſujet, et ſous ce titre, ſont des mots latins communs à la langue italienne et à l'espagnole; une autre partie conſiſte en des mots, que ces trois langues ont pris également de l'Allemande. Il n'y en a que peu dont l'origine ſoit abſolument ignorée, ou incertaine; et il n'y en a pas un ſeul qui ſoit exclu-

ſivement françois. Or rien ne ſeroit plus raiſonnable, ni plus facile aux Italiens que de prendre et employer ces mots dans le même ſens qu'ils ont dans le Latin, et dans lequel le François le plus pur et le plus correct les employe, et d'abandonner ceux dont la ſignification eſt ne peuvent-être pris que dans le ſens telle qu'ils équivoque; et qui nous empêche de dire *ſi nomina, ſi chiama,* où le François dit ſe nomme, s'apelle; et de nous ſervir de *domandare,* et *domanda,* comme de *queſtione,* et *interrogazione,* dans le même ſens précis que ces noms ont en François? Cela ne me *concerne,* ne me *touche,* ne me *regarde,* pas diſent bien à-peu-près la même choſe; que le verbe italien, et certainement on pouvoit avec la même réflexion s'en ſervir, avec la différence peu marquante qu'ils ont en françois, ſans abandonner l'uſage qu'on peut faire ailleurs du verbe *toccare,* qui en Italien eſt encore un ſynonyme de *ſpettare, appartenere;* et il eſt, en certains cas, plus propre et plus précis que le verbe ſubſtantif être lors que l'on dit c'eſt à vous, c'eſt à moi, au lieu de *tocca a voi, tocca a me. Déclarer, découvrir, manifeſter, révéler, décéler,* ſont tous exactement les mêmes mots que *dichiarare, ſcoprire,* ou *discoprire, manifeſtare, rivelare;* et c'eſt l'affaire de celui qui s'en ſert d'employer l'un plutôt que l'autre pour marquer la nuance qui les diſtingue, quoique en gros ils déſignent la même action. Le verbe *décéler* n'a pas de correspondant propre en Italien; comme le François n'a pas *nascondere,* qu'il

remplace par *cacher.* Mais l'Italien peut encore oppoſer au verbe françois *cacher,* d'autres ſynonymes. Il a le verbe *diſſimulare,* dans la même ſignification; et n'ayant pas le verbe *déguiſer,* quoiqu'il ait le nom *guiſa* pris de l'Allemand, il forma du Latin *fingere* le verbe *infingere,* qui fort ſouvent tient lieu de *déguiſer.*

232) L'article dans lequel la langue françoiſe abonde le plus en ſynonymes, eſt celui de *crainte,* parmi lesquels il y en a quatre qui ne ſont pas matériellement dans l'Italien, tel qu'*allarme, effroy, frayeur:* mais on en a dérivé tout autant du latin, qui marquent le même dégré de ce ſentiment, ni plus ni moins que les noms François, ſi on excepte *frayeur,* et *effroy.* Il a *tema, temenza, timore,* qui répondent à crainte; *ſpavento,* qui eſt le même qu'épouvante, comme *paurà* eſt *peur* exactement. On peut donc, et on devroit pour parler plus préciſément, employer les mots dans le même ſens qu'ils ont dans le François, et il en réſulteroit pour l'une, la même clarté, la même préciſion que l'on trouve dans l'autre.

233) L'abbé Girard nous donne auſſi huit noms qu'on peut compter comme ſynonymes de *raiſon,* et qui ſe trouvent tous dans l'Italien, ſauf à l'orateur, au poëte, à l'écrivain de quelque claſſe qu'il ſoit, de ſe ſervir de l'un ou de l'autre, ſuivant qu'il le juge à propos. Nous trouverons dans tel poëte italien le mot *ragione,* pour dire ce qu'un autre, ou lui même dans un autre lieu, auroit exprimé par le mot *intelletto,* ou *intendimento;* lorsque *concetto,*

ou *giudizio*, auroit le même ſens. Mais un auteur qui veut parler, et écrire avec préciſion, ne manquera pas de dire *gindizio*, et *intendimento*, dans le même cas qu'un écrivain françois diroit jugement et entendement; ainſi il dira *buon ſenſo*, et *intelligenza*, où le François diroit *bon ſens*, et *intelligence*. On n'aura pas a héſiter non plus lorsqu'on voudra dire en Italien que *la conduite de tel miniſtre* eut l'approbation du public, qu'il obtint le conſentement, l'agrément du roi pour faire telle démarche, que le traité qu'il a conclu et ſigné, fut ratifié inceſſamment; que la ratification, fut ſuivie de l'adhéſion d'autres puiſſances à l'alliance qu'on avoit faite. Tous ces termes, excepté adhéſion ſe préſentent auſſi promptement en Italien, qu'en François, de même que deux ou trois cents autres que nous voyons dans l'ouvrage que je viens de citer.

234) Il y en a quelques uns auxquels les mots italiens ne répondent pas auſſi exactement au premier regard, tels que *biffer*, *effacer*, *raturer*, *rayer*. Mais outre que cette claſſe de mots n'influe guère ſur la clarté de l'élocution, ils trouvent encore facilement dans l'Italien des termes équivalents. *Cancellare*, quoique dérivé de toute autre ſource que *biffer*, et *effacer*, ne ſignifie t-il pas la même choſe? *Raturer*, tiré du Latin barbare *rasculare*, ou plutôt de l'Italien *raſchiatura*, ne dit pas davantage que *radere*, et *raſchiare*; ni *effacer*, plus que *cancellare*, et *ſcanſare*, deux mots de fond latin, et de formation qu'on peut appeller barbare. Les Espagnols par rapport à la richeſſe de leur langue ſont dans le même cas que les Italiens.

Auſſi un des meilleurs auteurs modernes Espagnols a dit fort bien à ce propos. „Ce n'eſt „pas la valeur numérale des mots qui enrichit „le langage, mais celle qui nait de ſa diverſité, „comme celle qui brille dans les ouvrages de „la nature. Lorsque les paroles ne varient que „par le ſon et non par plus ou moins d'éner„gie d'étendue, de préciſion, au lieu d'enrichir „le discours, elles ſervent plutôt à l'apauvrir, „en fatigant la mémoire; c'eſt confondre l'abon„dance avec le ſuperflu *)."

235) Je ne ſais ſi l'ouvrage anonyme qui vient de paroître ſous le titre de *ſynonymes anglois*, eſt ſorti de la plume d'un écrivain anglois, ou d'un François. Mais quel qu'en ſoit l'auteur, cet ouvrage nous prouve également, que les Anglois peuvent mettre dans leurs écrits la même clarté la même préciſion dont les idiomes italiens et espagnols ſont ſusceptibles, malgré la ſurabondance de leurs ſynonymes. C'eſt abſolument chez les Anglois comme chez les Italiens et les Espagnols du discernement du bon ſens, du bon esprit, peut choiſir parmi la foule des mots qui ſe preſentent et qui ſemblent déſigner le même objet, celui qui eſt le plus propre, c'eſt-à-dire celui qui eſt plus communement pris dans le ſens qu'on veut lui donner. Mais ce que l'auteur ou le redacteur de ces ſynonymes prouve encore plus évidemment, c'eſt que

*) Cité par Mr de la Huerta dans l'introduction de ſon ouvrage ſur les ſynonymes espagnols, imprimé à Vienne 1789.

que grande partie de ces ſynonymes ſont pris du François. Il en réſulte par conſéquent que en exceptant ceux qui ſont propres et inſéparables de la langue établie, règlée et fixée qu'il eſt néceſſaire d'employer dans la ſignification qu'ils ont acquiſe; la clarté, la préciſion du ſtyle des auteurs anglois, doit naître en grande partie, de l'emploi des mots que leur langue a empruntés de la françoiſe, dans le même ſens que celle-ci leur a donné. Et c'eſt ce que feront les Italiens et les Espagnols en conſervant par préférence, par tout où le génie de leur langue ne s'y oppoſe point, les mots qui dans les idiomes d'où ils ſont ſortis, ont la même ſignification qu'on leur veut donner; ils porteront alors dans leurs écrits la clarté, et la préciſion que l'on cherche.

ARTICLE XVI.

Des noms diminutifs et augmentatifs. D'où vient que la langue françoiſe en a peu et l'angloiſe point.

236) Les écrivains françois ſemblent avoir de la peine à convenir que leur langue manque de noms diminutifs; et qu'à cet égard elle cede à l'italienne et à l'eſpagnole la ſupériorité. Ils citent, pour répondre à ce reproche, quelques noms véritablement diminutifs, tels que fourneau, levreau, perdreaux, pigeoneau, *levrette, fillette, houlette, bandelette,* on peut encore ajouter *livret, bouquin, bouquet,* et quelques autres. Mais ces noms ſont en très-petit nombre et

même de peu d'importance comparativement à la foule innombrable que nous en préſentent la langue italienne et l'espagnole, qui dans ce genre de richeſſe ſurpaſſent de beaucoup la latine et l'allemande. L'Italien les forma de toutes les façons dont on les voit formés dans les autres idiomes, tant anciens que modernes. D'abord il en a en *ello*, d'après les diminutifs latins *illus*, et *ellus*, et il a fait *catello*, *vitello*, *fiumicello*. Il en forma en *etto*, dont il n'avoit point d'exemples dans le Latin. De là viennent *libretto*, petit livre; *fioretto*, petite fleur, de *flos*, *flosculus*; de là auſſi les noms de *Ricciardetto*, *Spagnoletto*. Il en forma en *uolo*, d'après le Latin *olus*, de *filiolus*, *faſeolus*, il fit *figliuolo*, et *fagiuolo*.

237) La terminaiſon latine *inus*, qui formoit chez les Latins les *noms patronymiques* et ceux qu'on appelloit *gentilina*, comme *Antoninus*, *Saturninus*, *Firminus*, *Tiburtinus*, *Veſpertinus*; a ſervi aux Italiens à former des noms diminutifs, et doublement diminutifs, comme *tavolino*, *libriccino*, *cagnolino*, et les noms propres de *Filippino*, *Giuſeppino*, *Marcolino*.

238) Nous avons vu que la langue allemande comme la grecque, forme des diminutifs par la lettre *k*, ou *g*, qui ſont à-peu-près les mêmes, (V. P. I, Art. IV.) L'Italien en forma un grand nombre par le *c*, qui eſt le *k* du Grec et de l'Allemand, et qui enſuite fut changé en *z*, ſuivis d'une voyelle quelconque. *Fantoccio*, *figlioccio*, *caroccio*, qui en premier ſignifioit petit *char*, *bertuccia*, *boccuccia*, *petite bouche*, *caſuccia*,

cappuccia, petite choſe, puis *carozza*. L'Italien fit encore une foule de diminutifs en *otto*, comme *cagnotto*, *fasciotto*, petit chien, petit faiſceau. Toutes ces formes de diminutifs, excepté la cinquième en *uccia*, ſe trouve dans l'idiome espagnol, avec la ſeule différence, que ſon accent retint plutôt l'*i*, où l'Italien ſubſtitua l'*e*, et qu'il n'employe point deux *t*, comme et te qu'au lieu de *uccio*, il met *ico*. Au reſte de *caſa* il fait *caſilla*, *caſita*; de *perro*, chien, il fait *perrillo*, *perrico*, *perrito*, petit chien; de *paxaro*, moineau il fait *paxarillo*, *paxarilo*, *paxarito*. Il tourne même en diminutifs les noms adjectifs, comme fait quelquefois l'Italien. Car on dit a Madrid, à Seville, *fresqueto*, comme à Rome et à Florence, *freſchetto*. Les deux langues, toscane et caſtillane, ont également formé les augmentatifs en *on*, que le Toscan ſoutient ordinairement par un *e*, et dit *pallone*, *troncone*.

239) La langue françoiſe n'a guére qu'une ſeule forme de diminutif, qui eſt l'*eau* diphtougue très-uſité qu'il ſubſtitue à l'italien ou au Latin *ello*. La terminaiſon féminine *elle* ne s'eſt conſervée, que dans les diminutifs devenus poſitifs, comme dans *femelle*, *hirondelle*, au lieu de *femina*, et *rondine*, et on n'a que peu de diminutifs en *ette*, comme *fillette*, *manette*, et fort peu en *ot*. Cette rareté de noms diminutifs dans la langue françoiſe n'eſt certainement pas l'effet d'une cauſe morale; c'eſt une ſuite de la différence inexplicable d'organiſation et en partie de l'éducation, c'eſt-à-dire de l'habitude contractée dans la jeuneſſe. L'accent gaulois, et françois

n'ayant pu ſoutenir les ſyllabes finales des noms latins primitifs, on fut obligé de s'en tenir aux dérivés tant diminutifs qu'augmentatifs; qu'on ſubſtitua aux primitifs, et ſimples, lorsque ceux-ci perdoient trop de leur forme prémière, et alloient ſe confondre avec d'autres noms de claſſes différentes. C'eſt ainſi que n'ayant pu retenir les noms de *corvus*, de *cultrum*, de *ſcamnum*, de *ſturnus*. Le François s'en tint aux diminutifs que l'Italien avoit tirés du Latin et de *coltello*, *raſtrello*, *ſcabello*, *ſtornello*, il fit couteau, escabeau, rateau, étourneau; ou peut-être ſans les prendre de l'Italien, de *paſſer* on fit d'abord *paſſerel*, et *paſſereau*, de *corvo*, *corbel*, *corbeau*, par ce penchant naturel de l'organe à transformer la ſyllabe *el*, en *eau*. N'ayant pu retenir les noms latin, italien, espagnol, rivus *rivo*, *rio*, il prit *ruscello*, et forma *ruiſſeau*. En général il eſt bon de ſe rappeller que toutes ces terminaiſons en *eau* viennent directement de celles d'*ello*, latin et italien, ce qui rendra plus facile le rapport des noms françois à leur première forme et à leur origine, et l'on trouvera préau dans *pratello*, comme on trouve immanquablement la racine de celui-ci dans *pratum*. Le François emprunta auſſi de l'Italien quelques diminutifs en *et*, et en *in*, ou il en forma à la façon Italienne, comme bosquet, bouquet, *bouquin*, petit livre, et dans les hautes alpes *bouquin*, pour petit bouc, espéce de chamois; escarpin, petit ſoulier; mais tous ces nous ont ceſſé d'être diminutifs dèsqu'ils acquirent une ſignification ſpéciale. C'eſt par la même raiſon que pluſieurs

noms terminés en *ot*, pris ſans doute de ceux que l'Italien avoit formés en *otto*. ne ſe prennent point pour diminutifs; comme *chariot*, *minot*, tiré de *hemina*, et ſignifie un quart de boiſſeau. Il en reſte quelques uns qui n'ont point perdu le caractère propre des diminutifs comme *Bergerot*, petit berger, *Berlingot*, petite Berline, *mulot*, petit mulet, mais ces noms ſont auſſi en très petit nombre, et fort peu d'uſage.

240) Une choſe qui n'eſt pas de grande importance, mais qui cependant eſt digne de remarque par ſa ſingularité, c'eſt que la terminaiſon ou particule *on*, qui dans l'Italien ſert à former des augmentatifs, dans le François a plutôt ſervi à former des diminutifs. Nouriſſon, poiſſon ne devoient pas avoir une ſignification diminutive quand on commença a ſubſtituer l'un à *alumnus*, l'autre à *piſcis*, et quand on appelle une fille *Marion*, ou ne veut pas dire une grande et groſſe fille ou femme nommée *Marie*; mais bien une jeune fille que les Italiens appellent *Marietta*, et *Mariina*, *Mariuccia*. Je ne ſais ſi les Italiens ſe félicitent encore d'avoir des noms péjoratifs terminés en *accio*, et *accia*; comme *libraccio*, gros livre, *caſaccia*, vilaine maiſon, *donnaccia*, *feminaccia*, vilaine femme; mais je penſe bien que les François ne regrettent point cette eſpèce de ſynonymes; et qu'ils ne font pas de difficulté de reconnoitre comme venus de l'Italie, les mots de *paperaſſe*, d'*homaſſe* *pagliaſſe*, *fouace*, pris de *pagliaccia* e *focaccia*. Au ſur plus ces noms, ſi ce n'eſt *paperaſſe* n'entrent point dans la claſſe des péjoratifs.

241) La langue angloiſe n'a ni diminutifs ni augmentatifs. Elle n'a pas même pu adopter ceux que la langue germanique lui offroit; les uns en *lein*, les autres en *ken*, ou en *gen*, puisque dans les noms poſſeſſifs diſſyllabes ou poliſyllabes la prononciation angloiſe ſupprima généralement la dernière ſyllabe, ou la changea en *w*, particulièrement le *gen*. *Napkin*, ſerviette fait d'un nom françois *nappe*, et de la particule allemande *ken*, n'eſt plus proprement un diminutif.

242) Les Anglois, ceux du dernier ſiècle ſurtout, naturellement enclins, à la moquerie et fort portés pour les caricatures, auroient dû former, ou emprunter de ces noms augmentatifs en mauvais ſens dont l'Italien n'eſt que trop riche; mais ſi l'esprit les adoptoit l'organe s'y refuſe; et l'on n'en trouve que rarement dans les ouvrages anglois du genre macaronique et ſatyrique. Par la on ſe vit obligé de ſuppléer les diminutifs par *little*, et *poor*, et l'Anglois remplace les augmentatifs et péjoratifs, et beaucoup d'adjectifs du ſtyle familier, par *little*, *poor*, et *big*, qu'il joint à d'autres noms. Il appelle *big-man*, un *ventru*, comme l'Allemand l'apelle *dickbauchig*.

ARTICLE XVII.

Origine d'une richeſſe particulière de la langue françoiſe.

243) Cependant le François compenſa avantageuſement le manque de cette claſſe de mots, par une quantité de noms qu'il tira du fond

latin, et que l'Italien et l'Espagnol, n'ont pas. Et voilà d'où provient que le nom *homo*, inexactement prononcé, devint *hom*, et *om*; où l'*m*, n'ayant plus que l'expreſſion de *n*, devint *On*. Ce mot venoit ſi ſouvent et ſi facilement à propos, qu'il prit la valeur d'un nom imperſonel, faiſant le même effet que le *ſi* de l'Italien, qui donne au verbe une ſignification neutre ou paſſive. Ces termes on mange, on lit, on vit, rendent les termes italiens, *ſi mangia, ſi legge, ſi vive*, comme ceux-ci rendent les latins *eſtur, legitur, vivitur*. Le mot *on*, inſéparable d'un verbe, eſt d'un tel uſage que l'Italien, d'où cependant il eſt ſorti, a de la peine à le traduire. Car ſi je dois traduire, p. e. „on eſt mécontent, on ſe prépare, on s'habille," on s'amuſe" je ne dirai pas *ſi è malcontenti; ſi veſte*, et *ſi diverte*, qui ne rendroient pas ce que dit le François. Et ſi je dis l'*uomo è malcontento*, l'*uomo ſi veſte*, l'*uomo ſi diverte*, ces expreſſions ne ſeroient pas bien reçues de tout le monde; elles ſeroient regardées comme des archaïsmes et ſi je diſois *uno è malcontento, uno ſi prepara, uno ſi diverte*, on prendroit cela pour du néologisme ou du ſtyle bas et familier. Or le François après avoir fait un grand dégât, un grand uſage, un abus de ce nom *homo*, le reprenant dans ſa première intégrité, et ſa propre ſignification; rétablit le nom *homme*. De *ſuperficies*, le François avoit fait *ſurface*, d'*aquaeductus, égout;* et dans la ſuite il reprit *ſuperficie*, et *aqueduc*, nom qui déſigne toute autre choſe, qu'un *égout*. De *ſpecies*, on avoit fait *épices*, on reprit le premier nom dans ſa propre ſignification

générale, différente, ſans doute, de ce qu'on entend par *épices.* De *confidentia,* mot de la baſſe latinité, on avoit *confiance;* qui remplaça *fiducia*, latin, italien, espagnol même, quoique changé en *fucia;* mais ou reprit *confidence* dans un autre ſens analogue, quoique différent du même nom. *Conſuetudine,* dont l'Italien a tiré coſtume, le François en avoit fait *coûtume* dans le même ſens propre du mot latin, tandis que l'Italien l'avoit également ſubſtitué à *mos. moris;* mais enſuite il emprunta de l'Italien *coſtume,* pour déſigner l'habillemeut accoutumé de diverſes nations ou perſonnes. *Envahir* eſt un verbe que l'Eſpagnol, et le Gascon, peut-être, ont tiré d'*invadere.* Le François en dériva le nom envahiſſement; il reprit encore le mot invaſion verbal du même verbe *invadere,* qu'il employa dans un ſens un peu différent d'envahiſſement. Tous ces noms donnent à la langne françoiſe non ſeulemeut une abondance de ſynonymes, mais contribuent beaucoup à la préciſion; en tant qu'ils diſtinguent les nuances des objets dont on parle.

244) *Captivus,* par l'accent gaulois eſt devenu *chaiptif,* puis *chetif;* nom qui fut employé à la place de *malus,* mauvais, méchant, comme l'Italien *cattivo,* tiré du même mot latin, que le François reprit dans le ſens primitif et propre, pour ſignifier un homme qui eſt fait ou retenu priſonnier. L'Italien qui n'a que fort peu altéré le mot latin, n'a pas pu en former un ſecond; et le nom de *cattivo,* et *cattività,* ſignifie également méchant, et priſonier; *méchanceté,* et l'état de priſonier. L'Italien n'a tiré de

redemptione, que *redenzione*; le François qui de ce nom a fait *rançon*, a pu dans la ſuite, reprendre le mot *redemption* en parlant de religion et de chriſtianiſme. *Securus*, par une forte contraction devint *ſûr*, et *ſecuritas*, *ſureté*. Ces mots n'avoient plus qu'un rapport éloigné avec ce que *ſecurus* vouloit dire en latin. Mais le progrès de la métaphyſique de la morale, de l'éloquence même, ont reſtitué à la langue le dérivé de *ſecuritas* dans le ſens propre qu'il avoit chez les Latins. On reprit auſſi du premier fond de la langue latine, beaucoup de *verbes*, et de *verbaux*, qu'on avoit d'abord abondonnés en leur ſubſtituant d'autres mots dont l'organe gaulois s'accommodoit mieux, et qui ne ſe confondoient pas avec d'autres. Ni l'Italien ni le François n'avoient retenu le verbe *accedere*, ils leur avoient ſubſtitué *accoſtare*, le François moderne le reprit, et ſe ſert fort utilement d'*acceder*, et d'*acceſſion*, en parlant de traité d'alliance et de confédération; tandis que les Italiens qui veulent écrire purement n'oſent pas uſer du même droit, de puiſer dans le Latin tout ce qui pouroit être à ſa convenance; parceque les Florentins compilateurs du dictionaire n'y ont pas encore inſéré ce mot; comme *abdicazione*, *deportazione*, *esportazione*, *importazione*, et tant d'autres noms ſi néceſſaires au langage diplomatique, politique, et économique; comme beaucoup d'autres le ſont au langage philoſophique.

245) Enfin ce n'eſt que le ſtyle poëtique ou à-peu-près poëtique, tel que celui dit panégyri-

que, ou des invectives qui ſe trouve a ſon aiſe par la richeſſe de l'idiome italien; au lieu que le langage inſtructif eſt dans le François auſſi riche qu'on peut le ſouhaiter.

ARTICLE XVIII.

Du langage poétique italien et espagnol, comparé au françois.

146) Un point eſſentiel ſur lequel les littérateurs de toutes les nations tombent d'accord, c'eſt que la langue françoiſe eſt la moins poëtique, c'eſt-à-dire moins propre à varier les expreſſions, et l'harmonie du ſtyle que les autres langues méridionales, l'italienne, l'espagnole et la portugaiſe. Les Anglois de leur côté prétendent que leur langue eſt plus poëtique, que toutes les autres modernes, abſtraction faite pourtant de l'harmonie ou plutôt de la mélodie. Examinons un moment les cauſes de cette ſupériorité réelle ou prétendue des autres langues et en quoi elle conſiſte. D'abord c'eſt de la richeſſe, et de l'abondance des ſynonymes, que nait la variété des termes, ſi non pour l'expreſſion néceſſaire à énoncer la choſe et la penſée, du moins à varier le ſon et l'harmonie. Nous venons de voir que c'eſt la diſpoſition de l'organe de la parole, qui rend plus facilement les mots venus du Latin, du Grec, et du Teuton. Cette richeſſe peu importante pour les ouvrages didactiques et pour la proſe, eſt très utile à la poëſie, qui ne demandant point la préci-

ſion, l'exactitude et qui étant plutôt portée à généraliſer les idées, emploie indifféremment pour déſigner un objet, des noms qui proprement en ſignifient un autre plus ou moins différent. Metaſtaſe, l'auteur le moins riche en mots qu'aucun des poëtes italiens, parcequ'il ne ſe ſervoit que des termes le plus propres à être mis en muſique, a cependant pluſieurs termes pour ſignifier la même choſe; qui termes ſeroient inſupportables, ou ridicules dans un discours en proſe; s'ils étoient employés dans le même ſens.

247) Comme ce ſont les objets relatifs à la guerre, à l'amour, à la vie paſtorale et champêtre qui entrent le plus ſouvent dans les ouvrages poetiques, c'eſt dans ces genres ſurtout que la langue italienne, et l'espagnole ſont riches; et par là facilement poetiques; parceque l'une et l'autre ont conſervé plus que la françoiſe les mots latins; que l'italienne en a auſſi adopté davantage de la langue allemande; et que l'espagnole augmenta beaucoup le fond de la langue romance, commune à ſes deux ſoeurs, par tout ce qu'elle emprunta et retint de la langue arabe. Celle-ci lui a laiſſé beaucoup de termes d'arts et métiers, et d'adminiſtration civile; mais ne lui a pas fourni moins de termes de guerre, et d'expreſſions tant d'amour, que d'autres paſſions. Cependant ce qui enrichit particulièrement le langage poetique italien, et facilite la compoſition des vers et la formation des rimes c'eſt une quantité de mots d'origine latine qu'on a repris du Proveuçal, car

c'eſt ce qui lui a fourni les ſynonymes dont nous avons parlé; comme *deſio*, pour *déſiderio*, *beltà*, pour *bellezza*, *frale*, pour *fragile*, *fole*, pour *favole*. Dante et Pétrarque qui ont formé le langage poetique des Italiens, ont tiré l'un de la Provence l'autre de Paris, ou de l'île de France, quantité de mots que les Provençaux, et les François, les Troubadours, et les Trouveires avoient tirés du Latin d'une autre façon que n'avoient fait les Toscans et les Siciliens. Ce ſont particulièrement les mots dont l'accent des Européens occidentaux a par ſyncope ſupprimé une ſyllabe intermédiaire, comme de *deſiderio*, faiſant *deſio*, de *bellitate*, latin barbare faiſant *beltà*, puis *beauté*, du Latin *fragile*, que l'Italien avoit bien retenu, le François avoit fait *fréle*, par contraction; Dante et Petrarque et les autres poëtes l'ont adopté, en diſant *frale*; ainſi d'*aide*, *aitare*, pour *ajutare*, et aider, on fit *aita*.

248) Le nom de *giullaro*, également uſité en proſe et en poëſie eſt revenu du François à l'Italien, et ne dit ni plus ni moins que *giocolatore*, dont il a été tiré et changé en *jongleur*. Du Latin *fatur*, l'Italien a fait *fazia* et *fatollo*, ce dernier devint *ſollo*, en Provence, dont le François tira *ſoul*, et le verbe *ſe ſouler*, et Dante trouva ces termes au lieu de *fatollo*. Dans d'autres occaſions il fit le contraire, prenant tout entier le verbe triſyllabe *dicerolti*, dont il ſe ſert au lieu de *diroloti*, *te lo dirò*, comme *faci*, et *face*, pour *fai*, et *fa*.

249) Les poëtes plus que les autres écrivains

peuvent dire *ponere*, et *porre*, *togliere*, et *torre*. Mais ce qui procure un avantage conſidérable aux uns et aux autres, c'eſt la liberté que l'on a conſervée de former les préterits et les ſupins de différentes manières. Combien de fois le Pétrarque, le Caſa, l'Arioſte le Taſſe, et tant d'autres poëtes Italiens ſe ſont trouvés à leur aiſe en pouvant dire *diedi*, et *detti*, *fei*, et *feci*, *fecero*, et *fermo*, *feron*, *fero*, et *fer*, *ricevei*, et *ricevetti*; *rendè*, et *rendette*; *poria*, *vorria*, pour *porrebbe*, et *vorrebbe*; ſans doute cela facilite la tournure du vers, et offre au beſoin différentes terminaiſons pour la rime. *Tollis*, latin tu ôtes, peut rimer en Italien avec *tuoi*, avec *fogli*, avec *molli*; pouvant faire *toi*, *togli*, et *tolli*. Et comme l'on peut dire, à *deſto*, au lieu de *deſtato*, éveillé, *viſſo*, au lieu de *viſſuto*, *vivuto*; vécu, l'*ho moſtro*, et l'*ho moſtrato*; cela ne laiſſe pas que d'être quelquefois comode, ſoit que l'on compoſe en rime ou en vers blancs.

250) La marche de cette langue lui permettant auſſi de joindre aux verbes les pronoms tant perſonnels que réels, elle acquiert par là une manière d'expreſſions courtes et préciſes, que la françoiſe n'a pas. C'eſt déjà quelque choſe de pouvoir dire *venga egli a vederla*, qui pourtant ſe dit tout auſſi bien que la *venga egli a vedere*; comme il l'eſt de dire *andoſſene*, et *ſe ne andò*, *diedemi* et *mi diede*. Mais ce qui eſt et tout a fait particulier à la langue italienne, c'eſt de pouvoir attacher au verbe tous deux enſemble les pronoms, le perſonnel et

le réel, comme dans ce vers de Pétrarque „*fammiſi perdonar molte altre offeſe,*“ et ailleurs *faſſel Amor;* ce mot diſſyllabe *faſſel,* renferme trois mots que les autres langues ne pouvoient pas reſſerrer en un ſeul. Le Latin même ne pourroit le rendre que par *ſcit ſibi hoc* ou *id amor;* comme il ne pourroit pas rendre *fammeſi perdonar* que par *facit ſibi a me ignoſci.* On uſe même de cette facilité jusqu'à adoſſer trois différents pronoms à un verbe. On lit dans Boccace *faccialeviſi un letto,* pour *le ſi faccia ivi un letto,* c'eſt-à-dire qu'on lui faſſe là, un lit. Ce vers du Taſſe Canto VII. St. 24 et *fattoſene un rio,* ne peut-être rendu en françois que par ces termes et en ayant fait un ruiſſeau. La langue françoiſe eſt totalement privée de cet avantage, elle a tellement tranché, mutilé, abrêgé, les mots dans ſa première formation qu'on n'eût plus rien à ôter pour les faire ſervir à la meſure du vers ou à la rime, ni ſon accent ne pouvoit plus trouver en deux manières, *dixit, fecit, vidit, potuit*; ayant fait *dit, fit, vit, put,* que reſtoit-il à retrancher à ces monoſyllabes? Tandis que l'Italien qui avoit *diede, fece, vide, potette, rendette;* n'eut rien qui l'empecha de dire *diè, fè, potè, rendè;* et plus encore au plurier des verbes que je viens de citer *denno, dieron, dienno,* et *dier, fenno, fero, fer.* Outre celà l'accent ou l'organe françois, ne ſoutenant les voyelles finales que par un accent et les réduiſant a un *e* muet, ne peut pas non plus les appuyer d'une autre voyelle ni dire *aimae, allae, tourae,* au lieu

d'*aima, alla, tourna;* et bien moins ajouter cet *e,* muet a *dit, fit, vit, put,* tandis que l'Italien peut ajouter cet *e,* aux prétérits des verbes terminés en *o,* et en *u;* et ajouter un *o,* à ceux qui ſe terminent en *è,* et en *i.* C'eſt pourtant à cette liberté, qu'aucun puriſte n'oſe disputer, qu'on eſt redevable des plus beaux ſonuets de Jean de la Caſa tel que celui qui commence

Queſta vita mortal que in úne o in due.

ſur lequel nous avons une belle et ſavante diſſertation. Le Taſſe, à une académie de Padoue en a un autre d'un ſujet très différent,

La bella greca onde il paſtor Ideo,

dans lequel on voit *feo,* pour *fece,* et *chiedeo,* pour *chiedè* ou pour *chieſe.*

251) L'uſage des ſuperlatifs indépendamment des irréguliers pris du Latin *maſſimo, ottimo, menomo,* contribuent conſidérablement à la force, a la grace, à l'expreſſion tendre des ouvrages poëtiques. *Che d'Omero degniſſima e d'Orfeo,* très ſainte honneteté et très injuſte amour, *ingiuſtiſſime amor perche ſi raro corrispondenti fai noſtri deſiri, ſantiſſima oneſtà che ſola ſei, d'alma ben nata inviolabil nume,* gagneroient ils quelque choſe ſi Pétrarque, ſi l'Arioſte, ſi l'auteur du *Paſtor fido,* n'avoient pu ſe ſervir de ces ſuperlatifs? Mais certainement tous les poëtes italiens auroient perdu beaucoup plus, ſi le génie de la langue ſe fût refuſé à l'uſage des diminutifs. Les noms de *timidette, pecorelle, vechierella, verginella, angelletto,* ſonnent ſi agréablement dans ces vers de Dante,

de Pétrarque, d'Ange Politien, de l'Arioſte, de Jean de la Caſa, du Taſſe.

Comme le pecorelle escon dal chiuſo
Timidette atterrando gli occhi, e' l muſo.
Dante.

Di poche lagrimette e di ſospiri. Taſſo.
E poi coſi ſoletta,
La ſtanca vecchierella pellegrina,
O poverella mia, come ſe' rozza. Petr.
Mammoletta verginella, Poliziano.
La verginella è ſimile alla roſa. Arioſto.
Vago angeletto delle verdi piume. Caſa.
Moveſi il vecchierel canuto e bianco. Petr.

252) L'Espagnol et le Portugais n'ont guère plus de liberté que n'en a le François, de joindre les pronoms au verbe; d'en varier l'inflexion comme fait l'Italien, ni même l'avantage de conſerver ou de retrancher l'*e*, final tant des noms que des verbes. D'*amare, fabulare,* ayant fait *amar, fallar,* et *hablar,* de *cantione, oratione,* ayant fait *canción, oration,* ou *cancào, oratião,* ils ne ſont plus revenus a la première intégrité de ces mots, au lieu que l'Italien peut dire également *amar, parlar,* et *amare, parlare, canzon, orazion,* et retenir *canzone* et *orazione, amare, parlare,* ainſi que *far, dir,* ou *fare, dire, don, perdon, fraticel, orpel,* ou *dono, perdono, orpello, fraticello, orticello* *). Cependant le

*) Cette obſervation auroit prévenu le reproche de molleſſe, de monotonie qu'on fait ordinairement à la langue italienne; parceque, elle termine dit-on, toujours les noms par une voyelle. Car outre que les voyelles fina-

le Portugais peut non ſeulement attacher les pronoms aux infinitifs des verbes, mais auſſi ſupprimer l'*r* final. On voit par exemple dans *Camoens, defendelo, guardalo, derribalo,* au lieu de *difenderlo, guardarlo, derribarlo,* comme dans Pétrarque *vedella* pour *vederla,*

„*E chi nol crede venga egli a vedella.*“

253) L'Anglois n'a pas non plus des mots, des tournures de phraſes, propres pour être adaptés à la meſure du vers, ou pour rimer; ſi ce n'eſt qu'il ſupprime par une apoſtrophe quelques voyelles intermédiaires, et qu'il forme ainſi de deux ſyllabes une ſorte de diphthongue. D'*over,* il fait *o'er,* et de deux monoſyllabes il en fait un ſeul, comme *don't* pour *do not, i'll,* je veux pour *i will.* Quant au langage poëtique qui conſiſte non dans le matériel des mots, mais dans la ſignification qu'on leur donne, il eſt difficile de dire laquelle de nos langues a de l'avantage ſur les autres. Il faut pourtant convenir qu'aucune d'elles n'égale à cet égard la langue latine. L'italienne même, quoique plus riche que la mère en ſynonymes, qui ſont pour la plupart des noms figurés, comme *corridore, corſiere, palafreno, deſtriero, giumento,* tous ſynonymes

finales ont un ſon très-différent, ſi elles ſont, ou ne ſont pas accentuées; les voyelles finales ſurtout l'*e*, et l'*o*, ſe ſupprimen[illegible] librement, ou ſe retiennent ſuivant qu'on le trouve convenable ou néceſſaire pour l'harmonie de la proſe ou la meſure du vers. Il n'y a pas un ſonnet, pas une ſtrophe d'une chanſon de Pétrarque, pas une ſtance dans les poëmes de l'Arioſte et du Taſſe, où l'on ne trouve des preuves inconteſtables de cette liberté.

de *cavallo*. La plus grande partie des exemples de ſynecdoque et de métonymie qu'on trouve dans les livres d'art poëtique et de rhétorique, tels que *caererem*, pour *blè*, *ſonipes*, pour *cheval*; *Bacchus*, et *Liæus* pour *vin*, ne ſeroient pas ſupportables dans nos langues, et certainement on ne trouvera pas dans nos poëtes de pareilles métonymies.

254) Ni le Taſſe, ni le chevalier Marini qu'on accuſe d'avoir donné ce dangereux exemple aux poëtes italiens qui vinrent après eux, n'ont uſé de cette liberté plus que n'avoient fait les poëtes latins les plus eſtimés. Car non ſeulement Lucain et Seneque le tragique, mais le judicieux Virgile, qui a fait un plus grand uſage de termes et d'expreſſions figurés qu'Ovide et Lucain en fourniſſent trop d'exemples. Car le ſtyle emphatique, quelquefois bourſoufflé de Lucain ne vient pas tant de l'abus des mots, que de l'extravagance des ſentimens. Auſſi ce que l'on blame le plus dans ce poëte n'offre pas des termes transférés de trop loin, ils ſont même dans le ſens le plus propre. *Bella per emathios plus quam civilia campos*, et le fameux début que cite Horace *fortunam Priami cantabo, et nobile bellum*, ne ſont dans un langage trop figuré. Ces annonces, s'il eſt permis de les appeller ainſi, ſont même exprimés en termes plus propres, que n'eſt la propoſition de l'Eneïde.

255) C'eſt pourquoi je trouve d'autant plus injuſte le ſatyrique François, qui appelle *clinquant* l'élocution du Taſſe, en lui oppoſant l'or de Virgile. Où eſt ce clinquant dans la Jeru-

ſalem délivrée? Apparemment dans quelques antithèſes qui éblouiſſent, et qui ne vont pas au coeur; et qu'il ne ſeroit pas difficile de juſtifier. Quoiqu'il en ſoit, j'oſe dire que le ſtyle du Taſſe eſt moins figuré que celui de Virgile. Mais comment reconnoitre les noms qui dans l'Italien ainſi que dans l'Espagnol et le François ſont dans le ſens propre? Comment les diſtinguer des noms figurés? C'eſt là un article ſur lequel on auroit lieu de s'arrêter trop longtems; et qui nous engageroit dans une diſpute avec pluſieurs de ceux qui ont reproché à la langue italienne ces ſortes de translations; tel eſt par exemple le verbe *ſentire*, pris par les Italiens dans la ſignification d'*entendre*, d'*écouter*, du latin *audire*. Cependant par ce même reproche ils ſemblent convenir, que c'eſt en rapportant les mots au ſens qu'ils avoient dans la langue latine, qu'on fixe, qu'on détermine la ſignification propre ou impropre qu'ils ont dans les langues vivantes. Or il eſt très certain que l'Italien en général a retenu, plus que les autres idiomes, la ſignification des noms, n'ayant pas eu beſoin de prendre ailleurs de quoi remplacer ceux que ſon organe avoit retenus. Au reſte en conſiderant les mots que les deux idiomes ont pris du Latin, dans la même ſignification qu'ils y avoient l'on voit que l'un et l'autre ont pris à contre ſens une quantité de noms et de verbes, tels que *damandare*, au lieu de *petere; mettere*, mettre, au lieu de *ponere; intendere*, entendre, pour *intelligere;* ainſi *ſenior*, plus ancien, au lieu de *herus*, et *dominus; teſta* pour *caput*. Mais dans

tous ces cas l'Italien a encore un avantage conſidérable ſur le François; parceque le mot pris abuſivement ne lui étant pas abſolument néceſſaire, ſert de ſynonyme et contribue à ſa richeſſe.

256) L'Espagnol a non ſeulement plus que l'Italien, mais plus que le François, transferé les noms d'une ſignification à une autre; toujours pourtant par l'analogie qui les rapprochoit. Nous avons vu qu'il nomme *roſtro,* et *cara,* ce que le Latin et l'Italien nomment *faccia,* et *volto;* la jambe *pierno,* qui veut dire proprement pivot, le chapeau eſt *ſombrero,* derivé d'*ombra.* Mais ces translations dans l'idiome espagnol ſont auſſi fréquentes dans le langage ordinaire que dans le ſtyle poëtique. En général c'eſt du génie de la langue, ou plutôt de l'uſage et des circonſtances particulieres de la nation qui la parle, que provient la différence du ſtyle poëtique et de celui de la proſe, du langage noble et du bas et vulgaire. Encore la nobleſſe des termes dépend moins de leur ſignification propre et primitive que de l'uſage, de l'employ qu'on en fait. Tel mot qui en France déſigne une choſe vile ou vulgaire, en Italie en indique une noble et diſtinguée, convenable par conſéquent à la poëſie, qui en général demande un langage plus élevé, hormi dans le genre qui eſt à peine reconnu pour poëtique, comme le comique, le burlesque, le ſatyrique.

257) Ainſi la langue françoiſe qui a très peu de diminutifs, parceque ceux qu'elle avoit formés, ou pris de l'Italien, ſont devenus poſitifs, n'a presque pas d'augmentatifs, parceque la

terminaiſon ordinaire de ces noms a été employée à former ces mêmes diminutifs. Quelques uns de ceux-ci, devenus poſitifs, lui ſont communs avec l'Italien, comme *abeille, couteau, manteau, oiſeau;* car *pecchia* (tiré d'*apicula,* ainſi que l'eſt *abeille*) *coltello, mantello, uccello,* ne ſont pas non plus des diminutifs *).

258) *Femelle,* derivé de *feminella,* ne répond pas à ce nom mais bien à *femina; tourterelle,* rend l'Italien *tortora,* non pas le diminutif *tortorella.* En général la langue françoiſe forma les diminutifs par la même ſyllabe *on,* par la quelle l'italienne et l'espagnole ont formé les augmentatifs. *Aiglon,* petit aigle, *oiſon, oiſillon,* petite oie, petit oiſeau, *cotillon,* diminutif de *cotta,* robe, pris de l'Allemand, dont en quelques dialectes italiens ont fait *cotino; brocheton,* diminutif de brochet; et pluſieurs autres noms, qui en Italien ſe terminent en *ino,* en *ello,* en *etto.* De plus ces terminaiſons en *ello,* et *illo,* caractériſtiques dès diminutifs dans les langues ſœurs de la françoiſe, ſont dans celle-ci changées en *eau.* Celà renverſe le ſyſtème des onomatopées rélativement à la langue françoiſe; puisque l'*O* eſt ſuppoſé ſigne d'admiration, d'acclamation, d'un objet qui annonce de la grandeur. L'*I,* tout au contraire, marque un ſentiment d'affliction, de rapetiſſement, de réjection, d'improbation.

*) Quelques autres de ces noms ont même changé de ſignification; *monceau,* par exemple tiré de *monticello,* petite montagne, ne ſe prend plus en françois dans ce ſens, mais il remplace le mot latin *cumulus.*

ARTICLE XIX.

Comment les langues filles de la Latine manquent de mots compoſés de deux noms.

259) L'avantage peut-être le plus conſidérable qu'ont la langue grecque ſur la latine et l'allemande ſur les autres langues européennes, leur vient certainement de la facilité que ces langues ont eue de joindre enſemble deux noms, qui pour la plupart étoient monoſyllabes, ſurtout dans le langage primitif ſcythique et Teutonique; la langue grecque qui compoſa des noms diſſyllabes devoit cet avantage à la flexibilité de l'organe qui pouvoit articuler facilement des mots, de quatre et cinq et ſix ſyllabes de différente quantité, comme *philoſophos, ànthropophagos, heautontimorumenon.* L'organe romain ſingulièrement diſpoſé à terminer les mots par *m, s,* et *t,* par mugiſſement, par ſifflement, ou par le *t,* qui dans tout langage primitif ſe préſente ſi naturellement pour commencer les mots; ne pouvoit pas facilement joindre deux noms enſemble ni adoſſer des verbes à des noms. Ce n'étoit qu'en ſubſtituant un *i,* ou un *e,* à *em,* à *um,* à *us,* que le Latin a compoſé quelques mots d'un nom et d'un verbe ou d'un verbal; tels que *crucifer, frugifer, furcifer, lucifer, lætifer, ſignifer, fœdifragus,* que nous avons cités ailleurs. Ainſi de *bene,* et *male,* il fit *beneficus, maleficus, benevolus, malevolus.* L'Italien a dû trouver plus de facilité à former de tels mots. Ayant presque généralement abandonné

ou accompagnés d'une voyelle les conſonnes finales, il a pu en former une quantité par l'union d'un verbe et d'un nom. Il eſt vrai que pour avoir ſubſtitué les articles à la terminaiſon des noms, il perdit cette faculté; mais d'autre côté il en compoſa d'une manière directement contraire à la compoſition latine, prépoſant toujours le verbe au nom.

260) C'eſt ainſi qu'il fit *Cavadente*, arracheur de dents, de *cavare*, tirer, arracher, et de *dente; mangiapane*, de *mangiare*, et *pane; macchiaferro*, de *macchiare* et *ferro*. Il dit *ſpaccamonti, taglia-cantoni*, pour dire un *fanfaron*, un homme qui ſe vante de pouvoir fendre, couper des rochers, comme s'il vouloit ſe comparer à Annibal dont il a oui dire, qu'il avoit coupé quelque coin de rocher dans les Alpes. Les noms et les verbes compoſés à la manière latine, prépoſant le nom au verbe, comme *fruttifero, mortifero, crucifero, peſtifero*, ont été pris tout formés du Latin. Le François en a formé de la même manière, que l'Italien, ou il les a tirés tout faits de quelque dialecte d'Italie, comme *fainéant*, de *fanient*, anciennement *fanænte; portefaix, portafaſci*.

261) Les deux idiomes ont quelques mots compoſés de deux noms ſubſtantifs ou adjectifs, les uns pris de l'Allemand les autres du Latin; tels ſont *éclabouſſer*, jetter des éclats de boue ſur quelque perſonne ou ſur quelque choſe, *faccomano*, fait de *fac*, et de *mann*, homme. *Biscotto*, biscuit, *vinagro*, et vin-aigre, de *vinum acre*, deux mots venus du Latin. Au ſurplus

ſi l'Italien n'a pas eu les mêmes moyens que le Latin pour compoſer des mots, il eut une grande facilité d'en dériver de nouveaux bien expreſſifs, en les tirant du fond de la langue mère, et même des langues qu'on apelloit barbares. C'eſt ce que nous verrons dans la cinquième partie qui va ſuivre.

ARTICLE XX.

Sur la formation des mots tirés du Latin, communs à diverſes langues vivantes.

262) Peu importe au fond de ſavoir, ſi un mot qui eſt matériellement à-peu-près le même, et qui a parfaitement la même ſignification en Italien, en François, en Espagnol, en Anglois même, a été formé au deçà, ou au delà des Alpes, ou des Pirénées; et ſi c'eſt l'Italien qui l'emprunta du François ou de l'Espagnol, ou ſi ceux-ci l'ont pris de l'Italien. Mais ſi par quelque motif que ce ſoit on s'engage dans de telles recherches, il eſt néceſſaire d'obſerver le génie, la marche ordinaire de l'une et de l'autre langue, en ſupprimant, ou changeant les élémens des mots qu'elles ont pris de la langue mère. On tire de là des preuves convaincantes de ce qu'on avance, et qu'on veut établir ſur leur origine. Il eſt certain, par exemple, que l'*ai* du François, n'a jamais été changé en *a*, par l'Italien, mais que l'*a* de celui-ci a presque toujours été changé en *ai* par l'accent gaulois. Il eſt également certain que le *c*, ni l'*s* du françois n'ont point été

changés par la prononciation italienne, romaine ou toscane en *ti*, ni en *z*; qu'au contraire, le *ti* italien a été généralement changé par le François en *ce*, ou en *s*. Cela prouve que c'eſt l'Italien qui d'*antea*, fit d'abord *antia*, puis *anzi*; dont le vieux François fit *ains*, et que le nom *esperance*, fait du plurier neutre du participe de verbe *ſperare*, eſt tiré de *ſperantia*, et non pas celui-ci d'*espérance*.

263) D'un autre côté mille exemples nous prouvent que le *g*, le *ge*, le *gi*, de l'Italien n'ont jamais été changés en *j*, mais bien l'*i*, ſimple et voyelle, a été changé par le François en *j*, et en *g*, et qu'il eſt par conſéquent plus que probable que cette foule de noms qui dans l'Italien ſe terminent en *aggio*, aient été tirés du François, qui en a formé une quantité infiniment plus grande avec cette terminaiſon *age*; et que *coraggio*, *linguaggio*, *omaggio*, *retaggio*, *oltraggio*, *romitaggio*, *vantaggio*, *viaggio*, quoique ſortis d'une racine Italico-Latine, ſont venus ainſi formés de France en Italie.

264) C'eſt par de tels mots que la langue françoiſe s'eſt enrichie elle même, et qu'elle a contribué à la richeſſe de la langue italienne, qui à cet égard particulièrement lui eſt inférieure; car quoique elle ait des noms qui lui ſont propres et qui répondent à une grande partie de ceux que le François a formés en *age*; les uns terminés en *ento*, les autres en *eſimo*, en *anza*, comme *arbitramento*, arbitrage; *vicinanza* pour voiſinage; *ruſianeſimo* pour maquerellage, et quelques autres ſemblables; il s'en pourtant faut

beaucoup que l'Italien en ait de bien établis et approuvés qui remplacent proprement quelques centaines de noms de cette classe très usités et très propres que la *nomenclature* françoise nous présente, et dont la plupart ont aussi été adoptés par les écrivains anglois les plus estimés. Tels sont *chauffage*, derivé de *calefacere*, *chariage*, *echaffaudage*, *grifonage*, *labourage*, *jardinage*, *lavage*, *pilotage*, *veuvage*, *verbiage*, etc.

265) Parmi les mots que le françois et l'italien ont empruntés des langues du Nord, il y en a qui ont été premierement reçus en Italie, et qui sont venus immédiatement de la langue gothique, ou germanique; d'autres qui ont été antérieurement reçus en François et sont ensuite passés en Italie. C'est ici une observation importante, qui nous montre comment la langue italienne dans sa première formation tira autant de la langue romaine écrite que de la langue parlée par le vulgaire, et que les mots qu'elle a pris de l'Allemand, elle les a tous tirés de la langue parlée, nullement par l'écriture, mais par l'ouie. Toute la masse des mots qui composent cet idiome nous prouve que l'Italien n'aspire point et que l'*H* que l'on conserva jusque vers la fin du siècle XVI dans l'écriture, avoit été lu dans les monumens latins, écrits, sculptés, ou gravés. Ainsi l'on écrivit constamment *homo*, ou *huomo*, *havere*, *hora*, *humore*, quoiqu'on prononça *omo*, ou *uomo*, *ora*, *vere*, et *orologio*, *umore*, sans la moindre aspiration, et que dans les mots dont cette *H* initiale fut supprimée, la syllabe entière a été retranchée en disant p. e. *reda*, *re-*

dare, au lieu *d'herede*, *hereditare*; *lena*, pour haleine, *romito*, et *rondine*, de *hirundo*, et *heremita*, ce qui prouve encore que ces ſyllabes initiales *ha*, et *he*, ne s'aspiroient pas: autrement l'aſpiration les auroit ſoutenues. Au contraire aucun des mots qui dans les langues du Nord, d'où ils ont été pris étoient aſpirés ſoit, au commencement, dans le milieu, ou dans la finale, jamais n'ont été écrits avec le ſigne de l'aſpiration. *Alto*, *far alto*, *alto-là*, pris de *halten*, *haltelà*, arretez; *appalto*, compoſé de *ab* et *halten*. *Gaſtaldo*, de *Gaſt*, et du même verbe *halten*, *ardito*, *hardi*, *arneſe*, *harnois*, *harang*, *ricco*, *riche*, fait de *reich*, ne ſe trouvent jamais dans les éditions d'ancienne orthographe avec *h*, comme ils le ſont dans le François auſſi bien que dans l'Allemand. Or ce n'eſt pas que le François ait pris ces noms des écrits gothiques teutoniques ou allemands plus que n'a fait l'Italien, mais c'eſt qu'il les prononça avec aſpiration, comme les Allemands les prononçoient.

266) Nous avons dans l'Italien, et dans le François des mots d'origine indubitablement latine, qui ont été cependant pris l'un de l'autre diréctement, ou puiſés deux fois à la même ſource. Le pronom indéclinable *on*, a été tiré de *homò*, prononcé *om*, dans la haute Italie; et le nom declinable *homme*, l'a été directement du Latin *homine*, par contraction; ou d'*homo*, par le ſeul changement de l'*o* final en *e*. Le vieux mot *oſt*, ſignifiant armée, a certainement été pris d'*oſte*, que l'Italien avoit tiré de *hoſtis*, Latin. *Oſtello*, et hôtel François déri-

vent de *hospitellum*, également; mais c'eſt le François qui les forma par la ſuppreſſion de la ſyllabe intermédiaire, après que l'ancien Latin, et l'Italien d'*hospes*, *hospitis*, eurent fait *hospitio*, puis le diminutif *hospitello*.

267) Le néologiſme italien *allarmare*, dans ſa prémière origine vient d'*arma*, mais le verbe a été formé du cri italien *al' arme*, *all'arme*, et non pas de françois *aux armes*. Au reſte on peut dire en général que les mots formés par la ſuppreſſion d'une ſyllabe, longue ou brève intermédiaire ſont plutôt revenus du François, et de l'Espagnol à l'Italien, que de l'Italien paſſés aux autres idiomes. Ainſi l'on ne peut pas douter qu'*aitare*, au lieu d'*ajutare*, quoique tiré originairement du latin barbare *adjutare*, ne ſoit devenu *aitar*, en Espagne et en Provence, de même que *fola*, tiré de *fabula*, *frale*, de *fragile*, et pluſieurs autres que nous venons de citer parmi les mots poëtiques qui et ſont en italien de ſurabondance. Il eſt même très probable que *parola*, et *parlare*, aient été formés à l'Occident plutôt qu'à l'Orient de l'Europe parlant la langue romaine; puiſque c'eſt l'accent Gaulois et Espagnol qui de *ab* a fait *au*, et *o*; ainſi *paraula*, *parola*, de *parabolare*, *paraular*, puis *parlar*, qui dans l'Italien eſt devenu pur ſynonyme de *favellare*. On en verra pluſieurs autres exemples dans les fragmens que nous allons analyſer; et dans les liſtes qui feront la matière de la cinquième partie.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION II.

CONTENANT

L'ANALYSE ETYMOLOGIQUE

DE QUELQUES FRAGMENS ITALIENS, FRANÇOIS, ESPAGNOLS, PORTUGAIS ET ANGLOIS,

ARTICLE XXI.

Fragmens italiens *).

268) Les pièces rapportées ci-après ſous ce titre, nous donnent lieu d'indiquer l'origine d'une quantité de mots de différentes langues, et ſerviront en même tems à montrer leurs rapports réciproques. Les premiers fragmens ſont tirés de deux auteurs florentins, dont le langage appartient au-ſiècle XIII, les autres ſeront des ſiècles ſuivants.

*) Dans les traductions que l'on donne de ces fragments on a moins cherché l'élégance que l'exactitude littérale autant que le génie de la langue le permettoit. Quelques fois on a préferé des traductions connues, quoique moins littérales, pourvu qu'elles rendissent paſſablement le ſens de l'original ſurtout lorsque la ſignification préciſe des mots étoit rapportée dans les annotations analytiques.

269) *Fragment I. tiré d'un ouvrage intitulé Teſoretto de Brunetto Latini.*

Eſſo comune ſaggio
Mi fece ſuo meſſaggio
All' alto re di ſpagna,
Ch' era re d'alamagna,
E la corona attende
Che dio non la contende;
Che già ſotto la luna
Non ſi trova perſona,
Che per gentil legnaggio
Nè per alto barnaggio
Tanto degno ne fuſſe,
Com eſto re Nanfuſſe.

Esso, vient d'*ipſe*, d'*ipſum*, ou de l'abl. *ipſo*. Comune latin cet adject. eſt uſité en italien autant comme ſubſtantif par ellypſe que adjectif comme Horace ſemble l'avoir employé comme ſubſtantif où il dit; *privatus illis cenſus erat brevis, commune magnum*. En Italien on diſoit *il commune*, pour dire la *communauté*, ou plutôt la république; saggio, du vieux latin *ſabius*, au lieu de *ſapiens*, mi fece, *me fecit*. Messaggio, derivé de *miſſus*, dans la baſſe latinité. All' alto; l'article *allo*, *all'*, eſt formé de *ad illum*. Alto, dans le ſens ordinaire du latin *altus*, nom très uſité en nommant les princes et les puiſſants ſeigneurs. Re, par ſyncope de *regem*, ou de l'abl. *rege*: di spagna, *de Hiſpania*. Ch' era, qui *erat rex de Allamania*; la corona attende, *illam coronam attendit*, abuſivement pour *expectat*. Che, ici vaut *quam*; dio, *deus non illam contendit, quod jam ſub luna*. Non si trova, *non ſe invenit*, ou *non invenitur*, c'eſt le ſeul mot dans ces douze vers qui n'eſt pas latin, mais gothique pris de *troffen*, ou *getroffen*, participe de *treffen*, rencontrer, trouver. Gentil, derive de *gen* et ſignifie la même choſe

Trad. Cette même ſage république me fit ſon meſſager, (m'envoya ſon ambaſſadeur) au roi d'Espagne, qui étoit roi d'Allemagne, et attend la couronne que dieu lui accorde. Car déjà ſous la lune ne ſe trouve perſonne, qui par noble lignée ni par haute ſeigneurie, en fut auſſi digne que ce roi Alfonſe.

que noble; c'eſt-à-dire de bonne nation, ou naiſſance LEGNAGGIO du Latin barbare *lineaticum*.
NE, *nec*. PER, comme en Latin, et *par* en François; BARNAGGIO, pour *baronaggio*, ſignifiant ſeigneurie. TANTO DEGNO, *tam dignus*: NE, pris de *en* françois par la tranſpoſitïon d'une lettre, c'eſt ainſi que d'*ad*, l'Italien a fait *da*; *Verrò da voi*, *veniam ad vos*; et que par une pareille tranſpoſition et par le changement d'une autre lettre d'*ab*, il a fait conſtamment *da*; *accettérò da te*; *accipiam a te*. FOSSE, *fuiſſet*, transporté du plusqueparfait P. III, Art. V. §. 21. COME. *come*. fait de *quomodo*, *eſto*, *iſto*, dont l'Italien par pléonasme a fait *queſto*. NANFUSSE, pour Alfonſe, exemple remarquable de l'*N* ajoutée au commencement du mot comme dans *ninferno*, pour *inferno*, et de *L*, changé en *N*, puis l'*ous*, en *uſſe*, par la prononciation vulgaire.

270) *Fragment II. de la chronique de Ricordano Maleſpini chapitre copié mot à mot par Jean Villani, lib. VI. Cap. 74. V. Muratori Rer. Ital. ſcript. T. VIII.*

Nel di Chriſto anno 1260, eſſendo aſſai tempo prima per li Elettori d'Alamagna, eletti per diſcordia due Imperadori, et ciò fu, che i detti Elettori dividendoſi per discordia, l' una parte eleſſono lo Re Alfons di Spagna, l' altra parte eleſſono Ricciardo Conte di Cornovaglia, fratello del Re d'Ingilterra, et perchè lo Reame di Boemia, era in diſcordia, et due ſe ne faceano Re, ciaſcuno diede la ſua boce alla ſua parte, et per molti anni era ſtata la diſcordia di due eletti, ma la Chieſa favoreggiava più Alfons di Spagna, acciochè con ſua forza veniſſe ad abbattere la ſuperbia del Re Manfredi, per la qual coſa i Guelfi di Firenze li mandarono ambaſciadori, per ſomuoverlo del paſſare, promettendogli grande aju-

to,

Essendo, gérondif du verbe ſubſtantif *eſſere.* Assai, adjectif indeclinable et adverbe ſynonyme dans l'un et l'autre ſens de *molto, multus, a, um.* Prima, adverbe tiré de *primum,* qui equivaut ici à *prius,* et à l'adverbe françois *auparavant.* Eletti, *electi,* ſe rapporte a *eſſendo,* ce qui rend l'expreſſion latine *quum eſſent electi duo imperatores.* Per, prép. latine tient lieu de *ab, ab electoribus*: le François l'a changé en *par.* Les mots ſuivans ſont également latins, quoique la phraſe ne ſeroit pasbien latine. Una parte elessono. Un nom ſingulier qui régit un verbe au plurier eſt exception de règle commune à toutes les langues, à cauſe qu'*una parte,* en pareil cas, déſigne multitude ou pluralité. Due se ne faceano Re, *duo faciebant*

to, acciochè favoreggiaſſe parte Guelfa, et l'uno delli ambaſciadori fue il ſavio ſer Brunetto Latini, huomo di gran ſenno, il quale fece molti Libri, ma inanzi che foſſe fornita la detta ambaſciata, i Fiorentini furono ſconfitti à Monte Aperti, e lo Re Manfredi preſe grande vigore e ſtato in tutta Italia, e'l potere della Chieſa molto ne abaſcò, onde Alfons di Spagna laſciò la'mpreſa dello Imperio, et Ricciardo di Cornovaglia non la ſeguìo.

ciebant ſe: Ne, eſt pronom ſignifiant de *illo*, ou de *illa*, de *illis*, comme le françois en extrait d'*inde*. Ciascuno, chacun, fait de *quisque unus*, c. à. d. d'*unus quisque*. Boce, pour *voce*, comme *boto*, pour *voto*, changement fort ordinaire à la langue espagnole et au dialecte napolitain, que les écrivains florentins ont quelque fois adopté. Favoreggiava, favoriſoit; l'Italien a pluſieurs verbes formés par production en les dérivant d'un nom ou d'un participe; comme celui-ci l'eſt de *favor*, *favoris*; *temporeggiare*, temporiſer, tiré de *tempus*, *temporis*. C'eſt dans pareils cas que l'on peut douter ſi ces verbes ont été par l'Italien tirés du François, ou par le François de l'Italien.

271) *Fragment III tiré du premier chant du poëme de Dante. Inferno ch. I.*

Nel mezzo del cammin di noſtra vita
Mi ritrovai per una ſelva oſcura,
Che la diritta via era ſmarrita:
E quanto a dir qual' era, è coſa dura,
Queſta ſelva ſelvaggia, ed aſpra, e forte,
Che nel penſier rinnuova la paura.
Tanto è amara, che poco è più morte:
Ma per trattar del ben, ch' i' vi trovai,
Dirò dell' altre coſe, ch' i' v' ho ſcorte.

Analyſe. L'article NEL eſt compoſé d'*in illo*, l'*i*, d'*in* eſt ſupprimé; l'*i* d'*illo*, changé en *e*, qui attirant à lui l'*n* forme *nello*; le quel mot au gré de celui qui parle ou écrit perd la ſyllabe finale, et devient *nel*. MEZZO, tiré de *medio* latin; CAMMIN, pour *camino*, vient du Gothique *quiman*, et du Teuton *komen*. MI, au lieu de *me* accuſatif d'*ego*; RITROVAI, compoſé de la prépoſition latine *re*, et du verbe allemand *treffen*. IN *una ſelva oscura*, quatre mots tous purs latins. CHE, au lieu de *perchè* qui répond proprement au Latin *quia*. LA, article nominatif et accuſatif tiré d'*illa*, ou *illam*; DIRITTA VIA, *directa*, au lieu de *recta*; *via*, *voie*. CHE, eſt ici oiſif, ſervant, pour ainſi dire, d'intonation, afin d'arondir le vers: en le traduiſant par *car* ou *parceque*, on ne feroit qu'obſcurcir et gâter le ſens. QUANTO A DIR, manière venue de la baſſe latinité, *quantum ad dicere*, pour *ad dicendum*; QUAL ERA, *qualis erat*, È COSA DURA. Ce membre de la période coupe la phraſe principale; et ne feroit pas ſupportable dans la langue françoiſe; ne l'eſt non plus dans l'italienne, à moins qu'on y ſoit forcé par la mesure du vers, ou par la néceſſité de la rime. QUESTA, pronom fait de *quae iſta*; SELVA, *ſelvaggia*, adjectif dérivé de *ſilva*, autre pléonasme dont on a des exemples dans les langues orientales, comme, dans les lamentations de Jérémie, l'expreſſion qu'on a traduite en Latin par *plorans*

Trad. A mi-chemin de notre vie je me retrouvai dans une forêt obſcure, m'étant égaré du droit chemin. Pour dire quelle étoit cette forêt âpre et forte, c'eſt choſe difficile. Elle eſt ſi triſte que la mort ne l'eſt guère davantage. Mais pour parler du bien que j'y trouvai, je dirai des autres choſes que j'y ai vues.

ploravit. ASPRA, *aspera,* un des mots où l'Italien ſupprime à ſon gré la voyelle brève intermédiaire. FORTE, métaphoriquement pour touffue, non élaguée; le mot propre ſeroit *folta,* pris de l'allemand, ou *denſa* du Latin. CHE, eſt ici tout ſimplement *quae.* RINNUOVA, *renovat;* PAURA, tiré de *pavor,* dont les langages occidentaux ont fait *paur,* puis *peur,* et l'Anglois *pour.* L'Italien le reprenant en a fait *paura,* qu'il prononce *paoura.* TANTO, pris de *tantum,* pour *tam;* CHE, répond au Latin *ut:* POCO, pris de *pauco,* au lieu de *paullo,* PIÙ, *plus.* MA, tiré de *magis,* remplaça le *ſed,* l'*at,* et *verum,* latins; PER, au lieu de *propter,* ou de *pro.* PARLAR, eſt tiré de *paraholare,* Greco-Latin barbare; DEL, *de illo,* comme *nel,* d'*in illo.* BEN; les langues modernes ont dans ce mot plus de préciſion que la latine; car *bene,* devenant ſubſtantif, eſt moins équivoque que *bonum;* l'article qui l'accompagne néceſſairement, ne le laiſſe pas confondre avec *bene,* adverbe. TROVAI, même mot, mais plus ſimple que *ritrovai:* DIRÒ, *dicer ho,* pour *dicam,* futur. D'ALCUNE COSE, *de aliquibus rebus.* Nous avons dit plus d'une fois que dans la décadence de la langue latine on ſubſtitua *cauſa, cauſae à res, rei.* CHE, repréſente ici l'accuſatif plurier *quas;* v' vi eſt l'*ibi;* HO SCORTE, *(vedute),* préterit compoſé de *ſcorgere,* formé dans la baſſe latinité, ainſi qu'*accorgere;* deux mots dont l'étymologie eſt incertaine, s'ils ne viennent pas de l'allemand.

Remarque. Il y a dans ces neuf vers environ une cinquantaine de mots inconteſtablement pris du Latin, il y en a deux *(camino,* et *troval)* que toutes les langues filles de la latine ont également pris de la Gothique; et il y en a

272) *Fragment IV. Chant V. Réponſe de Franceſca de Rimini à la demande de Dante.*

Ed ella a me: Neſſun maggior dolore,
Che ricordarſi del tempo felice
Nella miſeria, e ciò ſa 'l tuo dottore.
Ma s'a conoſcer la prima radice
Del noſtro amor tu hai cotanto affetto,
Farò come colui, che piange, e dice.
Noi leggiavam' un giorno per diletto,
Di Lancilotto, come amor lo ſtrinſe:
Soli eravamo, e ſenza alcun ſoſpetto.
Per più fiate gli occhi ci ſoſpinſe
Quella lettura, e ſcolorocci 'l viſo:
Ma ſolo un punto fu quel, che ci vinſe.
Quando leggemmo il diſiato riſo

deux antres (*ſmarrita* et *ſcorte*) que l'Italien ſeul a tiré de langues étrangères, à l'un desquels mots le François oppoſe *égaré*, d'origine auſſi étrangère; à l'autre dérivé de *ſcorgere*, il oppoſe *appercevoir*, fait du Latin *ad-percipere*.

Analyſe. Ella a me; *illa ad me* ſousentendant *rispoſe*. Nessun, mot fait de *nec unus*, de même que *niuno*. Mais *niuno*, vient de la ſuppreſſion du *c* intermédiaire, et du changement de l'*e* en *i*; car anciennement on diſoit *neuno*. *Neſſuno*, au contraire eſt revenu d'Espagne ou de France, tout formé par le changement du *C*, qu'on prononçoit comme *S*; de ſorte que *nec unus*, devint *nes unus*, et *neſſuno*. Maggior, de *major*, changeant en *ggi* l'*j* conſonne du Latin ou du François. Che, rend ici le *quam*, adverbe relatif que demande le nom comparatif *major*. Ricordarsi, *ſibi recordari*, ce pronom *ſi*, eſt tout propre des langues italienne et espagnole; la langue françoiſe le place toujours avant le verbe. Tempo, pris du nominatif *tempus*, et non

Trad. Elle me répondit; Dans l'état de misère, la plus grande peine eſt le ſouvenir du tems heureux; et ton maitre (Virgile) ſait bien cela. Mais ſi tu as ſi grande envie de connoître la première origine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et parle. Un jour nous liſions pour notre amuſement, l'hiſtoire des amours de Lancelot. Nous étions ſeuls et ſans aucun ſoupçon. Cette lecture nous fit pluſieurs fois verſer des larmes, et changer de couleur. Mais un ſeul point fut ce qui nous perdit. Quand nous lûmes que la bouche riante (de la dame aimée) reçut un baiſer d'un tel amant, celui-ci qui ne ſera jamais ſéparé de moi, tout

pas de l'ablatif *tempore*, comme pluſieurs littérateurs allemands le prétendent. Ciò, tiré de *hoccine, hocè hoc-ce, hoce, oci, ciò*, par anaſtrophe ſûrement. Sa, fait de *ſapit*, dans le ſens de *ſcit*, par le tronquement de la ſyllabe finale, comme d'*habet* on fit *ha*. Dottore, eſt dans la ſignification de maître. S'a conoscer, *ſi ad cognoscendum*; l'infinitif pris au lieu de gérondif. Hai, *habes*. Cotanto, adverbe uſité au lieu de *tanto*, au quel on ajouta cette particule *co*, ſans qu'on puiſſe dire ſi elle eſt tirée de *quod*, de *quo*, ou de *co*, pour *con, cum*; ou même de *hoc* renverſé et devenant *co*. Affetto, ſynonyme d'*amore*, comme en Latin dans quelques paſſages de bons auteurs. Farò, futur formé de *fare ho*, ou transporté du ſubjonctif *fecero*, comme *amerò*, d'*amavero*. Colui, formé peut-être de *hic ille huic*, ou directement emprunté du François *celui*, changeant l'*e* en o, comme dans *domandare, domani*, au lieu de *demandare, demane*; *romito*, pour *eremita*. Piange, *plangit*. dice, *dicit*. Leggiavamo, *legebamu*; et ce n'eſt pas la ſeule fois que le diphthongue *ia* prit la place d'une voyelle ſimple, et de l'*e* particulièrement; ou de l'*e*, qui ſe prononce et s'écrit au lieu d'*ei*, comme

Eſſer baciato da cotanto amante,
Queſti, che mai da me non ſia diviſo,
La bocca mi baciò tutto tremante:
Galeotto fu il libro, e chi lo ſcriſſe:
Quel giorno più non vi leggemmo avante.
273) Mentre che l' uno ſpirto queſto diſſe,
L' altro piangeva sì, che di pietade
I venni men, così com' io moriſſe,
E caddi come corpo morto cade.

on dit *faria, vorria,* pour *farei, vorrei* où l'*ei,* ſe change en *e'*, comme dans *fe'*, pour *fei:* auſſi l'on dit *ſiamo* pour *ſemo,* et *leggiamo,* pour *legemo*, qui venoit plus directement de *legimus.* Di Lancelloto, *come amor le ſtrinſe.* La conſtruction régulière porteroit *noi legevamo, come amore ſtrinſe Lancelotto,* ou par éllipſe, *legebamus hiſtoriam de Lancellotto.* Come, tiré de *quomodo,* dont on fit premièrement *como.* Le Gaulois changeant ainſi que par tout, l'*o* final en *e* muet, en fit *come,* que l'Italien adopta. Strinse, change l'*x,* de *ſtrinxit,* en *s,* et l'*it* final en *e,* tout comme de *legit, dicit,* on fait *lege, dice.* Eravamo, production du Latin *eramus.* Senza, adverbe compoſé de *ſine,* reduit a *ſin* et *ſen,* et de *ça,* qu'on diſoit et qu'on dit au lieu de *cela,* ou de *ce,* qui eſt le *ciò* de l'Italien. mais ce *ça* n'y entra que pour ſoutenir et renforcer le mot qui autrement ſe confondoit avec *s'en,* et avec bien d'autres mots formés de ces lettres. Sospetto, tiré de *ſuſpicere,* dans le ſens de *ſuſpicari.* Fiate, fois, mot latin barbare fait de *vicata,* derivé de *vice,* ſuivant toute apparence. Occhi, d'*oculos.* Ci pour *nōbis,* et *nos,* datif et accuſatif latins. Il eſt mal aiſé de montrer d'où l'Italien a tiré ce pronom, ſans ſuppoſer que l'on ait dit *nosce,* pour *nos;* comme pour *hic,* et *hoc,* on diſoit *hiccine, haeccine, hocce. Sospingere,* veut dire pouſſer par deſſous, compoſe de *ſub,* de *ex* et de *pangere. Deſiato,* pour *deſiderato.* Baciare, pris du Latin *baſiare.* Questi, *qui* fait *iſte,* mais il ſe dit proprement au lieu d'*hic,*

en tremblant me donna un baiſer. Maudit ſoit le livre et celui qui l'écrivit. Ce jour là nous ne continuames pas la lecture.

Pendant que l'un des deux esprits diſoit ceci, l'autre pleuroit de ſorte que par la pitié je tombai en defaillance, comme ſi je mouruſſe; et je tombai comme tombe un corps mort.

latinisme très uſité dans la poëſie. Fia pris de *fiet*, au lieu d'*erit*; Bocca, *bucca*, terme bas latin qui remplaça *os, oris*. *Galeotto*, dérivé de *galea, galere*, ſignifie *galerien*; mais on s'en ſert figurément pour déſigner un méchant homme, un mauvais ſujet, comme ſont ceux qu'on condamne à ramer ſur les navires qu'on nomme *galères*. Quel giorno fait de *illo*, avec l'épentheſe *qu* et *diurno*, derivé de *dies* ſousentendant *tempore*. Leggemmo, le double *m* diſtingue le prétérit du préſent *leggemo*, qu'on dit encore au lieu de *leggiamo*, comme l'on dit *andemo*, au lieu d'*andiamo*.

Mentre, *dum intra, domentre*, perdant la ſyllabe initiale comme ont fait tant autres noms italiens apellatifs ou propres. Caddi, pour le latin *cecidi*, preterit de *cadere*, où il eſt à remarquer que l'italien n'a retenu ce redoublement de ſyllabe que le latin a imité du grec dans quelques verbes. Le double *d*, de *caddi*, diſtingue auſſi la première et la troiſieme perſonne du prétérit ou des mêmes perſonnes du préſent *cadi*, et *cade*.

274) *Fragment V. tiré du Chant X.*

Ora ſen' va per un ſegreto calle
Tra 'l muro della terra, e gli martiri
Lo mio maeſtro, ed io dopo le ſpalle.
O virtù ſomma, che per gli empj giri
Mi volvi, cominciai, com' a te piace,
Parlami, e ſoddisfammi a' miei deſiri.
La gente, che per li ſepolcri giace,
Potrebbeſi veder? già ſon levati
Tutti i coperchi, e neſſun guardia face.
Ed egli a me: Tutti ſaran ſerrati,
Quando di Joſaffà quì torneranno
Co i corpi, che laſſù hanno laſciati.
Suo cimitero da queſta parte hanno
Con Epicuro tutti i ſuoi ſeguaci,
Che l'anima col corpo morta fanno.
Però alla dimanda, che mi faci,
Quinc' entro ſoddisfatto ſarai toſto,
E al diſio ancor, che tu mi taci.
Ed io: Buon duca, non tegno naſcoſto
A te mio cuor, ſe non per dicer poco,
E tu m' hai non pur mò a ciò diſpoſto.

Analyſe. Ora fait par une double ellipſe d'*in hac hora*, remplace le Latin *nunc*. *Ora*, et *or*, ſe dit auſſi au lieu d'*igitur*, ou d'*ideo*. Dans cette ſignification le mot *or* eſt reſté à la langue françoiſe; mais dans le ſens propre le mot *ores*, tiré du plurier *horas, ad has horas*, a vieilli totalement. Sen, fait de *ſe*, d'*inde*, et de *vadit*; ainſi *ſe ne va*, s'en va. En Latin on ne pourroit rendre cela qu'imparfaitement; et à cet égard nos langues ſont plus expreſſives. Calle, latin, ſans doute, autant que *ſegreto*, eſt un ſynonyme de *via*. Il n'eſt reſté à l'Italien que dans le ſtyle poëtique; mais dans quelques dialectes on nom-

Trad. Maintenant mon maitre s'en va par un chemin ſecret, entre le mur de la ville et le lieu des tourmens; et je *vais* après lui. Je commençai (par lui dire). O toi qui eſt la vertu même au ſuprême degré, ô toi le plus vertueux des êtres, qui me conduis à ton gré par ces girons qu'habitent les impies, parles moi et ſatisfais (contente) mes deſirs. Pouroit-on voir les gens couchés ça et là dans ces tombeaux? Les couvercles ſont levés, et perſonne n'y eſt de garde. Il me répondit. Tous (ces tombeaux) ſeront fermés, lorsque ces gens là reviendront de la vallée de Joſaphat avec le corps qu'ils ont laiſſés la haut. C'eſt ici qu'ont leur cimitière avec leur maître tous les ſectateurs d'Epicure qui croient que l'ame meurt avec le corps, par conſéquent auſſitôt qu'on ſera la dedans, on ſatisfera tu demande et auſſi au déſir que tu me tais (ne manifeſte point). Je dis alors; Mon bon guide, je ne diſſimule rien, ſi non pour ne pas trop dire; et ce n'eſt pas dans ce moment que tu m'as dispoſé à ainſi faire.

me *callã*, le chemin qu'on ouvre dans la neige lorsqu'elle couvre et encombre le chemin battu. GIRI, pluriel de *giro, tour,* eſt venu du Grec γυρος, et du Latin *gyrus*, dont on a tiré le verbe *girare*, aller autour. *Dopo le ſpalle, poſt terga; dopo,* du Latin *de poſt;* SPALLE, de l'allemand *Schulter,* ou du verbe *ſpalten,* (Vid. Part. V, Sect. II). COMINCIAI, on croit que le verbe *cominciare,* mot eſt fait de *cum,* et *initiare. Parlami,* nous avons vu que *parlare,* eſt tiré de *parabolare.* SODDISFAMMI, La ſyllabe initiale *ſat* de *ſatisfacere,* eſt dans le Toscan changé en *ſoddfaiſant ſoddisfare,* par l'accent Florentin qui redouble volontiers les conſonnes intermédiaires. GIA-

275) *Fragment VI. Discours qu'Oderiſi peintre en miniature fait au poëte, dans le ch. XI. du Purgatoire.*

Di tal ſuperbia quì ſi paga 'l fio:
E ancor non ſarei qnì, ſe non foſſe,
Che poſſendo peccar mi volſi a Dio.
O vanagloria dell' umane poſſe,
Com' poco verde in ſu la cima dnra,
Se non è giunta dall' etati groſſe!
Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo: ed ora ha Giotto il grido,
Sì che la fama di colui oſcura.

CE, *jacet, giacere*, ſignifie ëtre couché; le François l'a retenu dans la ſeule ſignification d'être enterré, *ci git, hic jacet*, et c'eſt un des mots, où il a changé *j*, en *g*. *Ooperchia*, de *cooperculum, coperclo*, changeant enſuite *cl*, en *chi*. NESSUN, ſynonyme précis de *niuno*, tous deux fait de *nec unus*; par l'accent Provençal ou par l'Espagnol, ſup. 272. Le François abandonnant *nec unus* lui ſubſtitua *aucun* fait d'*aliquis unus*, tandis que *nec unus* a donné et quatre mots à l'Italien, qui peut dire *neuno, niuno, neſſuno*, et *niſſuno*. *Guardia*, du Germanique *warten*, v. ce mot. EGLI, a *me*, et *ille, mihi*, ſous entendant *reſpondit*, ou *dixit*, le François ne ſe permet pas ces ellipſes. *Laſſu*, fait d'*illac ſuper*, par *apocope, ſyncope*, et contraction. FACE, pour *fa, facit*, comme *faci*, pour *facis*. SUO, eſt ici hors de la regle générale de la grammaire italienne et françoiſe ſuivant les quelles ce pronom ſe rapportant au plurier *ſeguaci*, devroit à la rigueur dire *loro*. tiré d'*illorum*.

Analyſe. SUPERBIA, nom pur latin extrait du verbe *ſuperbire*, compoſé de *ſuper*, et *ire*, avec l'inſertion du *b*. La langue françaiſe n'a pas retenu ce ſubſtantif, qui terminant par un *e*, devenoit le même mot que l'adjectif *ſuperbus, ſuperba*. *Pagare il fio*, ſignifie porter la *peine, fio*, eſt au lieu de *feudo, fief*, nom

Trad. C'eſt d'un tel orgueil, qu'on eſt ici puni; encore n'y ſerois-je point, ſi ce n'étoit que pouvant pécher, je me convertis. Oh vaine gloire des pouvoirs de l'homme combien peu dure-t-elle au ſommet, ſi un age groſſier ne vient après. Cimabue crut tenir la premiere place parmi les peintres et maintenant on ne parle que de *Giotto*, de ſorteque la renommée de celui-là en eſt ecclipſée. C'eſt ainſi que l'un Gui-

que l'Italien pris du provençal en ſupprimant le *f* final, et rétabliſſant l'*o*, à la place de l'*e*. Ancor, quoique formé de *hanc horam*, n'eſt pas ici pour marquer le tems, et remplacer *adhuc*; mais il répond à *etiam*, et *non ancor*, veut dire *neque etiam, nec quidem*; car *né ancor*, pouroit très bien ſe dire pour *ne pure*. Sarei, remplace dans pareils cas l'*eſſem* latin, comme nous l'avons obſervé, (P. III, Art. IV, §. 21.) *eſt*; ou plus préciſement d'*eram, eras*, par l'épentheſe de la conſonne ſifflante *s*, que l'Italien placa de même avant *es*, dont il fit *ſei*, et *ero, eris*, dont il fit *ſarò, ſarai*. rosse, contraction de *fuiſſet*, transporté du plusqueparfait ſubjonctif à l'imparfait du même mode. Volsi, de *volvit*, changeant *v*, en *s*, hors de la marche ordinaire. Umane *poſſe*, l'Italien dit *poſſa*, pour *potenza, poſſanza*, et *potere*.. Verde, eſt le ſymbole de l'eſpérance et de la gloire, tant qu'elle verdoye et fleurit. In cima, mot d'origine obſcure ſi elle n'eſt pas de *cume*, portugais, tiré de *culme*, le ſommet, ſur le comble. Giunta, au lieu de *ſopraggiunta*, atteinte; le texte veut dire qu'un artiſte, un auteur, perd ſa célébrité, ſi le tems, le ſiècle, qui ſuccede à celui ou il a fleuri n'eſt pas ignorant et barbare. Cimabue le premier reſtaurateur de la peinture. Son nom eſt compoſé de deux mot l'un tiré du verbe *cimare*, parfaitement toscan, l'autre de *bos, bovis*, qui en Toscane eſt devenu *bue*, et dans les deux Gaules, Subalpine et Tranſalpine *becu*, et boeuf.

Le nom de Giotto eſt remarquable par deux raiſons

Così ha tolto l' uno all' altro Guido
La gloria della lingua; e forſe è nato
Chi l' uno e l'altro caccerà di nido.
Non è il mondan romore altro ch' un fiato
Di vento, ch' or vien quinci, e or vien quindi,
E muta nome, perché muta lato.
Che fama avrai tu più, ſe vecchia ſcindi
Da te la carne, che ſe foſſi morto,
Innanzi che laſciaſſi il pappo e 'l dindi.

grammaticales, et ſi l'on veut étymologiques; c'eſt d'abord un diminutif du nom *Ambrogio, Ambroiſe*, dont on fit *Ambrogiotto*. Par le retranchement de deux ſyllabes premieres très fréquent très naturel à l'articulation toscane, on en a fait *Giotto*, comme de *Carlotto*, on a fait *Lotto*. De plus le nom de *Giotto* eſt devenu proverbial parcequ'on le cite pour un exemple diſtinctif de deux ſortes d'*o*, qu'a la langue italienne, l'un ouvert et fort rond, comme on le prononce préciſément dans le nom de *Giotto*, et comme le François prononce l'*au*. L'autre s'apelle o fermé qui ne ſonne que comme l'*ou*; et qui ſe confond avec l'*u* toscan. (TENER *il campo nella pittura*; phraſe ſingulière pour dire être le principal, le dominant). GRIDO, mot d'origine germanique ſoit qu'il vienne de *Krieg*, ou de *Schrey*, ou qu'il ſorte d'autre racine. Ordinairement *grido* ſignifie *cri*, mais dans ce paſſage il eſt clairement un ſynonyme de renommée; et de me *fama*, pur latin, un des noms que le François n'a pu retenir, parceque paſſant par ſon organe il devenoit *faime*, et faim. GUIDO, pronom dans la famillè de Cavalcanti, eſt pris de l'allemand *weid*. *Cacciare*, voyez la 5me partie. MONDAN ROMOR, *mundanus rumor*, pris figurement QUINCI, pléonasme fait de *qui*, et *hinc*, come QUINDI, l'eſt de *qui*, et *inde*. MUTA, du latin *mutare*. LATO, dn latin *latus*, *latere*, pris du nominatif, comme *tempo*, de *tempus*. FAMA, pur latin comme nous venons de le voir. PAPPO, et DINDI, deux mots qu'en Toscane les enfans prononcent lors-

do *(Cavalcanti)* enleva à l'autre la gloire de bien écrire; et peut-être tel eſt né qui les ſurpaſſera tous les deux. Le bruit mondain n'eſt qu'un ſouffle de vent qui vient tantôt de ça et tantôt de là; et change de nom parcequ'il change de côté. Ta renommée ſera elle plus durable ſi tu es dépouillé de la chair dans la vieilleſſe, que ſi tu étois mort avant que de quitter la nourriſſe?

qu'ils demandent à têter, à manger, ou qu'ils veulent nommer l'argent. Ce ſont deux onomatopées remarquables; l'une des plus communes et de la première claſſe des primitifs; l'autre, particulière à la langue italienne, n'a pu être formée qu'après les progrès de la ciriliſation, lorsqu'on a eu de la monnoie métallique, ou des ſonnettes. Le latin *tintinabulum*, à la même origine.

276) *Fragment VII. du Ch. XVII. du Paradis où le poëte, ſe fait predire l'exil par Cacciaguida.*

Qual ſi partì Ipolito d'Atene
Per la ſpietata e perfida noverca,
Tal di Fiorenza partir ti conviene.
Queſto ſi vuole, e queſto già ſi cerca.
Tu laſcerai ogni coſa diletta
Più caramente: e queſto è quello ſtrale,
Che l'arco dell' eſilio pria ſaetta.
Tu proverai, sì come ſa di ſale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo ſcendere e 'l ſalir per l' altrui ſcale.
E quel, che più ti graverà le ſpalle,
Sarà la compagnia malvagia e ſcempia,
Con la qual tu cadrai in queſta valle:

CACCIAGUIDA, eſt un de ces noms propres italiens compoſés de mots non latins. V. *chaſſer*, et *guide*, dans la vue partie pag. 39. QUAL-TAL, tirés l'un de *qualiter*, l'autre de *taliter*, de la baſſe latinité, qui répondent aux adverbes latins *ſicut*, et *ita*. *Spietata*, ſans pitié, adjectif compoſé d'*ex*, et de *pietas*. *Noverca*, latinisme longtems uſité au lieu de *matrigna*. *Partire*, translation du verbe déponent *partiri*, qui ſignifie partager, et qui dans les langues modernes remplace le verbe *discedère*, ſignifiant s'éloigner. TI CONVIENE, au lieu de *ti biſogna*, *ti è forza*; il te faut; c'eſt le préſent pour le futur, il te faudra. QUESTO SI VUOL, on veut cela; et on le cherche *queſto è 'l primo ſtrale*, mot à mot, „veut dire c'eſt la première flèche que lance l'arc de l'exil.“ LASSERAI, du latin *laxare*; pris dans la ſignification de *linquere*. STRALE, flèche, eſt le premier mot dans ces dix-huit vers, qui n'eſt pas d'origine latine non plus que *flèche*: SAETTA, troiſième perſonne du préſ. indicatif

Trad. Il te faut partir de Florence comme Ippolite partit d'Athénes, à cauſe de la perfide et cruelle marâtre. C'eſt ce que l'on veut, c'eſt ce que l'on cherche dès à préſent... Tu laiſſeras toutes les choſes les plus chéries; et c'eſt le premier effet du banniſſement. Tu éprouveras combien le pain d'autrui eſt ſalé, et comme c'eſt marcher par un chemin bien raboteux, que monter et deſcendre les escaliers des maiſons d'autres. Et ce qui te péſera d'avantage, ſera la compagnie des mechants, et des ſots, avec leſquels tu tomberas dans cette vallée.

de *ſuettare*, tiré de *ſagitta*, verbe que ni le Latin ni le n'ont pas François. *Calle*, pur Latin ſynonyme de *via*, ou de *ſemita*, ſup. 273. La langue eſpagnole a retenu ce nom dans le propre ſens.

277) *Fragment VIII. tiré de l'hiſtoire de Giovanni Villani. lib. IX. chap.* 134.

Nel detto anno 1321 del meſe di Luglio ſi morì il grande e valente Poeta Dante Alighieri di Firenze nella Città di Ravenna in Romagna eſſendo tornato d'ambasceria da Vinegia in ſervigio de' Signori da Polenta con cui dimorava, ed in Ravenna dinanzi alla porta della Chieſa Maggiore fu ſeppellito a grande onore in abito di poeta e di grande filoſofo. Morì in eſilio del Comune di Firenze in età circa 56 anni. Queſto Dante fu uno onorevole antico cittadino di Firenze di porta San Piero e noſtro vicino, e 'l ſuo eſilio di Firenze fu per cagione che quando Meſſer Carlo di Valois della Caſa di Francia venne in Firenze l' anno 1301 e caccionne la parte Bianca, il detto Dante era de' maggiori governatori della noſtra Città e di quella parte, benchè foſſe Guelfo; e però ſenza altra colpa con

Note. Dans ce chapitre d'un chroniqueur du XIV ſiècle qui n'a pas beſoin d'être traduit pour être compris par tout lecteur qui ſait le François, il n'y a que ſix ou ſept mots qui ne ſemblent pas tirés du Latin, parmi les quels il n'y en a que trois, *infino*, *affrettato*, et *ſchifo*, qui ne ſont pas reſtés au François; tous les autres ſont auſſi bien François et Espagnols qu'Italiens. Tels ſont *Ambasceria*, *Bianca*, et les verbes *bandire*, *cacciare*, *andare*, *accordarſi*, *tornare*, *trovare*; deux des quels entrent d'ailleurs dans la claſſe des ſynonymes italiens que le François n'a pas; car l'Italien dit également *cacciare*, et *ſcacciare*, ou *discacciare*, *ſbandire*, et *bandire*, tandis que le François ne dit que *chaſſer*, et *bannir*.

con la detta parte Bianca fu ſcacciato e sbandito di Firenze, e andoſſene allo Studio di Bologna, e poi a Parigi, e in più parti del mondo.

278) Queſti fu grande letterato quaſi in ogni ſcienza, tutto foſſe laico; fu ſommo poeta e filoſofo e retorico perfetto, tanto in dittare e verſificare, come in aringa parlare, nobiliſſimo dicitore e in rima ſommo, col più pulito e bello ſtile, che mai foſſe in noſtra lingua infino al ſuo tempo e più innanzi. Fece in ſua giovanezza il Libro della vita nuova d'amore, e poi quando fu in eſilio fece da venti Canzoni morali e d'amore molto eccellenti, e infra l' altre fece tre nobili Piſtole; l' una mandò al reggimento di Firenze, dogliendoſi del ſuo eſilio ſenza colpa; l' altra mandò all' Imperadore Arrigo, quando era all' aſſedio di Brescia, riprendendolo della ſua ſtanza, quaſi profetizando; la terza a' Cardinali Italiani, quando era la vacazione dopo Papa Clemente, acciochè s' accordaſſero ad eleggere Papa Italiano, tutte in Latino con alto dittato e con eccellenti ſentenze e autoritadi, le quali furono molto commendate da' ſavi intenditori. E fece la Commedia, ove in pulita rima e con grandi

nir. Ambascerìa, comme *amabaſſade*, derive de *baxo* Espagnol; mais l'origine de *baxo, bas*, eſt inconnue Caccionne, en chaſſa. Le verbe *cacciare* a deux ſens dans les deux langues et ſon origine n'eſt pas mieux conſtaté que celle de *baxo*. Andossene, s'en alla, préterit d'*andare*, aller, et accordarsi, s'accorder, nous laiſſent en doute ſur l'origine de ces deux verbes; quoique probablement *andare*, derive d'*ambulare;* et *accordarſi*, ſoit formé dans la baſſe latinité de *cor, cordis*, ou *corda*, de *cordae*. Chi è di sottile intelletto, gramaticalement en Ita-

e ſottili quiſtioni morali, naturali, aſtrologiche, filoſoſiche e teologiche, e con belle e nuove ſigure e comparazioni e poetrie compoſe e trattò in cento Capitoli ovvero Canti, dell' eſſere e ſtato dell' Inferno e Purgatorio e Paradiſo, così altamente, come dire ſene poſſa, sì come per lo detto ſuo trattato ſi può vedere e intendere chi è di ſottile intelletto. Bene ſi dilettò in quella ſua Commedia di garrire e ſclamare a guiſa di poeta, forſe in parte più che non ſi convenia, ma forſe il ſuo eſilio glielo fece dire. Fece ancora la Monarchia, ove con alto Latino trattò dello officio del Papa e dell' Imperadore. E cominciò un comento ſopra quattordici delle ſopraddette ſue Canzoni morali volgarmente, il quale, per la ſopravvenuta morte non perfetto ſi trova, ſe non ſopra le tre, lo quale per quello che ſi vede alta, bella, ſottile e grandiſſima opera riuscia.

lien, comme en François, il faudroit ſupprimer le pronom neutre *ſi*, ou ajonter à *chi* l'article ou la prépoſition *da*, qui répond ici a l'*ab* Latin, et ailleurs à *ad*, ou *apud*; on diroit alors; *comme può vedere chi è di ſottile intelletto*; ou bien *comme ſi può vedere da chi è di ſottile intelletto*. *Schiſo*, dedaigneux, un homme qui ſe prête difficilement à ce que ſouhaitent les autres. Ce nom eſt abſtrait du verbe *ſchifare*, auſſi bien que *ſchifiltoſo* et *ſchifare* eſt tiré de *Schiff*, nom allemand qui ſignifie bateau, vaiſſeau, navire, ſoit petit, ſoit grand. Comme on dit *navigare*, figurement, pour ſavoir ſe conduire adroitement comme tels qu'un pilote qui ſait bien gouverner ſon navire; on dit *ſchifare*, auſſi pour deſigner l'habilité d'un batelier qui coroyant le rivage de la mer avec ſon bateau, *Schiff*, esquive de l'allemand evite les ſables et les ecueils. Le François emprunta, le nom esquif dans le ſens propre et le verbe

279) Perocchè ornato appare d' alto dittato e di belle ragioni filoſofiche e aſtrologiche. Altresì fece un libretto che intitolò: De vulgari eloquentia, ove promette fare quattro libri, ma non ſene trova ſe non due, forſe per lo affrettato fine, ove con forte ed adorno Latino e belle ragioni riprova tutti i volgari d' Italia. Queſto Dante per ſuo ſapere fu alquanto preſuntuoſo, ſchifo e ſdegnoſo, e quaſi a guiſa di filoſofo mal grazioſo, non bene ſapeva converſare co' laici; ma per l' altre ſue virtudi e ſcienza e valore di tanto cittadino ne pare che ſi convenga di dargli perpetua memoria in queſta noſtra Cronica; contuttochè le ſue nobili opere laſciateci in iscritture facciano di lui vero teſtimonio e onorabile fama alla noſtra Cittade.

figuré esquiver de l'Italien. *Huet*, dérive de la même ſource le verbe italien *ſcappare*, et le François échaper, ſuppoſant *ſchap*, le même mot que *Schaf*, et celui-ci le même que *Schiff*.

Dittato plus communement *dettato*, ſynonyme du nom plus moderne *dicitura*, ſignifiant ſtyle, élocution, dérive du verbe *dictare*, qui eſt fait par contraction de *dictitare*; comme celui-ci l'eſt par production de *dicere* ſortant du participe *dictus, a, um*. On dit en italien *dettare*, pour compoſer, ou écrire; comme par la même analogie on dit en allemand *Dichter* pour poëte. Les noms *Dictator* et *Dictatura*, chez les Romains, n'eurent pas d'autre origine. Ne, nous, pronom ſynonyme de *ci*, et de *noi*, dans les cas obliques.

280) *Fragment IX. Autre ſonet de Pétrarque qui eſt le 71. de la première partie.*

Piangete Donne, e con voi pianga Amore;
Piangete amanti per ciaſcun paeſe;
Poi che morto è colui, che tutto inteſe
In farvi, mentre viſſe al mondo onore.
Io per me prego il mio acerbo dolore,
Non ſian da lui le lagrime conteſe,
E mi ſia di ſoſpir tanto corteſe,
Quanto biſogna à diſogare il core.
Piangan le rime ancor, piangano i verſi;
Perchè 'l noſtro amoroſo meſſer Cino
Novellamente s'è da noi partito.
Pianga Piſtoia, e i cittadin perverſi,
Che perdut 'hanno sì dolce vicino,
E rallegris'il cielo, on' ello è gito.

Analyſe. PIANGETE, le verbe latin *plangere*, que l'Italien a ſubſtitué a *flere*, et le François à *queri*, eſt un trope des plus manifeſtes. Car proprement *plangere*, tiré de *plago*, et du grec πληγη, ſignifie frapper: on dit *plangere pectus*, ſe frapper la poitrine, pour montrer de la douleur, s'affliger; on transporta le terme à ſignifier verſer des larmes. Le ſens que le François lui donne dans le verbe *pleindre*, eſt encore plus éloigné de la première et propre ſignification. PAESE, tiré de *pagus*, dont on a fait *pagenſis*, puis *paeſe*, pays. NON SIAN CONTESE. La conſtruction regulière demanderoit que *non ſian* fût précédé de *che*, dans le ſens de *ut*. *Contendere*, pur latin, disputer, refuſer. CORTESE, derivé de *corte*; BISOGNA, voyez P. V. DISFOGARE, *ſfogare*, tiré de *foga, fougue*, ſignifie ici ſoulager, plutôt qu'aſſouvir; car il n'a point de rapport avec *ſatiare*, d'où derivent ce verbe par une marche aſſez longue, faiſant de *ſatur, ſatio, ſatollo, ſollo*, comme on le voit dans Dante; puis *ſoulvir, ſouvir*, et par l'épenthéſe d'*ad, adſoulvir, aſſouvir*. MESSERE, fait de

Trad. Pleurez Dames, et que l'amour pleure avec vous. Pleurez, hommes amoureux, de quelque pays que vous ſoyez; puisque celui qui pendant toute ſa vie ne travailloit que pour vous faire honneur, eſt mort. Pour moi, je ſouhaite, que ma douleur ne m'empêchent pas de verſer des larmes; et me permette de ſoupirer autant qu'il faut pour ſoulager le coeur. Que les rimes, que les vers pleurent auſſi, parceque notre amoureux Meſſir Cino vient de nous quitter. Que la ville de Piſtoia et ſes pervers citoyens pleurent, et que le ciel, où il eſt allé, ſe réjouiſſe.

meus herus, mon ſeigneur ou maitre, c'eſt ce que ce nom ce titre devoit ſignifier dans ſa première formation; on le donnoit à dieu et aux ſaints, on le donnoit aux perſonnages du premier rang, tels que les princes, dans les ſiècles XIII et XIV, puis aux hommes diſtingués par leur état quoique d'un rang moins élevé; aux docteurs, et à ceux qu'on apelle profeſſeurs dans les univerſités; dans la ſuite on introduiſit le titre de *ſignor*, et *monſignore*, comme plus honorable quoiqu'au fond il dût dire moins que *herus*, comme *madonna*, *mea domina*, dit plus que *ſignora* qu'on lui ſubſtitua depuis que le titre de *madonna*, avoit été prodigué. Cino, tiré de *Felicino*, diminutif de *Felice*, ou de *Facino*, diminutif de *Facio*, (tiré de *Bonifacio*,) étoit le pronom d'un citoyen de *Piſtoia*, de la *famille* de *Sighibaldi*. Vicino, derivé de *vicus*, eſt ici dans ſa ſignification tout à fait propre; voulant dire habitant d'une ville, d'un bourg, comme dans la langue espagnole, et l'ancienne Provençale. Ce nom dans le ſens de voiſin *(proximus)* eſt uſité par translation; parceque les habitans d'une même ville, bourg ou village *proximi ſunt*, ſont voiſins. Novellamente, eſt en Italien ſynonyme d'*ultimamente*, dernièrement; Ello, au lieu d'*egli*, *ello è gito*, *ille eſt itus*: *gito*, pour *ito*, pour éviter l'*hiatus*, lorsque ce verbe

281) *Fragment X. Autre ſonet du même.*

Solo, e penſoſo i più diſerti campi
Vo miſurando à paſſi tardi, e lenti;
E gli occhi porto per fuggire intenti,
Dove veſtigio human l' arena ſtampi.
Altro ſchermo non trovo, che mi ſcampi
Dal manifeſto accorger del le genti:
Perchè negli atti d'allegrezza ſpenti
Di fuor ſi legge, com' io dentro avvampi:
Si, ch' io mi credo omai, che monti, e piagge,
E fiumi, e ſelve ſappian, di che tempre
Sia la mia vita; ch' è celata altrui.
Ma pur ſi aſpre vie, ne ſi ſelvagge
Cercar non ſo; ch' Amor non venga ſempre
Ragionando con meco, e io con lui.

vient à la ſuite d'une voyelle; car par tout ailleurs Pétrarque dit, *Ite*, comme dans *Ite caldi ſoſpiri al freddo core; Ite rime dolenti al duro ſaſſo.*

Note. Le nom de famille de ce Cino, poète, et juriſconſulte Italien, nous prouve encore, comme une infinité d'autres nom propres, combien d'Allemands, de Goths, de Lombards, de Saxon, et Souabes, ont dû s'établir en Toscane, et il porter leur langage. Cependant la quantité des mots germaniques qui ſont entrés dans la formation des noms propres des perſonnes étant beaucoup plus grande que celle des mots qui ont donné à italien, des noms apellatifs, des verbes, des adverbes, prouve auſſi que ces étrangers ont adopté la langue de la nation conquiſe ou ſoumiſe, plus facilement que celle-ci n'aprit la langue des conquérans.

Analyſe. Pensoso, ce nom ſi différent pour le materiel du verbal *cogitabundus*, y a cependant tout le rapport intellectuel, paſſant du phyſique au métaphyſique. Car la racine de *cogitabundus* eſt *agitare*, frequentatif d'*agere*, et celle de *penſoſo*, eſt *penſitare*, frequentatif de

Trad. Seul et penſif je meſure à pas cents et tardif les champs les plus deſerts, et je regarde attentivement pour éviter les endroits où le marche de quelque perſonne a laiſſe des traces. Je ne trouve point d'autre abris, qui empêche qu'on ne s'apperçoive de mon état, parcequ'on voit à l'extérieur par mes denuctions qui marquent la triſteſſe, on voit extérieurement la flamme qui me devore intérieurement. De ſorte que je crois enfin que les montagnes et les rivages, les rivières et les forêſt ſachent dans quel eſt mon état, tandis qu'on ignore ailleurs. Cependant je ne ſait chercher des chemins tellement après et ſauvages qu'amour ne s'entretienne toujours avec moi.

pendere; et tous les deux noms ſont formés d'une manière également ſingulière, P. I, Art. VII. 67. Misurando, derive de *metiri*, qui fait *menſus*, au participe; de là le nom *menſura*, et le verbe latin barbare *menſurare*. Altro; toutes nos langues ont ſubſtitué *alter* au latins *alius*. Schermo, pris de l'Allemand *Schirm*. Trovo, *trovare*, trouvr, eſt tiré de l'Allemand *trofen*, ou *getroffen*, prétérit de *treffen*. Scampi, troiſieme perſonne du ſubjonctif de *ſcampare*, verbe compoſé d'*ex*, et *campus*, qui a dû ſignifier proprement tirer hors du *camp*, ou du champ. Accorgere, appercevoir, connoitre; eſt un de ces verbes dont les étymologiſtes italiens ont de la peine à trouver l'origine; voyez *ſcorgere* dans le 3me volume. Manifesto, ce mot que toutes nos langues ont retenu de la latine, meritoit d'être cité par les métaphyſiciens qui attribuent aux ſens l'origine des idées, et leur certitude au tact excluſivement. Le mot eſt compoſé de *manus*, main, et de *feſtum*, ſupin de *fendo*, inuſité, d'où vient *offendo*, et qui veut dire trouver, tâter, toucher. La *coſa è manifeſta*, dit préciſement la choſe eſt telle qu'on la touche avec la main. *Sicch' to mi*

282) *Fragment X. Chanſon IX du méme poete.*

Ne la ſtagion; che 'l ciel rapido inchina
Verſo Occidente, e ch' el di noſtro vola
A gente, che di là forſe l' aſpetta;
Veggendoſi in lontan paeſe ſola
La ſtanca vecchiarella pellegrina,
Raddoppia i paſſi, e più e più s'affretta:
E poi così ſoletta
Al fin di ſua giornata
Talhor è conſolata
D'alcun brene ripoſo, ou' ella oblia
La noia e 'l mal de la paſſata via.
Ma, laſſo! ogni dolor, che 'l dì m'adduce
Creſce, quallhor s'inuia
Per partirſi da noi l'eterna luce.

credo. Si, eſt très ſûrement pris du latin *ſic*: che, répond ici à l'*ut*, latin; qui n'ayant pu être conſervé, a été remplacé par *quod*, dans la baſſe latinité; et *quod* fut changé en *che*. Tempre; tant l'Italien que le François ont tiré ce nom du verbe *temperare*, qui même en Latin a une ſignification aſſez diverſe du nom primitif d'où il derive; voyez *Voſſius*, v. *Tempus*. Selvaggia, de *ſilva*, forêt, on tira *ſilvatico*, *ſelvatico*, *ſalvatico*, dont le François a fait *ſauvage*. L'Italien reprit ce mot et en fit *ſelvaggio*. Cercare, formé de la prépoſition *circa*, ou *circum*; So, quoiqu'il reponde préciſément a *ſcio*, il eſt plutôt tiré par contraction de *ſapio*, comme *ho*, de *habeo*. Ragionando, de *ratiocinari*, pris dans le ſens de *loqui*, ou *colloqui*.

Anal. Nella vient d'*in illa*, ſupprimant l'*i* initial et changéant l'i du milieu en *e*, stagione, fait de *ſtatione*, derivé de *ſtare*, parceque à certain teins de l'année le ſoleil paroit s'arrêter; et c'eſt par cette raiſon qu'on apelle *ſolſtices* deux jours dans les quels au lieu d'avancer il ſem-

Trad. Dans la saiſon que le ciel penche rapidement vers l'occident et que nôtre jour s'en vole à un peuple qui peutêtre l'attend ailleurs, la vieille pélerine fatiguée ſe voyant ſeule dans un pays lointain, redouble les pas, et ſe hâte de plus en plus; puis ainſi toute ſeule à la fin de ſa journée quelquesfois elle eſt conſolée par un peu de repos où elle oublie l'ennui et la peine du chemin qu'elle a fait. Mais hélas! toute la douleur que le jour m'apporte, ne fait qu'augmente lorsque la lumière eternelle commence à s'éloigner de nous.

ble les retrograder. IL, par *l'* apoſtrophe article nominatif et accuſatif, tiré du pronom *ille*. CIEL, même mot que le Latin *coelum*. INCHINA, *inclinat*. DI, de *dies*, VOLA, *volat*, s'en vole, A GENTE, *ad gentem*, CHE, *quae*, changeant le *qu*, en *ch*. DI LA, de la prépoſition *de* et *illac*, dans l'autre hémisphère; ou dont on avoit quelque idée; *l'*, *lo*, *illum*; ASPETTA, tiré d'*ad ſpectare*, pur ſynonyme d'*attendere*, attendre. VEGGENDOSI, de *videre*, changeant le *f*, en *v*, LONTAN, *lontano*, de *longitanus*, PAESE, derive dans ſon origine de *pagus*, *pagenſis*, comme nous venons de le dire. SOLA, pur latin. LA, article feminin, et quelque fois pronom quand il eſt joint à un verbe ſoit en Italien ſoit en François. STANCA, nom adjectif pris de l'Allemand, de même que *ſtracco*, qui en eſt un ſynonyme tout propre. VECCHIERELLA, doublement diminutif derivé de *vetus*; car de *vetus* les Latins avoient fait *vetulus*, de *vetulus* on fit *vetlo*, puis *vecchio*, et de *vecchio*, *vecchierello*. PELLEGRINA, pour *peregrina*, que la baſſe latinité tira de *peregre*. RADOPPIA, formé de *re*, *ad*, et *duplex*, *re-ad-duplicat*, redouble, S'AFFRETTA, ſe hate; v. *fretta*. Cosi, adverbe fait de *cum*, changé en *con* dans les compoſés, et de *ſic*. SOLETTA, diminutif de *ſola*. GIORNATA, vient de *dies*, par une aſſez longue marche. D'abord on fit de *dies*, *diurnus*,

280) Come 'l ſol volge le 'nfiammate rote,
Per dar luogo al notte; onde diſcende
Da gli altiſſimi monti maggior l' ombra;
L'avaro zappador l'arme riprende;
E con parole, e con alpeſtri note
Ogni gravezza del ſuo petto ſgombra,
Et poi la menſa ingombra
Di povere vivande
Simili à quelle ghiande,
Le qua' fuggendo tutto 'l mondo onora.
Ma chi vuol, ſi rallegri ad ora ad ora:
Ch' i pur non hebbi ancor non dirò lieta,
Ma ripoſata vn' ora,
Nè per volger di ciel, nè di pianeta.

et de là *diurnatus, diurnata, giornata,* journée. Talor, *tali hora,* expreſſion barbare tiré du bon Latin, qui remplace *interdum,* et *aliquando.* Alcun, contraction d'*aliquis unus ripoſo,* ſynonyme de l'Italien et Latin *quiete,* tirè de *repono,* par une translation auſſi étrange, qu'inconteſtable. Noia, ennuy, en Espagnol *enojo,* qui répond a *taedium,* latin, voyez ce mot dans le volume ſuivant. Passata, du latin barbare derivé de *paſſus.*

Analyſe. Come, dans la ſignification de *quando,* n'eſt pas fait de *quomodo,* ainſi qu'il l'eſt lorsqu'il remplace le Latin *ſicut;* mais il eſt tiré de *cum,* ou *quum,* avec l'addition finale de l'*e,* ſi naturelle à l'accent florentin qui d'*amen,* fait *amenne,* de *ſpem, ſpeme;* quelquefois et *mene,* ou *mee,* pour *me, andoe,* pour *andò,* et *fue,* pour *fu.* Volge, de *volvere,* tourner, changeant le *v,* en *g. Infiammate rote per dar luogo alla notte onde diſcende,* tous les mots de ces trois vers, en exceptant les articles, ſont purement et évidemment latin. Zappador, l'origine de *zappa, ſape,* d'où vient *zappador,* eſt inconnue; ce nom n'a aucun rapport élémentaire avec *ligo, ligonis,* latin ni avec *bêche* ni avec *houle,* et *houlette.* Il en a un peu avec *azado,* espagnol qui peut avoir été tiré de l'Arabe. Ogni, *om-*

Trad. Comme le ſoleil tourne ſes roues enflamées pour donner lieu à la nuit, de ſorte que l'ombre des hautes montagnes s'étend d'avantage, le laboureur avare reprend ſes armes, et avec des mots, et une muſique ſauvage ſoulage ſon coeur de tout ce qui lui péſe; puis couvre la table d'objets de nourriture ſemblables à ces glands que tout le monde honore en les fuyant. Mais ſe rejouiſſe qui le veut, et quand il veut; pour moi loin d'avoir de la joie, je n'ai pas même un moment de repos, de quelque manière que le ciel et les aſtres tournent.

ne, changeant *m*, en *g*, peut-être après l'Eſpagnol qui changeant le *mn*, en *ñ*, écrit *daño*, et prononce *dagno*, pour *danno*, comme *año*, *agno*, pour *anno*. Gravezza, derivé de *gravis*, eſt pur ſynonyme de *gravità*, excepté que *gravezza* ne ſe dit que dans le ſens figuré, pour choſe qui peſe ſur l'ame, ſur l'esprit; et ſignifie à-peu-près ſouci et chagrin, penſées triſtes et facheuſes. Mensa, dans le ſens propre latin, que le François remplace par table *tabula*, qui proprement voudroit dire planche. Sgombra le contraire d'*ingombra*, qui vient après: l'un et l'autre faits de *cumulus*, et l'un de la prépoſition *ex*, que l'Italien reduit à *s*; l'autre d'*in*. Le François et l'Eſpagnol avoient fait *encombrar*, *encombrer*; et c'eſt de là que l'Italien a fait *ingombrare*, changeant en *r*, le *l*, que le François retint dans *combler*. Vivande, le François de ce mot *vivande*, a tiré viande l'employant pour ſignifier particulièrement *chair* à manger. Mais il eſt évident qu'il ſignifie tout objet de nourriture, et que ce nom derive de *vivere*; choſe dont on vît. Il indique ici des châtaignes, dont ſe nourriſſent une grande partie de l'année les montagnards de l'Auvergne, de la Provence du haut Piémont et de la Toscane montueuſe. Les mots ſuivans *ſimili a quelle ghiande*, montre clairement que c'eſt les châtaignes qu'il avoit dans l'idée, puiſqu'il n'y a que ce

284) Quando vede 'l paſtor calare i raggi
Del gran pianeta al nido, ov' egli alberga:
E'mbrunir le contrade d'oriente,
Drizzaſi in piedi, e con l'uſata verga,
Laſſando l'herba, e le fontane, e i faggi,
Moue la ſchiera ſua ſoavemente:
Poi lontan da la gente
O caſetta, ò ſpelunca
Di verdi frondi ingiunca,
Iui ſenza penſier s'adagia, e dorme.
Ahi crudo Amor, ma tu allor più m'informe
A ſeguir d'una fera, che mi ſtrugge,
La voce, e i paſſi, e l'orme,
E lei non ſtringi, che s'appiatta, e fugge.

fruit qu'on puiſſe comparer à des glands. Si rallegri; *rallegrarſi*, ſe rejouir, eſt compoſé *re*, et d'*alacer, alacris*, dont on a fait *allegro*. Ch' i pur; *che*, dit ici ce qu'en latin *quoniam puis*, *i* tiré d'*ego*, d'où ſortire *eo, io, i, je*. Pur, c'eſt l'adverbe italien dont l'origine eſt la plus obſcure; quoiqu'il reponde préciſement au latin *quidem*. Ancor, contraction d'*ad hanc horam*, comme *ad hora*, l'eſt d'*ad*, et *horam* ſeulement. Ne per volger di ciel; tous ces mots ſont latins; mais la phraſe eſt toute propre de la langue italienne et; il n'eſt pas facile de la bien rendre dans aucune autre langue.

Anal. Quando vede 'l paſtor, deux vers compoſés de ces mots purs Latins *quando videt paſtor*, calare, pour *deſcendere, radios del magno planeta ad nidum, ubi ille habitant*. Imbrunir, verbe compoſé de la prépoſition *in*, latine. et du nom *braun*, germanique. Contrade, contrées pris du Latin barbare *via contracta*, drizzasi, *dirigit*, au lieu d'*erigit ſe*. Usata, participe paſſif d'*uſare*, verbe formé et de *uſus*, participe d'*utor*. Verga, *virga*, qui eſt ſynonyme de *baſtone*, et de *ſcettro*, dans toutes les langues. Laſſando, de *laxando* l'erba, *herbam*; Fontane, production de *fons, fontis*; Faggi, de *fagus*, dont le Fran-

Trad. Quand le berger voit baiſſer les rayons du ſoleil dans le pays qu'il habite et que le contrées occidentsles deviennent ſomcres obſcurciſſent, ſe leve en pié, et avec ſon baton ordinaire, quitant l'erbes, les fontaines et les hêtres ramene doucemens ſon troupeau, puis loin du monde couvre de joue une marionette ou une grotte, s'y couche ſans ſouci, et il dort. Ah cruel amour, c'eſt alors que tu m'enſeigne me pouſſe a ſuivre la voix les pas, les traces d'une cruelle qui me deſole; et tu n'arrete point elle même qui ſe cache et s'en fuit.

çois a fait *fau*, ſynonyme de *hêtre*, deux mots differens pour le materiel des élemens, et qui ſignifient cependant la même choſe; l'un eſt fait par contraction l'autre fait premièrement par production puis par contraction du même nom *fagus*, formant *fagaſter*, *hahaſter*, *haiſter*, *hêtre*. Move *movet*, latin; Schiera de l'allemand *Schaar*, troupe, changeant l'*a*, en *e*, et le *c*, en *ch*. Poi, de *poſt*, ſupprimant les conſonnes finales, enſuite les remplacant par la voyelle *i*, comme de *potes*, on a fait *puoi*, de *ſuos*, *ſuoi*. Lontan, du Latin barbare *longitanus*, derivé de *longo*. Dalla, article formé d'*ab*, changé en *da*, et d'*illa*, v. P. III, §. 14. Casetta, diminutif de *caſa*; Spelunca, latin; un des milles mots que le François n'a pas pu retenir. Frondi, de *frondes*, que le François n'a pas retenu non plus, tandis qu'il avoit formé *fronde* de *funda*; dont l'Italien fit *fionda* et *frombola*. Inciunca, verbe compoſé d'*in*, et de *juncus*, latin. Ivi, d'*ibi*. Senza. de *ſine*, dont le Provençal et l'Espagnol avoient fait *ſin*, prononcé *ſen*, en lui ajoutant et *ça* pour *cela* on a fait *ſenza*, et *ſanza*. Le François changea enſuite le *ça*, ou le *ce*, en un ſimple *s*, et fit *ſans*. Pensier, de *penſare*, *penſitare*, ſup. P. I, Art. VII. §. 66. S'adagia, verbe formé d'*ad*, et *agio*, dont on donnera l'étymolòe dans le catalogue qui va ſuivre

285) E i naviganti in qualche chiuſa valle
Gettan le membra, poi ch' el ſol s'aſconde,
Sul duro legno, e ſotto l'aſpre gonne.
Ma io, perché s'attuffi in mezzo a l'onde,
E laſſi Iſpagna dietro a le ſue ſpalle,
E Granata e Marocco e le Colonne,
E gli huomini e le donne,
E'l mondo, e gli animali
Acquetino i lor mali,
Fine non pongo al mio oſtinato affanno:
Et duolmi, ch' ogni giorno arroge al danno.
Ch'i ſon già pur creſcendo in queſta voglia
Ben preſſo al decim' anno,
Nè poſs' indouinar, chi me ne ſcioglia.

P. V, Sect. I. ALLOR, *ad illum horam.* INFORME, pour *informi*, a cauſe de la rime vue dans ce lieu la ſignification du latin qui quelquefois veut dire diſpoſer, preparer. SEGUIR, de *ſequi*, deponent repris dans la forme d'actif Mém. des JJ. et BB. LL. T. XX. v. Bonamy. FIERA, du Latin *fera*, et du Grec et Teutonique τηρ, *Thier*. Le François n'a pas adopté ce ſubſtantif, comme il adopta l'adjectif *ferus*, *fera*, *fier*, *fiere*. STRUGGE, de *deſtruit* latin ſupprimant le *de* initial qu'il remplace ſouvent par le ſeul *s*, comme il remplace l'*ex*. La racine de ce verbe eſt *ſtruo*, qui tout ſimple n'eſt paſſé ni dans l'Italien ni dans le François. ORME, probablement tsré de *forma*, dont l'Eſpagnol fit *horma*, l'Italien *orma*. APPIATTARE comme *ſoppiattare*, verbe compoſe de la préposition *ad* ou *a*, et de *piatto*, plat, ſignifie *cacher*, *couvrir*; metaphore tirée de ce qu'ordinairement ou couvre les mets que l'on ſert à table avec un *piatto*, un *plat*, nom que nous avons pris de l'allemand, et que l'Allemand avoit pris du grec πλατος, *large*.

Anal. I NAVIGANTI, participe du verbe *navigare*, deſignant tous ceux qui voyagent ſur une navire. QUALCHE, nom ou pronom formé de *qui*, *quae*, *quod*, et d'*aliquis*, par

Trad. Et le Mariniers abordant quelque vallée obſcure lorsque le ſoleil ne paroit plus, jettent leurs membres ſur une rude planche et ſous leur habits groſſiers; mais moi quoique le ſoleil ſe plonge au milieu des ondes dans l'Ocean et laiſſe derrière lui, l'Espagne Grenade, Maroque et le Colonne (d'Hercules) et que hommes et femmes, et le monde et les animaux apaiſent leurs maux, je ne mets de point fin à mes inquiétudes obſtinées; et je ſens avec douleur que mon mal augmenté de jour en jour; car dix années ſont bientôt écoulées depuis que mes tourmens vont en croiſſant; et je ne puis deviner qui ſera celui qui m'en delivrera.

pléonasme, comme *queſto*, de *qui iſte*. CHIUSA VALLE, *clauſa valle*. GETTAN, de *jactitare, jactare*, derive *jacio*. S'ASCONDE, *ſe abſcondit*. SUL, de *ſuper*, retranchant la particule *per*, et du pronom *illo*, devenu l'article *il*, et *lo*. GONNE, du Celtique voyez P. V, pag. 31. S'ATTUFFI, du verbe *taufen*. DIETRO, de *de retro*. SPALLE, probablement par translation de verbe allemand *ſpalten*, P. V, pag. 73. ACQRIETINO, derivé de *quies, quietis*. PONGO, de *pono, ponere*, le *g* eſt inſeré dans la première perſonne du ſingulier et de la 3me du plurier ; *pongono*, et ſi l'on veut de la premiere auſſi du plurier; car on dit également *poniamo*, et *ponghiamo*. AFFANNO, pris de l'Espagnol ou de l'Arabe P. V, pag. 2. ARROGE, mot d'origine inconnue et peu uſité hors qu'en poëſie. VOGLIA, derivé de *volo*, je veux qui rend plus propre le nom François *envie*, que le Latin *voluntas*. SCIOGLIA du Latin *ſolvat*, ou *exſolvat*, dans le ſens du verbe composé *diſſoudre*.

286) Et perchè un poco nel parlar mi sfogo,
Veggio la sera i buoi tornare sciolti
Dal le campagne, e da solcati colli.
I miei sospiri a me perchè non tolti,
Quando che sia? perchè no 'l grave giogo?
Perchè di e notte gli occhi miei son molli?
Misero me, che volli;
Quando primier si fiso
Gli tenni nel bel viso,
Per iscolpirlo imaginando in parte;
Onde mai nè per forza, nè per arte
Mosso sarà, sin ch' i sia dato in preda
A chi tutto diparte:
Nè so ben anco che di lei mi creda.
287) Canzon, se l' esser meco
Dal mattino à la sera
T' ha fatto di mia schiera,
Tu non vorrai mostrarti in ciascun loco:
E d' altrui loda curerai si poco,
Ch' assai ti fia pensar di poggio in poggio,
Come m' ha concio 'l foco
Di questa viva petra, ov' io m'appoggio.

Et

Anal. Perchè, *per quod*, au lieu de *quia*, Un poco, de *paucum*, pris adverbialement au lieu de *parum*, *paullulum*. Sfogo, ce verbe *sfogare*, formé d'*ex*, et de *foga*, nom d'origine inconnue dans l'Italien comme dans le François *fougue*. Il signifie également soulager et assouvir. Quando che sia, *quandocunque sit*. Per forza, force, tiré de *fortia*, plurier neutre de *fortis*, comme *maraviglia* l'est de *mirabilia*. Mosso, participe passif de *muovere*, *movere*, usité à la place de *moto*, en changeant le *t*, en *s*, pour le distinguer du substantif *moto*, fait de *motus*.

Anal. Canzon, de *Cantio*, *cantionis*. Mattino, pour *matutinum*,

Et puisqu'en parlant je me ſens un peu ſoulager (je dirai encore que) je vois les beufs revenir librement le ſoir des champs et des collines ſillonées ſans que rien ne les retienne. Pourquoi ne ſerais-je moi auſſi delivré de tout ſujet de gémir, du joug qui m'accable? Pourquoi dois-je avoir jour et nuit les yeux mouillés de larmes? Malheureux que je ſuis! que voulois-je lorsque je les tins fixés dans le beau viſage, pour le graver, a force d'y penſer, en tel lieu d'où ni la force ni l'art ne l'effaceront, jusqu'à ce que je devienne la proie de la mort qui ſépare tout; et je ne ſai pas même ce que d'elle je dois croire.

Chanſon ſi pour avoir été avec moi matin et ſoir, tu eſt devenue ma compagne, j'espere que tu de ne te laiſſeras voir aucune part; et que tu te ſoucieras ſi peu des louanges d'autrui; mias qu'en paſſant d'une colline à l'autre il te ſuffira de penſer de quelle manière m'a traité le feu de cette vive pierre où je m'apuye.

ſouvent *tempus*. SERA, pris de *ſerus, a, um*, tard. SCHIERA, de *ſcara*, comme nous venons de le dire. CIASCUN, fait ſûrement de *quisquis unus*, ſans qu'on puiſſe aſſurer ſi l'Italien l'a pris du François qui dit *chacun*, ou ſi le François a pris *chacun* de l'Italien *ciascuno*. Mais très probablement c'eſt de l'Italien que le François l'a pris, ſortant peut-être de l'accent ligurien; *quisque unus*, devint à Rome et en Toscane CHICHUNO, dans la haute Italie et ſur les frontières de la Provence *ciascun*, et en ſuite *chacun*.

Remarque. Dans cette ode ou chanſon on obſervera quatorze ou quinze mots venus, comme tous les autres, du Latin et que le François n'a pas pris, ou n'a pas conſervés; ou du moins il les a pris dans un ſens différent ce ſont *aſpetta, adduce, ſgombra, vivande, ral-*

288) *Fragment XI. La nouvelle du Decameron de Boccace.*

Ne' tempi del primo Re di Cipri, dopo il conquiſto fatto della Terra ſanta di Goffredo di Buglione, avvenne che una Gentildonna di Guaſcogna in pellegrinaggio andò al ſepolcro, d'onde tornando, in Cipri arrivata, da alcuni ſcellerati uomini villanamente fu oltraggiata: di che ella

legri, volge, ſpelonca, orme, asconde, acquetino, pongo, ſcioglia, tolti. Le verbe *ponere*, reſté au François pour dire *ponere ova*, mettre bas des oeufs. *Viande*, en François ſignifie chair à manger; *vivanda*, en Italien, eſt generique, et ſignifie tout objet de nourriture. *Affrettare*, et *ſchiera*, pris de l'Allemand *appiattarſi, arrogere, adagiarſi*, d'origine obſcure, ne ſont pas non plus paſſés au François.

Analyſe. Ne' TEMPI *del primo Re dopo il conquiſto fatto della terra Santa.* Le ſens eſt clair parceque l'on ſait que Godefroy de Bouillon conquit la terre ſainte, mais la conſtruction ou la phraſe le rend équivoque, parceque l'on pouroit entendre que la Terra ſanta étoit de Godefroy. ARRIVATA, du verbe neutre Latin barbare *arrivare*, compoſé de *ad ripam ire* OLTRAGGIATA, partide participe d'*oltraggiare*, outrager, fait de la prépoſition *ultra*. DI CHE, *de quo*, de *quoi*. DOLENDOSI, ſe plaignant; le verbe neutre *doleo* devint réciproque en Italien, comme *plangere* dans le vieux François; *dolerſi*, veut dire ſe plaindre. ANDARSENE, s'en aller, *Andare*, de même qu'*all'er*, derive probablement d'*ambulare*, dont le François fit *ambler*, puis *amler*, enſuite *aller*. L'Italien d'*amblare*, changer le *bl*, en *d*, et *m*, en *n*, fit *andare*. NE, pronom emprunté du françois EN, tiré d'*inde*; MA, *mais*, de *magis*. LE FU DETTO, *illi fuit dictum*. PER ALCUN *per aliquem unum*. La prépoſition *per*, dans le ſens qu'il a ici, eſt préciſement le même

ſenza alcuna conſolazion dolendoſi, penſò d'andarſene a richiamare al Re: ma detto le fu per alcuno, che la fatica ſi perderebbe; perciocchè egli era di sì rimeſſa vita, e da sì poco bene, che non che l'altrui onte con giuſtizia vendicaſſe; anzi infinite con vituperevole viltà a lui fattene ſoſteneva: intantochè chiunque avea cruccio alcuno, quello col fargli alcuna onta, o vergogna sfogava. La qual coſa udendo la donna, diſperata

mot que le François *par*; mais en bon latin on diroit *ab*, et en italien plus communement *da*. LA FATICA SI PERDEREBBE. *Perder la fatica*, eſt en latin *operam perdere*. DI SI RIMESSA VITA. Trois mots purs latins, mais qui ne feroient pas une phraſe latine; parceque *remiſſus* ne ſignifie pas proprement vil, abject; outre que *vita* veut ici dire caractère, coeur, ame, ou eſprit. DA SI POCO BENE, *de ſic pauco bono*; autres mots latins qui joints enſemble ne feroient pas une belle phraſe. CHE, vaut ici *ut*. NON CHE, *non quod*, ſubſtitué à *nedum*, qu'aucune des langues filles de la latine n'a pu conſerver. ALTRUI, pour *alienus*, tout comme *alter* a pris la ſignification d'*alius*. ONTE, le ſeul mot qui n'eſt pas d'origine latine, et qui eſt commun au françois pris de l'allemand *hon*, ou *Hohn*, *contumelia*, dont le François fit auſſi *honnir*, moquer, railler. VENDICASSE, fait de *vindicaviſſet*, plus parfait du ſubjonctif transporté à l'imparfait. ANZI, pris d'*antea*, en vieux françois *ains*, remplace *imo*. En italien *anzichè* eſt ſynonyme de *piuttoſtochè*. Le reſte de la période eſt conforme à la conſtruction latine; *imo infinitas contumelias cum vituperanda vilitate, illi inde factas, ſuſtinebat*. INTANTOCHÈ, ne dit pas plus que *tantochè*, *tantum quod*, pour *adeo ut*, tellement que. CHIUNQUE, quiconque. CRUCCIO, nom dérivé de *crux crucis*, ſignifie chagrin, l'Italien dit auſſi *corucciо*, dont le François a fait *courroux*. VERGOGNA, *verecondia*. Le François qui n'a pas retenu ce nom lui ſubſtitue conſtamment *honte*. Mais l'on voit par ce paſſage qu'en Italien *onta*, diffère

della vendetta, ad alcuna consolazione della sua noja, propose di voler mordere la miseria del detto Re: ed andatasene piagnendo davanti a lui, disse: Signor mio, io non vengo nella tua presenza per vendetta, che io attenda dell' ingiuria, che m' è stata fatta: ma in soddisfacimento di quella ti priego, che tu m' insegni come tu sofferi quelle, le quali io intendo che ti son fatte; acciochè da te apparando, io possa pazientemente la mia

un peu de *vergogna*. SFOGAVA, je ne trouve pas la racine sûre de ce verbe, ni du nom *ffogo*, qui en est tiré. L'étymologie qu'on donne de *fougue*, et fougueux, que l'on croit derivé de *focus*, n'est nullement satisfaisante. Le verbe assouvir qui dans un sens rend assez bien *ffogare*, comme *assouvir sa passion, sa colère*, ne le rend pas quand ou dit *dare ffogo all' acqua, alla materia*. LA QUAL COSA etc. *quam causam, (rem) audiende illa domina, desperata, (desperans)* de *vindicta, ad aliquam consolationem de sua noxa, proposuit velle mordere miseriam de dicto rege*. Le mot NOJA, quoiqu'il soit le même qu'*ennuy*, a néanmoins un sens un peu différent; et je le crois fait de *noxa*, nom derivé de *noceo*; généralement il est synonyme de *tedio*, que l'Italien prit en entier du Latin. MISERIA, vileté, synonyme, en italien, de *dappocagine*. ANDATA SE NE, mot singulièrement composé d'*ambulare, se*, et *inde*; comme DAVANTI l'est de *de, ad*, et *ante*, „s'en étant l'est allée devant le roi", DISSE, *dixit*, SIGNOR MIO, etc. Voici comment on traduisit le discours que Boccace fait tenir à la dame gasconne. Cette traduction peut tenir lieu d'une traduction littérale latine; puisque tous les mots françois sont aussi bien que les Italiens pris du latin pur ou corrompu. L'on remarquera que tous les mots qui composent ces discours, excepté hormi étourdi quelque grossiereté qu'ils présentent par la manière dont ils sont écrits, sont pourtant restés à la langue françoise. *„Monseigneur, je ay esté offendue en „corps et dommagée en bien de dens ton Royaume*

comportare: la quale (ſallo Iddio) ſe io far lo poteſſi, volentieri ti donerei, poiche così buon portatore ne ſei. Il Re, infino allora ſtato tardo, e pigro, quaſi dal ſonno ſi riſvegliaſſe, cominciando dall' ingiuria fatta a queſta donna, la quale agramente vendicò, rigidiſſimo perſecutore divenne di ciaſcuno, che contro all' onore della ſua corona alcuna coſa commetteſſe da indi innanzi.

„par tes hommes ſubgets, desquels par droit l'inquiſi-„tion et la punition appartiennent à Roy, comme ſu-„prême Miniſtre de juſtice civile. et à toi je deuſſe re-„courir pour confort et ſecours: mais je ne vien pas à „ta préſence pour ce que je attende vengence de l'in-„jure faicte contre moy et mes choſes; mais pour ſa-„tisfaction et amende de mon injure, je te prie que tu „me enſeignes maniere par laquele tu ſouffres et por-„tes telles injures que j'oy compter à toi faictes et „dictes; afin que, en apprenant de toi, je puiſſe pa-„ciemment ſupporter mon injure; laquele, comme Dieu „ſcet, je voulentiers te donneroie, puisque tu les ſcez „ſi bien ſouffrir et porter.“ Infino, ſynonyme d'*inſino*, remplace le Latin *usque*, dont le François a fait *jusque*. L'Italien paroit tiré de *fine*, *fin*, par un certain rapport qu'a ce ſubſtantif *fine*, *in fine*, avec *usque*, et *usque infinem*, jusqu'à la fin: cela ſuppoſé les autres mots *inſino*, *ſino*, *ſin*, *ſin qua*, *ſin là*, ſont venus de ce qu'en liſant *inſino*. ou *ſino*, on prit *f*, pour *s*.

289) *Fragment XII. tiré d'une lettre du même Boccaccio à Meſſer Cino da Piſtoia.*

Avrei con animo più quieto aſcoltato aſſai meglio, o Precettore, e Padre mio amatiſſimo, la gravità dell' amorevole, ed in un medeſimo tempo ſevero conſiglio, che vi è piaciuto darmi, ſe io m'aveſſi dato a credere, che il ſuono delle parole voſtre ſi foſſe conformato col maturo diſcorſo del cuore. Il quale troppo ben ſo io, e voi ne fate fede altrui, che egli non forma gli accenti della bocca voſtra coll' intrinſeco de' penſieri. Anzi ſe vi foſſe lecito, e per l' età, e per la profeſſione, non dubito, che tale ſi moſtrerebbe in palese, quale voi ſteſſo con grandiſſimo voſtro contento lo ſpiegate ne' dolci parti di poeſia. Potrete voi dunque conſigliarmi ad amar coſa, che avete in odio; e d' altra parte vi darà l' animo di perſuadermi a laſciare quei piacevoli ſtudj, che voi hanno fatto chiariſſimo al mondo, e a me promettono altra vita, e più lunga, e più onorata, che queſta non è? Io non credo, che

Note. L'objet de cette lettre dont nous ne transcrivons ici que la moitié, eſt l'apologie de l'étude des belles lettres comparée à celle de la juriſprudence. Cela étant totalement étranger à notre ſujet, je me borne à obſerver que ſur cent cinquante mots dont la lettre compoſée on peut en compter ſix ou ſept qui ne ſont pas pris du latin; tels que *richezze, arricchito, guidare, guadagnare, aſſanno;* et que dans tout ce que nous en rapportons il n'y a que le ſeul adverbe *troppo.* Mais ce qu'il eſt à propos d'obſerver, c'eſt qu'il n'y a ni un mot ni une phraſe qui ne puiſſent être employé aujourd'hui ſans risque de les voir rejettés comme des archaïsmes.

ſiate per farlo lungamente: e ſe pure lo ſtimolo di coloro, che moſtrano amar più l' util proprio che l' onor mio, vi ſpigneſſe a far ciò, io porto fermiſſima opinione, che non pure non vi dorrete meco del non avervi ubbidito; ma ritiratovi in voi ſteſſo, qualora vi ſovverrà del mio proponimento, tanto mi giudicherete degno di commendazione.

On voit de plus, dans ce fragment, des noms tirés du latin que le François n'a pas retenus; tels qu'ANIMO, pris d'*animus*. AMOREVOLE, derivé d'*amore*, PALESE, extrait de *paleſare*, qui l'eſt de *palam facere*, *ſtimolo*, de *ſtimulus* aiguillon, COMMENDAZIONE, compoſé de *cum* et de *mandare*. Les trois langues filles de la latine en ont tiré le verbe *comandare*, et le nom *comando*, comandement, qui remplacent les Latins *jubere*, *juſſum*, et *imperium*, dans le même ſens. Mais l'Italien retint *commendare*, et *commendazione*: dont on ſe ſert dans le ſtyle ſoutenu au lieu de *laude*, *lode*, louange.

290) *Fragment XIII ſonet tiré des poëſies de Giuſto dè Conti page 79 de l'édition de Verone MDCCL.*

Solo fra l' onde ſenza remi, e ſarte,
A mezza notte privo d'ogni luce,
Mi trovo in picciol legno, ed è mio duce
Errore, e caſo, non ragione, o l' arte.
Quand' io ſon combattuto da ogni parte,
Un nuvol di ſoſpir, che mi conduce
Vicino al mortal paſſo, al cor m'adduce
Cagion, ch' io mi lamenti in mille carte.
E più pavento allor, ch' io mi ricordo,
Che ſtando dentro al legno, ben non veggio,
Come fortuna intorno mi minaccia.
Il mio fido ſoccorſo è fatto ſordo;
Morta è pietà per me, dove la chieggio,
Chiuſe hà mia ſpene le pietoſe braccia.

Note. Giuſto de' Conti di Valmonte, ſenateur romain vivoit un ſiècle après Pétrarque, dont il admiroit les poëſies écrites en langue vulgaire. Il ſouhaita de l'imiter; et il compoſa une quantité de petites pièces tout à fait dans le gout de celles de Pétrarque. Nous rapportons ici un ſonet qui eſt presqu'une copie, mais en couleur différente, de celui de Pétrarque qui commence, *„Paſſa la nave mia colma d' oblio,"* pour y remarquer la différence des mots dont les deux ſonets ſont compoſés. Ils ſont tant l'un que l'autre allégoriques, prenant un vaiſſeau qui vogue pour l'embleme de la vie humaine; comme Horace l'avoit pris pour déſigner la république dans l'ode *O navis.* Dans Pétrarque l'allegorie eſt beaucoup mieux ſoutenue; mais ce qui eſt à remarquer conſéquemment à l'objet de notre travail, c'eſt que dans Pétrarque natif et originaire Toscan, et habitué au reſte en Provence, il y plus de mots d'origine non latine,

Trad. Seul parmi les ondes ſans rames et ſans cordages à minuit, privé de toute lumière, je me trouve dans un petit bateau; l'erreur, le hazard, et non pas la raiſon ou l'art ſont mes guides. Quand je ſuis combattu de toute part, un nuage de ſoupirs qui me conduit tout près du paſſage mortel, me donne ſujet de me plaindre dans mille écrits. Ma crainte augmente lorsque je me ſouviens qu'étant dans le bateau, je ne vois pas bien comment le ſort me menace de tout côté. Celui qui me ſecouroit en fidel compagnon, ne m'écoute plus. Pour moi toute pitié eſt morte quand je la demande. Mon eſpoir ne tend plus les bras compatiſſants.

que dans Giuſto de Conti romain qui ne paroit guère être ſorti d'Italie. Il avoit pourtant étudié à Bologne comme avoit fait le Pétrarque. Eſt-ce pour cela ou par hazard que dans le poëte romain on trouve moins de mots d'origine gothique ou allemande que dans le courtiſan d'Avignon et l'amant d'une dame provençale? Quoiqu'il en ſoit, dans le ſonet de Conti il n'y en a pas un ſeul mot qui ne ſoit évidemment latin; mais quelques uns ſont pris par métonymie comme *legno*, pour navire, vaiſſeau, ou bâteau, et c'eſt la matière pour la choſe qui en eſt formée. Ce nom figuré, *legno*, très uſité dans le ſens tant de navire que de voiture, eſt auſſi un des mots qui ne ſont reſtés à la langue françoiſe que dans les derivés. Les autres ſont CHEGGIO, au lieu *de chiedo*, comme *veggio*, au lieu de *vedo*. Quelque grande que ſoit la différence des lettres qui le compoſe, ce verbe vient pourtant de *peto*, *petis*, *petere*. SPENE, fait de *ſpem*, de *ſpes*, et repaſſé dans la langue poetique italienne venant du Provençal, ou d'autre dialecte françois.

291) *Fragment XV. tiré du poeme de l'Arioſte Chant II. Stance 5.*

Come ſoglion talor due can mordenti,
O per invidia, o per altro odio moſſi,
Avvicinarſi digrignando i denti,
Con occhj biechi, e più che bragia roſſi;
Indi a morſi venir di rabbia ardenti
Con aſpri ringhi, e rabbuffati doſſi:
Così a le ſpade, da i gridi, e da l'onte
Venne il Circaſſo, e quel di Chiaramonte.

Analyſe. Come, fait de *quomodo*, pour *ſicut*. Soglion, *ſolent*, du verbe *ſoleo, ſoles*. Talor, *in tali hora*, quelque fois. *Talis*, prend dans la formation de cet adverbe une ſignification un peu différente de l'ordinaire et même de celle qu'il a dans *à telle heure*, en françois. Avvicinarsi, la racine de ce verbe eſt dans le nom *vicus*, ſup. §. 278. Digrignando, dérivé de *ringi, digrignare i denti*, répond à la phraſe latine *frendere dentibus*. Le verbe françois *grincer*, paroit fait par métathéſe de *ringere*, et je m'étonne de ne pas trouver ce mot dans Ménage ni dans Caſeneuve. Biechi, d'*obliquus*, qui perd l'o initial, dans la bouche italienne; change la lettre *l*, en *i*, le *qu*, en *ch*, l'*us*, final en o. Le François de *bieco* a fait *biais*. Bragia, *braiſe*, que toutes nos langues ont ſubſtitué à *pruina*, eſt pris du grec βραζειν. Ringhi, tiré de *ringi*, contre la marche ordinaire des langues ſorties de la latine qui ont pris des noms et des verbes non du préſent indicatif, ni de l'infinitif, mais du participe, comme o*ſare*, d'*auſus, uſare*, d'*uſus*. En prenant ce nom du participe ou du ſubſtantif *rictus*, l'italien en auroit fait *ritto*, qu'il avoit déjà pris de *dirigo*, ou d'*erigo*. Le François qui de *ringere*, et *ringhio*, auroit fait *reng*, et *rang*. ne retint pas ce mot. Rabbuffati, nom adjectif pris de *rabuffare*, compoſé de la prépoſition *re*, et de *buffo*. Le Fran-

Trad. Comme on voit deux chiens, dont la jalouſie ou quelqu'autre ſujet de haine a exité la fureur, s'approcher l'un de l'autre, en grinçant les dents; puis avec un poil hériſſé et des yeux enflammés, en venir enſemble à de cruelles morſures; ainſi Renaud et Sacripant, tous deux l'épée à la main, des reproches et des outrages en viennent enſuite aux plus terribles coups.

çois a ce mot comme l'Italien. C'eſt une onomatopée, qui marque le goufflement des joues et le bruit qui en ſort formant le mot *bouf*. Dossi, même mot que *dorſi*, pris du latin *dorſum*. L'italien change facilement la première des deux conſonnes adoſſées, dans la ſeconde, comme nous avons remarqué dans les noms d'*Arrigo*, et *Corrado*, faits de Henri et Conrad; dans *vedella*, pour *vederla*. De *doſſo* on a fait le verbe *adoſſare*; l'un et l'autre ſont paſſés au françois dans *dos*, et adoſſer. Le nom entier *dorſo* eſt devenu terme technique dans le langage des anatomiſtes, Spade, du nom *ſpata*, gothique et latin, qui ſe diſoit plutôt pour ſignifier un inſtrument de laboureur, a été dans la baſſe latinité ſubſtitue au latin *enſis*, qu'on n'a pas retenu; et à *gladius*, dont on tira le nom de *glaive* dans un ſens plus particulier, mais analogue tant à *gladius*, qu'a *enſis*; et à celui d'*epée* tiré de *ſpada*.

292) *Fragment XV. Ch. . St.* 34.

Qual pargoletta damma, o capriola,
Che tra le frondi del natio boſchetto
A la madre veduta abbia la gola
Stringer dal pardo, e aprirle 'l fianco, o 'l petto,
Di ſelva in ſelva dal crudel s'invola,
E di paura trema, e di ſospetto:
A d'ogni ſterpo, che paſſando tocca,
Eſſer ſi crede a l' empia fera in bocca.

Analyſe. QUAL, adverbe tiré de *qualiter*, ſynonyme de *come*. PARGOLETTA, doublement diminutif de *parvus*, petit. De *parvulus*, l'Italien a fait *pargoletto*, au lieu de *parvoletto*. DAMMA, pur latin dont le François a fait *dain*. FRONDI, de *frondes*, que le François remplace par feuillage. NATIO, ſignifie ici *natal*; *paeſe natio*, pays natal, mais *dote*, ou *qualità natia*, ſignifie le caractère avec le quel on eſt né. Le nom *natio* adjectif acquit une ſignification particulière qu'on ne croit pas rendre bien préciſement par *natif*, de même que l'on ne croit pas bien traduire en italien *natio* l'adjectif françois *naif*, qui cependant eſt tiré de *nativus*, auſſi bien que *natio*. BOSCHETTO, diminutif de *bosco* pour le latin *nemus*, FIANCO, flanc, en latin *latus*; deux noms que nos langues ont pris de l'allemande. SELVA, STERPO, FERA, autres noms pris du latin; les deux premiers de *ſilva*, et *ſtirps*, dont le François n'a retenu que les derivés dans *ſauvage*, et *extirper*. FERA, d'origine Grecque, Germanique et Latine, n'eſt pas reſté à la langue françoiſe, quoiqu'elle ait pris de *ferus, a, um*, l'adjectif *fier, fiere*.

Remarque. La traduction françoiſe nous preſente trois mots outre *faon*, qui ne ſont pas venus du latin; et qui en remplacent trois autres que l'Italien a retenus; indépendamment *faon*, n'eſt ni latin ni italien et ménage qui le deriva d'enfans et ſe trompe fort. *Daïn*, répond proprement à *damma*, et c'eſt un des mots que la langue françoiſe, après les avoir empruntés de l'italienne, les lui a ren-

Trad. Tel eſt un jeune chevreuil ou le faon d'un daim, lorsque dans le même bois où il a pris naiſſance, il voit au travers des branches un léopard cruel étrangler ſa mere et lui déchirer les flancs: l'épouvante le ſaiſit; il fuit de lieux en lieux; ſa peur eſt ſi grande, que la moindre racine, qu'il rencontre ſous ſes pas, lui fait croire qu'il eſt déjà la proie de l'animal impitoyable.

dus bien changés de forme, et qui au reſte conſtat la marche ordinaire du langage françoiſe; 1. de changer l'*a*, en *ai*, 2. de ſupprimer la voyelle finale, 3. de changer le *m*, finale en *n*; ainſi *dama, daime, daim, dain*. Le nom fr. *branches* tient lieu de nom latin italien *frondi*, et de *rami, dechirer*, n'eſt pas non plus latin ni italien ce verbe répond à l'allemand *zerreiſsen*, ce n'eſt pourtant pas pour rendre l'Italien *aprire* qu'il eſt propre; mais pour traduire *ſquarciare e ſtracciare*, deux verbes italiens compoſés de la prépoſition *ex*, changée en *s*, et de deux noms tirés de loin, ou inconnus. *Sterpo*, eſt un ſecond nom que l'Italien a tiré de *ſtirpis*, mot que d'ailleurs il a retenu tout entier dans *ſtirpe*. Le François rend ce nom par celui de *racine*, derivé de *radice*, que l'Italien a auſſi conſervé tout entier et tout pur; tandis que le François tira le nom *racine* de *radicina*, fait par production dans la baſſe latinité, après que, par ſyncope, du même mot *radice, radicis*, ou avoit tiré race.

293) *Fragment XVI. Arioſte Ch. XVIII. St.* 278.

Comme impaſto leon in ſtalla piena,
Che lunga fame abbia ſmagrato, e aſciutto,
Uccide, ſcanna, mangia, a ſtrazio mena
L' infermo gregge in ſua balìa condotto:
Così il crudel pagan nel ſonno ſvena
La noſtra gente, e ſa macel per tutto.
La ſpada di Medoro anco non bebe:
Ma ſi ſdegna ferir l' ignobil plebe.

Analyſe. IMPASTO, pour *non paſciuto*, latinisme tout pur dont il n'y pas d'autres exemples dans les auteurs cités par l'académie de la Crusca. STALLA, du latin *ſtabula*, qui du plurier paſſa au ſingulier comme *mirabilia*, dont l'Italien a fait *maraviglia*; et par ſa terminaiſon en *a*, eſt devenu féminin tant en italien qu'en françois. SMAGRATO, derivé de *macer*, dont les latins avoient fait *macrescere*, déponent; et la baſſe latinité *macrare*. L'Italien y ajouta un *s*, comme à bien d'autres mots, ſans néceſſité. SCANNA, égorge; fait de *ex* et *canna*, qui en italien par figure ſe dit pour *gueule*, gorge, par la reſſemblance que cette partie du corps de l'animal a avec une canne, un gros roſeau. GREGGE, de *grex*, troupeau. STRAZIO, ne peut guère avoir d'autre origine que *ſtraccio*, ou *ſtracciare*, qui ſignifie dechirer. BÀLIA, pouvoir; mot pris du nom gothique *walt*, changeant *w*, en *b*, et le *t* final en *ia*, comme dans *Stadt*, dont les marchands italiens dans les villes marittimes du Nord ont fait *ſtadia*. SVENARE, égorger, tuer, fait auſſi de *ex*, changé en *s*, et de *vena*, veine, ſignifie rompre, ouvrir les veines. MACELLO, répond au latin *laniena*, et au françois *boucherie*, ſynonyme par conſéquent de *beccheria*. Ce mot paroit derivé de *machen*, allemand, ou de *mactare* latin que les idiomes de l'oueſt, le caſtillan nommément, ont a fait *machar*, prononcé comme l'Italien prononceroit *maciar*. Je crois que c'eſt de là que l'Italien a tiré *ma-*

Trad. Comme un lion affamé, qui eſt entré dans une étable, étrangle, demembre et dévore les foibles troupeaux qu'il y trouve renfermés; de même Cloridan tue et maſſacre, ſans pitié, tous les chrétiens qu'il rencontre. Pour Médor, qui dédaignoit de tremper ſon épée dans un ſang abject, il n'avoit encore donné la mort à perſonne.

cello; ce qui n'empêche pas que de ce même verbe *mactare,* l'Espagnol n'ait fait *matar, tuer.* Quoique le Latin *macellus,* de *macer,* ne ſignifie que *maigrelet,* le terme latin *taberna macellaria,* prouve pourtant qu'on devoit auſſi avoir eu la ſubſtantif *macellum;* et qu'on ne s'en ſeroit guère pour éviter l'équivoque. FERIRE, *bleſſer,* pur latin, comme PLEBE, bas peuple; et voilà dans huit vers neuf mots pris du latin que le François n'a pas conſervés.

294) *Fragment XVII. ſix ſtances du VII chant de la Jéruſalemme delivrée du Taſſe.*

Intanto Erminia infra l' ombroſe piante
D' antica ſelva dal cavallo è ſcorta:
Nè più governa il fren la man tremante:
E mezza quaſi par tra viva, e morta.
Per tante ſtrade ſi raggira, e tante
Il corridor, che 'n ſua balia la porta:
Ch' al fin da gli occhi altrui pur ſi dilegua,
Et è ſoverchio omai, ch' altri la ſegua.
Qual dopo lunga, e faticoſa caccia
Tornansi meſti, et anelanti i cani,
Che la fera perduta abbian di traccia,
Naſcoſa in ſelva da gli aperti piani;
Tal pieni d'ira, e di vergogna in faccia
Riedono ſtanchi i Cavalier Criſtiani.
Ella pur fugge, e timida, e ſmarrita
Non ſi volge a mirar, s' anco è ſeguita.
Fuggì tutta la notte, e tutto il giorno
Errò ſenza conſiglio, e ſenza guida,
Non udendo, o vedendo altro d' intorno,
Che le lagrime ſue, che le ſue ſtrida.
Ma ne l' ora, che 'l Sol dal carro adorno
Scioglie i corſieri, e in grébo al mar s'annida,
Giunſe del bel Giordano a le chiare acque,
E ſceſe in riva al fiume, e qui ſi giacque.

Trad.

Analyſe. INTANTO, ce mot a deux ſens en Italien. Dans l'un il ne ſignifie pas plus que *tanto*, et répond au latin *adeo*, tellement; *intanto che, adeo ut*, tellement que. Dans l'autre il répond préciſement à *interim*, ou *interea*, et laiſſe ſousentendre *tempore*, comme ſi l'on diſoit

Trad. Cependant Herminie eſt emportée par ſon cheval dans l'épaiſſeur d'une antique forêt: ſans ſentiment et presque ſans vie, ſes mains tremblantes laiſſent flotter ſes guides; le courſier fuit et ſe précipite par mille ſentiers, par mille détours: enfin les Chrétiens la perdent de vue, et leur pourſuite eſt inutile.

Pleins de colère, la honte ſur le front, épuiſés de laſſitude, ils retournent à leur poſte; tels, après une chaſſe longue et pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils pourſuivoient, reviennent haletans, l'oeil morne et la tête baiſſée: cependant la princeſſe fuit toujours; craintive, éperdue, elle n'oſe regarder en arrière, ſi on la ſuit encore.

Elle fuit toute la nuit; tout le jour elle erre ſans conſeil et ſans guide: elle ne voit que ſes larmes, elle n'entend que ſes cris: enfin au moment où le ſoleil détèle ſes courſiers et ſe plonge dans l'Océan, elle arrive ſur les bords du Jourdain, met pied à terre et ſe couche ſur le ſable.

ſoit: *in tanto,* (au lieu de *tali, iſto*) *tempore.* INFRA, matériellement pur latin, ne repréſente pas *infra,* au deſſous; mais il eſt par corruption fait d'*inter,* dont le françois a fait *entre;* l'Italien dit indifféremment *tra,* et *infra.* SCORTA, eſt ici au lieu de *condotta, guidata,* ou *portata;* participe du verbe *ſcorgere,* (voy. ce mot dans la V partie). STRADA, nom pris de *ſtratus, a, um,* participe de *ſternere,* et par l'ellipſe de *via,* devenu ſubſtantif. RAGGIRA, verbe compoſé de deux prépoſitions *re,* et *ad,* et de *gyro,* grec, latin et italien, que le François remplace par *tour,* tiré du latin *tornare.* BALIA, pouvoir, ne peut avoir d'autre origine que *walt,* qui en allemand ſignifie pouvoir, force, domination, adminiſtration; c'eſt un mot

Cibo non prende già, che de' ſuoi mali
Solo ſi paſce, e ſol di pianto ha ſete:
Ma 'l ſonno, che de' miſeri mortali
E' col ſuo dolce obblio poſa, e quiete,
Sopì co' ſenſi i ſuoi dolori, e l' ali
Diſpiegò ſovra lei placide, e chete.
Nè però ceſſa Amor con varie forme
La ſua pace turbar, mentre ella dorme.
Non ſi deſtò, fin che garrir gli augelli
Non ſentì lieti, e ſalutar gli albori,
E mormorare il fiume, e gli arboſcelli,
E con l' onda ſcherzar l' aura, e co' fiori:
Apre i languidi lumi, e guarda quelli
Alberghi ſolitarj de' paſtori;
E parle voce udir tra l' acqua, e i rami,
Ch' a i ſoſpiri, ed al pianto la richiami.
Ma ſon, mentre ella piange, i ſuoi lamenti
Rotti da un chiaro ſuon, ch' a lei ne viene,
Che ſembra ed è di paſtorali accenti
Miſto, e di boſcareccie inculte avene.
Riſorge, e là s' indrizza a paſſi lenti,
E vede un uom canuto a l'ombre amene
Teſſer fiſcelle a la ſua gregge a canto,
Ed aſcoltar di tre fanciulli il canto.

plus uſité dans la langue toscane que dans le langage commun aux autres provinces de l'Italie. Si DILEGUA, disparoit; verbe formé de la prépoſition *de*, et du *linguo*, perdant l'*n* intermédiaire et changeant l'*i*, en *e*. SOVERCHIO, ſuperflu, inutile; s'il n'eſt pas fait abuſivement de *ſuper cooperculum*, c'eſt un exemple ſingulier de la lettre *c* ſubſtituée à *f*, et de *fl*, changé en *chi*, comme l'eſt généralement le *cl*. OMAI, par ſyncope d'*oramai*, qui paroit tiré de *deſormais*, adverbe compoſé de *de*, de *hora*, et *magis*. QUAL, pris adverbialement a la même valeur que

Elle ne ſe repaît que de ſes maux, elle ne s'abreuve que de ſes larmes: mais le ſommeil, ce doux conſolateur des humains, qui leur apporte le repos et l'oubli de leurs peines, vient aſſoupir ſes ſens et ſes douleurs, et la couvre de ſes ailes bienfaiſantes. Cependant l'amour ſous mille formes différentes trouble encore la paix de ſon coeur.

Le gazouillement des oiſeaux qui ſaluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphir qui ſe joue avec les ondes et ſoupire à travers le feuillage, la réveillent aux premiers rayons du jour: elle ouvre des yeux languiſſans et promène ſes regards ſur les aſyles ſolitaires des Bergers: elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur et aux larmes.

Elle pleure; mais tout-à-coup ſes gémiſſemens ſont interrompus par des chants qui ſe mêlent aux accords des muſettes champêtres. Elle ſe lève et ſe traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces ſons; elle voit un vieillard aſſis à l'ombre et travaillant une corbeille d'oſier: ſon troupeau paît auprès de lui, et ſon oreille eſt attentive aux chants de trois jeunes bergers qui l'entourent.

come, ſicut, et vient de *qualiter*, de la baſſe latinité, comme *tal* eſt pris au lieu de *ita*. Fuggì, pur latin, *fugivit*, comme *udì, ſentì, audivit*. Cette ſtance, excepté le mot Guida, pourroit ſe traduire mot-pour-mot en latin; mais en latin barbare d'où nous verrons ſortir mille noms, mille verbes. *Fugivit tota nocte, et toto illo diurno (tempore) erravit ſine conſilio et ſine duce, non audiendo aut videndo alterum (aliud) de in torno* (extrait du verbe *tornare*), *quàm illas lacrymas ſuas, quam*

illas ſuas ſtridulas (ſous entendant *voces*). *Magis*, (pour *ſed*), *in illa hora qua ille ſol ab illo carrô ſuo adornato ſolvit curſores, curſianos, et in gremio ad illud mare.* S'ANNIDA, (verbe forme pareillement par le latin barbare de *ad*, et *nidum*). GIUNSE, *junxit*, (abuſivement au lieu de *advenit, pervenit*), *de bello Jordano* ablatif avec la prép. de au lieu du génitif *ad claras aquas. Descendit in ripa ad flumen et* QUI, (pléonasme fait de *qui*, et *hic*). SI GIACQUE, *ſe jacuit*, au lieu de *jacuit*, ſeul comme on dit s'*aſſire*, au lieu de *aſſiſe*. *Cibum non prehendit jam, quod de ſuis malis dolum ſe pascitur, et ſolum de planctu habet ſitim. Magis* (pour *ſed*), *ſomnum quod de miſeris mortalibus eſt cum ſua dulci oblivione pauſa et quiete* (ablatif de *quies*), *ſopivit cum ſenſibus ſuos dolores, et alas explicavit ſupra illam hanc placidas et quietas. Nec per hoc ceſſat amor cum variis formis illam ſuam pacem turbare dum intra* (ou *interim*), *illa dormit.*

Note. Il ſeroit inutile de rapporter ici d'autres pièces ou fragmens italiens. Aucun de nos lecteurs, pour peu qu'il connoiſſe la littérature, ne peut ignorer que la langue de Dante, du Pétrarque et du Taſſe, de Villani, de Boccace et de Machiavel, à quelque différence d'ortographe près, eſt la même que celle que l'on trouve dans les ouvrages de Guarini, du chev. Marino, de Filicaja, de Chiabrera, de Lemene, de Zappi, de Zeno, de Zanotti, de Roberti, de Monti, de Bandi, de Valperga-Caluſo, d'Alfieri, de Diodata Rovera Saluzzo, des Pindemonti, de Gherardo de Roſſi, de Lorenzi, de Fantoni, de Giani, de Caſti, et cinquante autres tant poëtes que proſateurs des deux derniers ſiècles, et d'actuellement vivans; dans les ouvrages des quels il n'y a ni un mot, ni une phraſe, ni une conſtruction, qui n'ait été d'uſage dans les deux autres ſiècles précédens. Il en reſulte par conſéquent que la langue eſt parfaitement la même que les gens de lettres et la perſonnes de quelque rang et polies écrivoient et parloient il y a trois, quatre, et cinq cents ans

ARTICLE XXII.

295) *Fragmens tirés d'ouvrages françois.*

Nous avons vu ailleurs que la poëſie, et la langue françoiſe eſt née en même tems que l'italienne; peut-être même avant celle-ci. Car les Troubadours ont paru avant les premiers poëtes italiens du XIII ſiècle. Mais le ſort de ces deux idiomes eſt très-différent en ce que l'Italien n'a presque pas ſouffert de variation depuis cinq cents ans; et que le François des ſiècles XIV et XV eſt plus différent du françois moderne qu'il ne l'eſt de l'Italien.

ou plus. La langue des mots des auteurs qui ont écrit en proſe ne diffère pas davantage pour le fond, par les regles de la conſtruction, de la langue que nous avons dans les écrits de Malaspina, des trois Villani, de Boccace et autres leurs contemporains; ſi ce n'eſt que l'ortographe ancienne tient beaucoup plus les ouvrages de l'ortographe latine. Je doute donc que d'aucun de ces auteurs il ſe trouve ſix noms ou ſix verbes qui ne ſe trouvent pas auſſi dans ce qui nous reſte d'écrits toscans du XV ſiècle et du commencement du XVI. Mais ſi nous entendons par langue l'art de s'en ſervir, elle eſt fort différente dans la pluspart des écrivains modernes, qui ſont plus différens les uns des autres qu'ils ne le ſont des auteurs du ſiècle XIV qu'on regarde comme le bon ſiècle, puis que c'eſt d'après ceux-là que la langue a été fixée et reglée. La richeſſe de la langue, l'abondance des ſynonymes ſont la cauſe véritable de cette diverſité.

Je vais en rapporter quelques pièces, ou fragmens, en commençant par le fameux Roman de la Roſe, comme un des plus anciens ouvrages qui ait été écrit avec ſoin en langue vulgaire par un françois.

296) *Fragment I. tiré du roman de la Roſe ouvrage du treizième ſiècle.*

Le temps qui s'en va nuit et jour
Sans repos prendre et ſans ſéjour,
Et qui de nous ſe part et emble
Si ſecrétement qu'il nous ſemble
Que maintenant ſoit en un point;
Et il ne s'y arrête point:
Ains ne fine d'outrepaſſer,
Si-tôt, que ne ſauriez penſer
Quel temps il eſt préſentement:
Car avant que le penſement
Fût fini, ſi bien y penſez,
Trois temps ſeroient déjà paſſés.

Analyſe. Séjour, comme *ſoggiorno*, eſt fait de *ſub diurno*. Emble, qu'en françois on traduit marche en italien *camina*, eſt très ſûrement tiré d'*ambulat*, comme l'eſt le nom italien et françois *ambio*. Maintenant, de fait *manu tenente*, vient beaucoup plus de loin que *ora*, et *adeſſo*, à remplacer *nunc*. Arrête, *ad reſtat*; Point, ainſi que *punto*, adverbes tirés du ſubſtantif *punctus*, et pris métaphoriquement au lieu de *neutiquam*, ou *nequaquam*. Outrepasser, fait de *ultra*, et de *paſſus*, dont la baſſe latinité forma le verbe *paſſare*.

Trad. Il tempo che ſe ne va notte e giorno ſenza ripoſo prendere e ſenza ſoggiorno; e che da noi ſi parte, e anda ſi ſecretamente che egli ci ſembra che adeſſo ſia in un punto, ed egli non ſi arreſti punto: anzi non finiſce d'oltrepaſſare ſi toſto che non ſa preſto penſare qual tempo egli è preſentemente, perché avanti che il penſamento foſſe finito ſe ben vi penſate, tre tempi ſarebbero gia paſſati.

Remarque. Tout ce qui ſuit eſt également latin; et parmi une cinquantaine de mots que ces douze vers contiennent, il y en a trois que le François emprunta de l'italien, mais qu'il ne retint pas; ce ſont *partirſi*, s'en aller, que M. de Paulmy traduiſit s'en ſuit; FINE, en italien *finisce*, ſynonyme de il ceſſe, *penſement*, pris de *penſamento*, qui ne dit ni plus ni moins que *penſiero*, penſée.

297) *Fragment II. du méme Roman.*

Celle Dame avoit nom Beauté,
Qui point n'eſtoit noire ne brune,
Mais auſſi clere que la Lune
Eſt envers les aultres eſtoiles,
Qui ſemblent petites chandelles:
Tandre cher eut come roſée,
Simple fut come une espouſée,
Et blanche come fleur de lis:
Le vis eut bel, doulx et alis
Et eſtoit greſſe et alignée;
Fardée n'étoit ne pignée,
Car elle n'avoit pas meſtier
De ſoi farder et nettier:
Cheveulx avoit blonds, et ſi longs,
Qu'ils lui battoient jusqu'aux talons;
Beaulx avoit le nez et la bouche:
Moult grant douleur au cuer me touche
Quant de ſa beauté me remembre,
Pour la façon de chaſcun membre.

Analyſe. Celle, pronom compoſé de *haec illa*, comme l'Italien *quella*, l'eſt de *quae illa*. Dame, fait de *domina*. Beauté, de *bellus, a, um*, la baſſe latinité avoit *bellitas, atis*, et *bellitia, tiae*. De ce dernier l'Italien fit *bellezza*, de l'autre l'accent gaulois fit *beauté*, changeant *el*, en *eau*, ſuppriment la ſyllabe *li* du milieu, et reduiſant la finale *tas*, ou *tate*, en *té*. Envers, comme l'Italien *inverſo*, et *verſo*, du latin *verſus*, ſubſtitué à *erga*. Chandele, du latin *candela*. Roſée, nom derivé de *ros, roris*, dont l'Italien a fait *rugiada*, où il ne reſte que la ſeule *r*, de toutes les lettres qui compoſent *roſée*. Lis, de *lilium*, dont l'Italien a fait *giglio*, changeant la première lettre *l*, en *g*: parcequé *lilium*, après l'intro-

Trad. Quella donna avea nome Beltà che punto non era nera ni bruna, ma così chiara come la luna è verſo le altre ſtelle, che ſembrano piccole candele; tenera carne ebbe come roſata, ſemplice fu come una ſpoſata e bianca come giglio; il viſo ebbe bello e dolce e liſcio, ed era concia e allignata (dritta). Imbellettata non era nè pettinata; perchè ella non avea mica meſtieri d'imbellettarſi e nettarſi: capelli avea biondi e sì lunghi che le batteano fino ai calcagni; belli avea il naſo e la bocca; molto gran dolore al cuore mi tocca quando di ſua bellezza mi rimembra, per la fattezza di ciaſcun membro.

duction des articles *il, la, lo,* ou *l'* faiſant *illo,* auroit rappellé un autre nom c. a. d. l'*ilio,* du lat. *ilium.* Vis, que le François abandonna en lui ſubſtituant *viſage,* fait de *viſo,* italien. Grele, par contraction de *gracilis.* Alignée, fait de *ad lineam,* pour dire *droite.* Fardée, adjectif derivé de *fard,* qui en allemand ſignifie couleur. Métier, fait de *miniſterium.* Cheveux, fait de *capillos,* ou de l'italien *capelli,* changeant *ca,* en *che; p* en *v, illi, elli,* ou *illos,* en *eux;* comme du pronom *illi,* le prenant à l'accuſatif, on a fait *eux;* retenant toutefois le féminin presqu'entier dans *elles,* pris d'*illas.* Remembre, verbe tiré de *remorari,* ſubſtituant une conſonne à une voyelle breve comme en mille autres mots *nombre, humble, tendre,* et l'espag. *hambre, hombre,* l'Italien l'emprunta du françois tandis que dans celui-ci il paſſa d'uſage. Faconde, adjectif latin et italien, nom qui par la prononciation françoiſe ſe confondoit avec le ſubſtantif fait de *facondia,* et qu'on abandonna. Friſque, changé depuis en *frais,* eſt pris de l'allemand *friſch,* dont l'Italien a fait *fresco.*

298) *Fragment III. extrait du premier livre des chroniques de Saint Denis.*

„A ce tans que Pepin, qui puis fut Roi, eſtoit „encore Maiſtre et Prince du Palais, ſi ſembloit „bien que la lignée fut jà finie; car cils Rois „n'eſtoient de nulle vigour, ne dignes de nulle „loange, ains povoient porter le nom de Roi „tant ſeulement. Li Prévoſt du Palais, qui étoit „appelé li Graigneur de la méſon, avoit en mains

Analyſe. Le langage, le ſtyle de ces chroniques merite d'être comparé à celui d'hiſtoire de Riccordano Malespina, ou à celle de Dino Compagni, qui ſont les plus anciens ouvrages que l'on ait en proſe italienne, et du même ſiècle à quelques années de différence. On voit par ces fragments que la différence des deux langues n'a d'autre cauſe que la diverſité de la prononciation, et de l'ortographe. Car au reſte le mot, la conſtruction ſont auſſi bien et même plus généralement que dans l'italien pris du latin. Mais ce qui n'eſt pas moins remarquable c'eſt que dans les deux ou trois petites pages que nous transcrivons ici d'après le marquis de Paulmy en a inſeré dans ſes mélanges, il n'y a qu'un ſeul mot qui n'eſt pas pris du latin; et qu'il y en a cinq ou ſix pris également du latin, ou de l'italien que le François n'a pas gardés; on y a de plus une preuve trop évidente, que les François au contraire de ce qu'a fait l'Italien dans les ſiècles ſuivants ſe rapproche de la langue mère en écrivant les mots plus conformement au latin. Voici d'abord les exemples: Tans, pris de *tempus*, que dans la ſuite on écrivit *temps*, et *tems* bien moins defiguré. Maistre, de *magiſter*, ordinaire on le nommoit *maire*. On ne ſait pas ſi *maire*, eſt par une double corruption tiré de *magiſter*, ſupprimant le *ſt*, qui reſtoit à *maiſtre*. Mais il eſt tres certain que tant *maire*, en le ſuppoſant derivé de *major*, que *maiſtre*, indubitablement tiré de *magiſter*, dérivent de l'adjectif *magnus*, qui dans le

„les richeſſes et le povoir du Royaume; au Roi „ſuffiſoit li nom; tant ſeulement en ſa chaire ſe- „ioit, la barbe ſur le pis, les cheveux épars four „les épaules, et montrant par dehors ſemblant „de Seigneurie. Les Meſſagers qui de diverſes „parties venoient à court, ooit, et leur donnoit „tex repons comme l'en li conſeilloit, ou comme „l'en li commandoit auſſi, comme ſe ce fut de

comparatif *major*, et dans l'adverbe *magis*, d'où vient devient *magiſter*. CILS, répond à l'italien *quelli*, et *queſti*, et il eſt fait de *hic ille*, au lieu que les deux pronoms italiens ſont compoſés de *qui ille*, *ce*, *cils*, pris de l'accuſatif *illos*, comme les articles pluriels espagnol *los*. et *las*, changea l'*i*. en *e*, et devint *cels*, et de cels perdant le *l*, on fit *ces*, comme *les*, on fit aux par contraction ſupprimant le *l*, intermédiaire. LI GRAIGNEUR, *li*, eſt par l'anaſtrophe qu'on le pris d'*il*, italien; ou que hors de la marche ordinaire ou ſupprima la ſyllabe initiale d'*ille*, ou l'*e*, final en *i*, et d'*ille*, on fit *li*, ce *li*, cependant redevint *il*, tel qu'il eſt dans l'italien article ſingulier masculin. AINS, adverbe qui fut en uſage encore deux ou trois ſiècles après eſt tiré d'*antea*, et directement d'*anzi*, italien. GRAIGNEUR, du latin *grandior*, plus grand qui perdant le *d*, devint *granior*, *granjor*, *granjeur*, puis *gragnieur*; mais ce mot paſſa d'uſage d'autant plus facilement qu'il n'étoit pas ſoutenu par l'exemple de l'italien qui jamais n'avoit fait *grandiore*; puisqu'il avoit l'équivalent dans *maggiore*. CHAIRE, fait de *cathedra*, latin et italien, on ſubſtitua dans la ſuite *s*, à *r*, et on fit *chaiſe*, retenant *chaire* dans une ſignification plus particulière. SEOIT, *ſedebat*, en italien *ſedeva*, le François ne retint que le compoſé *adſidere*, dont il fit *aſſoir*. SUFFISOIT, de *ſufficere*, dont l'Italien n'a retenu que le participe *ſufficiente*, et l'adverbe *ſufficientemente*, deux ſynonymes propres de *baſtante*, et *baſtevole*, de *baſtantemente*, et *baſtevolmente*. LA BARBE SUR LE PIS, le marquis de Paulmy traduit cela

„s' autorité. Li Quens du Palais lui adminiſtroit „tex deſpenz comme il voioit. Riens nule n'a„voit fors une petite vilette de petite afaire, et „uns manoirs ou il ſéjournoit tousjours iver et „eſté, et aucunes rentes dont il pooit tenir au„cuns ſerjans pour lui ſervir et pour lui amini„ſtrer ce que il lui falloit. Se il alloit en au„cun lieu par aucune aventure, il ſe faiſoit traire

dans ces termes „avec une grande barbe pendante juſqu'à la centure" voilà cinq ou ſix mots pour en rendre trois *ſur le pis;* apparemment ne ſachant ce que c'étoit *pis*, ne s'aviſa pas que *pis*, pouvoit venir de *pectus*, écrit par abreviation et mal articulé. Au reſte il eſt bien clair que, *la barbe ſur le pis*, eſt un ablatif abſolu tel que le feroit encor en italien *la barba ſul petto;* mais en françois cette phraſe elliptique la barbe ſur la poitrine n'iroit pas; quoique *poitrine* ſoit tiré de *pectus, pectoris*, et ſignifie ni plus ni moins que *petto*. Court fait de *corte*, italien; ſoit que l'ou du *curtis*. latin-barbare; ne conſerva pas le *t*, final en devenant *cour*, qui reſta à l'adjectif *court*, pris du latin *curtus*, ou de l'italien *corto*. Ovit étoit inconteſtablement tiré d'*audiebat*, auſſi ſurement que *udiva;* italien; mais quelle différence dans le matériel de ces mots. Ce mot doit paroitre rude et barbare; cependant il a plus de rapport élémentaire avec *audiebat*, en conſiderant le changement ordinaire qu'ont ſubi les lettres et les ſyllabes en paſſant du latin au gaulois il eſt moins barbare que *oui*, qui eſt encore d'uſage, car l'*au*, devoit ſe changer en o et non pas en *ou;* ainſi il y a apparence que c'eſt d'*udire*, italien fait d'*audire*, que le François a tiré *ouir*. Donnoit tex repons, voilà la double conſonne *x*, ſubſtituée à la ſyllabe *les*, de *teles, tales;* comme elle l'eſt dans article *aux*, qui eſt fait de *à les*. Repons, ſubſtantif majuſculin pris de *rejponſum;* plus directement que n'eſt *riſpoſta*, italien; le François cependant a changé le genre de ce nom, et au lieu de *repons*, il dit *reponſe*. Li

„en un charrot à bues ou à bugles, auſſi comme „unz paiſanz. Einſi aloit ou Palais où à la com„mune aſſemblée du pueple, qui, une fois en „l'an, eſtoit faite pour le commun profit du Ro„yaume. Après retornoit en ſa méſon, et de„mouroit là toute l'année, et li Quens du Pa„lais procuroit toutes les beſoignes du Royaume „et loing et près.“

eſt l'article *il*, italien renverſé. QUENS, *comte*, en italien *conte*, *qui*, vient de *comes*, *comitis*, très naturellement par la ſuppreſſion de l'*i* bref intermédiaire de l'ablatif *comite*; mais *quens*, en vient du nominatif *comes*, ſupprimant l'*e*, et changeant le conſonne *m*, en *n*. RIENS NULE, *n'avoit rend*, de la manière la plus barbare le Latin *rem nullam habebat*. BUES, *boves*, boeufs. BUGLES, le *f*, de *bufulos*, changé en *g*. FAILLOIT, le verbe *falloir*, eſt ici, comme dans tous les écrits de ce tems *la*; et longtems après dans la ſignification de *manquer*, et de l'allemand *fehlen*.

299) *Fragment IV. tiré d'une pièce de Villon intitulée „Les regrets de la belle Heaulmiere ja parvenue a vieilleſſe“ édit. de 1723.*

Advis m'eſt que j'oy regretter
La belle qui fut Heaulmyere
Soy jeune fille ſouhaitter
Et parler en ceſte maniere,
Ha vieilleſſe felonne et fiere
Pour quoy m'as ſi toſt abatue?
Qui me tient? qui? que ne me fieres
Et qu'à ce coup je ne me tue?
Tollu m'as la haulte franchiſe
Que beaulté m'avoit ordonné
Sur clercz, marchans, et gens l'Egliſe,
Car lors il n'eſtoit homme né
Qui tout le ſien ne m'euſt donné
(Quoy qu'il en fuſt des repentailles)
Mais que luy euſſe abandonné
Ce que reſſuſent truandailles.

Analyſe. Heaulmyere, femme d'un fabricant ou d'un vendeur d'*heaulms, casques,* pris de l'allemand *helm,* l'italien Avis m'est, cette expreſſion s'eſt conſervée dans l'italien qui pour dire *mi pare,* il me paroit dit encor m'*è aviſo*. En françois le nom *avis* repond bien préciſement à l'italien *parere,* à *mon avis,* a *parer mio*. Oy, du latin *audio,* ou de l'italien *odo*. Regretter: quelque ſens qu'on donne à ce verbe, toute la phraſe, la conſtruction de ces trois vers eſt défectueuſe; pour la rectifier il faut au mois ajouter une particule conjonctive et avant Soy, ou changer l'infinitif *ſouhaiter,* en gérondif et dire *ſouhaitant; ſouhaiter,* au reſte, eſt un des trois mots de cette ſtance qui ne ſont pas italiens, et dont l'étymologie eſt fort douteuſe. Ceste, fait de *haec iſta,* comme *celle* de *haec illa,* ci-deſſus pag. 296.

Traduction littérale en italien.

Avviſo m'è qu'io odo compiangere
La bella che fu Elmiera,
Se giovane figlia deſiderare
E parlare in queſta maniera;
Ah vecchiezza fellona e fiera,
Perchè m' hai ſi toſto abbattuta?
Chi mi tiene? chi? che non mi feriscà
E che a queſto colpo non mi uccida?
Tolto m' hai l' alta franchezza
Che beltà m' avea *ordinato*
Su chierici, mercanti, e gente di chieſa;
Perchè allora e' non era uomo nato
Che tutto il ſuo non mi aveſſe donato,
(Che che ne foſſe de' pentimenti)
Ma che gli aveſſi abandonato
Ciò che rifiutano le pedine.

VIEILLESSE, la racine de ce nom eſt *vetus*, latin. FELONNE, derive augmentatif de *fello*, italien; nom tiré peut-être de φελουν, gr. ou de *fehlen*, all. Les mots ſuivants ſont latins ſurement, quoique l'étymologie de *toſto*, *cito*, ſoit incertaine. FIERE, verbe prie du verbe *ferire*; italien et latin n'eſt plus d'uſage dans la langue françoiſe qui lui ſubſtitua BLESSER, v. ce mot dans le volume III, voyez auſſi *eoap*, et *colpo*. TUER, eſt le troiſième des mots non latins ni italiens que nous préſente cette ſtrophe. TOLLU, du verbe *tollere*. HAULTE, l'adjectif *haut*, *haute*, vient d'*altus*; en s'apuyant de l'aſpiration comme *huile*, et *huit*, venant de *oleum*, et *octo*. BEAUTÉ, voyez ci-deſſus. ORDONNÉ, ne peut ſignifier ici que *donné*; ou en termes de *barreau*, octroyer, déférer attribuer. CLERCS, gens de lettres, ou de robe, hommes lettrés, car c'eſt par ce nom qu'on apelloit en France tous ceux qui ſavoient lire et écrire.

300) *Fragment V. tiré d'un Roman de Raoul le Fevre du ſiècle XV.*

„La belle Médée regarda que entre autres „ſciences, elle en avoit une pour faire vieilles „gens devenir jeunes, et en eſpécial les hom„mes; et puis auſſi que le bon Roi Eſon étoit „moult ancien, pour laquelle cauſe elle conſi„déra qu'elle pourroit acquérir une grande los „et renommée ſi elle lui renouvelloit ſon âge. „Pourquoi elle dit à ſon Seigneur Jaſon, que „par ſes ſciences elle feroit tant, que ſon pere „recouvreroit jeuneſſe, ſi bien qu'il ne ſemble„roit plus avoir que trente-deux ans. Quand „Jaſon ce entendit, il fut moult ébahi, non ſans „cauſe; et lui ſembloit choſe impoſſible; toute„fois lui répondit; Certes, Belle, je ſais pour vrai „que vous êtes moult ſage et expérimentée, em„plantée de hautes ſciences, voire plus que toute „autre Dame et Damoiſelle. Ce me ſemble choſe „forte à faire ce que me dites; mais plût ors „aux Dieux que le Roi mon pere pût ſi long„temps vivre, qu'il me fit mettre en ſépulture „ſans

Remarque. Je ne rapporte que ce ſeul fragment des ouvrages françois du ſiècle XV. contemporains de Villon; et qui ont vecu entre Villon et Marot. Je laiſſe de côté Monſtrelet, comme j'ai laiſſé Froiſſard quoiqu'il ſeroit à propos de les comparer aux hiſtoriens italiens antérieurs de 150 ans environ à ces deux hiſtoriographes françois. Ce ſeroit pour obſerver combien le langage de ces derniers eſt éloigné de la netteté, de la clarté, de la préciſion de ceux qui ont écrit dans le dernier ſiècle; tandis que dans les Italiens du ſiècle XIV. la langue ne

dif-

„ſane mon temps abréger! Par tous mes Dieux,
„Sire, répondit la Dame, pour nul rien ne vous
„voudrois abuſer ni décevoir; ſi vous déclares
„que pour alonger la vie du Roi votre pere plus
„que les Dieux et nature ne l'ont ordonné, à
„cela je ne touche: mais au regard de le rele-
„ver tellement, qu'il ſemblera à lui et à tous
„autres être en l'âge de trente-deux ans, je m'en
„fais bien forte, s'il eſt votre plaiſir et le ſien.
„Ma belle-fille, dit le bonhomme, ſuis ſur le bord
„de ma foſſe, giſſant la plupart du temps au
„lit, ombre de mort qui eſt très-amère: or, ſi
„pouvés aourner les bords de ma foſſe de fleurs
„printannieres, et rendre mes derniers jours
„brillans en vertus et valeur, ainſi qu'ont été
„ceux de ma verte jeuneſſe, je vous ſerai gran-
„dement tenu.“

différent des celle de écrivains de nos jours que par l'ortographe. Mais ce qui m'engage à placer ici quelque pages tirées de ce fameux Roman de la claſſe de ceux qu-on apelle de chevalerie, c'eſt pour y remarquer quantité de mots pris du latin ou de l'italien que l'on a depuis abandonnés, et avec cela des tournures de phraſes et des conſtructions contraires évidemment à cette marche reguliere et analytique que l'on vante comme propre et innée, pour ainſi dire, au génie de la langue françoiſe. Tels ſont *los*, pour *louanges*, deux mots tiré de différente façon de *laus, laudis*. Rien, dans la ſignification propre de *res, rei*, accuſ. *rem*. Moult, de *multum*. Ors, dans le ſens d'*ora, nunc*. Aouaner, pris d'*adornare*.

301) *Fragment VI. extrait de la préface de Clement Marot aux oeuvres de Villon.*

„Entre tous les bons livres imprimez de la langue Françoiſe ne s'en veoit ung ſi incorrect ne ſi lourdement corrompu, que celuy de Villon: et m'esbahy (veu que c'eſt le meilleur Poëte Pariſien qui ſe trouve) comment les Imprimeurs de Paris, et les enfans de la Ville, n'en ont eu plus grand ſoing. Je ne ſuys (certes) en rien ſont voyſin: mais pour l'amour de ſon gentil

Analyſe. Quatre ſeuls noms ſe preſentent dans ces deux pages qui ne ſont ni latins ni italiens. EBAHI, SOING, BROILLERIE, et AAGES. EBAHI, ſynonyme d'étonné, eſt une eſpece d'onomatopée comme le verbe *badare*, ou *ſtar a bada* de l'italien, et vient de ce *ba ba*, que l'on profere ſi facilement à la vue d'un objet nouveau. SOING, dont on a fait *ſoigner*, repond à l'italien *cura*, et *curare*; *abbiate cura*, dit préciſement *ayez ſoin*. *Curare*, quoiqu'il ne ſoit pas communement uſité dans la ſignification de *ſoigner*, rend pourtant aſſez bien ce même verbe qui paroit derivé de *ſorgen*, ou *beſorgen*, changeant en *i* la conſonne *r*, intermédiaire, comme le Piemontois de *borne*, a fait *boina*, pour terme limite ou des champs. BROILLERIE, que l'ortographe moderne écrit *brouillerie*, tire ſon origine de *broglio*, ou *brollo*, *broll*, mot celtique et teutonique, que nous avons cité en plus d'un article. AAGE, dans l'ortographe moderne AGE dont la première ſyllabe eſt néceſſairement longue vient d'*alt* qui en allemand ſignifie vieux, agé; de ce *alt*, on a fait par production *altage*; qui par la ſuppreſſion fort fréquente des conſonnes du milieu des mots devint *aage*, et de là *age*, dont aucun étymologiſte n'a donné l'étymologie. Les autres trois ou quatre cents mots que contient ce fragment ſont pris du latin, et repondent plus ou moins préciſement à autant de noms, pronoms, verbes ou adverbes italiens; parmi les quels il

entendement, et en recompenſe de ce que je puys avoir aprins de luy en liſant ſes Oeuvres, j'ay faict à icelles ce que je vouldroys eſtre faict aux myennes, ſi elles eſtoient tombées en ſemblable inconvenient. Tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des coupletz et des vers, en meſure, en langaige, en la ryme, et en la raiſon; que je ne ſçay duquel je doy plus avoir pitié, ou de l'œuvre ainſi oultrement gaſtée, ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimerent.

y en a quelques uns que dans l'épurement de la langue on a rejetés et que l'Italien a très bien et utilement conſervés, comme *rendre avertis*, comme l'antiquité de *ſon parler*, pris pour nom ſubſtantif comme dans l'italien, *mio parlare*, pour *meo ſermone*. Mais au reſte le langage de Marot ſoit dans la proſe que nous venons de voir, ſoit dans le vers dont nous allons donner un echantillon eſt encore éloigné de celui des François modernes, infiniment plus que celui de Bembo, de Caſa, de Molza, tous trois contemporains de Marot, ne differe de celui de Petrarque et même de Dante, antérieur de deux ſiècles; et plus que celui de Métaſtaſio, d'Alfieri, de Monti, et de cents autres italiens nos contemporains ne s'éloigne de Poliziano, Bembo, qui ont écrit trois ſiecles avant nous.

302) *Fragment VII. Huictain du même Marot adreſſé au Roi François I. au ſujet de Villon.*

Si en Villon on treuve encor' à dire,
S'il n'eſt reduit ainſi qu'ay pretendu,
A moy tout ſeul en ſoyt le blaſme! (Sire)
Qui plus y ay travaillé qu'entendu;
Et s'il eſt mieux en ſon ordre eſtendu
Que paravant, de ſorte qu'on l'en priſe,
Le gré à vous en doyt eſtre rendu,
Qui fuſtes ſeul cauſe de l'entrepriſe.

Analyſe. HUICTAIN, même mot originairement que huitième derivé de *octo*, huit, repond à l'italien *ottava*, qui d'adjectif numeral eſt devenu ſubſtantif, et ſignifie auſſi ſtance de huit vers. Je ne ſais ſi les poëtes françois ont emprunté ce nom des Italiens, ou ſi les Italiens l'ont pris du françois. Ce que je ſais et que tout lecteur voit très aiſement c'eſt que dans ces huit vers de Marot il n'y a pas un ſeul mot, excepté TRAVAILLE, qui ne ſoit tiré du latin; et pas un ſeul qui ne ſoit auſſi bien italien que françois, et dans la même ſignification exactement. La traduction que j'en donne non ſeulement littérale mais très exacte ſans beaucoup d'effort, montre en même tems que les phraſes italiennes, ne ſont pas au fond plus longues ni plus trainantes que les expreſſions françoiſes. Puisque chaque vers ne contient dans l'un des huitains qu'autant qu'en contient l'autre; ce ſont de l'un et de l'autre coté des hendécaſyllabes. ESTENDU, ne ſe dit plus dans le ſens de redigé, compoſé, écrit, comme *eſteſo*, ſe dit en italien. PRISER, pour eſtimer n'eſt pas non plus fort en uſage. Mais LE GRÉ DOYT ESTRE, pour on doit en ſavoir gré me confirme dans l'opinion que *grado*, dans *ſuper grado*, vient de *gratum*, car *rendre gré*, ne peut venir que de *reddere gratius*, et *gratia*, ne peut deriver que de *grectus, a, um.* En

Trad. Se in Villon ſi trova ancor a dire,
Se ridotto non è come ho preteſo,
A me ſolo ne ſia il biasmo, Sire,
Che più vi travagliai che non ho inteſo;
E s' egli è meglio in ſuo ordine eſteſo
Che per l'innanzi, sì che l'uom l'ammire,
Grazia a voi, Sire, deve eſſerne reſa,
Che foſſe ſol cagion dell' intrapreſa.

général Marot poëte auſſi eſtimé par le choix de ſes expreſſions que par la facilité coulante de ſes vers nous préſente encor dans ſes épigrammes, et ſes couplets comme dans ſa fameuſe traduction des pſaulmes quantité de mots pris du latin dont l'italien ſe ſert encore communement et qui en françois ne ſont plus d'uſage et n'ont certainement pas été portés en France par les courtiſans des reines Caterine de Médicis, comme l'ont prétendu Henri Etienne, et autres littérateurs de ſon tems. Tels ſont, pour en citer quelques uns *ire*, courroux, *ne vous chault*, de l'italien *non vi cale*, vous ne vous en ſouciez pas; *avoir cure*, pour avoir ſoin, comme l'Italien dit *aver cura*, *ains*, fait d'*antea*, pour *imo*.

303) *Fragment VIII. du ſecond livre Ch. VI. des memoires de Philippe de Comines.*

„C'eſt grand' folie à vn Prince de ſoy ſoubmettre à la puiſſance d'un autre, par eſpecial quand ils ſont en guerre, ou ils ont eſté en tous endroits: et eſt grand auantage aux Princes d'auoir veu des Hiſtoires en leur ieuneſſe: eſquelles ſe voyent largement de telles aſſemblées et de grandes fraudes, tromperies et pariuremens, qu'aucuns des anciens ont fait les uns vers les autres et pris et tués ceux qui en telles ſeuretés s'eſtoyent fiés. Il n'eſt pas dict que tous en ayent vſé: mais l'exemple d'un eſt aſſez pour en faire ſages pluſieurs, et leur donner vouloir de ſe garder: et eſt, ce me ſemble (à ce que i'ay veu pluſieurs fois par experience de ce monde, où i'ay eſté autour des Princes l'eſpace de dixhuit ans ou plus, ayant claire congnoiſſance des plus grandes et ſecrettes matieres, qui ſe ſoyent traittées

Remarque. Le langage de cet eſtimable et celebre hiſtorien ne s'éloigne pas beaucoup de celui des chroniqueurs du ſiècle précédant, tel que Froiſſard; ni même de ceux qui vinrent un demi ſiècle après comme les Langey de Bellay. On y voit des pronoms qui avoient changé des voyelles ſimples en diphtongues, et que les écrivains poſterieurs ont ramenés à leur forme ancienne telle qu'elle eſt dans l'italien. *Moy, toy, ſoy,* dans pluſieurs poſitions ont repris l'*e,* ſimple; et ſont redevenu *me, te, ſe.* D'une autre coté les inflexions des verbes retiennent beaucoup plus du fond, ſoit latin, ſoit italien, et prouvent en même tems que la différence qu'on voit entre le mot latin, et le françois moderne, eſt venue par degré, et que la cauſe principale de cette différence eſt la ſuppreſſion des conſonnes et des voyelles du mi-

en ce Royaume de France et Seigneuris voiſines) l'un des grans moyens de rendre vn homme ſage, d'auoir leu les Hiſtoires anciennes, et apprendre à ſe conduire et garder, et entreprendre ſagement par icelles, et par les exemples de noz predéceſſeurs. Car noſtre vie eſt ſi briéue, qu'elle ne ſuffit à auoir de tant de choſes experience. Ioinct auſſi que nous ſommes diminués d'aage, et que la vie des hommes n'eſt ſi longue comme elle ſouloit, ny les corps ſi puiſſans. Semblablement que nous ſommes affoiblis de toute foy et loyauté les uns enuers les autres: et ne ſçauroye dire par quel lieu on ſe puiſſe aſſeurer les uns des autres, et par eſpecial des grans: qui ſont aſſez enclins à leur voulonté, ſans regarder autre raiſon: et, qui pis vaut, ſont le-plus-ſouuent enuironnés de gens, qui n'ont l'œil à autre choſe, qu'à complaire à leurs maiſtres, et à leur louer toutes leurs œuures, ſoyent bonnes ou mauuaiſes: et, ſi quelcun ſe trouue qui vueille mieux faire, tout le trouuera brouillé."

lieu des mots. *Feciſſet*, par ex. avant que d'être reduit monoſyllabe, commença perdre le *c* intermédiaire; puis l'*e*, ou le *ſe* de la dernière ſyllabe, et devint *feiſt*. On en ſupprima encore une voyelle et une conſonne; et *feciſſet* fut reduit a *ſit*, comme *habuiſſet*, devenant premièrement *atuiſt*. *euiſt*, *euſt*. fut reduit à *eût*, et même *à ût*, dans la prononciation; ainſi que *potuiſſet* eſt reduit à *pût*, *fuiſſet* à *fût*. Dans quelques autres endroits de l'inflexion des verbes le François du tems de Commines, s'éloignoit auſſi beaucoup moins de l'italien; on voit une voyelle finale où les grammairiens poſterieurs ont mis un *s*, que l'Italien n'a pas. *J'auroie*, *je ſçauroie*, ſe rapproche plus de l'italien *avrei*, après que

„Encores ne me puis ie tenir de blaſmer les Seigneurs ignorans. Enuiron tous Seigneurs ſe trouuent voulontiers quelques Clercs et gens de robes-longues (comme raiſon eſt) et y ſont bien ſeans, quand ils ſont bons, et bien dangereux, quand ils ſont mauuais. A tous propos ont vne Loy au bec, ou vne Hiſtoire; et la meilleure, qui ſe puiſſe trouuer, ſe tourneroit bien à mauuais ſens, mais les ſages, et qui auroyent leu, n'en ſeroyent iamais abuſés; ny ne ſeroyent les gens ſi hardis, de leur faire entendre menſonges. Et croyez que Dieu n'a point eſtably l'office de Roy, ne d'autre Prince, pour eſtre exercé par les beſtes, ne par ceux qui par gloire dient; Ie ne ſuis pas Clerc, ie laiſſe faire à mon conſeil, ie me fie en eux. Et puis, ſans aſſigner autre raiſon, s'en vont en leurs ébats. S'ils auoyent eſté bien nourris en la jeuneſſe, leurs raiſons ſe-

ne ſont *aurois*, et *ſçaurois*. Dans Commines, comme dans tous les écrivains du ſiècle ſuivant on voit encore *leu*, *ſçeu*, et *veu*, au lieu de *lu*, et *vu*, conſervant l'*e*, de *l'ègiuto*, comme on diſoit en Lombardie au lieu de *letto*, ainſi dans *ſçeu*, l'*a*, de *ſaputo*, changé en *e*, et *veu*, de *veduto*, comme on dit encore tant dans la baſſe que dans la haute Italie. On trouve dans leurs écrits une infinité de noms, de verbes, d'adverbes tous venus du latin, que l'Italien a retenus, et que le François moderne abandonna, ou qu'il a retenus dans une ſignification fort différente. Dans une ſeule page que nous rapportons ici, on trouve huit mots qui ne ſont plus d'uſage dans la langue françoiſe, ou ne le ſont pas dans le ſens dans le quel Commines s'en eſt ſervi. Voulois, pris de l'italien *volere*, au lieu de *volonté*. Icelles, qui tient plus près de *quelle*, italien que d'*elles*, qui lui eſt ſubſtitué. Souloit, *ſoleva*, de *ſolebat*; *environ*, au lieu de *près*, ou *auprès*,

royent autres; et auroyent enuie qu'on eſtimaſt leurs perſonnes et leurs vertus. Ie ne veux point dire que tous les Princes ſe ſeruent de gens mal conditionnés; mais bien la pluſpart de ceux, que i'ay congnus, n'en ont pas touſiours eſté dégarnis. En temps de néceſſité ay ie bien veu que les aucuns ſages ſe ſont bien ſceu ſeruir des plus apparens, et les cercher ſans y rien plaindre; et entre tous les Princes, dont i'ay eu la congnoiſſance, le Roy, noſtre maiſtre l'a le mieux ſceu faire, et plus honnorer et eſtimer les gens de bien et de valeur."

n'en *ſeroient abuſés*, pour n'en *auroient abuſé*, *nourris*, *conditionnés*, *apparus*, qu'on ne prend plus dans le ſens que ces noms ont ici. ENVIRON, adverbe ou prépoſition ſingulière eſt formé d'*in*, en et *gyrum*, pluſieurs dialecte diſent *vire*, *virer*, au lieu de *giro*, et *girare*. Le mot françois *revidement*, n'a pas d'autre origine. Mais ici *environ*, eſt à la place d'*autour*, adverbe ou prépoſition faite de *ad turnum*, de la même manière et dans le même ſens que l'autre.

304) *Fragment IX. tiré du ſecond livre des eſſays de Montagne Ch. IV.*

Je donne avec raiſon, ce me ſemble, la Palme à Jacques Amiot, ſur tous nos Eſcrivains François: non ſeulement pour la naifveté et pureté du langage, en quoy il ſurpaſſe tous autres, ou pour la conſtance d'un ſi long travail, ou pour la profondeur de ſon ſçavoir, ayant pû deſvelopper ſi heureuſement un autheur ſi eſpineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au Grec, mais je voy un ſens ſi bien joint et entretenu par tout en ſa traduction; que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'Autheur, ou ayant par longue converſation, planté vivement dans ſon ame, une generale Idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien preſté qui le deſmente, ou qui le deſdie) mais ſur tout, je luy ſçay bon gré d'avoir ſçeu trier et choiſir un Livre ſi digne et ſi à propos, pour en faire preſent à ſon pays. Nous autres ignorans eſtions perdus, ſi ce Livre ne nous

Note. Montaigne contemporain d'Amiot, dont il parle dans le chapître que nous rapportons ici, écrivoit un ſiècle après Marot, et un ſiècle et demi avant Voltaire, dont nous allons rapporter une vingtaine de vers, et quelques fragments en proſe. On y remarquera facilement un changement qui s'eſt fait dans la langue françoiſe depuis le temps que Montagne écrivoit et celui où la Henriade et l'eſſay ſur le poëme épique ont paru; changement beaucoup plus conſidérable que celui qui s'étoit fait entre Marot et Montagne. Je ne groſſirai pas ce volume en y inſérant d'autres pièces tirés des écrivains du ſiècle fameux de Louis XIV, qui m'en fourniroit abondam-

euſt relevez du bourbier: ſa mercy nous oſons à cette heure et parler et eſcrire: les Dames en regentent les maiſtres d'eſcole: c'eſt noſtre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy reſigne Xenophon pour en faire autant. C'eſt une occupation plus aiſée et d'autant plus propre à ſa vieilleſſe. Et puis, je ne ſçay comment il me ſemble, quoy qu'il ſe demesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas: que toutefois ſon ſtile eſt plus chez ſoy, quand il n'eſt pas preſſé, et qu'il roule à ſon aiſe. J'eſtois à cette heure ſur ce paſſage, où Plutarque dit de ſoy-meſme: que Ruſticus aſſiſtant à une ſienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'Empereur, et temporiſa de l'ouvrir, juſques à ce que tout fuſt fait: En quoy (dit il) toute l'aſſiſtance loua ſingulierement la gravité de ce perſonnage."

ment; parceque la diverſité entre Racine, Boſſuet, Fénelon et Voltaire eſt presque nulle; comme eſt nulle abſolument entre la langue de Voltaire et celle des bons auteurs vivans aujourd'hui; malgré les néologismes que la révolution a introduits.

ARTICLE XXIII.

Reflexions sur les changemens qui se sont fait dans la langue françoise depuis deux siècles.

305) Villon dont nous venons de parler étoit contemporain du duc Charles d'Orléans père du roi Louis XII; sous le règne du quel naquit Marot. Il est vraiment étonnant que ce fameux prince des poëtes françois modernes, qui a illustré et fait connoître Villon à la posterité, n'ait pas aussi pris soin de faire connoître les poësies du duc d'Orleans, qui certainement ne le meritoit pas moins. Mais il est encore plus surprenant que le roi François I ne le lui ait pas ordonné de le faire, d'autant plus que les poësies de son ayeul maternel père de son prédécesseur, étoient d'un genre que François I aimoit certainement. Il n'est pas de mon sujet de chercher la cause de cette negligence soit de Marot, ou de son roi, mais je crois à propos d'observer que le langage poëtique de ce prince est, je ne dis pas seulement plus noble, plus poli, mais encore beaucoup plus approchant de l'italien et du latin que n'est celui de Villon et de Marot; et qu'il n'offre point d'autres mots étrangers que ceux que l'Italien et l'Espagnol ont aussi adoptés et conservés. Il y en a d'ailleurs quelques uns de ceux que l'Italien avoit tiré du latin et que le François et qu'il ne conserva pas; tel est le nom *liesse*, fait de *letitia; dolente*, pur latin, *traire*, pour *trainer*, fait de *trahere*, et

trarre, italien que le François n'a retenu que dans une ſignification particulière pour dire ce que le Latin dit *mulgere*, et l'Italien *mungere*, tout comme il a retenu *pondre*, pris de *ponere*, en le transportant du géneral au particulier. On trouve dans une de ſes ballades *ſon ſeul mire*, préciſement dans le ſens que l'Italien dit *ſua ſola mira*; ſon ſeul objet. Le mot *pieça*, étoit aſſez uſité dans le quinzième ſiècle; il repond exactement à l'italien *è un pezzo, un pezzo fa*; c'eſt-à-dire „il y a longtems.“ Nous avons donné ailleurs l'étymologie de *pezzo*, et *pezza*, *piece*. Mais le changement qui mérite le plus d'être remarqué parmi tous ceux qui ſe ſont faits dans la langue françoiſe depuis le duc d'Orleans, les deux Marots, Melin de St. Gelay, jusqu'à Malherbe, à Corneille, Racine et Voltaire; depuis Henry Etienne jusqu'à Vaugelas, ce bon Savoyard, qui le premier fixa les règles de la grammaire actuelle et dirigea la première édition du dictionnaire de l'académie, n'eſt pas d'avoir rejetté quantité de mots pris du latin, et fort uſités dans les deux ou trois ſiècles précédens, mais d'y avoir mis cette préciſion, cette clarté que l'on vante avec tant de raiſon. Cela s'eſt fait tantôt en rapprochant les mots de l'idiome dont ils étoient venus, tantôt en les éloignant, les diſtinguant par la ſuppreſſion, ou l'addition de quelque lettre. C'eſt en quoi les reformateurs du vieux langage ont montré de la ſagacité, du diſcernement. On ne nous ſaura peut-être pas mauvais gré de nous être arrêté un moment ſur ce ſujet, pour mieux faire connoître le genie de

cette langue actuellement plus univerſelle qu'elle ne l'a jamais été.

306) Nous avons remarqué en pluſieurs occaſions que beaucoup de noms ont pris une forme différente de celle qu'ils avoient dans le Latin et dans l'Italien, parceque de la manière que l'accent gaulois les avoit alteré, ils alloient devenir équivoques et ſe confondre avec d'autres d'une ſignification différente, ſi on les écrivoit comme il étoit naturel de les écrire. Ces équivoques, comme l'on ſait, n'ont pu être évités dans la langue parlée: mais ils n'exiſtent plus dans la langue écrite. Quelques uns avoient été écartés par les anciens écrivains, et peut-être même par le peuple ignorant qui forma le gros corps du langage, quoiqu'en géneral le François n'ait pas fait autant que le Florentin. Voici d'abord les noms compoſés de la particule ou prépoſition *in*, ou *im*. Probablement les Latins donnoient à cet *in*, lorsqu'il étoit prépoſition intenſive, une expreſſion différente de celle qu'ils lui donnoient lorsqu'il étoit particule négative, et en cela le François a de l'avantage ſur l'italien. Car dans le françois, de même que dans l'espagnol, l'*in* prépoſition eſt, avec peu d'exception, devenue *en;* et l'*in* négatif eſt reſté conſtamment *in;* au lieu qu'en italien cette particule étant toujours *in*, comme dans le latin, peut ſouvent laiſſer de l'ambiguité; de ſorte que quelquesfois un mot matériellement le même, peut être pris en deux ſens oppoſés. *Inſcriptus*, par exemple, ſe trouve dans la ſignification d'*inſcrit* en quelque table, liſte, rôle, ou mémoire,

et ailleurs veut dire non écrit; *intentatus gladius*, ſignifie épée tournée contre quelqu'un et *res intentata*, veut dire choſe *non tentis*. Et quelle raiſon auroit-on de croire qu'*impetrare*, l'*im*, pour *in*, à cauſe du *p*, qui ſuit ſoit *in*, dans le ſens d'*intus*, ou *in*, dans ſens de nom de *ana* grec, d'*un*, et *on*, allemand et flamand. Pourquoi *inpenetrabilis*, fait de *penetrare*, qui l'eſt de *penitus intrare*, ne pouvoit-il pas ſignifier entrer bien profondement, plutôt que le contraire? L'*a* dans quelques mots françois ſuivit de la lettre *n*, a été ſans beſoin apparent changé en *e*, et l'*e*, en *a*. En cela on n'a pas ſuivi une règle conſtante, car dans prudent, diligent, inſolent, on la retenu l'*e* comme le Latin, et l'Italien, et l'on dit pourtant *confiance*, *confidance*, pris de *confidentia*. *Cependant*, quoique fait de *ciò*, *pendente*. Mais ſi on y fait attention on verra que ces variations n'ont pas été faites ſans cauſe. Premièrement dans les noms ou l'*en* eſt précédé de l'*i* ou y ſi on avoit écrit comme on l'écrit en italien, ou pouvoit heſiter en le liſant s'il falloit prononcer *a*, comme dans *prudence*, ou *e*, comme dans *payen*, *italien*, *rien*, *contient*; le doute n'avoit plus lieu en ſubſtituant l'*a*, à l'*e*, et écrivant confiance. On a fort utilement repris l'adverbe ſi latin au lieu de *ſe*, qu'on avoit pris de l'italien; de la particule disjontive *nec*, on a fait *ni*, gardant le *ne*, pour dire *non*, ſimplement au lieu de *ki*, que le vieux François avoit tiré de *qui*, on a reprit ce même pronom tel qu'il eſt dans le latin au nominatif; reſervant *que*, pour l'accuſatif. Ainſi le François eſt

plus clair, plus précis que l'Italien où *che* eſt nominatif et accuſatif indiſtinctement. On s'eſt de plus fait une loix d'accompagner le verbe avec le pronom et au lieu de *dis, fais, écris* qui peuvent être pris pour la ſeconde perſonne auſſi bien que pour la première; et à cet égard on corrigea defaut un eſſentiel dont les deux idiomes frères du françois ſont exempts. Car *dico fo,* ou *faccio, ſcrivo,* ne peuvent pas ſe confondre avec *dici, fai,* ou *faci,* et *ſcrivi.* Quelque peu conſidérables que puiſſent paroître ces améliorations, c'eſt à elles que cette langue doit en grande partie ſa préciſion.

307) *Analyſe étymologique des 20 premier vers du premier chant de la Henriade de Voltaire.*

Je chante ce Héros, qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naiſſance;
Qui

Analyſe. Je, d'*ego,* l'Italien fit *eo,* puis *io,* d'*io, ie,* et l'*i,* précedant une voyelle fut changé *j.* Chante, du ſupin de *cano,* le Latin même avoit fait *cantare,* comme de *dictu,* il fit *dictare.* Ce, eſt ici un pronom perſonel, qui répond au latin *ille,* et *iſte,* il vient d'*hicce,* comme *ciò* vient d'*hocce.* Héros, eſt tout entier tiré du latin mais la terminaiſon du nominatif reſte à tous les cas qui eſt encor plus parfaitement latin parceque ſans l'article il ne ſert en françois que pour le nominatif Régna, par le retranchement de la dernière ſyllabe de *regnaret,* que l'Italien par contraction reduiſit à un *é.* Sur; extrait de *ſuper,* et répond à l'italien *ſu,* qui toujours porté à finir le mot par une voyelle prenant du fran-

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner;
Perſécuté long-tems, ſçut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue et l'Ibere,
Et fut de ſes Sujets le vainqueur et le pere.

françois la prépoſition *ſur*, en retranche l'*r*, et en fait *ſu*, s'il ne s'y rencontre pas une voyelle; car alors il retient l'*r*, et dit *ſur un altro corpo*. L'article LA, tiré d'*illam*, eſt le même qu'en italien. FRANCE, nom pris de l'allemand *Frank*. La baſſe latinité *Latiniza* ce nom en diſant *Francia*, qui reſta tel dans l'italien, tandis que le François changea *cia*, en *ce*, comme dans *uncia*, dont il fit *once*. PAR, du *per*. DROIT, pris de l'italien *diritto*, *dritto*, ou du latin *direct*, compoſé de la prépoſition *de*, et *rectum*, pris métaphoriquement pour le nom *jus*, *juris*. CONQUÊTE, tiré de l'italien *conquiſta*, qui vient de *conquiro*, de la baſſe latinité, et compoſé de *con*, et *quaero*, comme *acquiro* l'étoit de *ad*, et du même verbe *quaero*. NAISSANCE, ſubſtantif fait du participe de *nascor*, *nasceris*, comme l'*espérance*, l'étoit de *ſperantia*, et comme *merveille* de l'adjectif neutre plurier de *mirabilis*. LONGS, latin *longos*, l'italien *longhi*. MALHEURS, de l'italien ou du bas latin *mala hora*, le François qui retint dans le genre feminin *heure*, *hora*; diſant de bonne heure; *di buona ora*, le changea en maſculin ou neutre en ſupprimant l'*e*, caractériſtique ordinaire du feminin lorsqu'il fit ce nom figurément pour ſignifier infortunée. L'Italien *malora* ſe dit auſſi dans ce ſens au lieu de *disavventura*, *rovina*, mais il eſt du ſtile bas, et trop vulgaire. APRIT, du verbe *apprehendere*, *prendre*, tirer à ſoi, qui remplace par un trope aſſez fréquent le Latin *discere*. L'Italien s'en ſert auſſi dans la même ſignification; mais plus rarement que d'*imparare*. GOUVERNER, l'infinitif précedé de la prépoſition A, qui eſt l'*ad* du latin, tient lieu du gerondif *gubernandum*, que les langues modernes n'ont pas retenu declinable. PERSÉCUTÉ, participe paſſif fait abuſivement de *perſequor*, qui eſt déponent de ſignification active. Car *perſecutus* eſt celui qui per-

Defcends du haut des Cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes Ecrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoûtume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:

ſécute et non pas celui qui eſt perſécuté. L'Italien forma dans la même manière le verbe *perſeguitare*, d'où le François fit perſécuter. LONGTEMS, fait de *longum tempus*, ſousentendant *per*, ou *in*. SÇUT, de *ſcivit*, paſſé défini de *ſcio*, *ſcis*, dont le françois forma la conjugaiſon du verbe *ſavoir*, en y mêlant dans quelques tems le verbe *ſcio*, comme ici dans le paſſé défini, que l'Italien ne paroit pas avoir fait. Car *ſo*, *ſai*, *ſa*; eſt fait par *ſapio*, *ſapis*, *ſapit*, comme *ho*, *hai*, *ha*, de *habeo*, *habes*, *habet*, et *ſeppe*, ne peut pas venir de *ſcivit*, comme en peut venir *ſçut*. VAINCRE, eſt *vincere*, latin et italien. PARDONNER, pris compréhenſivement n'eſt pas latin, mais il eſt en dérivé. Car il eſt compoſé de *per*, et de *donare*, de même que l'Allemand *vergeben*, l'eſt de *ver*, et de *geben*, donner. CONFONDIT, tient de plus près au latin *confudit*, comme l'Italien qui dans le même mode, tems, nombre et perſonne dit *confuſe*, formé du ſupin *confuſum*. MAYENNE, nom connu. LIGUE, ainſi que *lega*, italien, eſt tiré de la baſſe latinité du verbe *ligare*, *lier*, et ſubſtitué à *foedus*, *foederis*, que l'on ne pouvoit retenir qu'en faiſant *fedo*, et au plurier *fedi*; deux mots qui alloient ſe confondre avec *foedus*, *laid*, ou avec *fede*, foi. L'IBERE, par métonymie déſigne l'Eſpagne, ſans que l'on puiſſe dire ſi c'eſt le fleuve *Iberus*, l'*Ebre*, qui donna le nom au pays, on ſi le fleuve même l'eut de la province qu'il traverſe. FUT, de *fuit*, retenant le *t* final que l'Italien ſupprima. DE SES, *de ſuis*. SUJETS, *ſubjectis*. VAINQUEUR, comme l'Italien *vincitore*, au lieu de *victor*, retenant l'*n* intermédiaire que le Latin avoit ſupprimé. LE, eſt l'article *lo*, fait d'*ille*, ou d'*illo*, latin, pronom. PERE, de *pater*, *payre*, *paire*, *père*. DESCENDS, du latin *descende*, en italien *discendi*, le François retint l's, de la ſeconde perſonne des verbes même dans l'im-

C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la Diſcorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes;

peratif où le Latin ne l'a pas. Du, article compoſé de la prépoſition *de*, et de *el*, pour *illo*, et par contraction devenu *deu*, et *du*, P. III, Art. XVIII, §. 88. Haut, d'*alto*, latin et italien changeant l'*al* en *au*, et ajouta *h*, comme on a fait à *huile*, et *huit*. Ciel, de *co/lo*, comme l'Italien *cielo*. Auguste verité, *auguſta veritas*, mais *verité* eſt ici perſonnifiée. Repans, *repande*, en latin; c'eſt un des mots que l'Italien n'a pas retenu s'en tenant à *ſpargere*. Sur, *ſuper*. Mes, *meos*. Écrits, *ſcriptos*. Force, de fait de l'adjectif l'Italien *forza*, plurier *fortia*. Clarté, de *claritas*, ou *claritate*, que l'Italien forma en *chiarezza*. Que, *quod*, dans le François accompagne la troiſième perſonne de l'impératif, pour prévenir l'ambiguité ſi l'on diſoit ſimplement ſans ce *que*, accoutumé, aimé, mangé. Oreille, d'*auricula*, en italien *orecchia*. S'accoutume, compoſé *ſe ad conſuetudinem*, pour dire *adſuescat*. A t'entendre, *ad te intendere, intendendum*, dans le ſens abuſif d'*intelligere, intelligendum*. C'est a toi, ce *hoc*, tiré d'eſt employé par le génie de la langue ſans néceſſité. Est, s'y trouve dans la ſignification de *pertinet*, et ſeroit en italien remplacé par *tocca, tocca ate*. D'annoncer, la prépoſition ou article de, paroit changer le verbe infinitif en nom, dont le latin n'avoit pas beſoin pour accompagner le verbe *annunciare*, formé de *nuncio, nuncius*. Doivent, de *devono*, italien, ou de *debent*. Aprendre, d'*aprehendere*, comme nous venons de le dire. Montrer, *monſtrare*, dont l'Italien fit *moſtrare*. Aux yeux, ces deux mots tirés inconteſtablement de *ad illos oculos*. De *ad illos*, le Provençal avoit fait *à les*, ce qui fut changé en *aux*; Yeux, plurier d'*oeil*, qui venoit d'*oculo*, *oclo*, *oglio*, comme *fenouil*, de *foeniculus*. Les coupables effets, de *culpabiles effectus*; il n'y a que le changement ordinaire de l'*ol* en *ou*, comme celui de *al*, en *au*. Leurs, eſt pris de *loro*, ita-

Viens, parle ; et s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sçut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiere,

lien, qui eſt tiré d'*illorum*, et employé dans tous les cas obliques, mais le François le rendit en quelque façon déclinable en lui ajoutant un *s*, quand il ſe rapporte à un ſubſtantif plurier comme ici. Dis, c'eſt *dic*, latin impératif de *dicere*, l'Italien en a fait *di*, ſimplement comme il fit *fa*, de *fac*. Le François retint à l'impératif la même terminaiſon de la ſeconde perſonne de l'indicatif, s'éloignant en cela tant du latin que de l'italien ; car il dit auſſi *vas*, *lis*, *vadis*, *legis*, à l'imperatif comme à l'indicatif où les autres langues n'ont pas cette finale *s*. Comment, cet adverbe eſt d'une formation ſingulier venant de *quomodo*, l'Italien et le Provençal ont fait *como*, et *com*, comme mais le Provençal regardant cela pour un adverbe il lui a donné la même force des autres adverbes ajoutant à *com*, la particule muette *e*. A troublé, *ha turbato*, *habet turbatum*, pour *turbare*, par la transpoſition du *r*. A malheurs, *malas horas*. Du, tiré de *del*, et celui-ci de *de* et *ille*. Peuple, *populo*. Fautes, en italien *falli*, derivé du latin *fallere*, *manquer*, *errer*, ou de l'allemand *fallen*, *tomber*. Viens, *veni*. Parle, *parabolare*, P. I, §. 177. S'il est il, fait *ille*, ou *illud*, veut autant que *id*, et *hoc*, ou *egli*, et *ciò*, italien. Fable, de *fabula* Autrefois, *altre fiate*, ou *altre volte*. Fiata, et *fois* derivent de *vice*, ce changement du *v*, en *f*, très commun dans les idiomes germaniques, s'eſt fait quelquefois dans les mots pris du latin ; mais le François fit *fois*, de *vice*, comme de *fides* de il fit *foy*, *te*, et *tibi*, *toi*. Sçut, pour le paſſé défini de *ſapere*, ſavoir le François ſe tint à *ſçio*, *ſçis*, et le prit de *ſçivit*, tandis que l'Italien ſe tint à *ſapere*, et fit *ſeppe*, de *ſapuit*. A tes fiers accens, *feros accentus*, *metaphore*, au lieu de *voces*, voix, cette longue phraſe eſt toute du latin-barbare „*ſçivit ad tuos feros accentus misculare*, (pour *miscere*,) *tuam dulcem vocem*. Accent, eſt ici figurement pour *voces*, pour ne pas repeter le même mot. Si sa main, etc. tout

Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

latin de la même ſorte. ORNA, tiré d'*ornavit*, par le retranchement de la ſyllabe finale *vit*. TÊTE, metaphore très avouée qui remplaça *caput*, latin. SON OMBRE, *ſon*, au lieu de *ſa*, *ſua*, pour éviter le *hiatus*, étant ſuivi d'une voyelle initiale d'*ombre*, *umbra*. EMBELLIT, verbe compoſé dans la baſſe latinité d'*in*, et *bellus*, ſynonyme de *pulcher*. TRAITS, de *tratti*, *tractus*, qui vaut ici autant que rayons attendu que la lumière derivé de *lux*, et de *lumen*, jette des rayons comme des traits. AVEC, qui remplace le *cum*, latin, eſt un des mots dont l'origine eſt fort conteſtée. Je le crois fait de *habe*, ou *habes*, et de *que*, au lieu d'*et*; *habe etiam*. SUR TES PAS, *ſuper tuos paſſus*, pas eſt un trope et tient lieu de *veſtigia*. PERMETS-LUI, *permitte illi huic*, ſup. P. I, §. 51. La prépoſition *de* vient du génie de la langue ſans néceſſité. MARCHER, eſt le premier mot dans ces 32 vers qui ne paroit pas venu du latin, quoi qu'on n'en trouve pas l'origine bien clairement ailleurs. Quelques uns le tirent de *mercari*, d'où vient *marché*, *marchand*, parceque les marchants ſont de leur metier des gens qui dont par voie et par chemin, d'où leur eſt venu en grec le nom *emporoi*, d'autres le derivent de *mark*, dans la ſignification d'*equus*, *cheval*, et croyant que marcher proprement vouloit dire aller à cheval, *equitare*. POUR, vient de *pro*, par métatheſe et tient lieu d'*ad*, comme l'infinitif *orner*, *ornare*, eſt abuſivement pour le gérondif *ornandum*. ATTRAIT, d'*adtrahere*, *attire*, *allicit*: *allecta*, italien tiré à ſoi les ſentimens de l'homme; ET NON POUR LE CACHER, et *non pro occulandis*, *claudis*, ce verbe *cacher*, le ſecond mot non latin et d'origine abſolument obſcure qu'on ſubſtitua au latin *celare*, *celer*, qui fut d'uſage juſqu'au tems de *Marot*.

ARTICLE XXIV.

Observations préliminaires sur les fragments d'auteurs espagnols qui vont suivre.

308) La langue espagnole née certainement avant l'italienne fut employée avant celle-ci en des ouvrages graves et ferieux écrits en prose. Car nous n'avons point en italien des ouvrages en prose antérieurs au code des loix dites de *Toro* ni aux autres ouvrages d'Alfonse X roi de Castille. L'on croit même que le *Tesoro* de Brunetto Latini, le plus ancien des auteurs italiens dont le langage se soit soutenu, a été composé à l'imitation d'un livre du même Roi Alfonse X, qui portoit un pareil titre. L'Espagne certainement dans le siècle que l'Italie eut Dante, Cino de Pistoia et Pétrarque, a eu des poëtes: et dut en avoir dans le beau siècle de la poësie provençale, d'autant plus que les anciens comtes de Provence étoient souverains de la Catalogne. Cependant aucun d'eux ni même de ceux qui ont vécu du tems de Petrarque et de Boccace n'est aussi considéré que le sont quelques poëtes et quelques prosateurs françois du siècle XIV, comme nous l'avons vu. Le plus ancien ouvrage dont les littérateurs espagnols font presqu'autant de cas, que les Italiens en font du poëme de Dante, est un espèce de Dramma intitulé *Celestina* que les uns ont attribué a Jean de Mena, d'autres à Rodrigue Cota, contemporains de Giusto de Conti, du duc Charles d'Orleans, e de Villon. Parmi les poëtes et au-

tres écrivains du ſiècle de Charles-quint on regarde Boscan, comme le premier et le plus claſſique. C'eſt peut-être ſans raiſon, qu'on lui attribua la gloire d'avoir introduit en Espagne les grands vers qu'ils apellent *de aré mayor*, c'eſt à dire les hendecaſyllabes italiens *). Mais il eſt très certain que ce poëte Barcellonois connut en Italie les principaux poëtes du ſiècle de Leon X, Pierre Bembo particulièrement, et qu'il tâcha de l'imiter, comme celui-ci imitoit Pétrarque. Quoiqu'il en ſoit Boscan eſt l'auteur dont la langue a le moins vieilli, et eſt auſſi pure et auſſi choiſie que celle même de Hurtado Mendoza noble Caſtillan poëte non moins eſtimé que Boscan et du même age. Mais comme leur langue eſt abſolument la même que celle des autres poëtes et proſateurs qui les ont ſuivis et qui ont vécu ſous Philippe II, c'eſt de ceux-ci que nous allons rapporter quelques morceaux, pour obſerver le rappor qu'a la langue espagnole avec la mère et les ſoeurs.

*) V. Masdeu, *Poeſias de vente i dos autores españoles*, T. I, pag. 36.

309) *Fragment I. Vingt quatre vers de la traduction de l'art poëtique d'Horace par Vincent Espinel.*

Si al roſtro humano algun Pintor quiſieſe
una cerviz juntalle de Caballo,
y entretexer en ella varias plumas,
de ſuerte, que ſiguiendo aquel intento,
juntos los miembros de diverſas partes,
en un pescado negro remataſe
una muger de muy hermoſa cara;
llamados a mirar eſta figura,
¿ podréis, amigos, detener la riſa?
Penſad, *Piſones*, que á eſta dicha tabla
ſemejante ſerá qualquiera libro,
del qual ſe fingirán especies vanas,
come ſueños de enfermos, de manera,
que ni pies, ni cabeza, ni otro miembro
en una propia forma ſe reduzcan.

Remarque ſur la différence des mots employés par les deux traducteurs quoiqu'également tirés du latin. Quisiese, eſt en italieu *voleſſe*, *vellet*, dans le latin, l'Espagnol transporte le verbe latin *quaero* à ſignifier *volo*, et n'ayant pas retenu le verbe *jungere*, comme a fait l'Italien, en tira du ſupin *juntum* le verbe *juntare*; il dit Juntalle, au lieu de *juntar le*, lui joindre. Entretexer, *entremêler*, compoſe de *inter*, et *texere*, l'Italien *inteſſervi*, eſt moins expreſſif. Pescado, par ſynecdoque participe de *pescare*, ſubſtitue à *pesce*, que l'Espagnol ni le François n'ont pu retenir ſans l'allonger en quelque façon. Remataſe, pour *finiſſe*, transportant le verbe du préſent à l'imparfait, comme *ſi*, au lieu de *deſinat*, il y eût dans le texte, *deſineret*. *Rematar*, fait de *remati*, nom d'origine obſcure qui ſignifie *finir*. Muger, pris de *mulier*, dont l'italien a fait *moglie*, ſubſtitué à *coniux*, et

Traduction par Meteſtaſio qui eſt dans le XIII volume de l'édition en 12.

Se ad un Pittor veniſſe mai talento
D'inneſtar, per cappriccio, a capo umano
Cavallina cervice: e varie penne
Adattar procuraſſe a membra inſieme
Quinci, e quindi accozzate: onde una vaga
Donzelletta al di ſopra, in ſozzo pesce
Faceſſe terminar; ditemi: ammeſſi
A ſpettacolo tal ſapreſte, amici,
Le riſa trattener? Simile appunto
Giudicate, o Piſoni, a tal pittura
Libro di vane, e ſtravaganti idee,
Come ſogni d'infermo; in cui nè capo
Può trovarſi, nè pié, che ad una ſola

conſors; mais en espagnol ce nom ſignifie ſimplement *femina.* Muy, ſynonyme de *mucho,* qui eſt tiré de *multum.* Hermosa, change la premiere ſyllabe de *formoſa,* en *her.* Cara, viſage adjectif, ou d'épithete de *facies, cara facies,* devenant ſubſtantif. Llamados, le *cl,* de *clamatus,* changé en *ll,* et uſité au lieu de *vocatus,* apellé. Mirar, autre verbe transporté légérement par l'Italien et par l'espagnol d'une ſignification à une autre; car en bon latin *mirare* ne diſoit pas ce que diſoit *aspicere,* ou *videre.* Podréis, *pouriez, potreſte,* ital. Detener, pour *tenere,* dont l'Espagnol ſe ſert au lieu d'*habere.* Cabeza, pour *caput,* que le langage vulgaire espagnol employoit ailleurs. Acometer, fait *committere,* et ſubſtitué aux verbes *audere,* latin, et *ardire,* italien pris de *harten,* germanique. Qualquiera, le pronom *quidlibet* ſe rend en italien par *qual ſi voglia,* ou *qualvi piacce libet,* ou *qual ſi ſia.* Pour l'Espagnol au lieu de *ſia, ſit,* compoſa ce nom avec *era, erat.* Carnicero, dont le François a fait *carnacier,* a quelque choſe de plus préciſe que *carnivoro,* latin et italien. Hagan,

Poder tienen Pintores, y Poetas
de oſar acometer qualquiera coſa.
Bien lo ſabemos, y por eſto a todos
eſta licencia damos, y pedimos;
mas no de ſuerte, que animales manſos
con carniceros hagan compañia,
ni con los Tigres los Corderos pazcan,
ni a las Aves ſe mezclen las Culebras.

materiellement differe beaucoup de *facciano*, et *faſſent*, quoiqu'ils ſoient le même mot; comme *hazer*, eſt le même que *fare* et *faire*, tous tirés de *facere*. Corderos, *agneaux*, *agnelli*: ceux-ci ſont diminutifs d'*agnus*, l'Espagnol n'a pas retenu ce nom à cauſe que par ſa prononciation il devenoit le même mot que *anno*, année, qu'on prononce *agno*, en l'écrivant *año*. Mezclen, même mot que *meſcolino*, italien et mêlent françois. Aucune de ces trois langues pris ce verbe *geminare* pour *accoppiare*, *accoupler*, qui dit, au moins en françois, plus que ne dit ici *geminentur*. Culebras, *couleuvres*, *colubrae*, l'Italien n'a pas adopté ce nom ſe tenant ſimplement à *ſerpe*, et *ſerpente*.

Dans les treize vers latins du texte d'Horace qui en demandent vingt deux, ou vingt trois d'espagnols et d'italiens, il n'y a que les ſeuls mots *aegri*, *ſed*, *ut*, qui ne ſont nullement paſſés dans nos langues. Il y en a cinq ou ſix qui n'avons que la racine dans les dérivés adoptés poſtérieurement à la formation des langues modernes; tel eſt *equeſtre*, qui vient de *equus*, auſſi bien qu'*equina*; *collatis*, participe de *conferre*, que nous avons dans *collazione*. *Deſinat*, dans *deſinenza*, *déſinance*; *audendi*, du verbe *audere*, dont le participe *auſus*, a produit *oſare*, *oſer*; *aequa*, d'où viennent *eguale*, *égal*, *equità*; *veniam*, dans *veniale*, *veniel*; *coeant*, qu'*coeant*, apartient au verbe *coire*, et colui-ci à *eo*, *is*, *ire*, dont nous avons quelques derivés outre *comizio*, *comice*, aſſemblée. *Immitis*, compoſé de *in*, et de *mites*, que l'Italien a retenu et dont les deux autres idio-

Forma convenga. Egual poter (direte)
Di tentar checcheſſia ſempre fu dato
Al Poeta, al Pittor. Lo ſo. Concedo
Queſta licenza, ed a vicenda anch'io
La dimando per me: ma nón in guiſa
Che ſia però col placido il feroce
D'unir permeſſo, ed accoppiar ſi poſſa
I ſerpenti agli augei, le tigri all'agne.

mes ont auſſi tiré *mitigar, mitiger.* Aves, n'eſt reſté qu'à l'espagnol, et au portugais, tel qu'il eſt dans le latin; les autues langues ont *augello, uccello*, et *oiſeau, geminare* n'eſt pas tout a fait inuſité dans l'italien, ni dans l'anglois mais dans les autres langues on ne l'a que dans le mot aſtronomique *gemini*, et dans *jumeaux.* Les vingt trois vers espagnols n'offrent que Cordero qui n'eſt pas latin, ou qui en eſt tiré de loin, s'il vient de *corda, corda*, comme on le croit dans les vingt deux italiens il n'y en a pas un ſeul mot qui ne ſoit ſorti de racine latine. Car *accozzato*, qui ne le paroit guère, eſt compoſé de *ad*, et de *quatto.* Il eſt vrai qu'il en vient par translation; parceque *quatere*, hurter, ſecouer, frapper, n'a qu'un rapport éloigné avec joindre, aſſocier, accoſter. Cependant lorsque deux moutons *cozzano, cornu ſe feriunt*, ils ſe touchent, ſe joignent en quelque façon.

310) *Fragment II. Discours de Colocolo à ſes Araucans dans le ſecond chant du poëme d'Ercilla.*

Caciques del Eſtado defenſores,
Codicia de mandar no me convida
A peſarme de ver os pretenſores
De coſa que a mi tanto era debida;
Porque ſegun mi edad ya veis, Señores,
Que eſtoy al otro mundo de partida:
Mas el amor, que ſiempre os he moſtrado,
A bien aconſejaros me ha incitado.

Porque cargos honroſos pretendemos,
Y ſer en opinion grande tenidos,
Pues que negar al mundo no podemos
Haber ſido ſugetos y vencidos?
Y en eſto averiguarnos no queremos,
Eſtando aun de españoles oprimidos?
Mejor fuera eſta furia egecutalla
Contra el fiero enemigo en la batalla.

Analyſe. Codicia, de l'italien *cupidigia*, ſubſtantif tiré de *cupidus*. Mandar, du latin *mandare*, directement. Pesarme, tiré de *penſitare*, et en première origine de *pendere*, d'où derive le verbe *penſare*, *penſer*, mais ici *peſarme*, ſemble être pris dans le ſens de *crucciarmi*, *dolermi*, me plaindre. Ver os. *veder vi*, italien en lat. *vedere vos*, ſupprimant le *v*. Estoy, de *ſto*, *as*, avec l'épenthèſe de l'*e*, pour appuyer la double conſonne *ſt*. L'*y*, final paroit avoir été ajouté pour diſtinguer l'indicatif de ce verbe du pronom *eſto*, *iſto*. Otro, du provençal *autre*, et du latin *alter*. Cargos, *charges*, d'origine incertaine, quoique probablement derivé de *carrum*, nom celtique et latin. Haber sido, *avoir été*, l'Espagnol comme le François conjugue le verbe ſubſtantif *eſſe*, *être*, par l'auxiliaire *habere*, au reſte *ſido*, ne vient pas

Traduction par A. Voltaire.

„Caciques, illuſtres défenſeurs de la Pa-
„trie, le deſir ambitieux de commander n'eſt
„point ce qui m'engage à vous parler. Je ne
„me plains pas que vous diſputiez avec tant de
„chaleur, un honneur qui peut-être ſeroit dû à
„ma vieilleſſe, et qui orneroit mon déclin. C'eſt
„ma tendreſſe pour vous, c'eſt l'amour que je
„dois à ma Patrie, qui me ſollicite à vous de-
„mander attention pour ma foible voix. Hélas!
„comment pouvons-nous avoir aſſez bonne opi-
„nion de nous-mêmes, pour prétendre à quel-
„que grandeur, et pour ambitionner des titres
„faſtueux, nous qui avons été les malheureux

de *ſtare*, mais d'*eſſe*, dont l'Italien avoit fait *eſſuto*, et *ſuto*, qu'on trouve encore dans des auteurs du ſiècle de Leon X: de *ſuto*, l'Espagnol a fait *ſido*. AVERIGUARNOS, veut dire ici nous informer, nous aſſurer: *averiguar*, tout de même que *avverare*, italien, vient de *verus*. QUEREMOS, eſt *quaerimus*, latin; mais en espagnol *quiero*, tient ordinairement lieu de *volo*, je veux. EGECUTALLA, l'executer, l'effectuer, vient d'*exequi*, et du participe *executus*. L'Espagnol ſubſtituoit tantôt le *g*, tantôt l'*j*, à l'*x*, latin; l'academie a rétabli fort ſagement l'*x*, et écrit *executar*, comme *exemplo*, *exerçicio*. Il change encore aux moins pour la rime, l'*r* final de l'infinitif en *l*, comme l'Italien qui dit *vedella*, pour *vederla*. BATALLA, *batatlle*, eſt pris du latin *batuere*, dans toutes nos langues qui en ont fait *battere*, *battre*. LLEVA, probablement tiré d'*elevat*, quoique *llevar*, dans la langue espagnole, ait differentes ſignifications. SIN, *ſine*, latin, dont le François a fait *ſença*, et *ſans*, et l'Italien *ſenza*. ENTRAÑAS, la racine eſt *inter*, mais il eſt difficile de decider ſi ce nom vient du françois *entrailles*, ou ſi le François a été fait de l'espagnol. RESISTILLO, ſans

Que furor es el vueſtro, o Araucanos,
Que a perdicion os lleva ſin ſentillo?
Contra vueſtras entrañas teneis manos,
Y no contra el tirano en reſiſtillo?
Teniendo tan a golpe a los criſtianos,
Volveis contra voſotros el cuchillo?
Si gana de morir os ha movido,
No ſea en tan baxo eſtado, y abatido.
Volved las armas y animo furioſo
A los pechos de aquellos, que os han pueſto
En dura ſugecion con afrentoſo
Partido a todo el mundo manifieſto;
Lanzad de vos el yugo vergonzoſo;
Moſtrad vueſtro valor y fuerza en eſto:
No derrameis la ſangre del Eſtado,
Que para redimir nos ha quedado.

doute de *reſiſtere*, mais il paroit qu'en espagnol il regit l'acculatif non pas le datif comme en italien et en françois. Cuchillo, fait de *cultellum*, diminutif de *cultrum*, changeant *lt*, en *ch*, comme de *multum* on a fait *mucho*, ſup. P. III, Art. IX, §. 198. Gana, deſir, envie, volonté; ce nom paroit bien tiré du verbe *ganar*, quoique le rapport entre deſirer, ſouhaiter, et acquerir, ſoit un peu éloigné. Mais l'action ou la paſſion de *deſirer* eſt dans toutes les langues et plus dans les dialectes, exprimé par des mots tirés de loin. L'Italien *talento*, au lieu de *deſiderio*, *voglia*, dit auſſi *talento*, par un trope non moins forcé, *bajo*, et *baxo*, dont l'italien a fait *baſſo*, le François *bas*, le Portugais *beixo*, remplace ordinairement *ſub*, et *ſubter*, latins. Afrentoso, dérive d'*afrento*, *afront*, fait de *frons*, *frontis*, le Caſtillan change ſouvent l'o, en e, diſant *frente*, pour *ſronte hermoſo*; pour *formoſo*. Lanzad, *lanciare*, ſe dit en italien pour *jetter* loin avec *force*, verbe derivé un peu ſingulièrement de *lancea*. Le François en a fait

„ſujets et les eſclaves des Espagnols? Votre „colere, Caciques, votre fureur ne devroient-el- „les pas s'exercer plûtôt contre nos Tyrans? „Pourquoi tournez-vous contre vous-mêmes ces „armes qui pourroient exterminer vos ennemis, „et venger notre Patrie. Ah! ſi vous voulez pé- „rir, cherchez une mort qui vous procure de „la gloire. D'une main briſez le joug honteux, „et de l'autre attaquez les Espagnols, et ne ré- „pandez pas dans une querelle ſtérile les pré- „cieux reſtes d'un ſang que les Dieux vous ont „laiſſé pour vous venger. J'applaudis, je l'a- „voue, à la fiere émulation de vos courages.

elancer, s'elancer. DERRAMAR, *repandre, verſer,* eſt compoſé de la prépoſition de et de *ramus, branches,* comme *diramare,* italien dans l'une et l'autre langue, il eſt uſité métaphoriquement par le rapport qu'a toute choſe choſe qui ſe partage ſe repand en différentes parties comme les branches *(rami)* d'un arbre. REDIMIR eſt *redimere,* latin et italien; changeant l'*e,* bref en *i* long. C'eſt un ſynonyme de *rescatar,* et fait par contraction de *re adcaptare,* comme *rascàttare* italien et *racheter,* françois. QUEDADO, participe de *quedar,* qui ſignifie *laiſſer,* ſans que l'on donne un origine admiſſible de ce verbe.

311) *Fragment III. Les quatre premières ſtrophes d'une chanſon de Lope de Vega qui a pour titre „El triunfo de Amor.“*

Por la florida orilla
De un claro y manſo rio
De ſalvia y de verbena coronado,
Al tiempo que ſe humilla
Al planeta mas frio
Con templado calor el ſol dorado;
Libre, ſolo, y armado
De acero, olbido, y nieve
Paſaba peregrino
Ya fuera del camino
Del juvenil ardor que el pecho mueve;
Quando al ſalir Apolo,
Un niño vi venir desnudo y ſolo.
Rubio el cabello de oro,
Con una cinta preſo
Que los hermoſos ojos le cubria,
Y como Alarbe o Moro
De graviſimo peſo
Un carcaz que del cuello le pendia,
Y como quien vivia
De ſaltear los hombres
Un arco pueſto a punto:
Mas quando le pregunto,
Que me diga ſus titulos y nombres,

Trad.

Note étymologique. Orilla, *bord, rivage,* fait d'*ora,* latin. Manso, paroit tiré de *manſuetus;* mais l'Espagnol l'attribue à des êtres inanimés. Olbido, fait ſur métatheſe d'*oblivio,* ſyncope d'*obliviato,* lat. barb. Pecho, de *pectus,*

Trad. Sur la rive couverte de fleurs d'un ruiſſeau clair et paiſible orné de ſauge et de verveine dans le temps que le ſoleil doré avec une chaleur temperée cede la place au planete plus froid; libre, ſeul et armé d'acier, d'oubli, et de neige, déjà hors du chemin de l'ardeur orageuſe de la jeuneſſe, je paſſois tout ſeul quand au lever du ſoleil je vis venir un enfant nu et ſeul. Cheveux blonds comme l'or, ceint d'un bandeau qui lui couvroit les beaux yeux, et tel qu'un Arabe et un Maure, ayant ſuſpendu au col un carquois fort peſant, et comme quelqu'un qui vient avec l'arc bandé pour attaquer les hommes: mais lorsque

tus, poitrine, changeant *ct* en *ch,* comme nous avons vu. Niño, tout propre Espagnol, fait par une ſorte d'onomatopée, parceque ce mot prononcé ſemble déſigner quelque choſe de petit et de mignon. Desnudo, *nu;* l'Espagnol ajouta la particule *des* à *nudo* latin et italien, quoiqu'il ait retenu ce dernier tout ſimple. Alarbe, fait par ſyncope d'*alarabe,* ou par metathéſe de *l'arabe,* transporté de l'eſpèce au genre; les Espagnols apellent *alarbe,* tout homme barbare et ſauvage; c'eſt pourquoi le traducteur lui ſubſtitua le nom de Scythe. Carcaz, que l'académie écrit *carcax,* ſubſtituant *x* à *z,* eſt le nom dont le François a fait *carquois,* ſubſtitué au latin *faretra.* Ce nom paroit venu de l'Arabe; puisqu'on n'en voit point de trace dans le latin ni dans le gothique. Le peuple italien ne ſachant à quoi attacher la première partie du mot *car,* la changea en *tur,* et fit *turcaſſo,* s'imaginant que pouvoit être une choſe venue des *turcs,* tout comme de *Taliemptum* il a fait *Tagliamento,* parceque ce mot *taglia* lui étoit plus facile à articuler, ayant déjà formé pluſieurs mots dont ce *tagli* étoit la baſe. Apacible, eſt le même mot que *paiſible,* avec l'addition de l'*a* au commencement, très fréquente dans la langue espagnole. Il a pourtant un rapport materiel et in-

Respondeme arrogante,
Niño en la viſta, y en la voz gigante:
Yo ſoy aquel que ſuelo
Con apacible guerra,
Con alegre dolor y dulces males,
Desde el ſupremo cielo
Haſta la baxa tierra
Herir los dioſes, hombres, y animales.
Trasformaciones tales
Jamas Circe las ſupo;
Porque un hechizo formo,
Con que mudo y trasformo,
Qualquiera ſer que de mi fuego ocupo,
Y al alma, que condeno,
La hago yo vivir en cuerpo ageno.
Facil tengo la entrada,
Dificil la ſalida,
Ablandame el desprecio, y canſa el ruego:
Ni hay alma tan helada,
O en piedra convertida,
Que no enternezca mi amoroſo fuego.
Por eſo rinde luego
Las armas arrogantes
De que vas victorioſo;
Que el rayo mas furioſo
Se templa con mis flechas penetrantes,
Y lloran mis agrabios
Igualmente los fuertes y los ſabios.

tellectuel avec *placido*, latin et italien. HASTA, jusque, fait de *hactenus*, ſup. P. III, Art. VII, §. 174. SUPO, de *ſapuit*, il *ſçut*, formation ordinaire et réguliere du préterit en espagnol, comme *hubo*, *tuvo*, *habuit*, *tenuit*. JAMAS, jamais *giammai*, tous faits de *jammagui*. HE-

je lui demande ſes titres et ſes noms, il me répond avec arrogance, avec l'air extérieur d'un enfant et la voix d'un géant: je ſuis celui qui avec une guerre paiſible, avec une douleur joyeuſe, et des maux doux, depuis le haut ciel, jusqu'à la baſſe terre, je ſuis accoutumé a bleſſer les dieux, les hommes et les animaux. Jamais Circé ne ſut faire de pareilles transformations; car je forme un charme par le quel je change et je transforme quiconque eſt ſaiſi de mon feu, et je fais vivre dans un corps étranger l'ame que je condamne. J'entre facilement, et j'en ſors difficilement. Le mépris me flatte, les prières me fatigent; nulle ame eſt ſi glacée ni dure comme pierre que mon feu ne l'attendriſſe. Rends donc promptement les armes, par les quelles tu crois vaincre. Car la foudre la plus furieuſe et moins forcé avec mes flêches etc.

chizo, fait de *factitius*, changeant *fact* en *hech*, ſup. P. I, Art. IV, 27, et *tio*, en *zo*. Ageno, pour *alieno*, changement peu ordinaire de *li* dans la ſeule conſonne *g*. Salida, *ſortie*, translation fréquente dans l'espagnol d'une ſignification a une autre qui paroit l'oppoſée; comme *ſalire*, pour *exire*; *ſacare*, pour *eruere*, *extrahere*. Ablandame, du latin *blandum me facit*. Cansa, j'en ignore fr. l'étym. Ruego, verbal de *rogare*. Helada, *gelata*, *gelée*, glacée, changeant le *g* en *h*. Enternezca, pris de l'italien *intenerisca*, *attendriſſe*. Luego, ſoudainement pris de *e loco*, dont le Latin fit *illico*, qu'on diſoit au lieu d'*extemplo*, *ſtatim*, *ſubito*, d'abord. Dans ces cinquante deux vers il n'y que cinq mots qui ne viennent pas du latin, *caminò*, *niño*, *carcaz*, *guerra*, *flechas*. Il y en a deux *pregunto*, et *ablandame*, qui ne ſont pas reſtés à l'italien ni au françois. On y remarque d'ailleurs des

312) *Fragment IV. Sonnet de Camoens.*

Em quanto quiz Fortuna que tiveſſe
Esperança de algum contentamento,
O goſto de hum ſuave penſamento
Me ſez que ſeus effeitos eſcreveſſe.
Porem temendo Amor que avizo deſſe
Minha eſcritura a algum juizo izento,
Escureceo-me o engenho c'o tormento,
Para que ſeus enganos naõ diſſeſſe.
Oh vos, qu'Amor obriga a ſer ſugeitos
A diverſas vontades, quando lerdes
N'um breve livro caſos taõ diverſos,
Verdades puras ſaõ, e naõ defeitos;
E ſabei, que ſegundo o amor tiverdes,
Tereis o entendimento de meus verſos.

exemples de toutes les mutations régulieres que la prononciation caſtillane a fait dans les mots venus de l'Italie.

Note. Camoens n'a pas pu ſe former comme poëte épique ſur les auteurs italiens, puiſqu'il compoſa la *Luſiade* avant que le Taſſe eut donné au public la *Jéruſalem délivrée*, et les deux poëmes antérieurs de Bojardo et de l'Arioſte ne lui ont pas non plus ſervi de modèle, ſi ce n'eſt peut-être pour l'emploi des Huitains, c'eſt-à-dire des ſtances de huit en vers rimés. L'*Italia liberata* du Triſſin, imitation trop ſervile de l'Iliade d'Homère, ne lui ſervit pas non plus pour la conduite de ſon poëme; ce ne fut par conſéquent que l'Enéïde de Virgile qu'il imita dans la compoſition de ſon poëme. Auſſi les Portugais trouvent que ſon ſtyle tient beaucoup du caractère de la langue latine, et que par cette raiſon la Luſiade eſt beaucoup moins goutée, moins lue que ne ſont ſes poëſies lyriques. J'ai ſous les yeux les trois volumes qui contiennent tous les ouvrages de ce poëte célèbre (de l'édition de 1772 in 12) qu'un portugais m'a cédée, le ſecond où ſe trouvent les poëſies ly-

Trad. In quanto il deſtin volſe ch' io aveſſi,
Speranza d'alcun contentamento,
Il guſto d'un ſoave penſamento,
Mi fè che ſuoi effetti ſcriveſſi.
Ma temendo amor che aviſo deſſe
Mia ſcrittura ad alcun giudice eſente,
Oscurommi l'ingegno col tormento,
Aſinchè ſuoi inganni non diceſſi.
O voi che obliga amor a ſtar ſoggetti
A diverſi voler quando vedrete
In breve libro caſi ſi diverſi,
Verità pure ſono, e non errori;
Sappiate que conforme all' amor voſtro
Avrete intelligenza di miei verſi.

riques, ſonnets, chanſons, odes, églogues, eſt uſé de telle manière qu'à peine les feuillets tiennent enſemble, tandis que le premier qui contient la Luſiade, paroit encore neuf. Comme il eſt ſûr par conſéquent que le ſtyle de la partie lyrique eſt plus conforme au génie de la langue portugaiſe, je rapporte ici une pièce du genre dans le quel il eſt très certain qu'il imita le Pétrarque et probablement auſſi le Sannazzare, Bembo, Coſtanzo. QUIZ, prétérit défini de *quer*, vouloir. TIVESSE, imparfait de *ter*, fait par contraction de *tenère*, qui en espagnol et en portugais tient lieu du verbe *avoir*. FEZ, répond au latin *fecit*, *il fit*. POREM, eſt l'adverbe *pero* espagnol, formé de *per* et *hoc*: le Portugais change ſouvent l'o en *e*, et dit auſſi *elle*, pour *ello*, *il*. JUIZO, tiré de *judice*. IZENTO, au lieu *d'eſente*, italien, exempt, libre, non captif *(de l'amor)*. ESCURECEO, *obſcuravit*, *oscurò*, italien. ENGENHO d'*ingenium*, changeant comme le François et l'Espagnol l'*i* en *e*, lorsqu'il eſt ſuivi de la conſonne *n*. ENGANOS, perfidie, tromperie, eſt ici le ſeul mot qui dans ce ſonet ne vient pas du latin.

313) *Fragment V. Six ſtances du chant IX de la Luſiade du méme poëte.*

De longe huma ilha viraô fresca e bella,
Que Venus pelas ondas lha levava,
Bem como o vento leva branca vella,
Para onde a ſorte armada ſe enxergava;
Que porque naô paſſaſſem, ſem que nella
Tomaſſem porto, como deſejava,
Para onde as naos navegaô, a movia
A Acidalia, que tudo emfim podia.
Mas firme a fez, e immovel, como vio,
Que era dos nautas viſta e demandada,
Qual ficou Delos, tanto que pario
Latona Febo, e a Deoſa à caza uſada.
Para là logo a proa o mar abrio,
Onde a coſta fazia huma enſeada
Curva, e quieta, cuya branca aréa
Pintou de ruyvas conchas Cytherea.

Analyſe. Huma ilha, *una isle,* du latin *una inſula.* Pelas, *per las.* Lha, c'eſt l'Italien *la.* Levava, du latin *levabat,* mais dans le ſens de *ferebat,* portoit. Branca, ainſi que *blanche* et *bianca,* pris de l'allemand *bleich,* ou *blak.* Vella, *voile;* le Portugais double quelques fois la conſonne au milieu du mot, tandis qu'ailleurs il la ſupprime. Para, même mot que *par* françois ne vient pas du grec παρα, mais du latin *per,* changeant l'*e* en *a,* comme dans *parfait,* qui eſt fait de *perfectus.* L'accent de la haute Italie change auſſi l'*e* en *a.* On dit *vard* pour *verde, paſs* pour *peſce.* A forte, au lieu de *la* le Portugais dit *a,* mais à avec l'accent eſt l'italien *alla,* et le François *à la.* Enxergava; le verbe *enxergar* répond à l'italien *ſcorgere,* dont il eſt peut-être tiré, s'il ne l'eſt pas plus probablement du latin *cernere,* en y ajoutant la prépoſition *en,* et changeant le *c* en

Trad. Per l' onde ſalſe con la man ſoave
Piena d'amor la Diva Citerea,
Qual ſuole il vento ſpingere una nave,
A noto una bell'iſola ſpingea.
Dopo un viaggio sì nojoſo e grave
Vuol dar ripoſo al Luſitan la Dea,
E inverſo loro va correndo in fretta
Con in man la vaghiſſima iſoletta.
A i naviganti discoprì l'aurora
L'iſola, che repente in mezzo a l'acque
Ferma reſtò, qual Delo fin d'allora
Che da Latona il biondo Apol vi nacque:
Volſero toſto con piacer la prora
Verſo la coſta, che più loro piacque,
Dove la Diva ſparſe a mano piena
Roſſe conchiglie sù la bianca arena.

x, comme dans *inſerere*; dont le Portugais a fait *enxertar*, l'Italien *inneſtare*, le François *enter*. Tomassem, *priſſent*; *tomar*, en portugais comme en espagnol, peut-être tiré de τεμνειν, *couper, trancher*, mais pris dans la ſignification de prendre; on dit prendre une part, comme on dit en françois *partager*. Como eſt exactement l'Italien *come*, dans le ſens de *quando*, et fait non pas de *quomodo*, mais de *cum*, par l'apui d'une voyelle finale. Acidalia, ſynonyme de *venus*. Tudo, *totum*. Emfim, *infine*. Mas firme a fez, etc. tous les mots dans ces deux vers ſont purement latins, italiens et françois, hormis *mas*, qui dans l'italien ni dans le François n'a pas retenu le ſens de *magis*, comme en espagnol et en portugais. Le voici avec les autres exactement: *magis firmam illam fecit, et immobilem, cum vidit quod erat de (ab) nautis viſa, et demandata*; ce dernier mot eſt latin barbare dans le ſens qu'il a ici, et généralement dans toutes les langues ſorties de la latine. Fez, eſt pris de l'italien *fece*, et non pas

Tres fermoſos outeyros ſe moſtravaõ
Erguidos com ſoberba gracioſa,
Que de gramineo esmalto ſe adornavaõ
Na fermoſa ilha alegre e deleitoſa:
Claras fontes e liquidas manavaõ
Do cume, que a verdura tem viçoſa;
Por entre pedras alvas ſe deriva
A ſonoroza lympha fugitiva.

N'um valle ameno, que os outeyros fende,
Vinhaõ as claras agoas a juntarſe,
Onde huma meſa fazem, que ſe eſtende
Taõ bella, quanto pode imaginarſe:
Arvoredo gentil ſobre ella pende,
Como que prompto eſtà para emfeitarſe,
Vendoſe no criſtal resplandecente,
Que em ſin o eſtà pintando propriamente.

directement du latin *feeit*, ni du vieux françois *feit*, qui à la longue devint *fit*; ce mot *fez* répondit auſſi au nom latin *fex*, *fecis*, lie; c'eſt un de ces mille mots, que le François n'a pas retenus. QUAL, de même que *quale*, italien, eſt pris adverbialement à la place de *ſicut*. FICOU, préterit de *ficar*, qui a dans le portugais une ſignification différente de celle de *ficcare*, et *ficher*, italien et françois; car il ſignifie *demeurer*, *reſter*, et répond préciſement à l'italien *ſtare*. LA CAZA, en italien *la caſa*, que la baſſe latinité ſubſtitua à *domus*, maiſon; car *caſa*, en bon latin, ſignifioit une *hute*, une chetive, ou petite maiſon. USADA, derivé d'*uſus*, participe de *utor*: le François n'a pas conſervé ce nom dans le ſens qu'il a dans les autres idiomes, et qui dans l'italien eſt ſynonyme de *ſolita*, accoutumée. ABRIO, comme *pario*, et *vio*, ſont les prétérits des verbes *aperire*, *parere*, *videre*, qui dans trois conjugaiſons différentes ſont formés de la même manière; au lieu que l'Italien et le Latin les formèrent différem-

Alzano il verde capo sù la coſta
Di tenera gramigna coronate
Tre collinette meſſe a bella poſta
Per far quelle contrade più beate:
L'onda, che indietro nascevi nascoſta,
Per tortuoſe ſtrade inargentate
Romoreggiando ſcende fuggitiva
Sparſa in ruſcelli, ſin che al baſſo arriva.

Amena valle, a cui gentil contorno
Fan le colline, que' ruscei cadenti
Ràccoglie in ameniſſimo ſoggiorno,
Dove in un lago fermanſi contenti:
Arbori mille a la laguna intorno
Stan con le cime in verſo lei pendenti,
Quaſi guardando nel criſtal sì vago
Chiara e perfetta la lor bella immago.

ment. Enseada, goulphe, mot tiré de *in ſinus (maris)*; la baſſe latinité en a fait peut-être *inſineata*. Cuja, de *cujus, cuja, cujum*, latin, *du quel*, de la quelle, pronom relatif que le François remplace par *dont*, pris de *donde* italien, ou de *de unde*, latin. Pintou, paſſé défini ou prétérit de *pintare*, tiré de *pingere*, qui au participe faiſoit *pinctum* et *pictum*; de *pinctum* l'Espagnol, le Napolitain, le Portugais ont fait *pintar*. Ruyvas, du latin *rubras, rubeas*, rouges. Area, du latin et italien *arena*, ſupprimant le *n* entre deux voyelles. Fermosos, du latin *formoſus*, dont l'Espagnol a fait *hermoſo*. Outeiros, *collines*. Ce nom qui ſignifie proprement *hauteurs*, derive d'*alto*, dont le Provençal comme le Piémontois avoient fait *auto*: l'*au* fut facilement changé en *ou*, et de là *outero*, et *outeiro*, élevation: *hauteur* n'a pas d'autre origine, ſi ce n'eſt qu'on apuya le diphtongue initial d'un *h*; comme on a fait dans *huile*, et *huit*, tirés d'*oleum*, et octo. Erguidos, *erectos, eretti* italien, *érigés, élevés*, Soberba, *ſuperbia*, ſubſtantif. Graminho, pur la-

Mil arvores eſtaô ao ceo ſubindo
Com pomos odoriferos e bellos:
A larangeyro tem no fruyto lindo
A cor, que tinha Daphne nos cabellos:
Encoſtaſe no chaô que eſtà cahindo
A cidreira co' os peſos amarellos:
Os fermoſos limoês allì cheyrando,
Eſtaô virgineas tetas imitando.

Os arvores agreſtes, que os outeyros
Tem com frondente coma ennobrecidos,
Alamos ſaô de Alcides, e os Loureyros
Do louro Deos amados e queredos;
Mirtos de Citherea cos pinheyros
De Cibele, por outro ámor vencidos:
Eſtà apontando o agudo cypariſo,
Para onde he poſto o etereo Paraiſo.

tin derivé de *gramen*. ESMALTO, *email*, pris de l'allemand *ſchmelzen*. S'ADORNAVAÔ, *Je adornabant in illa formoſa inſula, et alacri, et delectoſa, clarae fontes, et liquidae manabant;* tous mots paſſés dans les trois langues italienne, françoiſe et espagnole. DELEYTOSA, comme l'Italien *dilettoſa*, ne différe que par ſa formation du françois *delectable;* mais l'Italien dit également *dilettoſo, dilettevole*, et *dilettabile*. Le ſeul verbe MANAVAÔ, qui eſt dans le ſens propre du latin *manare, ſortir, couler*, n'a pas été conſervé ſimple dans les autres idiomes; mais il y paſſa dans une ſignification un peu figurée et avec la prépoſition *e*, pour *ex*, dans *emaner, emanation*. DO CUME, de *culmine du ſomme*. VERDURA, tout pur italien, derive de *viridis*. TEM, tient de *tenet*, qui a comme dans l'espagnol remplacé *habet*. VIZOSA, pris de l'italien *viſtoſa*, ſynonyme de *bella*. POR ENTRE, en italien *per entro*, ces deux vers ſont compoſés également de mots latins parmi les quels ALVAS, pris d'*albus*, latin n'eſt pas reſté ni au françois ni à l'italien excepté

Leggiadri i pomi col ſoave odore
Allegre fan le terre lor vicine:
Risplende ne l'arancio il bel colore,
Che fe di Dafne sì pregiato il crine:
I gravi cedri tinti di pallore
Soſtien la pianta con le braccia chine:
Belli i limoni pendono fragranti,
A poppe verginali ſimiglianti.

Silveſtri piante van coprendo a gara
L'alte colline di frondoſo ammanto:
Vedeſi l'olmo d'Ercole, e la chiara
Fronda del lauro ch'è d'Apollo il vanto,
E la mortina a Venere sì cara,
E il pino amato da Cibele tanto;
Vedeſi alzare inverſo al cielo acuta
Il bel cipreſſo la ſua punta irſuta.

dans *albori*, quand ou dit *i matutini albori*, pour dire la lueur du matin. J'ajoute encore les deux vers ſuivans du huitain ou ſtance LIX pour y remarquer un ſeul mot.

Abre a romã moſtrando a rubiconda
cór com que tu, roby, teu prezo perdes

En italien. *S' apre la melagrana rubiconda*
vincendo nel color quel dei rubini.

Romã, ſignifie en portugais *melagrana*, ſans doute parceque ceux qui la nommoient ainſi en avoient vu dans leur voyage à Rome; c'eſt par la même métonymie que le Portugais et le vieux italien apellent *Romeiro*, et *Romeo*, le *pelerin*, c'eſt-à-dire parceque les *pelerinages* les plus fréquens avoient la ville de Rome pour objet. L'Italien de ſon coté apelle les Oranges *portogalli*, parce le meilleurs que l'on connut anciennement venoient du Portugal.

Note. J'ai mis a coté de l'original de ces ſix ſtances la traduction qu'en a faite M. Jean François Masdeu dans

314) *Fragment VI. Extrait de l'épitre dédicatoire que Fra Louis de Leon a miſe à la téte de ſes oeuvres poétiques et que M. Masdeu a rapporté dans le premier volume de ſon recueil de poéſiés de vingt deux auteurs espagnols imprimé à* 1786.

„De lo que yo compuſe juzgará cadauno á „ſu voluntad. De lo que es traducido, el que „quiſiere ſer juez, pruebe primero que coſa es „traducir poeſias elegantes de una lengua es„traña á la ſuya ſin añadir ni quitar ſu ſenten„cia, y con guardar quanto es poſible las figu„ras del original y ſu donaire, y hacer que ha„blen en caſtellano y no como eſtrangeras y ad„venedizas, ſino como nacidas en él y naturales. „No digo, que lo he hecho yo, ni ſoy tan ar„rogante; mas helo procurado hacer, y así lo „confieſo. Y el que dixere que no lo he alcan„zado, haga prueba de ſi, y entonces podrá ſer „que eſtime mi trabajo mas.“

le premier volume d'un choix de poeſies espagnoles traduites par lui même en langue italienne (imprimé à Rome en 1786), puisqu'elle m'a paru auſſi bien écrite en italien et non moins conforme à l'original, que l'eſt une autre que j'ai ſous les yeux de tout le poëme faite en Sardaigne par un anonyme piemontois et imprimé à Turin en 1772. Je crois devoir ajouter ici que ſi, ſans être engagé à traduire en vers et en rimes, on veut traduire ces ſtances que l'on vient de voir, et même toute la Luſiade en italien, on pourroit aiſément le faire avec des mots et des phraſes qui ne différoient du portugais, que par l'ortographe et en origine par la différence de la prononciation, dont l'écriture eſt une ſuite.

Trad. De ce que je compoſai chacun jugera à ſa volonté. De ce qui eſt traduit, que celui qui voudroit être juge eſſaye premierement ce que c'eſt que traduire poëſies élegantes d'une langue étrangère dans la ſienne, ſans rien ajouter ni ôter au ſentiment, et conſervant autant qu'il eſt poſſible les figures de l'original et ſa grace; et faire en ſorte qu'elles parlent en caſtillan, non pas comme étrangères, et mais comme innées et naturelles. Je ne dis pas que je l'ai fait, et je ne ſuis pas ſi préſomptueux. Mais j'ai tâché de le faire, je l'avoue; celui qui dirait que je n'y ai pas réuſſi, en faſſe par ſoi-même l'épreuve, et alors il pourra peut-être eſtimer d'avantage mes traductions.

Analyſe. Il n'y a dans le texte espagnol que le ſeul mot *alcanzado,* participe paſſif d'*alcanzar,* qui n'eſt ni latin, ni italien, ni d'aucune des langues du Nord, et qui doit être pris de l'arabe, et remplace les verbes latin *aſſequi, obtenere,* il n'y a non plus que l'adverbe *entonces,* fait d'*in,* et *tunc,* qui n'eſt reſté ni au françois ni à l'italien. Le nom *donaire* paroit tiré du provençal, qui certainement l'avoit fait de *donarium,* verbal de *donare;* mais on s'en ſervi dans une ſignification différente de celle que *donarium* avoit dans la baſſe latinité. Tout le reſte eſt tellement conforme à l'italien qu'on pouroit l'y transporter ſans y changer ni déplacer un ſeul mot. Mais par la richeſſe de la langue on pouroit le traduire presqu'auſſi fidelement en y ſubſtituant tout d'autres mots ſans qu'il y en reſta un cinquième un dixième de mots qu'on auroit employé dans la traduction précédente. Voici par exemple comment M. Masdeu même a traduit le premiers lignes de ce fragment: *de' miei componi nimenti giudichi pure ognumo come vuole.*

ARTICLE XXV.

Coup d'oeil ſur les variations qu'a éprouvées la langue angloiſe depuis la conquête des Normans, ſuivi de quelques fragmens de divers auteurs.

315) Quand on conſidère la nature, le génie les progrès même de la langue angloiſe, on eſt étonné de voir qu'elle ſe ſoit rendue propre à tous les genres de l'éloquence et de philoſophie, au point de ſe meſurer avec la langue italienne pour la richeſſe, et avec la françoiſe pour la préciſion. Le Latin ne domina jamais dans cette isle auſſi généralement qu'il avoit dominé en Italie, dans la France méridionale, et en Espagne; et il n'eut jamais en Angleterre ſon vrai caractère et ſa pureté. Quand Conſtance père de Conſtantin ſoumit les Brétons à l'empire romain, la langue latine étoit corrompue; et à peine pouvons-nous concevoir quel étoit le langage de la nation quand les Anglo-Saxons et les Danois ſe rendirent maitres de cette isle.

316) Si après le règne d'Alfred la Brétagne n'avoit pas été de nouveau envahie, elle auroit probablement conſervé en gros le langage tel qu'il étoit de ſon tems; et les ouvrages de ce prince illuſtre ſeroient un tréſor pour les vocabulaires anglois. Mais les Normands mêlèrent leur langue avec l'anglo-ſaxonne, et gatèrent celle qu'on parloit au tems d'Alfred. Elle fut encore plus mêlée et embrouillée par

les guerres qu'on fit en Flandre et en France. La prononciation angloiſe qui ſemble faite pour les monoſyllabes, devoit rendre difficile l'inflexion des verbes ſans laquelle une langue eſt toujours barbare. Cependant celle du peuple, quelle qu'elle ſoit, doit à la fin trouver place dans les livres, malgré les efforts que font les gens de lettres pour conſerver l'uſage des langues qu'ils appellent ſavantes. Ce qu'il y a de difficile, c'eſt d'exprimer par l'écriture les ſons que le peuple prononce, et d'accoutumer le peuple à tirer des ſignes écrits, les ſons qu'il prononce ou qu'il entend. Cette difficulté étoit encore plus grande pour les Anglois que pour les autres Gaulois, et les Germains qui comme les Anglois ſe ſervoient des caractères latins pour exprimer des mots originairement barbares. Même aujourd'hui les termes anglois offrent à l'oreille un ſon extrêmement différent de celui que l'écriture repréſente à ceux qui ont appris à lire dans les pays qui ont fourni aux Anglois les caractères qu'ils peignent en écrivant. Ce pas ſi difficile avoit pourtant été franchi dès avant le ſiècle où vécut Chaucer qui fixa la première époque non ſeulement de la poëſie, mais de la littérature angloiſe nationale; car pour des auteurs qui écrivirent en latin, il y en avoit eu pluſieurs d'un très grand mérite. Chaucer presque ſeul a été pour les Anglois ce que Dante, Pétrarque et Bocace ont été pour les Italiens, quelque grande que ſoit la différence entre ſa langue et celle des anglois modernes.

317) Au ſurplus l'anglois de Chaucer n'eſt

pas plus divers de celui de Dryden et de Pope que le françois de Villon l'eſt du ſtyle de Racine et de Boileau; quoique Chaucer n'ait pas formé ſon ſtyle ſur des poëtes antérieurs, dont on n'en connoit aucun, comme Villon et Marot en avoient eu pluſieurs, ſans même compter les Troubadours. Mais Villon eut incontinent après lui des écrivains tant en poëſie qu'en proſe qui ont cultivé ſoigneuſement et non ſans ſuccès la langue françoiſe; au lieu que entre Chaucer et Shakespeare qui fixe la ſeconde époque, la littérature angloiſe n'a rien fait qui ait mérité les régards publiques et de la poſtérité Gower et Lydgate qu'on regarde comme des élèves de Chaucer, ſont peu d'exception. Plus d'un ſiècle et démi s'écoula depuis l'an 1406 dans lequel Chaucer mourut jusqu'à la naiſſance de Shakespeare (en 1560) ſans qu'aucun auteur anglois ait produit dans ſa propre langue un uvrage digne de quelque attention. Les guerres civiles dont l'origine date préciſement à l'année de la mort de Chaucer en furent ſans doute la première cauſe. Le règne tranquille et heureux de Henry VII quoique favorable aux lettres et aux arts ne produiſit rien en langue vulgaire; et ſous Henry VIII ſon ſucceſſeur il ſe fit encore moins.

318) L'esprit théologique de ce monarque fut plus contraires aux belles lettres en Angleterre ſous Henri VIII, qu'en Espagne ſous Charles V et Philippe II, et qu'enſuite en France ſous Louis XIV. La controverſe ſe changea chez Henri VIII en jalouſie de métier, et le rendit plus

plus féroce par ſa tyrannie. Il défendit les repréſentations des myſteres, et il ſoumit à des peines temporelles ceux qui liſoient l'écriture ſainte traduite dans la langue du pays. L'hiſtoire et la philoſophie furent réduites au ſilence par pluſieurs raiſons. Cependant l'exemple des Italiens, celui des Espagnols, et celui de leurs voiſins les François, excitoient puiſſamment les Anglois à cultiver leur langue. Avant la moitié du ſeizième ſiècle Roger Asham avoit fait en Angleterre, pour encourager cette étude, plus que Pierre Ramus ne fit en France, et avoit en cela prévenu Henri Étienne. Asham publia des ouvrages en anglois; et ſans offenſer les autres nations par des comparaiſons odieuſes, il ſe contenta de prouver qu'on pouvoit faire en anglois tout ce que l'on croyoit néceſſaire de faire en latin *). Edouard VI, qui n'avoit ni l'ambition ni la jalouſie théologique de ſon pere Henri VIII, ſuivit l'exemple des Luthériens, et permit à tout le monde indiſtinctement de ſe ſervir de la Bible traduite en langue nationale, et favoriſa la littérature angloiſe en bien d'autres choſes. Le règne de Marie, trop court au gré des catholiques, et pas aſſez court au gré des ſectateurs des nouvelles doctrines, ne dérangea pas beaucoup l'acheminement que ſon frère Édouard avoit fait prendre à la littérature angloiſe. Du temps de cette reine on vit paroître des ouvrages conformes à ſon goût pour la religion. On

*) Préface au Toxophilus, London 1545, dans Warton, Tom. III. Sect. 37.

imita, non les poéſies érotiques du Pétrarque, mais la mélancholique comédie de Dante. Thomas Sackville ſongea le premier à compoſer le fameux miróir des magiſtrats; et Baldwin et Ferrer continuèrent cet ouvrage *). La faveur dont jouit Sackville durant le règne d'Éliſabeth, mit ſon livre à la mode: et la littérature angloiſe eut alors beaucoup de cours à tous égards. La jeune reine avoit bien étudié pendant qu'elle étoit génée ſous le gouvernement précédent; mais elle ne ſe piquoit ni de latin ni de théologie **). La traduction angloiſe de la ſainte écriture fut cependant permiſe, et devint auſſi commune que l'étoit la Vulgate dans les pays catholiques ***). De cette manière on fit aiſément paſſer dans la langue angloiſe pluſieurs termes latins, et on en conſerva pluſieurs autres qui ſe ſeroient perdus ****).

319) La proſe fut cultivée bien plus tard encore que la langue poëtique, quoique ce qu'on écrivit dans le tems de Shakespeare n'étoit certainement pas tout en vers. Les premiers ouvrages en proſe que l'on voit propoſés comme

*) Warton, Tom. III. Sect. 30. pag. 209.

**) Dédicace au roi Jaques I.

***) La traduction de la bible fut plus ſujette aux viciſſitudes en Angleterre qu'ailleurs, en commençant par celle que fit Wickleff, et venant à celle de Tindall, qui fut brûlée par les mains du bourreau ſous Henri VIII. Enſuite elle reparut; puis elle fut de nouveau défendue; enſuite refaite ſous Édouard, et corrigée ſous Éliſabeth et ſous Jacques I. Après ſon règne, elle n'a plus ſouffert d'oppoſition, ni preſque de changement.

****) Warton, Tom. III. Sect. 23. pag. 205.

modelles de bon ſtyle anglois, ſont de Tillotſon Archeveque de Cantorbery et du chevalier Temple, qui tous deux n'ont commencé à paroître qu'un ſiècle après Shakespeare. Il eſt vrai pourtant qu'un auteur anglois très illuſtre á d'autres égards, ſavoir Bacon de Verulame, écrivit dans ſa langue maternelle ſur un ſujet bien différent de ceux ſur les quels s'étoient exercés d'autres écrivains en langue vulgaire; c'eſt l'hiſtoire du règne de Henri VII, dont nous rapporterons ci-après quelque paſſage. Nous donnerons ici d'abord une vingtaine de vers de Chaucer tirés du petit poëme intitulé *The doctoures Tale,* conte du docteur *).

*) Le mot Doctoures, qui dans le langage moderne ſeroit *doctor's,* nous prouve que les Anglois ont pris la plus part des mots françois du dialecte Gascon, où l'*or* italien et latin n'étoit pas changé en *eur,* mais en *our.* Le François pariſien et Picard n'a retenu cette terminaiſon en *our,* ſubſtituée à *or,* latin, que dans le ſeul nom d'*Amour.*

Ce petit poëme de Chaucer ſe trouve dans l'excellent ouvrage de Mrs. Nolte et Ideler intitulé Handbuch der Englischen Sprache und litteratur, c'eſt-à-dire, *Manuel de langue et littérature angloiſe,* Tom. 2, pag. 5 et ſuiv. de la ſeconde édition Berlin 1802.

320) *Fragment I. tiré de Chaucer.*

Ther was, as telleth Titus Livius,
A knight that cleped was Virginius,
Fulfilled of honour and worthineſſe,
And ſtrong of frendes, and of gret richeſſe.
This knight a doughter hadde by his wif;
No children had he mo in all his lif.
Faire was this maid in excellent beautee
Aboven every wight that man may ſee,
For Nature hath with ſoveraine diligence
Y-formed hire in ſo gred excellence,

Analyſe. THER, adverbe local pris du danois *der*, ou du flamand *daer*, repond à *vi* de l'italien, qui quoique tiré d'*ibi*, latin, a dans pareils cas une ſignification un peu différente: car lorsque l'on dit; *vi fu un uomo mandato da Dio*, cet adverbe ou pronom eſt de ſurabondance. Car il n'eſt pas dans le Latin ni dans le grec; et une traduction françoiſe n'ajouteroit pas l'*y*, qui eſt l'*ivi*, et *vi*, italiens. *Ther* a ici la même valeur exactement. TELLETH, l'inf. de ce verbe ne diffère du danois *daler*, et de l'allemand *zählen*, que par les changements ordinaires des élemens; il ſignifie *narrer*, ou *conter*. KNIGHT, eſt l'all. *Knecht*, et le Ruſſe *knes*. CLEPED, participe de *call*, derivé *καλεω*, *voco*, apellé. WAS, en all. *war*, *erat*, lat. FULFILLED, bien rempli; espèce de pléonasme, puisque *ful*, et *filled*, ſignifient également plein. STRONG, fort, puiſſant, mot teutonique. OF, article du génitif tiré d'*αφ*, ou d'*απο*. FRENDES, plurier de *frend*, eſt en allemand *Freund*. GRET, anciennement on écrivoit *gret* au lieu de *great*, qui eſt l'adj. *groot* du flamand, et *groſs* du haut allemand. RICHESSE, pur françois. WORTHINESSE, derive de *worth*, valeur, et répond au latin barb. *valentia*. DOUGHTER, eſt le Gothique Teutonique *Dochter*, pris du grec *τυγατης* (P. II, §. 126. 152.) HADDE, en allemand *hatte*, *eut*, ou *avoit*. BY, eſt *bei* goth. qui répond à huit ou dix prépoſitions

Traduction litterale en italien.

Vi fu, come narra Tito Livio, un gentiluomo che chiamato era Virginio ben fornito d'onore e di valore, e molto potente per amici e per grande richezza. Queſto cavaliere una figliuola ebbe da ſua moglie; niuna prole ebbe egli di più in tutta ſua vita. Mirabile era la donzella per eccellente bellezza ſopra qualunque perſona che l'uom poteſſe vedere; perchè natura l'avea con ſovrana diligenza formata in così grande eccellenza, come ſe eſſa voleſſe dire: Ecco, io Natura, coſi poſſo io fare e perfezionare una

latins *apud, per, de, ex, a,* et *ab.* His, eſt le Latin *ejus,* qui vaut le pronom *ſuus, ſua, ſuum.* Wif, vient de *Weib,* allemand, écrivant par un *i* ſimple ce qu'il prononce comme la diphtongué *ai,* ou *ei,* allemand; c'eſt le Grec φοιβας, P. II, 151. No, eſt le Latin *nullum,* et l'Italien *niuno,* mais indéclinable. Childrен, eſt *Kindern,* pluriel de *Kind.* All, toute, adjectif allemand et grec; quoiqu'en grec il ſignifie plutôt *autre,* comme *alius,* latin. Lif, eſt pris de l'allemand *leben,* dont l'articulation britanique retranche la dernière ſyllabe, change l'*e* en *i,* et le *b,* en *f,* (P. I, §. 21 et 33.) Faire, à préſent fair *putcher,* le Flamand dit *fraey.* Aboven, adverbe et prépoſition derive du grec ὑπο, et ὑπερ, comme le ſuper Latin, et l'*ufan,* Angloſaxon. Every, contraction d'*ein, jeder,* germanique. Wight, mot angloſaxon qui n'eſt pas reſté à l'allemand commun, ſignifie une créature humaine, une perſonne, ſoit de l'un ſoit de l'autre ſexe. For, proprement répond a *per,* latin et italien; mais il ſignifie *car, parceque.* Hath, en allemand *hat,* en latin *habet.* Whith, *avec,* n'eſt abſolument que le *mit,* allemand et μιτα, grec, renverſant le *M,* et le changeant en *W.* Mais voici dans un ſeul vers trois noms Nature, soveraine et diligence, françois italiens et latins. Y formed, la lettre Y, ne ſert ici qu'à aider la pro-

As though ſhe wolde ſayn: Lo, I Nature
Thus can I forme and peint a creature,
Whan that me liſt: who can me contrefete?
Pigmalion? not though he ay forge and bete,
Or grave, or peinte; for I dare wel ſain
Apelles, Xeuxis, ſhulden werche in vain
Other to grave, or peinte, or forge, or bete,
If they preſumed me to contrefete:
For he that is the former principal
Hath maked me his vicaire general
To forme and peinten erthly creatures,
Right as me liſt.

nonciation, comme l'E, dans le françois et l'espagnol pour appuyer le *s*, ſuivi d'une autre conſonne comme dans *espérance, espèce.* FORMED, emprunté du Provençal, Languedocien ou Gascon *format*, pris du latin. HIRE, c'eſt l'allemand *ihn*, pronom qui rend *illam*, latin. IN, prépoſition latine et italienne. SO, pour *ſi*, comme en allemand. EXCELLENCE, autre nom pur françois et latin. As *ſicut* eſt l'allemand *als*, perdant le *l*, comme dans *wood*, pour *wald*. SAYN, pris de l'allemand *ſagen*, changeant *g*, en *y*. LO, tiré probablement par ſyncope de *look, voilà, ecce*. I, pronom par une longue marche venu d'*ego*, grec et latin dont l'Italien a fait Io, et en poëſie I, et le François *je*. THUS, en latin *ita*, en allemand *alſo, ainſi*. CAN, en allemand *kann, poſſum*. Enſuite trois noms ou participes pris du françois; mais d'origine latine. FORME, infinitif au lieu de *formare*. PEINT, par corruption de *pingere*, au ſupin *pictum*, pour *pinctum*. A CREATURE; A, eſt un article qu'on ne peut pas rendre en bon latin, mais bien en italien par *una, une*. WHAN, même mot que *quando, quand*, latin, ital. et fr. l'all. *wann*. THAT, *vela, id, hoc*. ME, *mihi*. LIST, eſt l'allemand *lüſtet*, et le Latin *libet*. CONTREFETE, pris du françois *contrefait*, mais transféré à l'infinitif. NOT, *nò*. THOUGH, quoique pris du goth. *thau*, changeant l'*au*,

creatura, quando ciò mi piace. Chi può contrafarmi? Pigmalione? Nò; tutto che egli ſempre fabrich, e brami o d'intagliare, o dipingere: perciò io ben poſſo dire che Apelle, Xeuſi; tenterebbero in vano l'uno l'altro d'incidere, o dipingere, o fabricare, o finire, s'e' preſumeſſero imitarmi. Perchè quegli che è il fattor principale mi fece ſuo vicario generale a formare e dipingere terreſtri creature giuſto come mi aggrada.

en *ou*, comme dans *hous*, pour *haus*. He, c'eſt l'allemand *er*, *il*. Ay, eſt le pur grec *αει*, *ſemper*, toujours, qui n'eſt pas reſté à l'allemand ni dans aucune autre de nos langues ſi ce n'eſt que *avum*, et *aetas*, a quelque rapport. Forge, de françois *forger*, vient de *fabrica*. Bete, du belgique *beteren*, et de l'all. *beſſeren*, *ameliorer*, verbe dérivé du nom grec βελτιστος. Or, *oder*, all. Grave, *graver*, d'origine grecque de γραφειν, et teutonique de *graben*, qui ſignifie également *graver*, et *creuſer*. Peinte, *peindre*, transporté du participe à l'infinitif. Dare, de *darf*, teutonique. Wel, c'eſt le Latin *bene*, er *belle*, et l'all. *wohl*. Sayn, *ſagen*, all. Shulden, pris du verbe *ſollen*, anciennement *ſcolan*, *ſcolen*, lat. *debere*, eſt comme *wollen*, auxiliaire dans les langues anglo-ſaxonnes ſervant à former les conjugaiſons comme *ſhall*, particulièrement pour le futur. Ici *Shulden werchen*, veut dire *devraient opérer*, *faire*, comme ci-deſſus *wolde ſayn*, veut dire *diroit*, et ailleurs *i will do*, je ferai, a pu venir également de autre, otro en gascon et en espagnol ou d'*ander*, allemand changeant l'*a* en o, et ſupprimant l'*n*, comme dans *uns*, *nos*, dont l'Anglois a fait *us*. For, vient probablement de *pro*, ou *porro*, latin; il répond à l'adverbe françois *car*, tiré de *quare*, qui remplace *enim*, *nàm*. Former, tiré du latin et directement du vieux françois *formeur*, ſupprimant la ſyllabe intermédiaire de *formator*.

321) *Fragment II. tiré de la ſcène IV du troiſième acte de la tragédie de Macbeth de Shakespeare.*

Macbeth. Blood hath been ſhed ere now,
i'the olden time,
Ere human ſtatute purg'd the gentle weal;
Ay, and ſince too, murders have been perform'd
Too terrible for the ear: the times have been
That, when the brains were out, the man would die,
And there an end; but now they riſe again
With twenty mortal murders on their crowns,
And puſh us from our ſtools. This is more ſtrange
Than ſuch a murder is.

Traduction de Mr. le Tourneur.

Mach. „Ce n'eſt pourtant pas la première fois qu'on a répandu le ſang. Dans les premiers âges du monde, avant que les loix établies euſſent épuré et policé les ſociétés: oui, dans ces temps-là, et depuis auſſi, il s'eſt commis des meurtres atroces, dont le récit fait horreur. Un temps fut, où, dès qu'un homme avoit la tête briſée, il mouroit, et tout finiſſoit-là. Mais aujourd'hui ces morts aſſaſſinés ſe relèvent de leurs tombeaux, malgré vingt bleſſures mortelles ſur le crâne, et viennent nous chaſſer de nos ſièges. C'eſt un plus étrange prodige que le meurtre même!"

Analyſe. La plupart des mots compris dans ce fragment ne diffèrent des mots allemands que par la varieté de l'écriture que nous avons obſervée dans la Partie II, Art. XVII. N. 275. 282. Nous voyons dans Blood, *ſang,* dans Stool, *ſiége,* l'*u,* de *Blut,* et de *Stuhl,* changé en *oo.* Dans Olden, vieux, l'*a,* d'*alt,* changé en *o;* le *t,* en *d.* Dans Been, *été,* l'*ee* ſubſtitué à l'*i,* de *bin,* que l'Anglois prit de la première perſonne de l'indicatif pour former le participe après en avoir tiré *be,* pour le ſervir d'infinitif. Ere, de *ehe,* ou *eher,* allemand, ancienne-

Traduction de Mr. Eſchenburg.

Macbeth. Blut iſt von jeher vergoſſen worden, ſchon in jenen alten Zeiten, ehe noch menſchliche Satzungen den friedfertigen Staat ſäuberten; freilich! und auch hernach noch ſind Mordthaten verübt worden, die zu entſetzlich ſind, um angehört zu werden. Sonſt wenn einem das Hirn ausgeſchlagen war, ſtarb er, und dann war's vorbei; aber jetzt ſteigen ſie mit zwanzig tödtlichen Wunden am Kopfe wieder hervor, und vertreiben uns von unſern Stühlen. Das iſt noch weit ſeltſamer, als ſolch ein Mord iſt!

ment *prius avant*. Dans Weal, et dans Ear, l'*o*, gothique de *wohl, bien*, et d'*Ohr, oreille*, eſt changé en *ea*; Ay, retint plus que l'*a*, all. l'adverbe grec *αει, ſemper*, mais ici paroit ſignifier par translation *ja, oui*. Dans Murder, *meurtre*, l'*o*, de *Mord*, l'eſt en *u*. Would, eſt *wurden*. Die, mourir, ſort de la même racine d'ou vient *Tod*, la *mort*, et *tödten, tuer*. Dans Now, l'*u*, de *nun, nunc*, eſt changé en *o*, et le *w*, remplace le *n*, final, comme dans cent autres mots; quoiqu'il ne ſerve qu'à ſoutenir la voyelle précédente. Rise, prononcé *raiſe*, eſt *reiſen*, l'Anglois exprime par le lettre ſimple *i*, une veritable diphtongue; comme dans *fire*, qui repréſente le *Feuer*, allemand prononcé *faire*. Dans Twenty, le *z* de *zwanzig* eſt changé en *t*, et l'*a*, en *e*; dans *more, plus*, ou *magis*, latins, l'o rond remplace l'*eh*, de *mehr*, comme dans Worthy, digne, qui vient de *werth*, allemand. Mais voici dans ces mêmes huit vers, huit noms latins ou françois, que les Brétons ont ſubſtitués à ceux qu'ils avoient ou qu'ils n'avoient pu prendre ni retenir de l'anglo-ſaxon, teutonique ou celto-gothique; et il faut obſerver que ce ſont des mots qui appartiennent à la ſeconde claſſe de ceux qui ſont venus à la ſuite des progrès de la civiliſation. En voici quatre parmi les ſix qui com-

322) *Fragment III. de la méme ſcène IV.*

Macb. What man dare, I dare:
Approach thou like the rugged Ruſſian bear,
The arm'd rhinoceros or the Hyrcan tiger,
Take any ſhape but that, and my firm nerves

poſent le ſecond vers. HUMAN, STATUTE; PURGED, à l'infinitif *to purge*, pour *ſäubern*, purger, nettoyer. GENTLE, de *gens, gentis*, nation, ſignifie proprement national, de la nation, ou des nations; de ſorte que *gentle weal*, veut dire le bien public, ou le commun bien; ce que le ſavant Johnſon n'a remarqué qu'à moitié en rendant ces mots par *peaceable community*. PERFORM'ED, du latin *performatus*, pour créé. TERRIBLE, pour *erſchrecklich, entſetzlich*. MORTAL MURDER, pléonasme comme qui diroit *meurtre mortel*, l'Allem. le rend par *Mordthat*. STRANGE, étrange qui vient abuſivement d'*extraneus*. L'anglois abandonna l'*e*, initial comme dans *ſtudy, escole*, et une infinité de pareils mots.

Traduction de le Tourneur.

Macb. „Tout ce qu'un homme peut oſer, je l'oſe. Viens aborde-moi ſous la forme de l'ours féroce de la Sibérie, du rhinocéros armé, ou du tygre d'Hyrcanie, ſous toute autre forme enfin que celle que tu m'offres-là, et tu ne verras point mes nerfs agités trembler à ton aſpect; ou bien reparois vivant, et viens me défier dans un déſert, le fer à la main. Si tu me vois reculer et craindre de te combattre, alors mépriſe-moi comme un lâche et foible enfant. Fuis de mes yeux, terrible fantôme: vaine viſion, loin de moi! — *(L'ombre s'évanouit.)* Dès qu'il diſparoît, je redeviens un homme. De grace, reſtez à vos places."

Analyſe. L'Anglois appuye ſouvent le *w*, de la demi conſonne *h*; il change en *t* le *s* germanique, et dit WHAT, au lieu de *was*. MAN, eſt tout allemand et répréſente ici le pronom indéclinable *On* françois et *uom* italien *menſchlich*. STATUTE, à la place de *Satzung*. PURGED,

Traduction de Mr. Eſchenburg.

Macb. Was einer wagt, das wag' ich auch. Komm du in der Geſtalt eines rauhen ruſſiſchen Bären auf mich zu, des gewaffneten Rhinoceros oder des Hircaniſchen Tigers; nimm eine jede andre Geſtalt an, nur dieſe nicht; und

qui après avoir paſſé par le françois *on*, eſt à la longue devenu *uno*. Cette phraſe *what man dare, ich dare*, ſeroit exactement traduite en italien par „*ciò che l'uomo può, io poſſo*," ou autrement „*ciò che uno*, ou *altri oſa*, l'*oſo io*." Auſſi M. Eſchenburg traduiſit ce vers en ces termes *was einer* (un) *wagt*, lat. *audet, oſe, das wag' ich auch*, je l'oſe auſſi. M. Wieland a conſervé *man*, qui répond au françois *on*, et l'*on* c'eſt-à-dire l'*homme*. DARE, qui ne différe du germanique *darf*, que par la ſuppreſſion de la conſonne finale *f*, ſupplée par *e*, muet la traduction eſt plus littérale parceque I DARE, comme *ich darf*, ſignifie également *j'oſe*, et *je puis*. D'un autre coté *wag'*, que M. Eſchenburg employe pour traduire *dare*, a, dans la langue angloiſe comme dans l'allemande, un ſens fort étendu, et toujours analogue pourtant au ſens du grec ἀγειν, et du latin *agere*. BEAR, ours, change en *ea*, le *eh*, ou l'*ae*, de *Behr*, et *Baer*, qui paroit avoir la même origine qu'*aper*. NEVER, eſt l'all. *nemmer*. Le *v*, ainſi que le *w*, eſt ſubſtitué à *m*, comme dans WITH, pour *mit, cum*, avec. HEAVEN, pour *Himmel*, ciel. ALIVE, du goth. *leben*. AGAIN, de *gegen, wieder*, perdant le *g*, initial et écrivant *a*, et *ai*, au lieu de l'*e*; parceque l'Anglois prononce l'un et autre comme *e*. SWORD, eſt pris de *Schwerdt, gladius*, épée employant le *s*, doux ſimple au lieu de *ſch*, du haut allemand. BABY, nom des plus communs et totalement primitif, venu de *ba, ba*, d'où dérivent inconteſtablement le nom de père, de *pape*, de *Pfaffe*, et *pope*, en allemand et en ruſſe, ainſi le nom de vieille femme, gouvernante d'enfant ou nourrice; le nom *papilla*, mamelle; de plus le verbe *pappare*, et le nom de *pape*, bouillée, enfin le nom de *pupe*, et *poupée*, qui en alle-

Shall never tremble: Or, be alive again,
And dare me to the deſert with thy ſword;
If trembling I inhibit thee, proteſt me
The baby of a girl. Hence, horrible ſhadow!
[*Ghoſt diſappears.*
Unreal mockery, hence! Why, ſo; — being gone,
I am a man again. — Pray you, ſit ſtill.

mand ſignifie ce que *baby*, dit en anglois. UNREAL, eſt compoſé de la particule négative *un*, et de *real*, ſans doute MOCKERY, mot françois mais d'origine disputable. GIRL, eſt le même nom que *Karl*, et *Kerl*, ſignifiant garçon; mais en anglois ſe dit pour jeune fille. SHADOW, du gothique *ſkadan*, dont l'Allemand a tiré *Schatten*. GHOST, eſt *Geiſt*, changeant l'*ei*, en *o*. BEING, gérondif du verbe ſubſtantif et auxiliaire *to be*, qui eſt l'infinitif de *ſum*, latin, *ειμι*, grec et de *bin*, je ſuis, de l'allemand; verbe au reſte de conjugaiſon irrégulière dans toutes le langue v. P. I, Art. XIV, §. 223. GONE, eſt l'allemand *gegangen*, part. de *gehen*, tous deux de la même origine (ſup. P. I, Art. XV, §. 232.) L'Anglois moderne ſupprime la dernière ſyllabe *ne*, et ſe contente de dire et écrire *go*. WHY, eſt l'Allemand *wie*, *quomodo*, comment. *L'y*, eſt ſubſtitue au diphtongue *ie*, comme dans *beauty*, qu'autrefois on écrivoit *beauties*, ainſi qu'en vieux françois. AM, quelque énorme que paroiſſe la différence, eſt originairement le même mot que *bin*, je ſuis. A MAN, un homme: l'*A* eſt une ſorte d'article très uſité en anglois et qu'on rend dans nos langues par *un*, qui ſouvent eſt ſuperflu; d'autant plus que le Latin ne l'avoit pas du tout, mais cette lettre eſt ſi naturelle, ſi facile, ſi prête à ſortir de notre organe que pluſieurs langues l'ont retenu en ſurabondance. Nous avons vu que l'Espagnol l'ajoute à une infinité de noms qui n'en ont pas beſoin, comme *aquello*, *aqueſto*, *aqui*, et *aquien*, pour *qui*; et s'en ſert auſſi comme d'une espèce d'article ſans néceſſité. Auſſi les auteurs modernes ne l'employent pas auſſi fré-

und meine ſtarke Nerven werden nie erzittern. Oder lebe wieder auf, und fordre mich in die Wüſte auf den Degen; wenn ich zitternd abſchlage, ſo nenne mich die Puppe eines Mädchens. Hinweg ſchrecklicher Schatten! *(Der Geiſt verſchwindet)* unweſentliches Schreckbild hinweg! Nun gut, ſobald du fort biſt, bin ich wieder Mann. Ich bitt euch bleibt ſitzen.

quemment que les anciens ſurtout ceux du XV ſiècle. Car dans la *Celeſtina* dont nous avon parlés, cet *a*, en force d'article, ſe trouve fort ſouvent. ALIVE, par la même habitude par le même inſtinct eſt ici au lieu de *live*, et de l'allemand *leben*, vivre. Voici maintenant dans ces 12 vers mots que l'anglois a pris du latin, de l'italien, du françois, ou même de l'espagnol, à la place des mots germaniques qu'il n'a pas retenus ou qu'il a abandonnés, ou dont il ſert dans une ſignification un peu différente. APPROACH, approche, que le François forma de la prép. *ad*, et de *proximus*. FIRM, ferme, pour *ſtark*. NERVES, eſt de toutes nos langues et d'origine commune. TREMBLING, gérondif de *to tremble*, au lieu de *zittern*, ou *erzittern*, de mêmo INHIBIT, PROTEST, HORRIBLE, UNREAL, mot à mot *non réelle*, vaine. MOCKERY, eſt bien ſurement pris de *moquerie*, mais il eſt ici plutôt dans la ſignification de Larva ou illuſion que de facétie, ou plaiſanterie. Au reſte le verbe *moquer*, paroit deriver de *μωκος*, d'où le Latin a fait *mocoſus*, qu'on lit dans les épitre de Ciceron ad Atticum.

323) *Fragment III. Traduction angloiſe du pſaume XCVII, comparée à la traduction allemande de Luther.*

1. The *Lord* reigneth, let the earth *rejoyce:* let the *multitude* of *isles* be glad thereof.

2. *Clouds* and darkneſs are *round* about him; a *righteouſneſs* and *judgment* are the *habitation* of his *throne.*

3. A fire goeth before him, and burneth up his *enemies* round about.

4. His lightnings enlightned the world: the earth ſaw and *trembled.*

5. The hills melted like wax at the *preſence* of the Lord: at the *preſence* of the Lord of the whole earth.

6. The heavens *declare* his righteouſneſs: and all the *people* ſee his *glory.*

7. *Confounded* be all they that *ſerve* graven *images,* that boaſt themſelves of idols: worſhip him all ye gods.

8. Zion heard, and was glad, and the daugters of Judah *rejoyced becauſe* of thy *judgments,* O Lord.

9. For thou, Lord, art high above all the earth: thou art *exalted* far bove all gods.

10. Ye that love the Lord, hate evil: he preſerveth the ſouls of his ſaints, he *delivereth* them out of the hand of the wicked.

Note. A la place de quelque autre morceau tiré des tragédies de Shakespeare que je pourrois inſérer ici pour remarquer les variations ou les progrés de la langue depuis 1400 jusqu'à nos jours; j'ai pris deux pſaumes tirés

Trad. 1. Der Herr iſt König, deſs freue ſich das Erdreich, und ſeyn fröhlich die Inſulen, ſo viel ihr iſt.

2. Wolken und dunkel iſt um ihn her; Gerechtigkeit und Gericht iſt ſeines Stuhls Feſtung.

3. Feuer gehet vor ihm her, und zündet an umher ſeine Feinde.

4. Seine Blitze leuchten auf den Erdboden, das Erdreich ſiehts, und erſchrickt.

5) Berge zerſchmelzen wie Wachs vor dem Herrn, vor dem Herrſcher des ganzen Erdbodens.

6. Die Himmel verkündigen ſeine Gerechtigkeit, und alle Völker ſehen ſeine Ehre.

7. Schämen müſſen ſich alle, die den Bildern dienen, und ſich der Götzen rühmen. Betet ihn an, alle Götter.

8. Zion hörts, und iſt froh, und die Töchter Juda ſind fröhlich, Herr, über deinem Regiment.

9. Denn du, Herr, biſt der Höchſte in allen Landen, du biſt ſehr erhöhet über alle Götter.

10. Die ihr den Herrn liebet, haſſet das arge; der Herr bewahret die Seelen ſeiner Heiligen; von der gottloſen Hand wird er ſie erretten.

11. Dem gerechten muſs das Licht immer

de la traduction de la bible, faite par des auteurs contemporains de ce fameux poëte, et dont la langue eſt plus correcte et beaucoup moins vieillie. Cette traduction quant à la langue eſt auſſi claſſique chez les Anglois que celle de Luther l'eſt chez les Allemands; c'eſt pourquoi je les place ici l'une à coté de l'autre. Aucune pièce ne ſerviroit mieux à faire voir la reſſemblance et la différence des deux idiomes. Dans chaque vers de ce pſaume on peut remarquer quelques

11. Light is ſown for the righteous, and gladneſs for the upright in heart.

12. *Rejoyce* in the Lord, ye righteous: and give thanks at the *remembrance* of his holineſs.

324) *Fragment IV. pſaume XCVIII.*

1. O ſing unto the Lord a new ſong, for he hath done *marvellous* things: his right hand, and his holy arm hath gotten him the *victory*.

2. The Lord hath made known his *ſalvation*: his righteouſneſs hath he openly ſhewed in the ſight of the heathen.

3. He hath *remembred* his *mercy* and his truth toward the houſe of Israel: all the ends of the earth have ſeen the *ſalvation* of our God.

4. Make a joyful noiſe unto the Lord, all the earth: make a loud noiſe, and *rejoyce*, and ſing *praiſe*.

5. Sing unto the Lord with the harp; with the harp, and the *voice* of a pſalm.

6. With *trumpets* and ſound of cornet make a joyful noiſe before the Lord, the king.

7. Let the ſea rore, and the fulneſs thereof: the world, and they that dwell therein.

8. Let the floods clap their hands: let the hills be joyful together.

9. Before the Lord; for he cometh to judge the earth: with righteouſneſs ſhall he *judge* the world, and *people* with *equity*.

wieder

noms qui ne ſont ni du haut ni du bas allemand, mais ſurement latins ou françois: la différence du reſte ne conſiſte que dans la ſubſtitution de quelques lettres que nous avons vue pluſieurs fois. LORD, ne vient pas de *Herr*,

wieder aufgehen, und Freude den frommen Herzen.

12. Ihr Gerechten, freuet euch des Herrn, und danket ihm, und preiſet ſeine Heiligkeit.

1. Singet dem Herrn ein neues Lied, denn er thut Wunder. Er ſieget mit ſeiner Rechten, und mit ſeinem heiligen Arm.

2. Der Herr läſst ſein Heil verkündigen, vor den Völkern läſst er ſeine Gerechtigkeit offenbaren.

3. Er gedenkt an ſeine Gnade und Wahrheit dem Haus Israel; aller Welt Ende ſehen das Heil unſers Gottes.

4. Jauchzet dem Herrn aller Welt, ſinget, rühmet und lobet.

5. Lobet den Herrn mit Harfen, und mit Pſalmen.

6. Mit Trommeten und Poſaunen jauchzet vor dem Herrn, dem Könige.

7. Das Meer brauſe, und was drinnen iſt, der Erdboden, und die darauf wohnen.

8. Die Waſſerſtröme frohlocken, und alle Berge ſeyen fröhlich

9. Vor dem Herrn, denn er kommt, das Erdreich zu richten; er wird den Erdboden richten mit Gerechtigkeit, und die Völker mit Recht.

Herr, ni de *heros, heras*, grec et latin. Quelques uns forment ce nom de *hlar, pain*, ſuppoſant qu'on ait dit *lord*, pour *afford*, donner, *ſuppeditare*, parceque, diſent ils, *dominus ſuppeditat panem*: étymologie digne d'un bon capucin. D'autres avec plus de fondement font venir *Lord*, de *Lartes*, nom étrusque ſignifiant *roi*, ou *ſeigneur*. Marvellous, de l'italien *maravigliofo*, ou du françois *merveilleux*.

325) *Fragment VI. tiré de l'hiſtoire du règne de Henry VII. roi d'Angleterre par Bacon de Verulame, pag. 76. de l'édit in fol. de 1622.*

Diuers other good *Statutes* were made by that *Parliament,* but theſe were the *principall.* And here I doe *deſire* thoſe, into whoſe hands this worke ſhall fall, that they do take in good *part* my *long inſiſting* upon the Lawes, that were made in this Kings *raigne.* Where of I haue theſe *reaſons;* both *becauſe* it was the *prehemi-nent vertue* and *merite* of this King, to whoſe *memorie* I *doe* honour; and *becauſe* it hath ſome *correſpondence* to my *Perſon;* but *chiefly* becauſe (in my *iudgement*) it is ſome *defect* euen in the beſt writers of *Hiſtorie,* that they doe not often enough *ſummarily deliuer* and ſet downe the moſt *memorable* Lawes, that *paſſed* in the *times* whereof they writ, being indeed the *principall Acts* of *Peace.* For though they may bee had in *Originall* Bookes of *Law* them ſelues; yet that *informeth* not the *iudgement* of Kings and *Councellors,* and *Perſons* of *Eſtate,* ſo well, as to ſee them *deſcribed,* and *entred* in the *Table* and *Pourtrait* of the *Times.*

Remarque. On ne ſauroit s'empecher d'obſerver dans ce paſſage, que le très célèbre Bacon de Verulame avoit ſur les ouvrages de littérature, et particulièrement ſur l'hiſtoire des idées auſſi juſtes et auſſi profondes que ſur les ſciences. Il fut peut-être le premier qui montra par ſes avis et ſon exemple que l'hiſtoire d'un règne ou d'un état quelconque, ne doit pas ſe borner aux deſcriptions des guerres, ni même au récit des négociations de paix ou d'alliance; mais elle doit faire connoître l'admini-

Trad. Différentes autres ſtatuts ont été faits par ce parlement, mais ceux-ci étoient les principaux. Je ſouhaite ici que ceux, dans les mains des quels tombera cet écrit, le prennent en bonne part, ſi j'inſiſte ſur les loix, qui ont été faites pendant le régence de ce prince. J'ai ſur cela ces deux raiſons. Trop parceque ce fut la vertù et le mérite préeminent de ce roi, dont j'honore la mémoire, et parcequ'il a quelque rapport à ma perſonne; mais principalement, parceque (à mon avis) c'eſt un défaut, même des meilleurs hiſtoriographes, de ne pas expoſer aſſez préciſément et laiſſer de côté les loix les plus mémorables qui ont été paſſées dans les tems ſur les quels ils écrivent, et qui ſont pourtant les opérations principales de la paix. Car quoiqu'elles ſe trouvent dans les livres originaux des mêmes loix; cependant cela ne fait pas connoître le jugement des rois, des conſeillers, et des hommes d'état, qui méritent auſſi bien d'être connus, et entrent dans le tableau et le portrait des tems.

ſtration intérieure et les loix qui émanent en différentes occaſions. Au reſte on eſt fort ſurpris de voir que dans le ſtyle de ce ſavant homme d'état, anglois très-zélé d'ailleurs, cette foule de noms empruntés du françois; cela vient encore à l'appuy de ce que nous avons avancé; c'eſt qu'une grande partie de la langue angloiſe, ſurtout les noms relatifs aux progrés de la civiliſation, des arts et des ſciences, ont été pris du fr. et ſubſtitués à ceux que la nation avoit ou devoit avoir reçus de l'ancienne langue celto-teutonique, et de l'anglo-ſaxonne. On ne voit que le nom *book*, parmi ceux qui ſe rapportent à la littérature, ou du moins à la ci-

326) *Ibid. Page 77.*

Neither had the King yet caſt off his *cares* and hopes *touching* Britaine, but thought to *maſter* the *occaſion* by *Policie*, though his Armes *had* beene *unfortunate*, and to bereaue the French King of the *fruit* of his *Victorie*. The *ſumme* of his *deſigne* was, to *encourage* Maximilian to goe on with his *ſuit*, for the *mariage* of Anne, the heire of Britaine, and to aide him to the *conſummation* thereof. But the *affaires* of Maximilian were at that times in great *trouble* and *combuſtion*, by a *Rebellion* of his *Subjets* in Flanders; *especially* thoſe of Bruges and Gaunt, whereof the Towne of Bruges (at ſuch time as Maximilian was there in perſon) had *ſodainly armed* in *tumult*, and ſlaine ſome of his principall *Officers*, and taken himſelfe *priſoner*; and held him in *durance*, till they had *enforced* him, and ſome of his *Councellors*, to take a *ſolemne* oath to *pardon* all their *offences*, and newer to *queſtion* and *reuenge* the ſame in time to come.

viliſation, qui eſt d'origine teutonique, venant du *Buch*. De cette foule de noms françois, plus grande au premier coup d'oeil que celle que nous trouverons dans les ouvrages anglois poſterieurs, ne reſulte-t-il pas que le melange des mots étrangers dans l'idiome britannique moderne a précedé l'influence du regne de Louis XIV? On pourroit croire que beaucoup de mots dont Bacon s'eſt ſervi dans les ouvrages qu'il écrivit en anglois, ont été abandonnés pàr les écrivains de notre tems; *correspondence* pour rapport ou regard; *table*, et *portrait*, dans la ſignification de *proſpectus*, *touching*, pour *concernant*, *conſumation*, pour accompliſſement; *durance*, pour priſon. Mais ce que nous allons rapporter, écrit

Traduction.

Cependant le roi ne laiſſoit pas d'avoir ſes ſoings et ne perdit pas l'espérance touchant la Brétagne; mais il ſongeoit à ſaiſir l'occaſion par politique, quoique ſes armes n'euſſent pas été heureules; et à enlever au roi de France le fruit de ſa victoire. Son deſſein étoit d'encourager Maximilien à venir avec ſa ſuite *) pour le mariage d'Anne l'héritière de la Brétagne et l'aider à l'exécution. Mais les affaires de Maximilien étoient alors dans un grand déſordre et combuſtion, par la rebellion de ſes ſujets flamands, ſurtout de ceux de Bruges et de Gant, où la ville de Bruges dans le tems même que Maximilien y étoit en perſonne prit les armes ſubitement, et tumultuairement quelques uns de ſes principaux officiers, le firent lui même priſonnier le retinrent étroitement gardé jusqu'à ce qu'ils l'eurent forcé lui, et quelques uns de ſes conſeillers à jurer ſolemnellement de pardonner toutes leurs offenſes, et que jamais il ne ſeroit queſtion de les venger à l'avenir.

plus de cent ans après Bacon, fait aſſez voir que dans cet intervalle la langue angloiſe n'a éprouvé dans le fond d'autre changement que la ſuppreſſion de quelques lettres finales qu'on écrivoit et qu'on ne prononçoit pas.

*) J'ai conſervé le nom de l'original quoique *ſuit* dans l'anglois moderne ſoit pris en différens autres ſens. Ici pouroit ſignifier *demande, ſollicitation, pourſuite;* mais il eſt toujours pris du françois qui le tira de *ſequor*, latin.

327) *Fragment VII. Milton's Paradiſe Loſt chant V.*

O ſole! in whom my thoughts find all repoſe,
My glory, my perfection! glad I ſee
Thy face, and morn return'd; for I this night,
(Such night till this I never paſs'd,) have dream'd,
(If dream'd) not, as I oft am wont, of thee,
Works of day paſs'd, or morrow's next deſign;
But of offence and trouble, which my mind
Knew never till this irkſome night. Methought
Cloſe at mine ear one call'd me forth to walk
With gentle voice; I thought it thine: it ſaid,

Analyſe. O SOLE, tout pur latin et italien *ſolo, ſeul, unique.* MY THOUGTS FIND, ſeroit en allemand *meine Gedanken finden.* GLAD, mot danois peut-être venu du latin *laetus*, ſuivant Skinner, ou du grec ἀγαλλομαι, ſuivant Caſaubon. MORN, eſt pris du françois *morne*, qui peut l'être de *mortinus*; ou c'eſt le François qui le prit de l'ancienne langue britanique. DREAM, c'eſt l'Allemand *Traum*. WONT, de l'all. *gewohnt*, part. de *wohnen*. WORK, eſt *Werk*. MORROW, eſt *Morgen*, de l'all. P. II, ſs. IRKSOME, triſte, faſtidieuſe, mauvaiſe, c'eſt un mot d'étymologie incertaine, mais dont la racine paroit ſe trouver dans *arg* allemand: le changement de l'*a*, en *i*, et du *g*, en *k*, dans la Britanique n'ont pas été rares. On le voit d'abord dans NIGHT, venant de *Nacht*. MIND, eſt dans *mens*, du latin, et μενος, du grec; nom qui n'a pu reſter à la langue françoiſe, et que l'allemande n'a pas non plus retenu. METHOUGHT, mot compoſé d'un pronom *me*, latin, italien et françois et du verbe *to think*, qui eſt *denken, penſer*, il ſignifie „je penſai, ou plutôt „il me parut. CALL'D, de *to call, vocare*, venu du grec καλειν. En latin *comitia calata*, vouloit dire aſſemblée *convoquée*. Ce verbe n'eſt reſté ni à l'italien, ni au françois, ni à l'allemand. EAR, eſt le Latin *auris*, le Gothique et

Traduction de Rolli.

O ſolo in cui tutt' i penſier miei trovano
La lor tranquillità; mia gloria, e mia
Perfezion, lieta il tuo volto io miro,
E il ritornato bel mattin; chè in notte,
(Notte tal, fino a queſta, ancor paſſata
Io non avea) ſognai, ſe pur ſognai,
Non già dell' opre del paſſato giorno
O delle diſegnate al dì ſeguente;
Ma d'offeſa e diſturbo, alla mia mente
Ignoti fino a tal torbida notte.
Giuſto preſſo all' orecchio udir mi parve
Uno che con gentil voce m'invita
A paſſeggiar: che foſſi tu, penſai;
Ei diſſe: Eva perchè dormi? Or è il tempo

Teutonique *Ohr*, le Danois *ore*. To WALK, promener, du teutonique *walken*, tourner; en latin *volvere*. GENTLE VOICE, pris de *gentille* voix. THOUGHT, prétérit de *to think*, qui eſt *denken*, en all. IT, *elle*; même pronom que le Latin *id*, mais qui en anglois eſt de touts les genres. SAID, prétérit du verbe *to ſay*, qui eſt *ſagen*, all. SLEEP'ST, ſeconde perſonne du verbe *ſleep*, qui eſt *ſchlafen* en allemand. PLEASANT, *plaiſant*, dans l'ancienne ſignification d'*agréable*, franç. et de l'italien *piacevole*. COOL, *frais*, de l'allemand *kalt*. SILENT, latin comme dans *amica ſilentia lunae*. SAVE, pris du françois *ſauf*, ou de l'italien *ſalvo*, excepté. YELDS, champs; nom tiré d'une manière aſſez ſingulière de *Feld*; car la ſubſtitution de *y*, à *f*, n'eſt pas ordinaire. WARBLING BIRD, *oiſeau chantant*; deux noms qui ne ſe préſentent que dans l'anglois. Le verbe *warble* ſignifie proprement *tourner*, *in gyrum agere*; mais ici il ſignifie *chanter*, *fredonner*, et c'eſt une figure tout à fait ſemblable au mot *Rondeau* terme *muſical*, qui ſignifie une *ariette*, un *air*, qui fait en quelque façon un tour, *fa come un giro*, diroit

Why ſleep'ſt thou Eve? now is the pleaſant time,
The cool, the ſilent, ſave where ſilence yields
To the night warbling bird, that now awake
Tunes ſweeteſt his love-labour'd ſong; now reigns
Full-orb'd the moon, and with more pleaſant light
Shadowy ſets off the face of things; in vain,
If none regard: heav'n wakes with all his eyes;
Whom to behold but Thee, nature's deſire?
In whoſe ſight all things joy, with raviſhment
Attracted by thy beauty ſtill to gaze.

un Italien. Now, c'eſt le *nunc* latin et le *nun* germanique; l'Anglois remplace très fréquemment le *n*, et le *en* allemand, par *w*. Awake, éveiller du gothique *wakjan*, *wecken*. Tunes sweetest, *du ton le plus doux*. *Tune*, eſt *tonus*, latin, grec, italien et françois, changeant l'o, en *u*, comme dans *now* on changea l'*u* en o; *ſweeteſt*, ſuperlatif de *ſweet*, *doux*, formé à la grecque comme nous avons vu que fait la langue teutonique. Hts, *ejus*, *ſuus*. Love-labour'd, *amoureux*, mot compoſé d'une façon peu ordinaire, mais non pas rare, d'un nom germ. et d'un autre latin: car *love*, eſt pris de *Liebe*, *amour*; *labour'd*, de *laboratus*. Reigns, tout françois, ne ſubſtitua que le *s*, au lieu de l'*eſt*, final; *reigne*, *regnat*. Full-orb'd, autre mot compoſé d'allemand et de latin, *full*, *plein*, et *orbed*, derivé d'*orbis*, choſe ronde. Moon, *lune*, de l'allemand *mond*, qui paroit l'être de μην, comme nous l'avons vu ſup. P. I. Art. IV. §. 148. More, adverbe comparatif de la même origine que *major*, *magis*, et de *mehr*, allemand. Light, eſt le *Licht*, germanique, qui ne s'éloigne pas trop de λυχνος. Shadowy, ombrage dérivé de *Schatten*, ou *ſchad*, qui peut bien l'être du grec σκια. Sets, couvre; proprement *s'étend*. Off, c'eſt l'All. *auf*, qui répond au latin *ſuper*, ou *in*. If, venu par de longs traits du grec ωσει, *ſi*. None, *nemo*, *nie*, *one*, *non unus*, *nullus*, *nemo*. Regard, pur françois, nom d'origine incertaine, mais pris de *warten*, all.

E piacevole e fresco e taciturno,
Eccetto ſol dove il ſilenzio cede
Al dolce augello, che di notte canta,
E che ſvegliato or modula ſu i rami
Le dolciſſime ſue note amoroſe.
Piena nell' orbe ſuo regna or la luna,
E con lume più grato in moſtra espone
Ombreggiata la faccia delle coſe,
Ma in van; ſe non ſi mira. Il ciel che veglia
Con tutti gli occhj ſuoi; chi mai riguarda
Se non te? di natura almo deſio
All' aſpetto di cui tutte gioiscono
Le coſe dalla tua beltà rapite
Pur ſempre a vagheggiarti! —

FACE, pur françois. THINGS, eſt l'all. *Ding*, au pluriel. ENVAIN, *fruſtra*, tout françois. HEAV'N, c'eſt le *Himmel*, allemand, changeant le *m*, en *w*, ſup. P. I, Art. IV, §. 145. WAKES, troiſième perſonne du préſent indicatif de *to wake*, veiller, pris de l'allemand *wecken*, qui rend le Latin *excubare*, et *vigilare*. WITH ALL HIS EYES, avec tous ſes yeux. Nous avons vu ailleurs que *eye* eſt le même mot que *Auge*, all. et *oculus*, latin. WHOM, (à qui) datif de *who*, *quis*. BEHOLD, fait d'ἐπὶ, gr. et de *haldan*, BUT goth. eſt l'adverbe *at*, latin dont l'Anglois ſe ſert auſſi dans la ſignification de *niſi*, ou de *ſolum*; comme *mache*, qu'on trouve dans le vers de Dante, *Non eran voci mache di ſospiri*. NATURE'S DESIRE, la lettre *s*, placée à la fin d'un nom avec l'apoſtrophe, marque le génitif; *deſire*, mot tout françois tiré de *deſiderium*, veut dire ici objet des *deſires*, ou qui fait les delices de la nature. IN WHOSE SIGHT, dans l'aspect du quel; *whoſe*, génitif de *who*, SIGHT, de *Geſicht*, all. *aspectus*, vue, (qui): l'Anglois ſupprime la particule augmentative compoſé de *be*, prép. grecque tirée de ἐπὶ, et de *halten*, germanique ou *haldan*, tenir, obſerver, eſtimer; ſup. P. I, Art. XV, §. 234. ALL, toutes.

328) *Fragment VIII. intitulé de l'eſſay on Man de Pope.*

Say first, of God above, or Man below,
What can we reaſon, but from what we know?
Of Man, what ſee we but his ſtation here,
From which to reaſon, or to which refer?
Through worlds unnumber'd, though the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He, who through vaſt immenſity can pierce,
See worlds on worlds compoſe one univerſe,
Obſerve how ſyſtem into ſyſtem runs,
What other planets circle other ſuns,
What vary'd being peoples every ſtar,
May tell, why heaven has made us as we are.

Analyſe. SAY FIRST, ſeroit en lat. *dic primum*, eſt tiré de l'allemand *ſage zuerst*, exemple aſſez frappant du défaut de préciſion dans la langue angloiſe; car *ſay*, qui eſt ici impératif, *dic*, diroit également *dico*, *dicimus*, *dicere*. FIRST eſt auſſi nom adjectif et adverbe; l'Allemand le diſtingue par la prépoſition *zu*, et dit *erſte*, lorsqu'il eſt nom. Nous avons vu ailleurs que *erſt* vient du grec ἀρίστος, *optimus*, *potiſſimus*. L'Anglois le prit directement de *Fürſt*, *princeps*, qui ſorti de la même racine eſt apuyé d'une conſonne au commencement. ABOVE vient de l'allemand *oben*, avec le double appuy; d'abord du *b*, que le Flamand avoit déjà pris; enſuite l'Anglois y ajouta de plus un *a*, et fit *above*, comme de *leben*, il fit *alive*. BELOW, eſt le même que *low*, *loo*, bas, apuyé de la prépoſition *be*. Tous les autres mots des ſix prémiers vers ſont communs à toutes les langues germaniques avec peu de diverſité. Mais il faut en excepter STATION, REASON, REFER, NUM, BRED, TRACE, qui ſont latins et françois, tournés ou tronqués ſuivant la règle

Traduction de Mr. de Shilouete.

„Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en raiſonnant en conſéquence de ce que nous connoiſſons? Et que connoiſſons-nous de l'homme? ſeulement ſa demeure ici-bas: c'eſt d'où partent, c'eſt à quoi ſe rapportent tous nos raiſonnemens. Quoique Dieu ſe manifeſte par des mondes innombrables, c'eſt á nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaſte immenſité, voir des mondes entaſſés ſur d'autres mondes former la totalité de l'univers, obſerver le rapport des règles ſiſtématiques d'une partie aux règles ſiſtématiques d'une autre, reconnoître d'autres planètes, d'autres ſoleils; quels ſont les différens êtres qui habitent chaque étoile: celui-là pourroit dire pourquoi Dieu nous a formés tels que nous ſommes.“

ou la marche ordinaire de l'angl. Our, eſt pris d'*unſer, nôtre.* Only, compoſé d'*one*, qui eſt *ein* germanique, et de la particule *ly*, qui eſt *lich*, dans l'allemand. Dans les vers ſuivans à meſure que les noms ſe rapportent à des objets moins ſimples ou moins communs aux langues primitives, ils ſont tous tirés du françois; tels que Immensity, Pierce, (percer) Compose, Universe, Observe, Systeme, Planets, Circle, Vary'd, etc. tandis que les noms de la première claſſe qui appartiennent au langage de l'état de nature ou de la ſociété primitive, ſont tous tirés de la langue germanique, gothique, et ſcythique mère de la grecque et de l'allemande; comme nous l'avons montré plus d'une fois; et comme Mr. Pinkerton le prouve plus amplement dans ſa diſſertation ſur les Scythes et les Goths.

But of this frame the bearings, and the ties,
The ſtrong connections, nice dependencies,
Gradations juſt, has thy pervading ſoul
Look'd through? or can a part contain the whole?
Is the great chain, that draws all to agree,
And drawn ſupports, upheld by God, or thee?

Analyſe. But, n'eſt pas ici dans le ſens de *niſi*, ſe non, de *ſeulement*, ou *mache*, lombard; mais il eſt dans celui de *at*, et *ſed*, latins. Frame, fait par métatheſe de *formo*, où de plus l'o eſt changé en *a*, comme ailleurs l'*a*, l'eſt o, dans *pope*, dans Or, et ci-après dans Strong, *ſtrang*. Bearings, verbal derivé de *bear*, qui l'eſt de *beren*, et dans ſa première origine de φερειν, en latin *ferre*, P. II, Art. XV. §. 226. Ties, ce mot ne laiſſe point voir des traces dans l'allemand ni dans les langues ſorties de la latine, Skinner ne le rapporta point dans ſon lexicon. Pervading, latinisme heureux que le François rend aſſez bien par *trancendant* autre latinisme compoſé d'une autre prépoſition et d'un autre verbe, tous deux analogues cependant à ceux dont le nom *pervadings*, eſt compoſé: car *vadere*, a du rapport a *ſcandere*, et *ascendere*, et *per*, avec *trans*. Contain, pris de *contient*, change le diphtongue *ie*, en *ai*. Chain, eſt de *chaine*, qui l'eſt de *catena*, dont le François changea le *ca* en *chai*, ſupprima la ſyllabe du milieu, et ſubſtitua l'*e* muet à l'*a* final, préciſement comme nous avons vu dans *cathedra*, devenue *chaire*. Remarquons encore ici que dans les noms derivés qui appartiennent à la formation progreſſive des langues, le François, et d'après lui l'Anglois, les ont conſervés presque dans la premiere integrité; qu'ainſi *cadenas* ne differe de *catenaccio*, italien, que par la ſuppreſſion ordinaire de la ſyllabe finale. To agree, eſt tout court tiré d'*agréer*, ſupprimant, comme par tout, le *r* final des infinitifs; mais ici il ſignifie comme *ſupports*, comme *preſomptuous*, du vers ſuivant: ils ſont de la même manière tirés du françois, mais la conſtruction de ces deux vers

Notre ame transcendante a-t-elle pénétré les reſſorts de cet univers, les ſupports mutuels, et les liens de ſes différentes parties, leurs connéxions, leurs dépendances et leurs gradations? Petites parties de ce tout, pouvons-nous le comprendre?

Cette grande chaîne qui attire et réunit toutes les parties, et qui par cette harmonie conſerve le tout, eſt-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme?

is the — — and drawn, ne ſeroit pas ſupportable en françois, et le ſeroit à peine en italien. Les autres noms ſont tous d'origine gothique; *great* l'eſt de *grot*, ou *groſs*; *that*, pronom pris de *das*, *draws*, et *drawn*, de *upheld*, participe de verbe *uphalten*, tenir, fait d'*up*, qui l'eſt de *ſub*, latin, ou du grec ὑπο. Upheld, pris du gothique *ufhalden*, dont le haut allemand a fait *aufhalten*, verbe compoſé de la prépoſition *up*, *uf*, ou *auf*, tiré du grec ὑπο, et de *haldan*, d'origine probablement ſcythique qui ne paroit point ni dans le grec, ni dans le latin. Or, d'ἀπο, en grec et *ad*, P. I, §. 275. Wisdom, ſageſſe nom compoſé de *wiſsen*, all. *ſapere*, *ſcire*, et de la particule *dom*, qui eſt *thum*, en all. et *do*, dans les abſtraits latins, tels que *certitudo*, *conſuetudo*, *ſimilitudo*, v. P. I, §. 354. 355.

Presumptuous Man! the reason wouldst thou find,
Why form'd so weak, so little, and so blind?
First, if thou canst, the harder reason guess,
Why form'd no weaker, blinder, and no less?
Ask of thy mother earth, why oaks are made
Taller or stronger than the weeds they shade?
Or ask of yonder argent fields above,
Why Jove's satellites are less than Jove?
Of systems possible, if 'tis confest,
That Wisdom infinite must form the best,
Where all must fallor not coherent be,
And all that rises, rise in due degree.

Analyse. PRESOMPTUOUS, FORM'D, REASON, ARGENT, SATELLITE, et JOVE, sont ici les seuls mots que l'Anglois a pris du latin ou du françois; aussi sont ils évidemment tous relatifs aux progrès de l'état social, et des connoissances humaines. WOULDST THOU FIND *(trouverois tu,* ou *voudrois tu trouver)* imparfait subjonctif de *finden* allemand, qui paroit l'est du latin inusité *fendo*, d'où viennent *offendere*, et *defendere*, P. I, §. 120. WEAK, est *schwach*, en allemand *foible, little*, petit, est Danois, ou de l'anglosaxon *liten*, ou plutot de *luttel*, belgique qui signifie *modicus*, et par translation petit. BLIND, *aveugle*, est pur allemand. FIRST, est *erst*, comme nous venons de le dire. IF, vient d'εἰπεῖν, grec et directement d'*ob*, germanique sup. P. I, Art. XII, §. 366. CANST, seconde personne de *to can*, pris de l'allemand *können, posse;* mais l'Anglois le prit, comme plus court, de la première personne de l'indicatif *kann, ich kann.* GUESS, du flamand *ghissen*, qui l'est de *wissen, scire, divinare, conjecturare.* Le *w* gothique et teutonique a été changé en *gh*, par l'accent du bas allemand, et par l'anglois aussi bien que par l'italien et le Gaulois l'étym. MENSCHEW, derivoit ce *guess* de l'Hebreu. WEAKER, BLINDER, comparatifs reguliers de *weak*, et de *blind.* LESS

Homme préſomptueux, prétends-tu découvrir la raiſon d'où vient que tu as été formé ſi foible, ſi petit, ſi aveugle? Prémièrement, ſi tu le peux, trouve la raiſon d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, et encore moins éclairé. Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes ſont plus hauts et plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage: ou demande aux plaines azurées pourquoi les ſatellites de Jupiter ſont moindres que Jupiter?

Si l'on convient que de tous les ſiſtêmes poſſibles, la ſageſſe infinie doit préférer le meilleur, où tout doit être rempli, parce qu'autrement il n'y auroit point de cohérence; et où tout ce qui eſt, eſt dans le dégré ou il doit être.

minor, comparatif irrégulier de *little*, *parvus*, *petit*. Ask, le verbe *to ask*, *petere*, *percunctari*, *interrogare*, eſt un de ceux qui du grec ſont paſſés à l'anglois ſans laiſſer des traces dans l'italien ni dans l'allemand ni dans le françois. Il vient très probablement de *αξιοω*, *interrogo*, perdant, comme à l'ordinaire, les ſyllabes finales et renverſant la double conſonne *ξ*, *ks*, en *ſk*, métathèſe ordinaire. Oack, del'angloſaxon *aac*, ou du d.. nois *eik*, qui eſt le même que *eiche*, allem. Taller, comparatif de *tall*, haut, de haute futée, *procerus* en latin; autre mot qui venoit peut-être du verbe grec *ταλλειν*, *fleurir*, *verdoyer*; s'il n'eſt pas venu de l'hebreux au celtique comme l'a cru l'étymologiſte Gallois Daviſius. Weeds, repond au latin et italien *alga*, et aux françois *algue*, herbe qui croit dans l'eau, ſurtout dans la mer. On ignore d'où l'Anglois a pris ce nom *weed*, qui ne ſe preſente point dans les langues germaniques, qui traduiſent ce nom par *zee*, ou *Seegras*, herbe de mer.

329) *Fragment IX. Les premiers dix vers d'une imitation, traduction ou parodie de la 3me ſatyre de Juvenal par Samuel Johnſon. Quamvis digreſſu veteris confuſus amici.*

Though grief and fondneſs in my breaſt rebel
When injur'd Thales bids the town farewel,
Yet ſtill my calmer thoughts his choice commend,
I praiſe the hermit, but regret the friend,
Reſolv'd at length, from vice and London far,
To breathe in diſtant fields a purer air,
And, fix'd on Cambria's ſolitary ſhore,
Give to St. David one true Briton more.

Tra-

Analyſe. THOUGH, (quoique) du teutonique *thau, thou,* et *doch,* qui ſignifie également *etſi, quamvis,* et *tamen.* GRIEF, chagrin deplaiſir; ſans doute de *gravis,* mais on ne peut pas dire s'il vient directement du françois *grief;* ou ſi celui-ci l'eſt de ce mot. FONDNESS, *fond, tendre,* et de la particule *neſs,* qui répond à la terminaiſon de *tas,* et *tia,* des ſubſtantifs latins, mais j'ignore d'où l'anglois a pris ce mot *fond,* qui outre *tendre,* ſignifie auſſi *vain, fou.* IN MY BREAST, *in ſinu meo. Breaſt,* eſt *Bruſt,* dans l'allemand, et repond au latin *pectus,* et *ſinus.* REBEL, dans le latin, italien et vieux françois; et ſe revolte. WHEN, même mot que *wenn,* allemand, et *quando,* latin. INJUR'D THALES, nom propre lieu champêtre BIDS, de l'Allemand *bieten,* ou plutôt du flamand *bidden, orare, praecari.* THE TOWN, la ville; *farewel,* eſt compoſé de *fare,* pris de l'allemand *fahren,* ou du latin *fero.* WEL, même mot que *bene,* ou *belle,* latin. QUI, dans la langue allemande eſt *wohl, wol,* changeant l'*e,* en *o.* YET, de l'allemand *jetzt,* qui l'eſt d'*etzt,* ſignifie *tamen, toutefois,* auſſi bien que *une, jam, mox,* encore, tout à l'heure; les adverbes ont presque dans toutes les langues des étymologies ſingulières et prennent ſouvent

Traduction littérale du même fragment par Metaſtaſio; imprimée dans le XIII volume de ſes oeuvres édit. de Nice de 1783 in 12.

Benchè afflitto al partir d'un vecchio amico,
Del mio diletto Umbricio, approvo, e lodo
Che ad abitar la deſolata Cuma,
Che a far ſen vada alla Sibilla il dono
D'un nuovo cittadin. Cuma è la porta,
Che guida a Baja: amena ſpiaggia è Cumä
Atta a un grato ritiro: ed io prepongo
Anche Procida a Roma.

vent des ſignifications oppoſées à celle qu'ils devoient P. I, Art. XIX. §. 366. THOUGHTS, penſées, verbal fait du préterit ou participe de *to think*, qui l'eſt de l'allemand *denken*, *cogitare*, *penſer*. YET, veut dire *toutefois*, *cependant*, *pourtant*, au lieu qu'ailleurs devoit dire quoique, encor que *etiamſi*, et *though*, qui veut ici dire quoique, devroit être *tamen*, cependant, neanmoins. STILL, *tranquille*, *quietus*, comme en allemand. CALMER, comparatif de *calme*, françois derivé fort loin de *καλαμος*, P. I, Art. VIII, §. 39. HIS, *ejus*, *ſon*, et *lui*. CHOICE, pris du françois *choix* COMMEND, du latin *commendare*, dans le ſens de *laudare*: mot à mot en tournant la conſtruction cependant je loue ſon choix, I PRAISE, j'eſtime, j'aprouve, tiré figurement de *praetiare*, latin barbare, ou de *pregiare* italien dont le François a fait *priſer*. HERMIT, grec, latin et françois derive d'*ἐρημος*, deſert, employé à la place de *ſolitaire*, et de l'allemand *Einſiedler*, que l'Anglois n'a pas retenu. BUT, mais eſt l'*at*, *ſed*, latin *mais*. REGRET, *je regrete*, tout pur et propre françois derivé ſoit de *gratum*, ſoit de *gradior*. FRIEND, de l'allemand *Freund*, prononcé *freind*, L'Anglois tourne le diphtongue *ei* en *ie*. RESOLVED, participe du latin *reſolvere*, changeant en *ed*, les terminaiſons *ato*, *ito*, *uto*, de l'italien ou du latin. AT

329) *Fragment X. Caractère de Céſar extrait de la vie de Ciceron par Middleton.*

Cæſar was *endowed* with every great and *noble quality*, that could *exalt human nature*, and give a man the *aſcendant* in *ſociety: formed* to *excel* in *peace*, as well as war; *provident* in *counſel;* fearleſs in *action*, and *executing* what he had *reſolved* with an amazing *celerity: generous* beyond *meaſure* to his friends, *placable* to his *enemies;* and for *parts*, learning, *eloquence*, *ſcarce inferior* to any man. His *orations* were *admired* for two *qualities*, which are ſeldom found together, ſtrength and *elegance;* Cicero *ranks* him among the greateſt *orators* that Rome ever bred; and Quinctilian ſays, that he ſpoke with the ſame *force* with which he fought; and if he had *devoted* himſelf to the *bar*, would have been the only man *capable* of *rivalling* Cicero. Nor was he a maſter only of the *politer* arts; but *converſant* alſo with the moſt *abſtruſe* and *critical parts* of learning; and, among other works which he *publiſhed*, *addreſſed* two books to Cicero, on the *analogy* of *language*, or the *art* of ſpeaking and writing *correctly*. He was a moſt *liberal* patron of wit and learning, whereſoever they

LENGTH, à la longue. SHORE, pris peut-être du grec σχερος, ſynonyme d'αχτη, ap. *Heſych.*

Note étymologique ſur ce fragment. ENDOWED, fait du françois *doué*, avec l'épenthèſe d'une prépoſition qui d'ailleurs n'eſt pas ordinaire en anglois. COULD, préterit irrégulier du verbe *to can, können*, allemand. EXALTE,

Trad. Il réuniſſoit dans ſon caractere les plus grandes et les plus nobles qualités qui puiſſent faire honneur à la nature humaine, et donner à un homme de l'aſcendant ſur les créatures de ſon eſpéce. Il n'excelloit pas moins dans la guerre que dans la paix: ſes vûes et ſes raiſonnemens étoient admirables au Conſeil; ſon intrépidité merveilleuſe dans l'action; et lorſqu'il étoit queſtion d'executer ce qu'il avoit une fois jugé néceſſaire, jamais perſonne ne joignit ſi parfaitement la diligence á la fermeté. Ami trop généreux, capable de pardonner á ſes plus mortels ennemis: et pour les talens naturels qui étoient en honneur à Rome, tels que le ſavoir et l'éloquence, ne le cédant presqu'à perſonne. Ses oraiſons ſe firent admirer par deux qualités qui ne ſe trouvent gueres réunies, la force et l'élégance. Cicéron le met au rang des plus fameux orateurs qui ſoient jamais ſortis du ſein de Rome, et Quintilien aſſure qu'il parloit avec autant de force qu'il ſavoit combattre, et que s'il eût donné toute ſon application au barreau, il auroit été le ſeul rival de Ciceron. Son eſprit n'étoit pas borné aux belles-lettres. Il étoit capable des plus hautes abſtractions de la philoſophie, et toutes les autres parties du ſavoir

exalter, *exaltare*, retranchant comme il fait toujours une ou deux ſyllabes finales des verbes latins. GIVE, *geben*, allemand. FORMED, pris de *formato*. EXCEL, d'*excellere*. PEACE, de paix. COUNSEL, change l'*o* en *ou*, et *ei*, françois en *e*, ſimple presque muet. FEARLESS, eſt en all. *furchtlos*, *ſans peur*, *An amazing*, compoſé de *an* pour *ad*, ou plutôt pour *A*, article pris de l'italien

were found; and out of his love of thoſe *talents*, would readily *pardon* thoſe who had *employed* them againſt himſelf; rightly judging, that by making ſuch men his friends, he should draw *praiſes* from the ſame *fountain* from which he had been *aſperſed*. His *capital paſſions* were *ambition*, and love of *pleaſure*: which he *indulged* in their *turns* to the greateſt *exceſs*: yet the firſt was always *predominant*; to which he could *eaſily ſacrifice* all the *charms* of the *ſecond*, and draw *pleaſure* even from toils and *dangers*, when they *miniſtered* to his *glory*. For he thought *Tyranny*, as Cicero ſays, the greateſt of goddeſſes; and had *frequently* in his mouth a *verſe* of Euripides, which *expreſſed* the *image* of his ſoul, that if right and *juſtice* were ever to be *violated*, they were to be *violated* for the ſake of *reigning*. This was the *chief* end and *purpoſe* of his life; the *ſcheme* that he had *formed* from his early youth; ſo that, as Cato truly *declared* of him, he came with *ſobriety* and *meditation* to the *ſubverſion* of the *republic*. He *uſed* to ſay, that there were two things *neceſſary*, to *acquire* and to *ſupport*

et de *maze*, qui ſignifie proprement *labyrinte*, et figurement ambiguité, ſuppriſe, étonnement. Beyond, *be*, celtique et germanique venant d'ἐπι, et du nom celtique ou françois *gond*, l'un et l'autre transferé de leurs ſen propre. Learning, ſavoir, de l'allemand *lehren*, apprendre *ſcarce*, à peine dans la même ſignification qui *ſcars amente*, italien. Were, de l'allemand *waren*, et du latin *erant*, avec l'addition ordinaire du *w*, ſup. P. II, Art. XVI, §. 255. Found; preterit et participe de *find*, qui eſt l'Allemand *finden*, ſans retenir la

ne lui étoient pas moins familieres. Entre pluſieurs ouvrages il avoit publié deux livres, dédiés à Ciceron, ſur l'analogie du langage, ou ſur l'art de parler et d'écrire correctement. Sa protection et ſes faveurs étoient aſſurées aux gens d'esprit et de ſavoir, dans quelque ſituation qu'il les trouvât; et ſa paſſion pour le mérite lui faiſoit pardonner facilement les injures à ceux dont il admiroit les talens. Ses deux défauts, ſi ce nom ne paroit pas choquant à ceux qui les prendroient volontiers pour des vertus, étoient l'ambition et l'amour du plaiſir. Il s'y livra ſans réſerve, mais tour á tour; et le premier emporta conſtamment la balance, car dans toutes ſes entrepriſes le plaiſir fut toujours ſacrifié à l'ambition, et le travail ni les dangers ne l'arrêterent jamais quand il vit quelque choſe à prétendre pour la gloire. La tyrannie, ſuivant le langage de Cicéron, étoit ſa premiere divinité. Il citoit ſouvent ce vers d'Euripide, qui peignoit fort bien le caractere de ſon coeur: Si la vérité et la juſtice doivent être violées, c'eſt pour régner. Toutes ſes vues, tous ſes déſirs, s'étoient rapportés à ce terme. Il avoit travaillé ſur le même plan dès ſa premiere jeuneſſe: et Caton, qui le connoiſſoit, avoit raiſon de dire, qu'il s'étoit ap-

particule augmentation *ge*, de *gefunden, fought*, preterit et participe de *to fight*, pris de l'allemand *Fehden*, (provoquer porter la guerre combattre ou plutôt de l'ancien germanique *feiden*, dont on a fait *fehden*, dans le même ſens. *Devoted, devoué*, de *devovere*, verbe que l'Italien n'a pas retenu quoique du participe il fait l'adjectif *devot, devote*. Le François en a tiré deux noms

power—ſoldiers and *money;* which yet *depended mutually* upon each *other:* with *money* therefore he *provided ſoldiers,* and with *ſoldiers extorted money;* and was, of all men, the moſt *rapacious* in plundering both friends and foes; *ſparing* neither *prince,* nor ſtate, nor *temple,* nor even *private perſons,* who were known to *poſſeſs* any ſhare of *treaſure.* His great *abilities* would *neceſſarily* have made him one of the firſt *citizens* of Rome; but: *diſdaining* the *condition* of a *ſubject,* he could never *reſt,* till he made himſelf a *monarch.* In *acting* this laſt *part,* his *uſual prudence ſeemed mounted,* had *turned* his head, and made him giddy: for, by a vain *oſtentation* of his *power,* he *deſtroyed* the *ſtability* of it: and as men ſhorten life by living too *faſt,* ſo by an *intemperance* of *reigning,* he brought his *reign* to a *violent* end.

d'une ſignification différente, car un *devot,* n'a qu'un rapport éloigné avec *devoté himſelf, ihn ſelbſt,* de l'allemand! Bar, pris de l'italien *ſbarra,* ou du françois *barreau.* Le lieu où les plaideurs, les avocats, les orateurs ſe placent en parlant à une aſſemblée de conſeillers, de ſenateurs, de juges; c'eſt de là que vient le terme éloquence du barreau. Foes, pluriel de *foe,* ennemi, ne peut venir que de *fiend,* et de l'allemand. *Feind,* quelque fort que ſoit le changement de *iend,* en *oe.* Giddy, qui ſignifie ici ſoux, étourdi, un homme à qui la tête tourne eſt pris du belgique *glid,* ou du haut allemand *glitz,* d'où le François fit *gliſſer,* n'être pas fermé ſur ſes pieds.

pliqué de ſang-froid et par une méditation ſobre à ruiner la république. Il répetoit ſouvent qu'il n'y avoit que deux moyens pour acquérir du pouvoir et le conſerver: des ſoldats et de l'argent; mais qu'ils dépendoient l'un de l'autre: c'eſt-à-dire, qu'avec de l'argent il ſe procuroit des troupes, et qu'avec le ſecours de ſes troupes il amaſſoit de l'argent. Il étoit effectivement d'une avidité extrême au pillage. Amis, ennemis, il n'épargnoit ni etats, ni princes, ni temples, ni particuliers. Tout devenoit égal à ſes yeux, lorsqu'il avoit quelqu'espérance de groſſir ſon tréſor. Son mérite n'auroit pû manquer de le rendre un des premiers citoyens de Rome, s'il eût été capable de ſe réduire à la qualité de ſujet. Mais il n'avoit de gout que pour l'autorité ſouveraine. La prudence lui manqua ſeulement dans les meſures qu'il prit pour s'y élever, comme ſi la hauteur de ce rang eût troublé ſes yeux et ſa raiſon; car il détruiſit la ſolidité de ſon pouvoir par une vaine oſtentation; et ſemblable à ceux qui abrégent leur vie en ſe hâtant trop de vivre, il accourcit ſon regne, par l'exceſſive avidité qu'il eut de régner.

330) *Fragment XI. Caractère de l'empereur Charles quint par Robertſon.*

As Carles was the firſt *prince* of his age in *rank* and *dignity*, the part which he acted, whether we *conſider* the greatneſs, the *variety*, or the *ſucceſs* of his undertakings, was the moſt conſpicuous. It is from an *attentive obſervation* of his conduct, not from the *exaggerated praiſes* of the Spanish *hiſtorians*, or the undiſtinguishing cenſure of French, that a juſt idea of Charles's genius and abilities is to be collected. He *poſſeſſed qualities* ſo peculiar, as ſtrongly mark his character, and not only *diſtinguish* him from the *princes* who were his *contemporaries*, but account for that *ſuperiority* over them which he ſo long maintained. In *forming* his ſchemes, he was, by nature as well as by *habit*, cautious and conſiderate. Born with talents, which unfolded themſelves slowly, and were late in *attaining maturity*; he was *accouſtamed* to ponder every *ſubject* that *demanded* his *conſideration* with a careful and *deliberate attention*. He bent the whole *force* of his mind towards it, and dwelling upon it with a *ſerious application*, *undiverted* by *pleaſure*, and hardly relaxed by any amuſement, he revolved it in ſilence in his own breaſt: he then *communicated* the *matter* to his *miniſters*; and after hearing their *opinions*, took his *reſolution* with a *deciſive firmneſs*, which ſeldom follows ſuch slow *conſultations*.

Note. Robertſon dont le ſtyle paſſe pour bien pur, et mê-

Trad. Comme Charles fut par ſon rang et ſa dignité, le premier ſouverain de ſon ſiècle, le role qu'il joua fut auſſi le plus brillant, ſoit que l'on conſidere la grandeur, la varieté ou le ſuccès de ſes entrepriſes. Ce n'eſt qu'en obſervant avec attention ſa conduite, non en conſultant les louanges exagérés des Espagnols ou les critiques partiales des François, qu'on peut ſe former une juſte idée du génie et des talens de ce prince. Il avoit des qualités particulieres qui marquent fortement ſon caractere, et qui non-ſeulement le diſtinguent des autres princes ſes contemporains, mais encore expliquent cette ſupériorité qu'il conſerva ſi long-temps ſur eux. Dans tous les plans qu'il concerta, il porta toujours une prudence et une réſerve qu'il tenoit de la nature autant que de l'habitude. Né avec des talens qui ſe développerent lentement et ne parvinrent que tard à la maturité, il s'étoit accoutumé à peſer tous les objets qui l'intéreſſoient avec une attantion exacte et réfléchie. Il y portoit toute l'activité de ſon ame; il s'y arrêtoit avec l'application la plus ſérieuſe, ſans ſe laiſſer diſtraire par le plaiſir, ni refroidir par aucun amuſement; et il rouloit en ſilence ſon objet dans ſon esprit. Il communiquoit enſuite l'affaire à ſes miniſtres, et après avoir écouté leurs opinions, il prenoit ſon parti avec une fermeté qui accompagne rarement cette lenteur dans les délibérations.

me elégant, n'offre pas moins que les autres écrivains modernes ſoit anglois, ſoit écoſſois, des mots pris du

His *promptitude* in *execution*, was no leſs *remarkable* than his *patience* in deliberation. He *conſulted* with phlegm, but he acted with *vigour;* and did not diſcover greater *ſagacity* in his *choice* of the meaſures which it was proper to *purſue*, than *fertility* of genius in finding out the means for rendering his *purſuit* of them *ſucceſsful*. Though he had naturally ſo little of the martial *turn*, that during the moſt ardent and *buſtling* period of life, he remained in the cabinet inactive: yet when he choſe at length to appear at the head of his armies, his mind was ſo formed for vigorous exertions in every direction, that he acquired ſuch talents for command, as rendered him equal in reputation and ſucceſs to the moſt able generals of the age.

françois; parmi les quels il y en a beaucoup qui, quoique d'origine teutonique, ſont néanmoins empruntés directement du françois; tel eſt par exemple que *age*, qui vient dans ſa première origine; de *alt*, vieux, et repond au latin *aevum*. De *alt*, le François fit *altage*, puis *aage*, enfin age. *Rank*, peut bien venir de *Ring*, a anneau cercle; mais immédiatement il a été emprunté du françois RAMG, v. P. IV, Art. XXI, §. 291. Tous ces mots pouroient ſe remplacer par autant d'autres que l'ancienne langue britannique avoit communs avec la germanique ou angloſaxonne et que la langue allemande a retenus. Auſſi d'une cinquantaine qu'on en voit dans ce court extrait, il n'y en a pas trois qu'un bon traducteur allemand ne puiſſe rendre proprement par des termes pures germaniques.

Sa célérité dans l'exécution n'étoit pas moins remarquable que ſa patience dans la délibération. Il conſultoit avec phlegme, mais il agiſſoit avec activité; et il ne montroit pas plus de ſagacité dans le choix des meſures qu'il avoit à prendre, que de fécondité de génie dans l'invention des moyens propres à en aſſurer le ſuccès. Il n'avoit pas reçu de la nature l'esprit guerrier, puiſque dans l'âge où le caractère a le plus d'ardeur et d'impétuoſité, il reſta dans l'inaction; mais lorsque enfin il prit le parti de ſe mettre à la tête de ſes armées, ſon génie ſe trouva tellement fait pour s'exercer avec vigueur ſur quelqu'objet qu'il embraſſât, que bientôt il acquit une connoiſſance de l'art de la guerre et des talens pour le commandement, qui le rendirent l'égal des plus habiles généraux de ſon ſiecle.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

PARTIE III, Art. I, Pag. 7, lin. 10, 11, *mirtus, mortelo, lisez* de *myrtus*, on fit *mortela;* des pronoms *ille* et *ipse*, on fit *ello, egli* et *esso*.

Pag. 10, lin. 1, au lieu de la lettre *d*, écrivez *v*. Pag. 11, lin. 21, 22, le *t* de *vetulus*, etc. *lisez* fit changer le *t*, de *vetulus*, en *ch*, et en *r* le *d* de *medius dies*, devenu *meridies*, et en italien *meriggio*.

Pag. 12, lin. 7, necessaires de changer, *lisez* necessaires, fit changer le *pi*, en *chi*.

Pag. 14, lin. 25, *alla, lisez ella*.

Pag. 20, lin. 8, *amaro*, et *vedero*, etc. *lisez amarò, vederò*, ou *amerò, vedrò, legerò*, et lin. 9, *vedero, lisez videro*.

A la page 22, manque la note suivante qui doit se rapporter aux mots *amaverimus, legerimus* *).

*) En admettant l'opinion de ceux qui derivent *amerò, vederò*, d'*amar-ho, veder-ho*, il faudra supposer que *amaremo*, et *vedremo*, soient composés de *amare* et *habemus*, et du vulgaire *amar-havemo;* ainsi *amar-avemo, veder-avemo, leger-avemo, udir-avemo*, par la même syncope qui de *amare habeo*, et *videre habeo* a fait *amerò, vederò*, sont devenus *amaremo*, puis *ameremo, vederemo* et *vedremo, legeremo*.

Pag. 27, lin. 10, y retint *lisez* cet adverbe rélâtif *ci* retint la signification de *hic*.

Pag. 30, lin. 3, à nom *lisez* le nom de Natolie. Pag. 31, lin. 28, 29, à ayant, *lisez* ayant à une époque. Pag. 32, lin. 3, chercherai, *lisez* rechercherai, et lin. 17, le Latium, avec, *lisez* le Latium avec les Romains, les Volsques etc.

Pag. 41, lin. penult., le *lisez* la, lin. 17, sont *lisez* sont.

Pag. 52, lin. 18, après y répondent *ajoutez;* et dans des pièces plus longues d'un autre poëte sicilien plus celebre (L'abbé Jean Meli) il n'y en a pas davantage.

Pag. 58, lin. 7, *lisez* ces Cevennes, et lin. 9, le *stelle*, est *lisez* les *stelle*, étoiles, sont dans la langue Engadine *estrailes*.

Pag. 59, lin. 28, et ſuiv. *liſez* l'o italien eſt changé en *eu*, comme en françois; car on dit *feu*, pour *foco*, *leug*, ou *leu*, pour *logo*, ou *luogo*.

Pag. 60, lin. , crancé *liſez* ciamé; et lin. 12, ont *liſez* on.

Pag. 64, lin. 20, *guéter*, *guadaguare*, ajoutez *vagné*, pour *guadagnare*, *gagner*.

Pag. 68, lin. 23, ou, *liſez* ont. Pag. 69, lin. 4, et ſuivantes *écouter*, de *ſcouté*, *liſez écouter*, pris ſans doute de *ſcouté*, piémontois et non pas directement d'*auscultare*, ni du latin ou d'italien commun *ascoltare*; c'eſt un des cas ou *l'* au latin eſt devenue *A* ſimple comme dans les noms d'*Agoſto*, *Agoſtino*, et autres.

Pag. 73, lin. 7, *flaiches*, ajoutez en note.

*) Le pluriel de *flaſch* allemand eſt *flaſchen*; mais l'accent françois changea de tous tems l'*a*, en *ai*, et le *n*, final du pluriel en *s*, caracréríſtique des accuſatifs masculins et feminins du latin que le François et l'Espagnol ont retenu pour tous les cas pluriels.

Ibid. lin. 13, on put, *liſez* on pût conſtater l'origine etc.

Pag. 74, lin. 27, ainſi *aimare*, on fit *liſez* ainſi d'*amaro* on fit *amaire*, puis *amer*.

Pag. 76, lin. 24, changea auſſi l'*i*, en *v*, au lieu de *f*.

Pag. 77, lin. 1, *terce*, *liſez tierce*, et lin. 26, *liſez* fait negliger l'*a*, ou l'*e*.

Pag. 78, lin. 2, tiré d'obliques, *liſez* les tirant des cas obliques.

Pag. 84, lin. 2, P. l. 55. 8. *liſez* p.

Ibid. lin. 29, *liſez* c'eſt de *avantage*, *courage*, *voyage*, que viennent *avantaggio*, *coraggio*, *viaggio*, il faut de plus transporter au pied de la page en note le contenu de la parentheſe (Ménagez et ſi important.)

Pag. 90, lin. 28, on en *car*, *liſez* on en fit *car*.

Pag. 93, lin. 23, alors compoſé *ad*; *liſez* compoſés de *ad illam horam*, lin. 9, et 10, ellipſe ce mot etc. *liſez* ellipſe. Ce mot eſt *ancora*, (en fr. *encore*,) formé de *hanc horam*, ſupprimant la préposition *ad*, ou *in*, lin. 15, *ſtatis*, écrivez *ſtatim*.

Pag. 94, lin. 4, *liſez* auſſi extraordinaire que l'eſt la derivation de *ſimul*, lin. 18, ni; *liſez* de ni; et

lin. 26, et ſuiv. *liſez forſt*, d'où viennent deux noms d'une ſignification différente *foreſtiere*, et *foretier*.

Pag. 101, lin. 22, porte *liſez* porta.

Pag. 103, lin. 9. *fidelm, fideau, liſez fidele, feau.* A la même page ajoutez en note après ſtange.

*) *Schialta*, derive de *ſlat*, dans le griſon et le plat allemand au lieu de *ſchlecht*, du haut ſaxon *ſchermo*, de *Schirm*, *ſcherzo*, de *Scherz*. Voyez ces noms dans la cinquième partie Tome III, Sect. III.

Pag. 104, aux mots *guerre, garniſon, guerite*, ajoutez en note:

*) *Guerre*, vient ſans doute de *war*, gothique que l'anglois a conſervé, tandis que l'allemand changé en *werre*, ou lui a ſubſtitué *Krieg*. *Treve*, en italien *tregua*, vient de *triggevo*, gothique qui ſignifie la même choſe (v. *Junius in Gloſſ*) mais ſuivant *Wächter*, ce nom vient de *fragen*, pris dans le ſens de retarder, par la même analogie que *induciae*, latin l'italien a fait *indugio, indugiare*. *Escarmouche*, eſt *Scharmutzen*, dont le racine eſt dans *Schaar*, *troupe*, mais l'on ne ſait point d'ou vient *mützen*, *Escadron*, diminutif d'*escadre*, en françois paroit plutôt *Guerite*, eſt fait de *war*, ou *werre*, *(guerre)* et *hute*, prononcé *hite*, et *ite*, dans la compoſition.

Pag. 118, lin. 9, *liſez* Sainte Palago.

Pag. 124, lin. 4, après *ekercizio, ajoutez* aspirant legerement le *k*, ainſi que le *j*; lin. 7, 8, *liſez* par ces deux lettres *ph*, repreſentées par ce etc.

Pag. 126, lin. 22, ſuis, *liſez* ſais. Pag. 127, lin. 25, faire *liſez* fait. Pag. 128, lin. 26, 140. *liſez* 141.

Pag. , lin. 8, *però, ajoutez* qui ne differe de l'espagnol *pero*, que par l'accent mais la ſignification n'en eſt pas bien différente, et lin. ult. l'Espagnol *otro*, fit *liſez* fit *otro*.

Pag. 133, lin. 1, final *liſez* finale; lin. 2, 3, de *falce, liſez* de *falx*, ou *falce*, il fit *hoz*. Il faut ajouter en note à la fin de l'article III.

*) Nous n'avons pas encore vu un recueil de memoires ou diſſertations ſur l'origine de la langue basque qui a paru dernièrement a Madrid, dans lequel on nous aſſure qu'il y a des choſes fort curieuſes ſur ce ſujet.

Ibid. lin. 24, 25, *liſez* Il eſt probable qu'on ait pris ce nom *plata*, de quelque pièce plate d'argent.

Ibid. lin. ult. ajoutez: Quelques uns penſent que cet adjectif *amarillo*, puiſſe être venu de la couleur de l'*abricot*, le plus jaune de tous les fruits à

noyau. Il eſt vrai que les Allemands l'apellent *merille;* mais eſt-ce l'espagnol qui a pris ce nom de l'allemand en y ajoutant à la tête un *a,* ou eſt ce l'allemand qui le prit de l'espagnol retranchant la voyelle initiale? Qui le ſait? Et qui ſait même d'où viennent les noms *abricot* fr., *abricot* anglois, *albicocca* italien, *albricoque* espagnol? Ce que nous ſavons, et qui n'eſt pas hors de propos de remarquer, c'eſt que ce fruit porté de l'Armenie en Europe a été nommé *malum armeniacum, pomme armenienne,* et que ce nom différemment alteré par les langues filles de la latine, eſt devenu *armelino, meliaca* en toscane, *muniaca* en lombardie; et ce n'eſt qu'au pié des alpes en piémont qu'il a le plus conſervé de reſſemblance avec le nom primitif; car on l'apelle *armognan,* nom tiré directement d'*armenianum.*

Pag. 134, lin. 15, *angenzola, liſez argenzola.*

Pag. 138, lin. 22, *orgueitabait, liſ. orgueitamar.*

Pag. 140, lin. 5, *liſez* ſoixante et dix, quatre vingt dix etc.

Pag. 142, lin. 22, *einzas, liſez cinzas.* Pag. 143. lin. , fait *ovicula, liſez* fait de *oviculas,* lin. 19, *perdere, liſez credere.*

Pag. 144, lin. 22, ſe *liſez* le. Pag. 146, lin. 6, *magnare, liſez magnana,* lin. 19, *leche, liſez lecho,* lin. 29, *henus, liſez plenus.*

Pag. 148, lin. 4, eſt s'il eſt *liſez* il s'eſt. Pag. 149, lin. 11, nombre *liſez* nombre. Pag. 151, lin. 16, *aſiere, liſez alſiere,* lin. 17, *amirail, liſez amiral,* et lin. 25, *grexe, liſez grex.*

Pag. 162, lin. 18, espéce *liſez* anciennement ſignifioit.

Fin du ſecond volume.

VA1
1517932

XXIV
B
76

116
E
131.